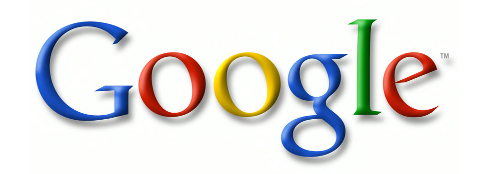


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

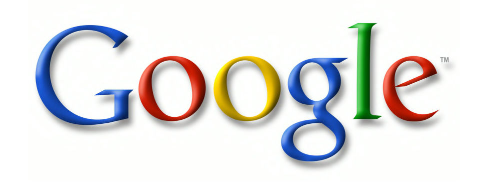
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

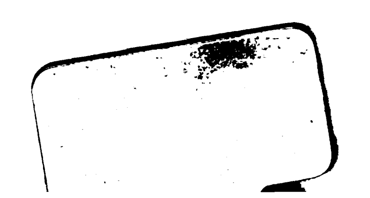
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





Vet. Fr. III B. 1714



ŒUVRES

DE FÉNELON.

T. IV.

DE L'IMPRIMERIE DE L.-T. CELLOT,
rue du Colombier, n° 30.

ŒUVRES

DE FÉNELON,

ARCHEVÊQUE-DUC DE CAMBRAI.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE AVEC SOIN.

TOME IV.



PARIS,

L. TENRÉ, LIBRAIRE,

RUE DU PAON, N° 1;

BOISTE, FILS AINÉ, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 29.

1822.

26 JUL 1965
OF OXFORD
LIBRARY

DIVERS SENTIMENS

ET

AVIS CHRÉTIENS.

DIVERS SENTIMENS

ET

AVIS CHRÉTIENS

SUR UN GRAND NOMBRE DE MATIÈRES LES PLUS IMPORTANTES POUR LA PIÉTÉ, LES MOEURS ET LA VIE INTÉRIEURE.

I. *Que Dieu est peu connu présentement.*

Ce qui manque le plus aux hommes c'est la connoissance de Dieu. Ils savent, quand ils ont beaucoup lu, une certaine suite de miracles et de marques de providence par les faits de l'histoire ; ils ont fait des réflexions sérieuses sur la corruption et sur la fragilité du monde ; ils se sont même convaincus de certaines maximes utiles pour la réformation de leurs mœurs par rapport au salut : mais tout cet édifice manque de fondement ; ce corps de piété et de christianisme est sans âme. Ce qui doit animer le véritable fidèle, c'est l'idée de Dieu, qui est tout, qui fait tout, et à qui tout est dû. Il est infini en tout, en sagesse, en puissance, en amour. Il ne faut donc pas s'étonner si tout ce qui vient de lui tient de ce caractère d'infini et surpasse la raison humaine. Quand il prépare et arrange quelque chose, ses conseils et ses voies sont, comme (1) dit l'écriture, autant au-dessus de

(1) Isaïe, 55, v. 9.

nos conseils et de nos voies que le ciel est au-dessus de la terre. Quand il veut exécuter ce qu'il a résolu, sa puissance ne se montre par aucuns efforts; car il n'y a aucun effet, quelque grand qu'il puisse être, qui lui soit moins facile que les plus communs; il ne lui en a pas plus coûté pour tirer du néant le ciel et la terre, tels que nous les voyons, que pour faire couler une rivière dans sa pente naturelle, ou pour laisser tomber une pierre de haut en bas. Sa puissance se trouve tout entière dans sa volonté: il n'a qu'à vouloir, et les choses sont d'abord faites. Si l'écriture le représente parlant dans la création, ce n'est pas qu'il ait eu besoin d'une parole qui soit sortie de lui pour faire entendre sa volonté à toute la nature qu'il vouloit produire. Cette parole, que l'écriture nous représente, est toute simple et intérieure; c'est la pensée qu'il a eue de faire les choses et la résolution qu'il en a formée au fond de lui-même. Cette pensée a été féconde; et, sans sortir de lui, elle a tiré de lui, comme de la source de tous les êtres, tous ceux qui composent l'univers. Sa miséricorde tout de même n'est autre chose que sa pure volonté: il nous a aimés avant la création du monde; il nous a vus, il nous a connus, il nous a préparé ses biens; il nous a aimés et choisis dès l'éternité. Quand il nous arrive quelque bien nouveau, il découle de cette ancienne source: Dieu n'a jamais de volonté nouvelle sur nous: il ne change point; c'est nous qui changeons. Quand nous sommes justes et bons, nous lui sommes conformes et agréables; quand nous quittons la justice et que nous cessons

d'être bons, nous cessons de lui être conformes et de lui plaire. C'est une règle immuable de laquelle la créature changeante s'approche et s'écarte successivement. Sa justice contre les méchans et son amour pour les bons ne sont que la même chose : c'est la même bonté qui s'unit avec tout ce qui est bon, et qui est incompatible avec tout ce qui est mauvais. Pour la miséricorde, c'est la bonté de Dieu qui, nous trouvant mauvais, veut nous rendre bons. Cette miséricorde, qui se fait sentir à nous dans le temps, est dans sa source un amour éternel de Dieu pour sa créature. Lui seul donne la vraie bonté. Malheur à l'âme présomptueuse qui espère de la trouver en soi-même! C'est l'amour que Dieu a pour nous qui nous donne tout. Mais le plus grand don qu'il puisse nous faire, c'est de nous donner l'amour que nous devons avoir pour lui. Quand Dieu nous aime jusqu'à faire que nous l'aimions, il règne en nous; il y fait notre vie, notre paix, notre bonheur, et nous commençons déjà à vivre de sa vie bienheureuse. Cet amour qu'il a pour nous porte son caractère infini : il n'aime point, comme nous, d'un amour borné et rétréci : quand il aime, toutes les démarches de son amour sont infinies. Il descend du ciel sur la terre pour chercher la créature de boue qu'il aime; il se fait homme et boue avec elle; il lui donne sa chair à manger. C'est par de tels prodiges d'amour que l'infini surpasse toutes les affections dont les hommes sont capables. Il aime en Dieu; et cet amour n'a rien qui ne soit incompréhensible. Le comble de la folie est de vouloir

mesurer l'amour infini à une sagesse bornée. Bien loin de perdre quelque chose de sa grandeur dans ces excès d'amour, il y grave le caractère de sa grandeur, en y marquant les saillies et les transports d'un amour infini. O qu'il est grand et aimable dans ses mystères! Mais nous n'avons point d'yeux pour les voir, et nous manquons de sentiment pour apercevoir Dieu en tout.

II. *De la nécessité de connoître et d'aimer Dieu.*

Il ne faut point s'étonner que les hommes fassent si peu pour Dieu, et que le peu qu'ils font pour lui leur coûte tant: ils ne le connoissent point; à peine croient-ils qu'il est: la croyance qu'ils en ont est plutôt une déférence aveugle à l'autorité d'un sentiment public, qu'une conviction vive et distincte de la Divinité: on la suppose, parce qu'on n'oseroit l'examiner et parce qu'on est là-dessus dans une distraction d'indifférence qui vient de ce que l'on est entraîné par ses passions vers d'autres objets: mais on ne connoît Dieu que comme je ne sais quoi de merveilleux, d'obscur et d'éloigné de nous: on le regarde comme un être puissant et sévère, qui demande beaucoup de nous, qui gêne nos inclinations, qui nous menace de grands maux, et contre le jugement terrible duquel il faut se précautionner. Voilà ce que pensent ceux qui font des réflexions sérieuses sur la religion; encore sont-ils en bien petit nombre.

On dit : C'est une personne qui craint Dieu : en effet elle ne fait que le craindre sans l'aimer, comme des enfans craignent le maître qui corrige, comme un mauvais valet craint les coups de celui qu'il sert par crainte et sans se soucier de ses intérêts. Voudroit-on être traité par un fils, ou même par un domestique, comme on traite Dieu? C'est qu'on ne le connoît point : car si on le connoissoit, on l'aimeroit. *Dieu est amour*, comme dit saint Jean (1) ; celui qui ne l'aime point ne le connoît point ; car comment connoître l'amour sans l'aimer? Il faut donc conclure que tous les gens qui ne font encore que craindre Dieu ne le connoissent point.

Mais qui est-ce, ô mon Dieu, qui vous connoîtra? Celui qui cherchera de tout son cœur à vous connoître ; qui ne se connoîtra plus soi-même pour s'estimer, et à qui tout ce qui n'est point vous sera comme s'il n'étoit pas. Le monde seroit surpris d'entendre parler ainsi, parce que le monde est plein de lui-même, de la vanité, du mensonge, et vide de Dieu. Mais j'espère qu'il y aura toujours des âmes qui auront faim de Dieu, et qui goûteront les vérités que je vais dire.

O mon Dieu! avant que vous fissiez le ciel et la terre il n'y avoit que vous. Vous étiez ; car vous n'avez jamais commencé d'être ; mais vous étiez seul. Hors vous il n'y avoit rien : vous jouissiez de vous-même dans cette solitude bienheureuse ; vous vous suffisiez à vous-même, et vous n'aviez besoin de

(1) Jean, Ep. I, chap. 4, v. 8 et 16.

trouver rien hors de vous, puisque c'est vous qui, bien loin de recevoir, donnez à tout ce qui n'est pas vous-même, par votre parole toute-puissante, c'est-à-dire par votre simple volonté, à qui rien ne coûte et qui fait tout ce qu'elle veut par son pur vouloir, sans succession de temps et sans aucun travail. Vous fîtes, que ce monde, qui n'étoit point, commença à être. Vous ne fîtes point comme les ouvriers d'ici-bas, qui trouvent les matériaux de leurs ouvrages, qui ne font que les rassembler, et dont l'art consiste à ranger peu à peu avec beaucoup de peine ces matériaux qu'ils n'ont pas faits. Vous ne trouvâtes rien de fait, et vous fîtes vous-même tous les matériaux de votre ouvrage. C'est sur le néant que vous travaillâtes. Vous dîtes, Que le monde soit; et il fut. Vous n'eûtes qu'à dire, et tout fut fait.

Mais pourquoi fîtes-vous toutes ces choses? Elles furent toutes faites pour l'homme, et l'homme fut fait pour vous. Voilà l'ordre que vous établîtes : malheur à l'âme qui le renverse, qui veut que tout soit pour elle, et qui se renferme en soi! C'est là violer la loi fondamentale de la création.

Non, mon Dieu, vous ne pouvez céder vos droits essentiels de créateur; ce seroit vous dégrader vous-même. Vous pouvez pardonner à l'âme coupable qui vous a outragé, parce que vous pouvez la remplir de votre pur amour : mais vous ne pouvez cesser d'être contraire à l'âme qui rapporte tous vos dons à elle-même, et qui refuse de se rapporter elle-même par un amour sincère et désintéressé à son créateur. Ne

faire que vous craindre, ce n'est pas se rapporter à vous, c'est au contraire ne penser à vous que par rapport à soi. Vous aimer dans la seule vue des avantages qu'on trouve en vous, c'est vous rapporter à soi, au lieu de se rapporter à vous. Que faut-il donc pour se rapporter entièrement au créateur? Il faut se renoncer, s'oublier, se perdre, entrer dans vos intérêts, ô mon Dieu, contre les siens propres; n'avoir plus ni volonté, ni gloire, ni paix que la vôtre; en un mot, c'est vous aimer sans s'aimer soi-même autrement qu'en vous et pour vous.

O combien d'âmes qui, sortant de cette vie chargées de vertus et de bonnes œuvres, n'auront point cette pureté sans laquelle on ne peut voir Dieu; et qui, faute d'être trouvées dans ce rapport simple et total de la créature à son créateur, auront besoin d'être purifiées par ce feu jaloux qui ne laisse rien dans l'autre vie à l'âme de tout ce qui l'attache à elle-même! Elles n'entreront en Dieu, ces âmes, qu'après être pleinement sorties d'elles-mêmes. Dans cette épreuve d'une inexorable justice, ce qui est encore à soi est du domaine du purgatoire. Hélas! combien d'âmes qui se reposent sur leurs vertus, et qui ne veulent point entendre le renoncement parfait à elles-mêmes! Cette parole leur est dure et les scandalise; mais qu'il leur en coûtera pour l'avoir négligée! Elles paieront au centuple les retours sur elles-mêmes et les vaines consolations dont elles n'auront pas eu le courage de se déprendre.

Revenons. Telle est donc la grandeur de Dieu, qu'il ne peut rien faire que pour lui-même et pour

sa propre gloire. C'est cette gloire incommunicable dont il est nécessairement jaloux, et qu'il ne peut donner à personne, comme il le dit (1) lui-même. Au contraire, telle est la bassesse de la créature et sa dépendance, qu'elle ne peut, sans s'ériger en fausse divinité et sans violer la loi immuable de sa création, rien faire, rien dire, rien penser, rien vouloir, pour elle-même et pour sa propre gloire.

O néant! tu veux te glorifier! Tu n'es qu'à condition de n'être jamais rien à tes propres yeux: tu n'es que pour celui qui te fait être. Il se doit tout à lui-même; tu te dois tout à lui: il ne peut en rien relâcher; tout ce qu'il te laisseroit à toi-même sortiroit des lois inviolables de sa sagesse et de sa bonté. Un seul instant, un seul soupir, donné uniquement à ton intérêt propre, blesseroit essentiellement la fin du créateur dans la création. Il n'a besoin de rien; mais il veut tout, parce que tout lui est dû, et que tout n'est pas trop pour lui, tant il est grand: mais cette même grandeur fait qu'il ne peut rien produire hors de lui-même qui ne soit tout pour lui: c'est son bon plaisir qu'il veut dans sa créature. Il a fait pour moi le ciel et la terre; mais il ne peut souffrir que je fasse volontairement et par choix un seul pas pour autre fin que d'accomplir sa volonté. Avant qu'il eût produit ses créatures, il n'y avoit point d'autre volonté que la sienne. Croirons-nous qu'il ait créé des créatures raisonnables pour vouloir autrement que lui? Non; c'est la raison souveraine qui doit les éclairer

(1) Is. 42, v. 8.

et être leur raison ; c'est sa volonté, règle de tout bien, qui doit vouloir en nous : toutes nos volontés n'en doivent faire qu'une seule avec la sienne ; c'est pourquoi nous lui disons : *Que votre règne vienne ; que votre volonté soit faite.*

Pour mieux comprendre tout ceci, il faut se représenter que Dieu, qui nous a faits de rien, nous refait encore, pour ainsi dire, à chaque instant. De ce que nous étions hier, il ne s'ensuit pas que nous devions être encore aujourd'hui : nous pourrions cesser d'être, et nous retomberions effectivement dans le néant dont nous sommes sortis, si la même main toute-puissante qui nous en a tirés ne nous empêchoit d'y être replongés. Nous ne sommes rien par nous-mêmes : nous ne sommes que ce que Dieu nous fait être, et seulement pour le temps qu'il lui plaît : il n'a qu'à retirer la main qui nous porte, pour nous renfoncer dans l'abîme de notre néant, comme une pierre, que l'on tient en l'air, tombe de son propre poids dès qu'on ne la tient plus. Nous n'avons donc l'être et la vie que par le don de Dieu.

De plus il y a d'autres biens d'un ordre encore plus pur et plus élevé : la bonne vie vaut encore mieux que la vie : la vertu est d'un plus grand prix que la santé ; la droiture de cœur et l'amour de Dieu sont plus au-dessus des dons temporels que le ciel ne l'est au-dessus de la terre. Si donc nous sommes incapables de posséder un seul moment ces dons vils et grossiers sans le secours de Dieu, à combien plus forte raison faut-il qu'il nous donne ces autres dons sublimes de son amour !

C'est donc, ô mon Dieu, ne vous point connoître, que de vous regarder hors de nous comme un Être tout-puissant qui donne des lois à toute la nature et qui a fait tout ce que nous voyons: c'est ne connoître encore qu'une partie de ce que vous êtes : c'est ignorer ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus touchant pour vos créatures raisonnables. Ce qui m'enlève et ce qui m'attendrit, c'est que vous êtes le Dieu de mon cœur; vous y faites tout ce qu'il vous plaît. Quand je suis bon, c'est vous qui me rendez tel : non-seulement vous tournez mon cœur comme il vous plaît, mais encore vous me donnez un cœur selon le vôtre. C'est vous qui vous aimez vous-même en moi; c'est vous qui animez mon âme, comme mon âme anime mon corps; vous m'êtes plus présent et plus intime que je ne le suis à moi-même : ce *moi*, auquel je suis si sensible et que j'ai tant aimé, me doit être étranger en comparaison de vous : c'est vous qui me l'avez donné; sans vous il ne seroit rien : voilà pourquoi vous voulez que je vous aime plus que lui.

O puissance incompréhensible de mon créateur! O droit du créateur sur la créature, que jamais la créature ne comprendra assez! O prodige d'amour, que Dieu seul peut faire! Dieu se met, pour ainsi dire, entre moi et moi; il me sépare d'avec moi-même; il veut être plus près de moi par son pur amour que je ne le suis de moi-même; il veut que je regarde ce *moi* comme je regarderois un être étranger; il veut que je sorte des bornes de ce *moi*, que je le lui sacrifie sans retour, et que je le rap-

porte tout entier et sans condition au créateur de qui je le tiens : ce que je suis me doit être bien moins cher que celui par qui je suis. Il m'a fait pour lui et non pour moi-même ; c'est-à-dire pour l'aimer, pour vouloir ce qu'il veut, et non pour m'aimer en cherchant ma propre volonté. Si quelqu'un sent son cœur révolté contre ce sacrifice entier de *moi* à celui qui nous a créés, je déplore son aveuglement, j'ai compassion de le voir esclave de lui-même, et je prie Dieu de l'en délivrer en lui enseignant à l'aimer plus que tout ce qui existe.

O mon Dieu ! je vois, dans ces personnes scandalisées de votre pur amour, les ténèbres et la rébellion causées par le péché originel. Vous n'avez point fait le cœur de l'homme avec cette pente de propriété si monstrueuse. Cette rectitude où l'écriture nous apprend que vous l'avez créé ne consistoit qu'à n'être point à soi, mais à celui qui nous a faits pour lui. O père ! ô père ! vos enfans sont tout défigurés et ne vous ressemblent plus ! Ils s'irritent, ils se découragent quand on leur parle d'être à vous comme vous êtes à vous-même. En renversant cet ordre si juste, il veulent follement s'ériger en divinités : ils veulent être à eux-mêmes, faire tout pour eux, ou du moins ne se donner à vous qu'avec des réserves, à certaines conditions et pour leur propre intérêt. O monstrueuse propriété ! ô droits de Dieu inconnus ! ô ingratitude et insolence de la créature ! Misérable néant ! qu'as-tu à garder pour toi ? Qu'as-tu qui t'appartienne ? Qu'as-tu qui ne vienne d'en haut et qui ne doive y retourner ? Tout jusqu'à ce *moi* si injuste

qui veut partager avec Dieu ses dons, est un don de Dieu qui n'est fait que pour lui : tout ce qui est en toi crie contre toi pour le créateur. Tais-toi donc, créature, qui te dérobes à ton créateur, et rends-toi toute à lui.

Mais hélas ! ô mon Dieu ! quelle consolation de penser que tout est votre ouvrage, autant au dedans de moi qu'au dehors ! vous êtes toujours avec moi. Quand je fais mal, vous êtes au dedans de moi, me reprochant le mal que je fais, m'inspirant le regret du bien que j'abandonne, et me montrant une miséricorde qui me tend les bras. Quand je fais le bien, c'est vous qui m'en inspirez le désir et qui le faites en moi et avec moi : c'est vous qui aimez le bien, qui haïssez le mal dans mon cœur, qui souffrez, qui priez, qui édifiez le prochain, qui faites l'aumône : je fais toutes ces choses, mais c'est par vous ; vous me les faites faire ; vous les mettez en moi. Ces bonnes œuvres, qui sont vos dons, deviennent mes œuvres ; mais elles sont toujours vos dons ; et elles cessent d'être bonnes œuvres dès que je les regarde comme uniquement miennes, et que votre don, qui en fait tout le prix, s'échappe à ma vue.

Vous êtes donc (et je suis ravi de le pouvoir penser) opérant sans cesse dans le fond de moi-même : vous y travaillez invisiblement comme un ouvrier qui travaille aux mines dans les entrailles de la terre : vous faites tout, et le monde ne vous voit pas ; il ne vous attribue rien : moi-même je m'égarois en vous cherchant par de vains efforts bien loin de moi ; je rassemblois dans mon esprit toutes les merveilles de

la nature pour me former quelque image de votre grandeur : j'allois vous demander à vos créatures, et je ne pensois pas à vous trouver au fond de mon cœur, où vous ne cessiez d'être. Non, mon Dieu, il ne faut point creuser au fond de la terre, ni passer au delà des mers ; il ne faut point voler jusque dans les cieux, comme disent vos saints oracles (1), pour vous trouver : vous êtes plus près de nous que nous-mêmes.

O Dieu si grand et si familier tout ensemble, si élevé au-dessus des cieux et si proportionné à la bassesse de sa créature, si immense et si intimement renfermé dans le fond de mon cœur, si terrible et si aimable, si jaloux et si facile pour ceux qui vous traitent avec la familiarité du pur amour, quand est-ce que vos propres enfans cesseront de vous ignorer? Qui me donnera une voix assez forte pour reprocher au monde entier son aveuglement, et pour lui annoncer avec autorité tout ce que vous êtes? Quand on dit aux hommes de vous chercher dans leur propre cœur, c'est leur proposer de vous aller chercher plus loin que les terres les plus inconnues. Qu'y a-t-il de plus inconnu et de plus éloigné pour la plupart des hommes vains et dissipés, que le fond de leur propre cœur? Savent-ils ce que c'est que de ne jamais rentrer en eux-mêmes? En ont-ils jamais cherché le chemin? Peuvent-ils même s'imaginer ce que c'est que ce sanctuaire intérieur, ce fond impénétrable de l'âme où vous voulez être adoré en esprit

(1) Deut. 30, v. 11 ; Rom. 10, v. 6.

et en vérité? Ils sont toujours hors d'eux-mêmes dans les objets de leur ambition ou de leurs amusemens. Hélas! comment entendroient-ils les vérités célestes, puisque les vérités même terrestres, comme dit Jésus-Christ (1), ne peuvent se faire sentir à eux? Ils ne peuvent concevoir ce que c'est que de rentrer en soi par de sérieuses réflexions: que diroient-ils si on leur proposoit d'en sortir pour se perdre en Dieu?

Pour moi, mon créateur, les yeux fermés à tous les objets extérieurs, qui ne sont que vanité et qu'affliction d'esprit (2), je veux trouver dans le plus secret de mon cœur une intime familiarité avec vous par Jésus-Christ votre fils, qui est votre sagesse et votre raison éternelle, devenu enfant pour rabaisser par son enfance et par la folie de sa croix notre vaine et fausse sagesse. C'est là que je veux, quoi qu'il m'en coûte, malgré mes prévoyances et mes réflexions, devenir petit, insensé, encore plus méprisable à mes propres yeux qu'à ceux de tous les faux sages. C'est là que je veux m'enivrer du Saint-Esprit comme les apôtres, et consentir comme eux d'être le jouet du monde.

Mais qui suis-je pour penser ces choses? Ce n'est plus moi, vile et fragile créature, âme de boue et de péché; c'est vous, ô Jésus, vérité éternelle, qui les pensez en moi et qui les accomplissez, pour faire mieux triompher votre grâce par un plus indigne instrument.

(1) Jean, 3, v. 12.
(2) Eccl. 1, v. 14.

O Dieu, on ne vous connoît point, on ne sait pas qui vous êtes. *La lumière luit au milieu des ténèbres, et les ténèbres ne peuvent la comprendre* (1). C'est par vous qu'on vit, qu'on pense, qu'on goûte les plaisirs, et on oublie celui par qui on fait toutes ces choses! On ne voit rien que par vous, lumière universelle, soleil des âmes, qui luisez encore plus clairement que celui des corps; et, ne voyant rien que par vous, on ne vous voit point! C'est vous qui donnez tout, aux astres leur lumière, aux fontaines leurs eaux et leur cours, à la terre ses plantes, aux fruits leur saveur, aux fleurs leur éclat et leur parfum, à toute la nature sa richesse et sa beauté; aux hommes la santé, la raison, la vertu; vous donnez tout, vous faites tout, vous réglez tout; je ne vois que vous; tout le reste disparoît comme une ombre aux yeux de celui qui vous a vu une fois: et le monde ne vous voit point! Mais hélas! celui qui ne vous voit point n'a jamais rien vu; il a passé sa vie dans l'illusion d'un songe; il est comme s'il n'étoit pas, plus malheureux encore, car il eût mieux valu pour lui, comme je l'apprends de votre parole, qu'il ne fût jamais né.

Pour moi, mon Dieu, je vous trouve partout au dedans de moi-même. C'est vous qui faites avec moi tout ce que je fais de bien. J'ai senti mille fois que je ne pouvois par moi-même ni vaincre mon humeur, ni détruire mes habitudes, ni modérer mon orgueil, ni suivre ma raison, ni continuer de vouloir le bien

(1) Jean, 1, v. 5.

que j'avois une fois voulu. C'est vous qui donnez cette volonté, qui la conservez pure : sans vous je ne suis qu'un roseau agité par le moindre vent. Vous m'avez donné le courage, la droiture et tous les bons sentimens que j'ai : vous m'avez formé un cœur nouveau qui désire votre justice et qui est altéré de votre vérité éternelle; même, en me le donnant, vous avez arraché le cœur du vieil homme, pétri de boue et de corruption, jaloux, vain, ambitieux, inquiet, injuste, ardent pour les plaisirs. A quelle misère étois-je livré! Hélas! l'aurois-je jamais pu croire, et espérer de me tourner ainsi vers vous, et de secouer le joug de ma passion tyrannique?

Mais voici la merveille qui efface tout le reste : quel autre que vous pouvoit m'arracher à moi-même, tourner toute ma haine et mon mépris contre moi? Ce n'est point moi qui ai fait cet ouvrage, car ce n'est point par soi-même qu'on sort de soi : il a donc fallu un soutien étranger sur lequel je pusse m'appuyer hors de mon propre cœur pour en condamner la misère. Il falloit que ce secours fût étranger; car je ne le pouvois trouver en moi, moi qu'il falloit combattre; mais il falloit aussi qu'il fût intime pour arracher le *moi* trop humain des derniers replis de mon cœur. C'est vous, mon Seigneur, qui, portant votre lumière dans le fond de mon âme, impénétrable à tout autre, m'y avez montré toute ma laideur. Je sais bien qu'en la voyant je ne l'ai pas changée, et que je suis encore difforme à vos yeux : je sais bien que les miens n'ont pu découvrir toute ma difformité; mais du moins j'en vois une partie, et je

voudrois découvrir le tout. Je me vois horrible ; mais l'espérance que j'ai en vous me fait vivre en paix. Car je ne veux ni flatter mes vices, ni que mes vices me découragent. Je le vois donc, et je porte sans me troubler cet opprobre. Je suis pour vous contre moi, ô mon Dieu ! il n'y a que vous qui ayez pu me diviser ainsi d'avec moi-même. Voilà ce que vous avez fait au dedans, et vous continuez chaque jour de le faire pour m'ôter tout le reste de ma vie maligne d'Adam, et pour achever la formation de l'homme nouveau. C'est cette seconde création de l'homme nouveau qui se renouvelle de jour en jour.

Je me laisse, ô mon Dieu, dans vos mains : tournez, retournez cette boue ; donnez-lui une forme, brisez-la ensuite : elle est à vous ; elle n'a rien à dire ; il me suffit qu'elle serve à vos desseins toujours bienfaisans, et que rien ne résiste à votre bon plaisir, pour lequel je suis fait. Demandez, ordonnez, défendez : que voulez-vous que je fasse ? que voulez-vous que je ne fasse pas ? Élevé, abaissé, consolé, souffrant, appliqué à vos œuvres, inutile à tout, je vous adorerai toujours également, en sacrifiant toute volonté propre à la vôtre ; il ne me reste qu'à dire en tout comme Marie (1) : *Qu'il me soit fait selon votre parole !*

Mais pendant que vous faites ainsi tout au dedans, vous n'agissez pas moins au dehors. Je découvre partout, jusque dans le moindre atome, cette grande main qui porte le ciel et la terre, et qui sem-

(1) Luc. 1, v. 38.

ble se jouer en conduisant tout l'univers. L'unique chose qui m'a embarrassé est de comprendre comment vous laissez tant de maux mêlés avec les biens. Vous ne pouvez faire le mal ; tout ce que vous faites est bon : d'où vient donc que la face de la terre est couverte de crimes et de misères ? Il semble que le mal prévale partout sur le bien. Vous n'avez fait le monde que pour votre gloire, et l'on est tenté de croire qu'il se tourne à votre déshonneur. Le nombre des méchans surpasse infiniment celui des bons, au dedans même de votre église : presque toute chair a corrompu sa voie ; les bons mêmes ne sont bons qu'à demi, et me font presque autant gémir que les autres. Tout souffre et tout est dans un état violent : la misère égale la corruption. Que tardez-vous, Seigneur, à séparer les biens et les maux ? Hâtez-vous, donnez gloire à votre nom ; apprenez à ceux qui le blasphèment combien il est grand. Vous devez à vous-même de rappeler toutes choses à l'ordre. J'entends l'impie qui dit sourdement que (1) vous avez les yeux fermés à tout ce qui se passe ici-bas. Élevez-vous, élevez-vous, Seigneur ; foulez aux pieds tous vos ennemis.

Mais, ô mon Dieu, que vos jugemens sont profonds ! vos (2) voies sont plus élevées au-dessus des nôtres que les cieux ne le sont au-dessus de la terre. Nous sommes impatiens, parce que notre vie entière n'est que comme un moment ; au contraire, votre longue patience est fondée sur votre éternité, de-

(1) Ezéch. 8, v. 12.
(2) Isa., 55, v. 9.

vant (1) qui mille ans sont comme le jour d'hier déjà écoulé. Vous tenez les (2) momens en votre puissance, et les hommes ne les connoissent pas : ils s'impatientent, ils se scandalisent, ils vous regardent comme si vous succombiez sous l'effort de l'iniquité ; mais vous riez de leur aveuglement et de leur faux zèle.

Vous me faites entendre qu'il y a deux genres de maux : les uns, que les hommes ont faits contre votre loi et sans vous par le mauvais usage de leur liberté ; les autres (3), que vous avez faits, et qui sont des biens véritables, si on les considère par rapport à la punition et à la correction des méchans à laquelle vous les destinez. Le péché est le mal qui vient de l'homme ; la mort, les maladies, les douleurs, la honte et toutes les autres misères, sont des maux que vous tournez en bien, les faisant servir à la réparation du péché. Pour le péché, Seigneur, vous le souffrez pour laisser l'homme libre et (4) *en la main de son conseil*, selon le terme de vos écritures. Mais, sans être auteur du péché, quelle merveille n'en faites-vous point pour manifester votre gloire ! Vous vous servez des méchans pour corriger les bons et pour les perfectionner en les humiliant : vous vous servez encore des méchans contre eux-mêmes, en les punissant les uns par les autres : mais, ce qui est touchant et aimable, vous faites servir l'injustice de la persécution des uns à convertir les autres. Combien y a-t-il de personnes qui vivoient dans

(1) II Pierre, 3, v. 8.
(2) Act. 1, v. 7.
(3) Amos, 3, v. 6.
(4) Eccl. 15, v. 14.

l'oubli de vos grâces et dans le mépris de votre loi, et que vous avez ramenées à vous en les détachant du monde par les injustices qu'elles y ont souffertes !

Mais j'aperçois, ô mon Dieu, une autre merveille; c'est que vous souffrez un mélange de bien et de mal jusque dans le cœur de ceux qui sont le plus à vous : les imperfections qui restent dans ces bonnes âmes servent à les humilier, à les détacher d'elles-mêmes, à leur faire sentir leur impuissance, à les faire courir plus ardemment à vous, et à leur faire comprendre que l'oraison est la source de toute véritable vertu. O quelle abondance de biens vous tirez des maux que vous avez permis ! Vous ne souffrez donc les maux que pour en tirer de plus grands biens, et pour faire éclater votre bonté toute-puissante par l'art avec lequel vous usez de ces maux. Vous ne faites pas l'iniquité de l'homme; mais, étant incapable de la produire, vous la tournez seulement d'un côté plutôt que de l'autre, selon qu'il vous plaît, pour exécuter vos divins conseils de justice ou de miséricorde.

J'entends la raison humaine qui veut entrer en jugement avec vous, qui veut pénétrer votre secret éternel, et qui dit : Dieu n'avoit pas besoin de tirer le bien du mal; il n'avoit tout d'un coup qu'à ne permettre aucun mal et rendre tous les hommes bons : il le pouvoit; il n'avoit qu'à faire pour tous les hommes ce qu'il a fait pour quelques-uns qu'il a enlevés hors d'eux-mêmes par le charme de sa grâce : pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? O mon Dieu, je le sais par votre sainte parole (1), *vous ne haïssez rien de ce*

(1) Sag. 2, v. 25; II Pierre, 3, v. 9; I Tim. 4, v. 10.

que vous avez fait ; vous ne voulez la perte d'aucun ; vous êtes le Sauveur de tous : mais vous l'êtes des uns plus que des autres. Quand vous jugerez la terre, vous serez victorieux dans vos jugemens : la créature condamnée ne verra qu'équité dans sa condamnation : vous lui montrerez clairement que vous avez fait pour la culture de votre vigne tout ce que vous deviez. Ce n'est point vous qui lui manquez ; c'est elle qui se manque et qui se perd elle-même. Maintenant l'homme ne voit point ce détail, car il ne connoît point son propre cœur ; il ne discerne ni les grâces qui s'offrent à lui, ni ses propres sentimens, ni sa résistance intérieure. Dans votre jugement vous le développerez tout entier à ses propres yeux : il se verra ; il aura horreur de se voir ; il ne pourra s'empêcher de voir dans un éternel désespoir ce que vous aurez fait pour lui et ce qu'il aura fait contre lui-même.

Voilà ce que l'homme n'entend point en cette vie : mais, ô mon Dieu, dès qu'il vous connoît, il doit croire cette vérité sans la comprendre ; il ne peut douter que vous ne soyez, vous par qui toutes choses sont ; il ne peut douter que vous ne soyez la bonté souveraine : donc il ne lui reste qu'à conclure, malgré toutes les ténèbres qui l'environnent, qu'en faisant grâce aux uns, vous faites justice à tous. Bien plus, vous donnez des grâces à ceux qui ressentiront éternellement la rigueur de votre justice. Il est vrai que vous ne faites pas toujours d'aussi grandes grâces aux uns qu'aux autres mais enfin vous leur donnez des grâces, et des grâces qui les rendront inexcusables quand vous les jugerez, ou plutôt quand ils se jugeront eux mêmes, et que la

vérité imprimée dans leur cœur prononcera leur condamnation. Il est vrai que vous auriez pu faire davantage pour eux; il est vrai que vous ne l'avez pas voulu : mais vous avez voulu tout ce qu'il falloit pour n'être point chargé de leur perte; vous l'avez permise et vous ne l'avez point faite. S'ils ont été méchans, ce n'est pas que vous ne leur eussiez donné de quoi être bons : ils ne l'ont pas voulu; vous les avez laissés dans leur liberté. Qui peut se plaindre de ce que vous ne leur avez pas donné une surabondance de grâce? Le maître qui offre à tous ses serviteurs la juste récompense de tous leurs travaux n'est-il pas en droit de faire à quelques-uns un excès de libéralité? ce qu'il donne à ceux-là par-dessus la mesure donne-t-il aux autres le moindre fondement de se plaindre de lui? Par-là, Seigneur, vous montrez que toutes vos voies sont vérité et jugement, comme dit l'écriture (1). Vous êtes bon à tous, mais bon à divers degrés; et les miséricordes que vous répandez avec une extraordinaire profusion sur les uns ne sont point une loi rigoureuse, que vous vous imposiez pour devoir faire la même largesse à tous les autres.

Tais-toi donc, ô créature ingrate et révoltée! toi qui penses dans ce moment aux dons de Dieu, souviens-toi que cette pensée est un don de Dieu même : dans le moment que tu veux murmurer de la privation de sa grâce, c'est la grâce elle-même qui te rend attentive à la vue des dons de Dieu. Loin de murmurer contre l'auteur de tous les biens, hâte-toi de profiter de ceux

(1) Ps. 24, v. 10; et Ps. 88, v. 15.

qu'il te parle dans ce moment : ouvre ton cœur, humilie ton foible esprit, sacrifie ta vaine et présomptueuse raison. Vase de boue ! celui qui t'a fait est en droit de te briser ; et loin de te briser, le voilà qui craint d'être obligé de te rompre : il te menace par miséricorde.

Je veux donc, ô mon Dieu, pour toujours étouffer dans mon cœur tous les raisonnemens qui me tentent de douter de votre bonté. Je sais que vous ne pouvez jamais être que bon ; je sais que vous avez fait votre ouvrage semblable à vous, droit, juste et bon comme vous l'êtes ; mais vous n'avez pas voulu lui ôter le choix du bien et du mal. Vous lui offrez le bien, c'est assez ; j'en suis sûr sans savoir précisément par quel moyen : mais l'idée immuable et infaillible que j'ai de vous ne me permettant pas d'en douter, je ne saurois avoir de raison aussi forte pour vous croire en défaut à l'égard d'aucun homme, dont je ne connois point l'intérieur et dont l'intérieur est inconnu à lui-même, que j'en ai d'innombrables pour m'assurer que vous ne condamnerez aucun homme dans votre jugement sans le rendre inexcusable à ses propres yeux. En voilà assez pour me mettre en paix : après cela si je péris, c'est que je me perdrai moi-même ; c'est que je résisterai, comme les juifs, au Saint-Esprit, qui est la grâce intérieure.

O Père de miséricorde ! je ne pense plus à philosopher sur la grâce, mais à m'abandonner à elle en silence. Elle fait tout dans l'homme, mais elle fait tout avec lui et par lui : c'est donc avec elle qu'il faut que j'agisse et que je m'abstienne, que je souffre, que j'attende et que je résiste, que je croie, que j'espère et que j'aime. En

suivant toutes ces impressions elle fera tout en moi, je ferai tout par elle; c'est elle qui meut le cœur : mais enfin le cœur est mû; et vous ne sauvez point l'homme sans le faire agir. C'est donc aussi à moi à travailler, sans perdre un moment, pour ne retarder point la grâce qui me pousse sans cesse. Tout le bien vient d'elle, tout le mal vient de moi; quand je fais bien, c'est elle qui m'anime; quand je fais mal, c'est que je lui résiste. A Dieu ne plaise que j'en veuille savoir davantage! tout le reste ne serviroit qu'à nourrir en moi une curiosité présomptueuse. O mon Dieu, tenez-moi toujours au rang de ces petits à qui vous révélez vos mystères pendant que vous les cachez aux sages et aux prudens du siècle.

Maintenant, ô grand Dieu, je ne m'arrête plus à cette difficulté qui a souvent frappé mon esprit : D'où vient que Dieu si bon a fait tant d'hommes qu'il laisse perdre? d'où vient qu'il a fait naître et mourir son propre fils, en sorte que sa naissance et sa mort sont utiles à un si petit nombre d'hommes? Je comprends, ô Être tout-puissant, que tout ce que vous faites ne vous coûte rien; les choses que nous admirons et qui nous surpassent le plus vous sont aussi faciles et familières que celles que nous admirons moins à force d'y être accoutumés. Vous n'avez pas besoin de proportionner le fruit de votre travail à ce que l'ouvrage vous coûte, parce que nul ouvrage ne vous coûte jamais ni effort ni travail, et que l'unique fruit que vous pouvez tirer de tous vos ouvrages est l'accomplissement de votre bon plaisir. Vous n'avez besoin de rien; il n'y a rien que vous puissiez acquérir; vous portez tout au dedans de

vous-même ; ce que vous faites au dehors n'est nécessaire ni pour votre bonheur ni pour votre gloire : votre gloire ne seroit donc pas moindre quand même aucun homme ne recevroit le fruit de la mort du Sauveur. Vous auriez pu le faire naître pour un seul prédestiné ; un seul eût suffi, si vous n'en eussiez voulu qu'un seul ; car vous faites tout ce que vous faites, non pour le besoin que vous avez des choses ou pour leur mérite à votre égard, mais pour accomplir votre volonté toute gratuite, qui n'a nulle autre règle qu'elle-même et votre bon plaisir. Au reste, si tant d'hommes périssent, quoique lavés dans le sang de votre fils, c'est encore une fois que vous les laissez dans l'usage de leur liberté : vous trouvez votre gloire en eux par votre justice, comme vous la trouvez dans les bons par votre miséricorde : vous ne punissez les méchans qu'à cause qu'ils sont méchans malgré vous, quoiqu'ils aient eu de quoi être bons ; et vous ne couronnez les bons qu'à cause qu'ils sont devenus tels par votre grâce : ainsi je vois qu'en vous tout est justice et bonté.

Pour tous les maux extérieurs, j'ai déjà remarqué, ô sagesse éternelle, ce qui fait que vous les souffrez. Votre providence en tire les plus grands biens. Les hommes foibles et ignorans de vos voies en sont scandalisés ; ils gémissent pour vous comme si votre cause étoit abandonnée : peu s'en faut qu'ils ne croient que vous succombiez et que l'impiété triomphe de vous : ils sont tentés de croire que vous ne voyez pas ce qui se passe, ou que vous y êtes insensible. Mais qu'ils attendent encore un peu,

3.

ces hommes aveugles et impatiens. L'impie qui triomphe ne triomphera pas long-temps; il se flétrit (1) *comme l'herbe des champs, qui fleurit le matin, et qui le soir est foulée aux pieds :* la mort ramène tout à l'ordre. Rien ne vous presse pour accabler vos ennemis ! vous êtes patient, comme dit saint Augustin, parce que vous êtes éternel; vous êtes sûr du coup qui les écrasera : vous tenez long-temps vos bras levés parce que vous êtes père, que vous ne frappez qu'à regret, à l'extrémité, et que vous n'ignorez point la pesanteur de votre bras. Que les hommes impatiens se scandalisent donc : pour moi, je regarde les siècles comme une minute; car je sais que les siècles sont moins qu'une minute devant vous. Cette suite des siècles, qu'on nomme la durée du monde, n'est qu'une décoration qui va disparoître, qu'une figure qui passe et qui va s'évanouir. Encore un peu, ô homme qui ne voyez rien, encore un peu, et vous verrez ce que Dieu prépare : vous le verrez lui-même tenant sous ses pieds ses ennemis. Quoi! vous trouvez cette horrible attente trop éloignée! Hélas! elle n'est que trop prochaine pour tant de malheureux. Alors les biens et les maux seront séparés à jamais; et ce sera, comme dit l'écriture, *le temps de chaque jour* (2).

Cependant tout ce qui nous arrive c'est vous qui le faites, ô mon Dieu, et qui le faites afin qu'il

(1) Ps. 36, v. 7.
(2) Eccl. 3, v. 17.

tourne bien pour nous. Nous verrons, à votre lumière dans l'éternité, que ce que nous désirions nous eût été funeste, et que ce que nous voulions éviter étoit essentiel à notre bonheur.

O biens trompeurs, je ne vous nommerai jamais biens, puisque vous ne servez qu'à nous rendre malheureux! O croix dont Dieu me charge, et dont la nature lâche se croit accablée, vous que le monde aveugle appelle des maux, vous n'en serez jamais pour moi! plutôt ne parler jamais que de parler ce langage maudit des enfans du siècle! vous êtes mes vrais biens : c'est vous qui m'humiliez, qui me détachez, qui me faites sentir ma misère et la vanité de tout ce que je voulois aimer ici-bas. Béni soyez-vous à jamais, ô Dieu de vérité, qui m'avez attaché à la croix avec votre fils pour me rendre semblable à l'objet éternel de vos complaisances!

Qu'on ne me dise point que Dieu n'observe pas de si près ce qui se passe parmi les hommes. O aveugles, qui parlez ainsi, vous ne savez pas même ce que c'est que Dieu! Comme tout ce qui est n'est que par la communication de son être infini, que tout ce qui a de l'intelligence ne l'a que par un écoulement de sa raison souveraine, et que tout ce qui agit n'agit que par l'impression de sa suprême activité; c'est lui qui fait tout; c'est lui qui, dans chaque moment de notre vie, est la respiration de notre cœur, le mouvement de nos membres, la lumière de nos yeux, l'intelligence de notre esprit, l'âme de notre âme : tout ce qui est en nous, vie, action, pensée, volonté, se fait par l'impression de

cette puissance et de cette vie, de cette pensée et volonté éternelle.

Comment donc, ô mon Dieu, pourriez-vous ignorer en nous ce que vous y faites vous-même? Comment pourriez-vous y être indifférent sur les maux qui ne se commettent qu'en vous résistant intérieurement, et sur les biens que nous ne faisons qu'autant que vous prenez plaisir à les faire vous-même avec nous? Cette attention ne vous coûte rien : si vous cessiez de l'avoir, tout périroit; il n'y auroit plus de créature qui pût ni vouloir, ni penser, ni subsister. O combien s'en faut-il que les hommes ne connoissent leur impuissance et leur néant, votre puissance et votre action sans bornes, quand ils s'imaginent que vous seriez fatigué d'être attentif et opérant en tant d'endroits! Le feu brûle partout où il est; il faudroit l'éteindre et l'anéantir pour le faire cesser de brûler, tant il est actif et dévorant par sa nature; ainsi en Dieu tout est action, vie et mouvement; c'est un *feu consumant* (1), comme il le dit lui-même : partout où il est il fait tout; et, comme il est partout, il fait toutes choses dans tous les lieux. Il fait, comme nous l'avons vu, une création perpétuelle, et sans cesse renouvelée pour tous les corps : il ne crée pas moins à chaque instant toutes les créatures libres et intelligentes; c'est lui qui leur donne la raison, la volonté, la bonne volonté, les divers degrés de volonté conforme à la sienne; car il donne, comme dit saint Paul (2), *le vouloir et le faire.*

(1) Hebr. 12, v. 29. (2) Phil. 2, v. 13.

Voilà donc ce que vous êtes, ô mon Dieu, ou du moins ce que vous faites dans vos ouvrages ; car nul ne peut approcher de cette source de gloire qui éblouit nos yeux pour comprendre tout ce que vous êtes en vous-même. Mais enfin vous me faites comprendre et connoître clairement que vous vous servez même des maux et des imperfections des créatures pour faire le bien que vous avez résolu. Vous vous cachez sous l'importun pour importuner le fidèle impatient et jaloux de sa liberté dans ses occupations, et qui, par conséquent, a besoin d'être importuné pour mourir au plaisir d'être libre et arrangé dans ses bonnes œuvres. C'est vous, mon Dieu, qui vous servez des langues médisantes pour déchirer la réputation des innocens, qui ont besoin d'ajouter à leur innoçence le sacrifice de leur réputation qui leur étoit trop chère. C'est vous qui, par les mauvais offices et les subtilités malignes des envieux, renversez la fortune et la prospérité de vos serviteurs qui tiennent encore à cette vaine prospérité. C'est vous qui précipitez dans le tombeau les personnes à qui la vie est un danger continuel, et la mort une grâce qui les met en sûreté. C'est vous qui faites de la mort de ces personnes un remède très-amer, à la vérité, mais très-salutaire pour ceux qui tenoient à ces personnes par une amitié trop vive et trop tendre : ainsi le même coup qui enlève l'un pour le sauver, détache l'autre et le prépare à la mort par celle des personnes qui lui étoient le plus chères. Vous répandez ainsi miséricordieusement, ô mon Dieu, de l'amertume sur tout ce qui n'est point vous, afin que notre cœur, formé pour

vous aimer et pour vivre de votre amour, soit comme contraint de revenir à vous, sentant que tout appui lui manque dans le reste.

C'est, mon Dieu, que vous êtes tout amour, et par conséquent toute jalousie. O Dieu jaloux! (car c'est ainsi que vous vous nommez vous-même) un cœur partagé vous irrite; un cœur égaré vous fait compassion. Vous êtes infini en tout, en amour comme en sagesse et en puissance. Vous aimez en Dieu quand vous aimez: vous remuez le ciel et la terre pour sauver ce qui vous est cher: vous vous faites homme, enfant, le dernier des hommes, rassasié d'opprobre, mourant dans l'infamie et dans les douleurs de la croix: ce n'est pas trop pour l'amour qui aime infiniment. Un amour fini et une sagesse bornée ne peuvent le comprendre. Mais comment le fini pourroit-il comprendre l'infini? il n'a ni des yeux pour le voir ni un cœur proportionné pour le sentir: le cœur bas et resserré de l'homme, sa vaine sagesse en sont scandalisés et méconnoissent Dieu dans cet excès d'amour. Pour moi, je le reconnois à ce caractère d'infini: c'est cet amour qui fait tout, même les maux que nous souffrons: c'est par les maux qu'il nous prépare de vrais biens.

Mais quand rendrons-nous amour pour amour? Quand chercherons-nous celui qui nous cherche et qui nous porte entre ses bras? C'est dans son sein tendre et paternel que nous l'oublions; c'est par la douceur de ses dons que nous cessons de penser à lui: ce qu'il nous donne à tout moment, au lieu de nous attendrir, nous amuse. Il est la source de tous les plaisirs: les créatures n'en sont que les

canaux grossiers ; et le canal nous fait compter pour rien la source. Cet amour immense nous poursuit partout, et nous ne cessons d'échapper à ses poursuites. Il est partout, et nous ne le voyons en aucun endroit. Nous croyons être seuls quand nous n'avons que lui : il fait tout, et nous ne comptons sur lui en rien : nous croyons tout désespéré dans les affaires quand nous n'avons plus d'autres ressources que celles de sa providence ; comme si l'amour infini et tout-puissant ne pouvoit rien ! O égarement monstrueux ! ô renversement de tout l'homme ! Non, je ne veux plus parler ; la créature égarée irrite ce qui nous reste de raison ; on ne peut la souffrir.

O amour, vous la souffrez pourtant, vous l'attendez avec une patience sans fin, et vous paroissez même, par votre excès de patience, flatter nos ingratitudes ! Ceux mêmes qui désirent vous aimer ne vous aiment que pour eux-mêmes, pour leur consolation ou pour leur sûreté. Où sont-ils ceux qui n'aiment que vous seul ? Où sont-ils ceux qui vous aiment parce qu'ils ne sont faits que pour vous aimer ? Où sont-ils ? Je n'en vois point. Y en a-t-il sur la terre ? S'il n'y en a point, faites-en. A quoi sert le monde entier si on ne vous aime, et si on ne vous aime pour se perdre en vous ? C'est ce que vous avez voulu en produisant hors de vous ce qui n'est pas vous-même. Vous avez voulu faire des êtres qui, tenant tout de vous, se rapportassent uniquement à vous.

O mon Dieu ! ô amour ! aimez-vous vous-même en moi ; par-là vous serez aimé suivant que vous êtes aimable. Je ne veux subsister que pour me consu-


TAYLOR INST OXFORD

mer devant vous, comme une lampe brûle sans cesse devant vos autels. Je ne suis point pour moi; il n'y a que vous qui êtes pour vous-même : rien pour moi, tout pour vous ; ce n'est pas trop. Je suis jaloux de moi pour vous contre moi-même. Plutôt périr que de souffrir que l'amour qui doit tendre à vous se recourbe trop sur moi! Aimez, ô amour! aimez dans votre foible créature, aimez votre souveraine beauté. O bonté infinie! ô amour infini! brûlez, consumez, transportez, anéantissez mon cœur; faites-en un holocauste parfait.

III. *Sur le pur amour.*

DIEU *a fait toutes choses pour lui-même* (1), comme dit l'écriture; il se doit à lui-même tout ce qu'il fait; et en cela il ne peut jamais rien relâcher de ses droits. La créature intelligente et libre n'est pas moins à lui que la créature sans intelligence et sans liberté. Il rapporte essentiellement et totalement à lui seul tout ce qui est dans la créature sans intelligence, et il veut que la créature intelligente se rapporte de même tout entière et sans réserve à lui seul. Il est vrai qu'il veut notre bonheur; mais notre bonheur n'est ni la fin principale de son ouvrage, ni une fin égale à celle de sa gloire. C'est pour sa gloire même qu'il veut notre bonheur : notre bonheur n'est qu'une fin subalterne, qu'il rapporte à la fin dernière et essentielle qui est sa gloire. Il est lui-même sa fin unique et essentielle en toutes choses.

(1) Prov. 16, v. 4.

Pour entrer dans cette fin essentielle de notre création, il faut préférer Dieu à nous, et tâcher de vouloir notre béatitude pour sa gloire; autrement nous renverserions son ordre. Ce n'est pas uniquement l'intérêt propre de notre béatitude qui doit nous faire désirer sa gloire, c'est au contraire le désir de sa gloire qui doit nous faire désirer notre béatitude comme une chose qu'il lui a plu de rapporter à sa gloire. Il est vrai que toutes les âmes justes ne sont pas capables de cette préférence si explicite de Dieu à elles; mais la préférence implicite est au moins nécessaire; et l'explicite, qui est la plus parfaite, ne convient qu'aux âmes à qui Dieu donne la lumière et la force de le préférer tellement à elles, qu'elles ne veulent leur béatitude même que pour sa gloire.

Ce qui fait que les hommes ont tant de répugnance à entendre cette vérité, et que cette parole leur est si dure, c'est qu'ils s'aiment et veulent s'aimer par intérêt propre. Ils comprennent en général et superficiellement qu'il faut aimer Dieu plus que toutes les créatures; mais ils n'entendent point ce que veut dire aimer Dieu plus que soi-même, et ne s'aimer plus soi-même que pour lui. Ils prononcent ces grandes paroles sans peine, parce qu'ils le font sans en pénétrer toute la force; mais ils frémissent dès qu'on leur explique qu'il faut préférer Dieu et sa gloire à nous et à tout enfin, en sorte que nous aimions sa gloire avant même notre béatitude, et que nous rapportions sincèrement l'une à l'autre, comme la fin subalterne à la principale.

Il seroit étonnant que les hommes eussent tant de peine à entendre une règle si claire, si juste, si essentielle à la créature; mais depuis que l'homme *s'est arrêté en lui-même*, comme parle saint Augustin, il ne voit plus rien que dans ces bornes étroites de l'amour-propre où il s'est renfermé : il perd de vue à tout moment qu'il est créature, qu'il *ne se doit rien*, puisqu'il n'est pas lui-même à lui-même, et qu'il se doit sans réserve au bon plaisir de celui par qui seul il est. Dites-lui cette vérité accablante, il n'ose la nier; mais elle lui échappe, et il veut toujours insensiblement revenir à compter avec Dieu pour y trouver son intérêt.

On allègue que Dieu nous a donné une inclination naturelle pour la béatitude, qui est lui-même. En cela il peut avoir voulu faciliter notre union avec lui, et avoir mis en nous une pente pour notre bonheur, comme il en a mis une pour les alimens dont nous avons besoin pour vivre; mais il faut soigneusement distinguer la délectation que Dieu a mise en nous à la vue de lui-même, qui est notre béatitude, d'avec la pente violente que la révolte du premier homme a mise dans nos cœurs pour nous faire centre de nous-mêmes, et pour faire dépendre notre amour pour Dieu de la béatitude que nous cherchons dans cet amour. D'ailleurs ce n'est d'aucune inclination naturelle, nécessaire et indélibérée qu'il s'agit ici. Peut-on craindre que les hommes tombent dans l'illusion, se dispensant de ce qui est nécessaire et indélibéré? Ces désirs indélibérés, qui sont moins des désirs que des inclinations nécessaires, ne peu-

ent non plus manquer dans les hommes que la pe-
anteur dans les pierres. Il n'est question que de nos
ctes volontaires et délibérés, que nous pouvons faire
u ne faire pas. A l'égard de ces actes libres, le motif
e notre propre béatitude n'est pas défendu : Dieu
eut bien nous faire trouver notre propre intérêt
ans notre union avec lui; mais il faut que ce motif
e soit que le moindre, et le moins voulu par la créa-
ure : il faut vouloir la gloire de Dieu avec notre
éatitude : il ne faut vouloir cette béatitude que pour
a rapporter à sa gloire, comme la chose qu'on veut
e moins à celle qu'on veut le plus. Il faut que notre
ntérêt nous touche incomparablement moins que
a gloire. Voilà ce que la créature, attachée à elle-
même depuis le péché, a tant de peine à comprendre.
Voilà une vérité qui est dans l'essence même de la
réature, qui devroit soumettre tous les cœurs, et
ui les scandalise néanmoins quand on l'approfondit.
Mais qu'on se fasse justice et qu'on la fasse à Dieu.
Nous sommes-nous faits nous-mêmes? Sommes-nous
Dieu ou à nous? Nous a-t-il faits pour nous ou
pour lui? A qui nous devons-nous? Est-ce pour notre
béatitude propre ou pour sa gloire que Dieu nous a
créés? Si c'est pour sa gloire, il faut donc nous con-
former à l'ordre essentiel de notre création; il faut
vouloir sa gloire plus que notre béatitude, en sorte
que nous rapportions toute notre béatitude à sa
propre gloire.

Il n'est donc pas question d'une inclination natu-
relle et indélibérée de l'homme pour la béatitude.
Combien y a-t-il de pentes ou inclinations naturelles

dans les hommes qu'ils ne peuvent jamais ni détruire ni diminuer, et qu'ils ne suivent pourtant pas toujours! Par exemple, l'inclination de conserver notre vie est une des plus fortes et des plus naturelles; celle qu'on a pour être heureux ne peut être plus invincible que celle qu'on a pour être. La béatitude n'est que *le mieux être,* comme parle saint Augustin. L'inclination pour être heureux n'est donc qu'une suite de l'inclination qu'on a pour conserver son être et sa vie. Cependant on peut ne pas suivre cette pente dans les actes délibérés. Combien de Grecs et de Romains se sont-ils dévoués librement à une mort certaine! Combien en voyons-nous qui se la sont donnée eux-mêmes, malgré cette inclination violente du fond de la nature?

Encore une fois il ne s'agit que de nos actes libres d'amour de Dieu, et des motifs qui peuvent y entrer pour la béatitude. Nous venons de voir que le motif de notre intérêt propre pour la béatitude n'est permis qu'autant qu'il est le moins voulu par nous, et qu'il est voulu par rapport au motif principal, qu'il faut vouloir d'une volonté dominante, je veux dire la gloire de Dieu. Il n'est plus question que de comparer deux diverses manières de préférer ainsi Dieu à nous : la première est de l'aimer tout ensemble et comme parfait en lui-même et comme béatifiant pour nous; en sorte que le motif de notre béatitude, quoique moins fort, soutienne néanmoins l'amour que nous avons pour la perfection divine, et que nous aimerions un peu moins Dieu s'il n'étoit pas béatifiant pour nous. La seconde manière est d'aimer

Dieu, qu'on connoît béatifiant pour nous, et duquel on veut recevoir la béatitude parce qu'il l'a promise; mais de ne l'aimer point par le seul motif du propre intérêt de cette béatitude qu'on en attend, et de l'aimer surtout pour lui-même à cause de sa perfection; en sorte qu'on l'aimeroit cependant quand même (par supposition impossible) il ne voudroit jamais être béatifiant pour nous. Il est manifeste que le dernier de ces deux amours, qui est le désintéressé, accomplit plus parfaitement le rapport total et unique de la créature à sa fin, qu'il ne laisse rien à la créature, qu'il donne tout à Dieu seul, et par conséquent qu'il est plus parfait que cet autre amour mélangé de notre intérêt avec celui de Dieu.

Ce n'est pas que l'homme qui aime sans intérêt n'aime la récompense; il l'aime en tant qu'elle est Dieu même, et non en tant qu'elle est son intérêt propre; il la veut parce que Dieu veut qu'il la veuille: c'est l'ordre plus que son intérêt qu'il y cherche: il s'aime, mais il ne s'aime que pour l'amour de Dieu, comme un étranger, et pour aimer ce que Dieu a fait.

Ce qui est évident, c'est que Dieu, infiniment parfait en lui-même, ne suffit pas pour soutenir l'amour de celui qui a besoin d'être animé par le motif de sa propre béatitude, qu'il trouve en Dieu. L'autre n'a pas besoin de ce motif: il ne lui faut, pour aimer ce qui est parfait en soi, qu'en connoître la perfection. Celui qui a besoin du motif de sa béatitude n'est si attaché à ce motif qu'à cause qu'il sent que son amour seroit moins fort si on lui ôtoit cet appui.

Le malade qui ne peut marcher sans bâton ne peut consentir qu'on le lui ôte; il sent sa foiblesse, il craint de tomber et il a raison; mais il ne doit pas se scandaliser de voir un homme sain et vigoureux qui n'a pas besoin du même soutien (1). L'homme sain marche plus librement sans bâton; mais il ne doit jamais mépriser celui qui ne peut s'en passer. Que l'homme qui a encore besoin d'ajouter le motif de sa propre béatitude à celui de la suprême perfection de Dieu pour l'aimer, reconnoisse humblement qu'il y a dans les trésors de la grâce de Dieu une perfection au-dessus de la sienne, et qu'il rende gloire à Dieu sur les dons qui sont en autrui sans en être jaloux: que de même celui qui est attiré à aimer sans intérêt suive cet attrait; mais qu'il ne juge ni lui ni les autres; qu'il ne s'attribue rien; qu'il soit prêt à croire qu'il n'est pas dans l'état où il paroît être; qu'il soit docile, soumis, défiant de lui-même, et édifié de tout ce qu'il voit de vertueux dans son prochain qui a encore besoin d'un amour mélangé d'intérêt propre.

Mais enfin l'amour sans aucun motif d'intérêt propre pour la béatitude est manifestement plus parfait que celui qui est mélangé de ce motif d'intérêt propre (2).

Si quelqu'un s'imagine que cet amour parfait est impossible et chimérique, et que c'est une vaine

(1) Mais, dans cette vie, notre foiblesse n'a-t-elle pas presque toujours besoin de l'appui de la crainte et de l'espérance?

(2) Mais il n'est point un état fixe dans cette vie, et c'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue.

subtilité qui peut devenir une source d'illusion, je n'ai que deux mots à lui répondre : Rien n'est impossible à Dieu ; il se nomme lui-même le Dieu jaloux ; il ne nous tient dans le pèlerinage de cette vie que pour nous conduire à la perfection. Traiter cet amour de subtilité chimérique et dangereuse, c'est accuser témérairement d'illusion les plus grands saints de tous les siècles (1) qui ont admis cet amour, et qui en ont fait le plus haut degré de la vie spirituelle.

Mais si mon lecteur refuse encore de reconnoître la perfection de cet amour, je le conjure de me répondre exactement sur les questions que je vais lui faire. La vie éternelle n'est-elle pas une pure grâce et le comble de toutes les grâces ? N'est-il pas de foi que le royaume du ciel ne nous est dû que sur la promesse purement gratuite et sur l'application également gratuite des mérites de Jésus-Christ ? Le bienfait ne sauroit être moins gratuit que la promesse sur laquelle il est fondé : c'est ce que nous ne cessons de dire à nos frères errans ; nous nous justifions envers eux sur le terme de *mérite* dont l'église se sert en protestant que tous nos mérites ne sont point fondés sur un droit rigoureux, mais seulement sur une promesse faite par pure miséricorde. Ainsi la vie éternelle, qui est la fin du décret de Dieu, est ce qu'il y a de plus gratuit ; toutes les autres grâces sont données par rapport à celle-là. Cette grâce, qui renferme toutes les autres, n'est fondée sur aucun titre que sur la promesse purement gratuite et

(1) Mais ils n'en ont pas fait un état fixe et habituel.

suivie de l'application aussi gratuite des mérites de Jésus-Christ. La promesse elle-même, qui est le fondement de tout, n'est appuyée que sur la pure miséricorde de Dieu, sur son bon plaisir et sur le bon propos de sa volonté. Dans cet ordre des grâces tout se réduit évidemment à une volonté souverainement libre et gratuite.

Ces principes indubitables étant posés, je fais une supposition. Je suppose que Dieu voulût anéantir mon âme au moment où elle se détachera de mon corps. Cette supposition n'est impossible qu'à cause de la promesse purement gratuite. Dieu auroit donc pu excepter mon âme en particulier de sa promesse générale pour les autres. Qui osera nier que Dieu n'eût pu anéantir mon âme suivant ma supposition? La créature, qui n'est point par soi, n'est qu'autant que la volonté arbitraire du créateur la fait exister: afin qu'elle ne tombe pas dans son néant, il faut que le créateur renouvelle sans cesse le bienfait de sa création, en la conservant par la même puissance qui l'a créée. Je suppose donc une chose très-possible, puisque je ne suppose qu'une simple exception à une règle purement gratuite et arbitraire. Je suppose que Dieu, qui rend toutes les autres âmes immortelles, finira la durée de la mienne au moment de ma mort: je suppose encore que Dieu m'a révélé son dessein. Personne n'oseroit dire que Dieu ne le peut.

Ces suppositions très-possibles étant (1) admises,

(1) Ces suppositions ne sont pas impossibles, mais elles sont inutiles; en morale il faut toujours partir de ce qui est, et non pas de ce qui peut être.

n'y a plus de promesse, ni de récompense, ni de béatitude, ni d'espérance de la vie future pour moi. Je ne puis plus espérer ni de posséder Dieu, ni de voir sa face, ni de l'aimer éternellement, ni d'être aimé de lui au delà de cette vie. Je suppose que je vais mourir; il ne me reste plus qu'un seul moment à vivre, qui doit être suivi d'une extinction entière et éternelle. Ce moment, à quoi l'emploîrai-je? je conjure mon lecteur de me répondre dans la plus exacte précision. Dans ce dernier instant, me dispenserai-je d'aimer Dieu, faute de pouvoir le regarder comme une récompense? Renoncerai-je à lui dès qu'il ne sera plus béatifiant pour moi? Abandonnerai-je la fin essentielle de ma création? Dieu, en m'excluant de la bienheureuse éternité, qu'il ne me devoit pas, a-t-il pu se dépouiller de ce qu'il se doit essentiellement à lui-même? A-t-il cessé de faire son ouvrage pour sa pure gloire? A-t-il perdu le droit de créateur en me créant? M'a-t-il dispensé des devoirs de la créature, qui doit essentiellement tout ce qu'elle est à celui par qui seule elle est? N'est-il pas évident que dans cette supposition très-possible je dois aimer Dieu uniquement pour lui-même, sans attendre aucune récompense de mon amour, et avec une exclusion certaine de toute béatitude, en sorte que ce dernier instant de ma vie, qui sera suivi d'un anéantissement éternel, doit être nécessairement rempli par un acte d'amour pur et pleinement désintéressé?

Mais si celui à qui Dieu ne donne rien pour l'éternité doit tant à Dieu, qu'est-ce que lui doit celui à

qui il se donne tout entier lui-même sans fin? Je vais être anéanti tout à l'heure; jamais je ne verrai Dieu; il me refuse son royaume qu'il donne aux autres; il ne veut ni m'aimer ni être aimé de moi éternellement; je suis obligé néanmoins, en expirant, de l'aimer encore de tout mon cœur et de toutes mes forces; si j'y manque, je suis un monstre et une créature dénaturée (1). Et vous, mon lecteur, à qui Dieu prépare, sans vous le devoir, la possession éternelle de lui-même, craindrez-vous comme un raffinement chimérique cet amour dont je dois vous donner l'exemple? Aimerez-vous Dieu moins que moi, parce qu'il vous aime davantage (2)? La récompense ne servira-t-elle qu'à vous rendre intéressé dans votre amour? Si Dieu vous aimoit moins qu'il ne vous aime, il faudroit que vous l'aimassiez sans aucun motif d'intérêt. Est-ce donc là le fruit des promesses et du sang de Jésus-Christ, que d'éloigner les hommes d'un amour généreux et sans intérêt pour Dieu? A cause qu'il vous offre la pleine béatitude en lui-même, ne l'aimerez-vous qu'autant que vous serez soutenu par cet intérêt infini? Le royaume du ciel, qui vous est offert pendant que j'en suis exclus, vous est-il un bon titre pour ne vouloir point aimer Dieu sans y chercher le motif de votre propre gloire et de votre propre félicité?

(1) Mais après tout il ne m'en arrivera ni bien ni mal, puisque je dois être anéanti.

(2) Cette récompense m'est proposée par Dieu pour m'exciter à l'aimer. Est-ce une imperfection de suivre un attrait présenté par Dieu lui même?

Ne dites pas que cette félicité est Dieu même. Dieu pourroit, s'il le vouloit, n'être pas plus béatifiant pour vous que pour moi. Il faut que je l'aime, quoiqu'il ne le soit point pour moi; pourquoi faut-il que vous ne puissiez vous résoudre à l'aimer sans être soutenu par ce motif, qu'il est béatifiant pour vous? Pourquoi frémissez-vous au seul nom d'un amour qui ne donne plus ce soutien d'intérêt (1)?

Si la béatitude éternelle nous étoit due de plein droit, et que Dieu, en créant les hommes, fût à leur égard un débiteur forcé pour la vie éternelle, on pourroit nier ma supposition, mais on ne pourroit la nier sans une impiété manifeste. La plus grande des grâces, qui est la vie éternelle, ne seroit plus grâce; la récompense nous seroit due indépendamment de la promesse : Dieu devroit l'existence éternelle et la félicité à sa créature; il ne pourroit plus se passer d'elle; elle deviendroit un être nécessaire. Cette doctrine est monstrueuse. D'un autre côté, ma supposition met en évidence les droits de Dieu, et fait voir des cas possibles, où l'amour sans intérêt seroit nécessaire. S'il ne l'est pas dans les cas de l'ordre établi par la promesse gratuite, c'est que Dieu ne nous juge pas dignes de ces grandes épreuves, c'est qu'il se contente d'une préférence implicite de lui et de sa gloire à nous et à notre béatitude, qui est comme

(1) C'est qu'on est humble, qu'on sent sa foiblesse, et que pour éviter ou la présomption, ou le découragement, les plus grands saints ont cru devoir s'exciter à la crainte de Dieu, et se soutenir dans les combats de cette vie par les douceurs de l'espérance.

le germe du pur amour dans les cœurs de tous les justes. Mais enfin ma supposition, en comparant l'homme prêt à être anéanti avec celui qui a reçu la promesse de la vie éternelle, fait sentir combien l'amour mélangé d'intérêt est au-dessous du désintéressé (1).

Témoignages des païens.

Mais en attendant que les chrétiens soient capables de bien comprendre les droits infinis de Dieu sur sa créature, je veux tâcher du moins de les faire rentrer dans leur propre cœur pour y consulter l'idée de ce qu'ils appellent entre eux amitié.

Chacun veut, dans la société de ses amis, être aimé sans motif d'intérêt et uniquement pour lui-même. Hélas! si l'homme indigne de tout amour ne peut souffrir d'être aimé par intérêt, comment osons-nous croire que Dieu n'aura pas la même délicatesse? On est pénétrant jusqu'à l'infini pour démêler jusqu'aux plus subtils motifs d'intérêt, de bienséance, de plaisir ou d'honneur qui attachent nos amis à nous; on est au désespoir de n'être aimé d'eux que par reconnoissance, à plus forte raison par d'autres motifs plus choquans : on veut l'être par pure inclination (2), par estime, par admiration. L'amitié est

(1) On ne l'a jamais nié : mais ce qu'on ne peut accorder, c'est qu'il soit permis de croire que dans cette vie cet état soit possible; c'est que ce soit une perfection de faire une abstraction habituelle des motifs de foi, de crainte et d'espérance.

(2) Mais qui a jamais exigé qu'on l'aimât sans qu'on trouvât ou même qu'on cherchât en l'aimant le plaisir, la satisfaction d'aimer?

si jalouse et si délicate, qu'un atome qui s'y mêle la blesse; elle ne peut souffrir dans l'ami que le don simple et sans réserve du fonds de son amour. Celui qui aime ne veut, dans le transport de sa passion, qu'être aimé pour lui seul, que l'être au-dessus de tout et uniquement, que l'être en sorte que le monde entier lui soit sacrifié, que l'être en sorte qu'on s'oublie et qu'on se compte pour rien, afin d'être tout à lui: telle est la jalousie forcenée et l'injustice extravagante des amours passionnés; cette jalousie n'est qu'une tyrannie de l'amour-propre.

Il n'y a qu'à se sonder soi-même pour y trouver ce fonds d'idolâtrie; et quiconque ne l'y démêle pas, ne se connoît point encore assez soi-même. Ce qui est en nous l'injustice la plus ridicule et la plus odieuse est la souveraine justice en Dieu. Rien n'est si ordinaire et si honteux aux hommes que d'être jaloux; mais Dieu, qui ne peut céder sa gloire à un autre, se nomme lui-même le *Dieu jaloux*, et sa jalousie est essentielle à sa perfection. Consultez donc, ô vous qui lisez ceci, la corruption de votre cœur, et que votre jalousie sur l'amitié serve à vous faire entendre les délicatesses infinies de l'amour divin. Quand vous trouvez ces délicatesses dans votre cœur pour l'amitié que vous exigez de vos amis, vous ne les regardez jamais comme des raffinemens chimériques; au contraire, vous seriez choqué de la grossièreté des amis qui n'auroient point ces délicatesses sur l'amitié. Il n'y a que Dieu à qui vous voulez les défendre: vous ne voulez pas qu'il cherche à être aimé comme vous prétendez que vos amis vous ai-

ment : vous ne pouvez croire que sa grâce puisse lui former en cette vie des adorateurs qui l'aiment comme vous n'avez point de honte de vouloir être aimé : jugez-vous vous-même, et rendez enfin gloire à Dieu.

J'avoue que les hommes profanes, qui ont cette idée de l'amitié pure, ne la suivent pas, et que toutes leurs amitiés sans grâces ne sont qu'un amour-propre subtilement déguisé; mais enfin ils ont cette idée de l'amitié pure. Faut-il qu'ils l'aient quand il ne s'agit que d'aimer la créature vile et corrompue, et que nous soyons les seuls à la méconnoître dès qu'il s'agit d'aimer Dieu ?

Les païens mêmes ont eu cette pure idée de l'amitié; et nous n'avons qu'à les lire pour être étonnés que les chrétiens ne veuillent pas qu'on puisse aimer Dieu par sa grâce, comme les païens ont cru qu'il falloit s'aimer les uns les autres pour mériter le nom d'amis.

Écoutons Cicéron (1) : *Etre impatient*, dit-il, *pour les choses qu'on souffre dans l'amitié, c'est s'aimer soi-même, et non pas son ami.* Il ajoute dans la suite *que l'amitié ne peut-être qu'entre les bons*, c'est-à-dire entre ceux qui, suivant ces principes, préfèrent toujours l'honnête à ce que le vulgaire nomme utile; *autrement*, dit-il, *l'intérêt étant la règle et le motif de l'amitié, les moins vertueux, qui ont plus de besoins et de désirs que les autres, seroient les plus propres à se lier d'amitié avec autrui, puisqu'ils sont les plus avides pour aimer ce qui leur est utile.*

(1) De Amic.

« Nous croyons donc (c'est encore Cicéron qui » parle) qu'il faut rechercher l'amitié, non par l'espé» rance des avantages qu'on en tire, mais parce que » tout le fruit de l'amitié (1) est dans l'amitié même. » —Les hommes intéressés sont privés de cette ex» cellente et très-naturelle amitié qui doit être cher» chée par elle-même et pour elle-même : ils ne profi» tent point de leurs propres exemples pour apprendre » jusqu'où va la force de l'amitié; car chacun s'aime, » non pour tirer de soi quelque récompense de son » amour, mais parce que chacun est par soi cher à » soi-même.—Que si l'on ne transporte cette même » règle dans l'amitié, on ne trouvera jamais d'ami vé» ritable : celui-là est notre véritable ami qui est comme » un autre nous-mêmes. —Mais la plupart des hommes » prétendent injustement, pour ne pas dire avec im» pudence, avoir un ami tel qu'ils ne voudroient pas » être eux-mêmes, et en exigent ce qu'ils ne voudroient » pas lui donner. »

Cicéron ne peut pousser plus loin le désintéressement de l'amitié, qu'en voulant que notre ami nous soit cher par lui seul, sans aucun motif, comme nous nous sommes chers à nous-mêmes sans aucune espérance qui nous excite à cet amour. L'amour-propre est sans doute en ce sens le parfait modèle de l'amitié désintéressée. Horace, quoique épicurien, n'a pas laissé de raisonner sur ce principe pour l'union des amis entre eux, lorsque, parlant des conversations philosophi-

(1) Qu'est-ce donc que ce fruit de l'amitié, si ce n'est le bonheur d'aimer ce que nous trouvons bon et honnête ?

ques qui l'occupoient à la campagne, il dit (1) qu'on examinoit si les hommes sont heureux par les richesses ou par la vertu; si c'est l'utilité propre où la perfection en elle-même qui est le motif de l'amitié :

. . . . Utrumne
Divitiis homines, an sint virtute beati?
Quidve ad amicitias, usus rectumve, trahat nos?

Voilà ce qu'ont pensé les païens, et les païens épicuriens, sur l'amitié pour des créatures indignes d'être aimées (2). C'est sur cette idée d'amitié pure que les théologiens distinguent à l'égard de Dieu l'amour qu'ils nomment d'amitié, des autres amours, et les amis de Dieu de ses serviteurs.

Cette idée si pure de l'amitié n'est pas seulement (comme nous l'avons vu) dans Cicéron; il l'avoit puisée dans la doctrine de Socrate, expliquée dans les livres de Platon. Ces deux grands philosophes, dont l'un rapporte les discours de l'autre dans ses dialogues, veulent qu'on s'attache à ce qu'ils appellent τὸ καλὸν, qui signifie tout ensemble *le beau et le bon*, c'est-à-dire *le parfait*, par le seul amour du beau, du bon, du vrai, du parfait en lui-même. C'est pourquoi ils disent souvent qu'il ne faut compter pour rien *ce qui se fait*, τὸ γινόμενον, c'est-à-dire *l'être passager*, pour s'unir

(1) Sermon. lib. II, sat. 6.

(2) Ils excluoient de l'amitié certaines utilités basses et mercenaires, mais non pas toute utilité, puisqu'ils comptoient sur leurs amis véritables comme sur eux-mêmes, et que dans de fâcheuses circonstances ils en attendoient des conseils salutaires et des marques touchantes d'intérêt.

à *ce qui est*, c'est-à-dire *l'être parfait* et immuable qu'ils appellent τὸ ὄν, *ce qui est*. De là vient que Cicéron, qui n'a fait que répéter leurs maximes, dit (1) que si *nous pouvions voir de nos propres yeux la beauté de la vertu, nous serions ravis d'amour par son excellence.*

Platon fait dire à Socrate dans son Festin, *qu'il y a quelque chose de plus divin dans celui qui aime que dans celui qui est aimé.* Voilà toute la délicatesse de l'amour le plus pur. Celui qui est aimé et qui veut l'être, est occupé de soi; celui qui aime sans songer à être aimé, a ce que l'amour renferme de plus divin, je veux dire le transport, l'oubli de soi, le désintéressement. « Le beau, dit ce philosophe, ne consiste » en aucune des choses particulières, telles que les » animaux, la terre ou le ciel; mais le beau est lui- » même par lui-même, étant toujours uniforme avec » soi. Toutes les autres choses belles participent de » ce beau, en sorte que si elles naissent ou périssent, » elles ne lui ôtent et ne lui ajoutent rien, et qu'il n'en » souffre aucune perte; si donc quelqu'un s'élève dans » la bonne amitié, il commence à voir le beau, il » touche presque au terme. »

Il est aisé de voir que Platon parle d'un amour du beau en lui-même, sans aucun retour d'intérêt (2). C'est ce beau universel qui enlève le cœur et qui fait oublier toute beauté particulière. Ce philosophe as-

(1) De Offic.

(2) Il est toujours question d'intérêt de fortune et de vanité, et non de tout autre avantage; et le plaisir, le bonheur d'aimer son ami n'ont jamais été exclus de la vraie amitié.

sure dans le même dialogue que l'amour divinise l'homme, qu'il l'inspire; qu'il le transporte. « Il n'y » a personne, dit-il, qui soit tellement mauvais, que » l'amour n'en fasse un dieu par la vertu, en sorte qu'il » devient semblable au beau par nature; et comme Ho- » mère dit qu'un dieu a inspiré quelques héros, c'est ce » que l'amour donne aux amans formés par lui: ceux » qui aiment, veulent seuls mourir pour un autre. » Ensuite Platon cite l'exemple d'Alceste, morte pour faire vivre son époux. Voilà, suivant Platon, ce qui fait de l'homme un dieu, c'est de préférer par amour autrui à soi-même, jusqu'à s'oublier, se sacrifier, se compter pour rien. Cet amour est, selon lui, une inspiration divine; c'est le beau immuable qui ravit l'homme à l'homme même, et qui le rend semblable à lui par la vertu.

Telle étoit l'idée de l'amitié chez les païens. Pythias et Damon, chez Denys le tyran, vouloient mourir l'un pour l'autre; et le tyran étonné soupira lorsqu'il vit ces deux amis si désintéressés. Cette idée du parfait désintéressement régnoit dans la politique de tous les anciens législateurs; il falloit préférer à soi les lois, la patrie, parce que la justice le vouloit, et qu'on devoit préférer à soi-même ce qui est appelé le beau, le bon, le juste, le parfait. C'est cet ordre auquel on croyoit devoir rapporter tout, et soi-même autant que tout le reste. Il ne s'agissoit pas de se rendre heureux en se conformant à cet ordre. Il falloit au contraire pour l'amour de cet ordre, se dévouer, périr, et ne se laisser aucune ressource. C'est ainsi que Socrate, dans le Criton de Platon, aime mieux mourir que s'enfuir,

de peur de désobéir aux lois qui le retiennent en prison : c'est ainsi que le même Socrate, dans le dialogue intitulé *Gorgias*, dépeint un homme qui s'accuse lui-même, et qui se dévoue à la mort plutôt que d'éluder par son silence les lois rigoureuses et l'autorité des magistrats. Tous les législateurs et tous les philosophes qui ont raisonné sur les lois ont supposé comme un principe fondamental de la société dans la patrie, qu'il faut préférer le public à soi, non par espérance de quelque intérêt, mais par le seul amour désintéressé de l'ordre qui est la beauté, la justice et la vertu même (1). C'étoit pour cette idée d'ordre et de justice qu'il falloit mourir, c'est-à-dire suivant les païens, perdre tout ce qu'on avoit de réel, être réduit à une ombre vaine, et ne savoir pas même si cette ombre n'étoit pas une fable ridicule des poëtes. Les chrétiens refuseront-ils de donner autant au Dieu infiniment parfait qu'ils connoissent, que ces païens croyoient devoir donner à une idée abstraite et confuse de l'ordre, de la justice et de la vertu?

Platon dit souvent que l'amour du beau est tout le bien de l'homme ; que l'homme ne peut être heureux en soi, et que ce qu'il y a de plus divin pour lui, c'est de sortir de soi par l'amour ; et en effet le plaisir qu'on éprouve dans le transport des passions n'est qu'un effet de la pente de l'âme pour sortir de ses bornes étroites, et pour aimer hors d'elle le beau infini. Quand ce transport se termine au beau passager et trompeur

(1) Ils n'excluoient pas de cet amour de l'ordre l'espérance de la gloire que leur procureroient les grands sacrifices qu'ils faisoient à l'ordre et aux lois.

qui reluit dans les créatures, c'est l'amour divin qui s'égare et qui est déplacé : c'est un trait divin en lui-même, mais qui porte à faux : ce qui est divin en soi, devient illusion et folie quand il tombe sur une vaine image du bien parfait, telle que l'être créé, qui n'est que l'ombre de l'Être suprême ; mais enfin cet amour qui préfère le parfait infini à soi est un mouvement divin et inspiré, comme parle Platon. Cette impression est donnée à l'homme dès son origine. Sa perfection est tellement de sortir de soi par l'amour, qu'il veut sans cesse persuader et aux autres et à soi-même qu'il aime, sans retour sur soi, les amis auxquels il s'attache. Cette idée est si forte, malgré l'amour-propre, qu'on auroit honte d'avouer qu'on n'aime personne, sans y mêler quelque motif intéressé (1). On ne déguise si subtilement tous les motifs d'amour-propre dans les amitiés, que pour s'épargner la honte de paroître se rechercher soi-même dans les autres. Rien n'est si odieux que cette idée d'un cœur toujours occupé de soi : rien ne nous flatte tant que certaines actions généreuses qui persuadent au monde et à nous que nous avons fait le bien pour l'amour du bien en lui-même sans nous y chercher. L'amour-propre même rend hommage à cette vertu désintéressée par les subtilités avec lesquelles il veut en prendre les apparences : tant il est vrai que l'homme, qui n'est point par lui-même, n'est pas fait pour se chercher, mais pour être uniquement à celui qui l'a fait ! Sa

(1) Mais qui est-ce qui sera choqué, si on lui dit qu'on l'aime parce qu'on trouve du bonheur et du plaisir à l'aimer ?

gloire et sa perfection sont de sortir de soi, de s'oublier, de se perdre, de s'abîmer dans l'amour simple du beau infini.

Cette pensée effraie l'homme amoureux de lui-même et accoutumé à se faire le centre de tout. Cette pensée suffit seule pour faire frémir l'amour-propre, et pour révolter un orgueil secret et intime, qui rapporte toujours insensiblement à soi la fin à laquelle nous devons nous rapporter.

Mais cette idée qui nous étonne est le fondement de toute amitié et de toute justice. Nous ne pouvons ni accorder l'amour-propre avec cette idée, ni l'abandonner; elle est ce qu'il y a de *plus divin* en nous: on ne peut point dire que cette pensée n'est qu'une imagination creuse. Quand les hommes inventent des chimères, ils les inventent à plaisir et pour se flatter. Rien n'est moins naturel à l'homme injuste, vain et enivré d'orgueil, que de penser ainsi contre son amour-propre. Non-seulement la pratique de cette pensée est un prodige de vertu au-dessus de l'homme, mais encore cette seule pensée est une merveille que nous devons être étonnés de trouver en nous. Ce ne peut être qu'un principe infiniment supérieur à nous qui ait pu nous enseigner à nous élever ainsi entièrement au-dessus de nous-mêmes. Qui est-ce qui peut avoir donné à l'homme malade d'un excès d'amour-propre et d'idolâtrie de soi-même, cette haute pensée de se compter pour rien, de devenir étranger à soi-même, de ne s'aimer plus que par charité, comme le prochain? Qui est-ce qui peut lui avoir appris à être jaloux de lui-même contre lui-

même, pour un autre objet invisible qui doit à jamais effacer le *moi* (1), et n'en laisser aucune trace? Cette seule idée rend *l'homme divin, elle l'inspire, elle met l'infini en lui.*

J'avoue que les païens, qui ont tant loué la vertu désintéressée, la pratiquoient mal. Personne ne croit plus que moi que tout amour sans grâce et hors de Dieu ne peut jamais être qu'un amour-propre déguisé. Il n'y a que l'Être infiniment parfait qui puisse, comme objet par son infinie perfection et comme cause par son infinie puissance, nous enlever hors de nous-mêmes, et nous faire préférer ce qui n'est pas nous à notre propre être. Je conviens que l'amour-propre se glorifioit vainement des apparences d'un pur amour chez les païens; mais enfin il s'en glorifioit : ceux même que leur orgueil dominoit le plus, étoient charmés de cette belle idée de la vertu et de l'amitié sans intérêt (2); ils la portoient au dedans d'eux-mêmes, et ils ne pouvoient ni l'effacer ni l'obscurcir; ils ne pouvoient ni la suivre ni la contredire. Des chrétiens la contrediront-ils? Ne se contenteront-ils pas, comme les païens, de l'admirer sans la suivre fidèlement? La vanité même des païens sur cette vertu montre combien elle est excellente. Par exemple la louange que toute l'antiquité a donnée

(1) Ce *moi* ne sera parfaitement effacé que dans le ciel. On doit travailler à le contenir, mais il ne mourra qu'avec nous.

(2) Le sentiment qu'on éprouve en aimant n'est-il pas un plaisir! peut-il se séparer de l'amour? et si ce plaisir est un intérêt, est-il possible d'y renoncer, au moins habituellement, et de conserver l'amour?

à Alceste eût porté à faux et seroit ridicule, s'il n'eût pas été réellement beau et vertueux à Alceste de mourir pour son époux; sans ce principe fondamental son action eût été une fureur extravagante, un désespoir affreux. L'antiquité païenne tout entière décide autrement : elle dit avec Platon que *ce qu'il y a de plus divin est de s'oublier pour ce qu'on aime* (1).

Alceste est l'admiration des hommes pour avoir voulu mourir et n'être plus qu'une vaine ombre, afin de faire vivre celui qu'elle aime. Cet oubli de soi, ce sacrifice total de son être, cette perte de tout soi-même pour jamais est aux yeux de tous les païens ce qu'il y a de plus divin dans l'homme; c'est ce qui en fait un dieu: c'est ce qui le fait presque arriver au terme.

Voilà l'idée de la vertu et de l'amitié pure, imprimée dans le cœur des hommes qui n'ont jamais connu la création, que l'amour-propre aveugloit, et qui étoient aliénés de la vie de Dieu.

IV. *Avis sur la prière et sur les principaux exercices de piété.*

I. L'EXCELLENTE prière n'est autre chose que l'amour de Dieu. L'excellence de cette prière ne consiste pas dans la (2) *multitude des paroles que nous pro-*

(1) Mais ils trouvoient une sorte de plaisir à s'oublier ainsi; ils espéroient de la gloire de cet acte de générosité.

(2) Matth. 6, v. 7.

nonçons; car Dieu connoît, sans avoir besoin de nos paroles, le fond de nos sentimens. La véritable demande est donc celle du cœur, et le cœur ne demande que par ses désirs. *Prier* est donc désirer, mais désirer ce que Dieu veut que nous désirions. Celui qui ne désire pas du fond du cœur fait une prière trompeuse. Quand il passeroit des journées entières à réciter des prières, ou à méditer, ou à s'exciter à des sentimens pieux, il ne prie point véritablement s'il ne désire pas ce qu'il demande.

II. O qu'il y a peu de gens qui prient! car où sont ceux qui désirent les véritables biens? Ces biens sont les croix extérieures et intérieures, l'humiliation, le renoncement à sa propre volonté, la mort à soi-même, le règne de Dieu sur les ruines de l'amour-propre : ne point désirer ces choses, c'est ne prier point : pour prier il faut les désirer sérieusement, effectivement, constamment, et par rapport à tout le détail de la vie; autrement la prière n'est qu'une illusion semblable à un beau songe où un malheureux se réjouit, croyant posséder une félicité qui est bien loin de lui. Hélas! combien d'âmes pleines d'elles-mêmes, et d'un désir imaginaire de perfection au milieu de toutes leurs imperfections volontaires, qui n'ont jamais prié de cette véritable prière du cœur! Voilà le principe sur lequel saint Augustin disoit : *Qui aime peu, prie peu; qui aime beaucoup, prie beaucoup.*

III. Au contraire on ne cesse point de prier quand on ne cesse jamais d'avoir le vrai amour et le vrai désir dans le cœur. L'amour caché au fond de l'âme

prie sans relâche, lors même que l'esprit ne peut être dans une actuelle attention : Dieu ne cesse de regarder dans cette âme le désir qu'il y forme lui-même, et dont elle ne s'aperçoit pas toujours. Ce désir en disposition touche le cœur de Dieu ; c'est une voix secrète qui attire sans cesse ses miséricordes ; c'est cet (1) *esprit* qui, comme dit saint Paul, *gémit en nous par des gémissemens ineffables ; il aide notre foiblesse.*

IV. Cet amour sollicite Dieu de nous donner ce qui nous manque, et d'avoir moins d'égard à notre fragilité qu'à la sincérité de nos intentions. Cet amour efface même nos fautes légères, et nous purifie comme un feu consumant ; *il demande* (2) *en nous et pour nous ce qui est selon Dieu.* Car, ne sachant pas ce qu'il faut demander, nous demanderions souvent ce qui nous seroit nuisible ; nous demanderions certaines ferveurs, certains goûts sensibles et certaines perfections apparentes, qui ne serviroient qu'à nourrir en nous la vie naturelle et la confiance en nos propres forces ; au lieu que cet amour, en nous conduisant, en nous livrant à toutes les opérations de la grâce, en nous mettant dans un état d'abandon pour tout ce que Dieu voudra faire en nous, nous dispose à tous les desseins secrets de Dieu.

V. Alors nous voulons tout et nous ne voulons rien. Ce que Dieu voudra nous donner est précisément ce que nous aurons voulu ; car nous voulons tout ce qu'il veut, et nous ne voulons que ce qu'il voudra.

(1) Rom. 8, v. 26.
(2) *Ibid.*, v. 27.

Ainsi cet état contient toute prière. C'est une opération du cœur qui embrasse tout désir. L'*esprit* (1) *demande en nous* ce que l'esprit lui-même veut nous donner. Lors même qu'on est occupé au dehors et que les engagemens de pure providence nous font sentir une distraction inévitable, nous portons toujours au dedans de nous un feu qui ne s'éteint point, et qui au contraire nourrit une prière secrète qui est comme une lampe sans cesse allumée devant le trône de Dieu. *Si nous dormons, notre cœur veille* (2). *Bienheureux ceux que le Seigneur trouvera veillant* (3) !

VI. Pour conserver cet esprit de prière qui doit nous unir à Dieu, il faut faire deux choses principales, l'une est de le nourrir, l'autre d'éviter ce qui pourroit nous le faire perdre.

Ce qui peut le nourrir, c'est la lecture réglée, l'oraison actuelle en certain temps, le recueillement fréquent dans la journée, les retraites quand on sent qu'on en a besoin, ou qu'elles sont conseillées par les gens expérimentés que l'on consulte, enfin l'usage des sacremens proportionné à son état.

Ce qui peut faire perdre l'esprit de prière doit nous remplir de crainte et nous tenir dans une exacte précaution. Ainsi il faut fuir les compagnies profanes qui dissipent trop, les plaisirs qui émeuvent les passions, tout ce qui réveille le goût du monde, et les anciennes inclinations qui nous ont été funestes.

(1) Rom. 8, v. 27.
(2) Cant. 5, v. 2.
(3) Luc, 12, v. 37.

Le détail de ces deux choses est infini, et on ne peut le marquer ici qu'en général, parce que chaque personne a ses besoins particuliers.

VII. Pour nourrir cet esprit de prière il faut choisir des lectures qui nous instruisent de nos devoirs et de nos défauts ; qui, en nous montrant la grandeur de Dieu, nous enseignent ce que nous lui devons, et nous découvrent combien nous manquons à l'accomplir : car il n'est pas question de faire des lectures stériles où notre cœur s'épanche et s'attendrisse comme à un spectacle touchant ; il faut que l'*arbre* (1) *porte des fruits ;* et on ne peut croire que la racine est vive, qu'autant qu'elle le montre par sa fécondité.

VIII. Le premier effet du sincère amour c'est de désirer de connoître tout ce qu'on doit faire pour contenter le bien-aimé de notre cœur : faire autrement, c'est s'aimer soi-même sous le prétexte de l'amour de Dieu ; c'est chercher en lui une vaine et trompeuse consolation ; c'est vouloir faire servir Dieu à son propre plaisir, et non le sacrifier à sa gloire. A Dieu ne plaise que ses enfans l'aiment ainsi ! Quoi qu'il en coûte, il faut connoître et pratiquer sans réserve tout ce qu'il demande de nous.

IX. Pour le temps de l'oraison il doit se régler par le loisir, par l'état, la disposition et l'attrait de chaque personne.

La méditation n'est pas l'oraison ; mais elle en est le (2) fondement essentiel. Elle nous sert à nous

(1) Matth. 7, v. 17.
(2) Ps. 38, v. 4.

remplir des vérités que Dieu nous a révélées. Il faut donc connoître à fond, non-seulement tous les mystères de Jésus-Christ et les vérités de son évangile, mais encore tout ce que ces vérités doivent imprimer personnellement en nous pour nous régénérer; il faut que ces vérités nous pénètrent long-temps, comme la teinture s'imbibe peu à peu dans la laine que l'on veut teindre.

X. Il faut que ces vérités nous deviennent familières, en sorte qu'à force de les voir de près et à toute heure, nous soyons accoutumés à ne juger plus de rien que par elles; qu'elles soient notre unique lumière pour juger dans la pratique, comme les rayons du soleil sont notre unique lumière pour apercevoir la figure et la couleur de tous les corps.

Quand ces vérités se sont, pour ainsi dire, incorporées de la sorte en nous, c'est alors que notre oraison commence à être réelle et fructueuse: jusque-là ce n'en étoit que l'ombre; nous pensions voir à fond ces vérités, et nous n'en touchions que l'écorce grossière. Tous nos sentimens les plus tendres et les plus vifs, toutes nos résolutions les plus fermes, toutes nos vues les plus claires et les plus distinctes, n'étoient encore qu'un germe vil et informe de ce que Dieu développe en nous.

XI. Quand sa lumière divine commence à nous éclairer, alors on voit dans la vraie lumière; alors il n'y a aucune vérité à laquelle on n'acquiesce dans le moment, comme on n'a pas besoin de raisonner pour reconnoître la splendeur du soleil dès le moment qu'il s'élève et frappe nos yeux. Il faut donc que notre

union à Dieu dans l'oraison soit le fruit de la fidélité à suivre toutes ses volontés. C'est par-là qu'on peut juger de notre amour pour lui.

XII. Il faut que la méditation devienne chaque jour de plus en plus profonde et intime : je dis *profonde*, parce que, quand nous méditons ces vérités humblement, nous enfonçons de plus en plus pour (1) y découvrir de nouveaux trésors : j'ajoute *intime* (2), parce que, comme nous creusons de plus en plus pour entrer dans ces vérités (3), ces vérités aussi creusent de plus en plus pour entrer jusque dans la substance de notre âme. Alors un seul mot tout simplement entre plus avant que des discours entiers.

XIII. Les mêmes choses qu'on avoit cent fois entendues froidement et sans aucun fruit nourrissent l'âme d'une manne cachée, et qui a des goûts infinis pendant plusieurs jours. Enfin il faut bien prendre garde à ne point cesser de se nourrir de certaines vérités dont nous avons été touchés, tandis qu'il leur reste encore quelque suc pour nous, tandis qu'elles ont encore quelque chose à nous donner ; c'est un signe certain que nous avons besoin de recevoir d'elles : elles nous nourrissent même sans aucune instruction précise et distincte ; c'est un je ne sais quoi qui opère plus que tous les raisonnemens. On voit une vérité (4), on l'aime, on s'y repose ; elle fortifie le cœur, elle nous détache

(1) Joan. 7, v. 32.
(2) *Ibid.*, v. 31.
(3) *Ibid.*, 15, v. 7.
(4) Ps. 39, v. 9.

de nous-mêmes : il y faut demeurer en paix tout aussi long-temps qu'on le peut.

XIV. Pour la manière de méditer, elle ne doit être ni subtile, ni pleine de grands raisonnemens ; il ne faut que des réflexions simples, naturelles, tirées immédiatement du sujet qu'on médite.

Il faut méditer peu de vérités et les méditer à loisir, sans effort, sans chercher des pensées extraordinaires.

On ne doit considérer aucune vérité que par rapport à la pratique. Se remplir d'une vérité sans prendre toutes les mesures nécessaires pour la suivre fidèlement quoi qu'il en coûte, c'est vouloir (1) *retenir,* comme dit saint Paul, *la vérité dans l'injustice;* c'est *résister* à cette vérité imprimée en nous, et par conséquent (2) au Saint-Esprit même. C'est la plus terrible de toutes les infidélités.

XV. Pour la méthode de prier, on doit la faire dépendre de l'expérience qu'on a là-dessus. Ceux qui se trouvent bien d'une méthode exacte ne doivent point s'en écarter : ceux qui ne peuvent s'y assujettir doivent respecter ce qui sert utilement à tant d'autres, et que tant de personnes pieuses et expérimentées ont tant recommandé. Mais enfin, comme les méthodes sont faites pour aider et non pour embarrasser, quand elles n'aident point et qu'elles embarrassent il faut les quitter.

XVI. La plus naturelle dans les commencemens est de prendre un livre, qu'on quitte quand on se

(1) Rom. 1, v. 18.
(2) Act. 7, 5.

sent recueilli par l'endroit qu'on vient de lire, et qu'on reprend quand cet endroit ne fournit plus rien pour se nourrir intérieurement. En général il est certain que les vérités que nous goûtons davantage, et qui nous donnent une certaine lumière pratique pour les choses que nous avons à sacrifier à Dieu, sont celles où Dieu nous marque un trait de grâce qu'il faut suivre sans hésiter. *L'esprit* (1) *souffle où il veut; où il est, là est aussi la liberté* (2).

Dans la suite on diminue peu à peu en réflexions et en raisonnemens; les sentimens affectueux, les vues touchantes, les désirs augmentent : c'est qu'on est assez instruit et convaincu par l'esprit. Le cœur goûte, se nourrit, s'échauffe, s'enflamme; il ne faut qu'un mot pour occuper long-temps.

XVII. Enfin l'oraison va toujours croissant par des vues plus simples et plus fixes, en sorte qu'on n'a plus besoin d'une si grande multitude d'objets et de considérations. On est avec Dieu comme avec un ami. D'abord on a mille choses à dire à son ami et mille à lui demander; mais, dans la suite, ce détail de conversation s'épuise sans que le plaisir du commerce puisse s'épuiser. On a tout dit; mais, sans se parler, on prend plaisir à être ensemble, à se voir, à sentir qu'on est l'un auprès de l'autre, à se reposer dans le goût d'une douce et pure amitié : on se tait; mais, dans ce silence, on s'entend. On sait qu'on est d'accord en tout, et que les deux cœurs n'en font qu'un; l'un se verse sans cesse dans l'autre.

(1) Jean, 3, v. 8. (2) II Cor. 3, v. 17.

XVIII. C'est ainsi que dans l'oraison le commerce avec Dieu parvient à une union simple et familière qui est au delà de tout discours. Mais il faut que Dieu fasse uniquement par lui-même cette sorte d'oraison en nous; et rien ne seroit ni plus téméraire ni plus dangereux que d'oser s'y introduire soi-même. Il faut se laisser conduire pas à pas par quelque personne qui connoisse les voies de Dieu, et qui pose long-temps les fondemens inébranlables d'une exacte instruction et d'une entière mort à soi-même dans tout ce qui regarde les mœurs.

XIX. Pour les retraites et la fréquentation des sacremens, il faut se régler par les avis de la personne en qui on prend confiance. Il faut avoir égard à ses besoins, à l'effet que la communion produit en nous, et à beaucoup d'autres circonstances propres à chaque personne.

XX. Les retraites dépendent du loisir et du besoin où l'on se trouve. Je dis du *besoin*, parce qu'il faut être sur la nourriture de l'âme comme sur celle du corps : quand on ne peut supporter un travail sans une certaine nourriture, il faut la prendre; autrement on s'expose à tomber en défaillance. J'ajoute le *loisir*, parce qu'excepté ce besoin absolu de nourriture dont nous venons de parler, il faut remplir ses devoirs plutôt que de suivre son goût de ferveur. Un homme qui se doit au public, et qui passeroit le temps destiné à ses fonctions à méditer dans la retraite, manqueroit à Dieu en s'imaginant s'unir à lui. La véritable union à Dieu est de faire sa volonté sans relâche, malgré tous dégoûts natu-

rels, dans tous les devoirs les plus ennuyeux et les plus pénibles de son état.

XXI. Pour les précautions contre la dissipation, les voici en gros : c'est de fuir tous les commerces de suite et de confiance avec des gens dans des maximes contraires à la piété, surtout quand ces maximes contagieuses nous ont autrefois séduits. Elles rouvriront encore facilement nos plaies : elles ont même une intelligence secrète au fond de notre cœur ; nous y avons un conseiller doux et flatteur, toujours prêt à nous aveugler et à nous trahir.

XXII. Voulez-vous, dit le Saint-Esprit, juger d'un homme ? observez quels sont ses (1) amis. Comment celui qui aime Dieu et qui ne veut plus rien aimer que pour lui auroit-il pour amis intimes ceux qui n'aiment ni ne connoissent point Dieu, et qui regardent son amour comme une foiblesse ? Un cœur plein de Dieu, et qui sent sa propre fragilité, peut-il jamais être en repos et à son aise avec des gens qui ne pensent sur rien comme lui, et qui sont à tout moment en état de lui ravir tout son trésor ? Le goût de telles gens et le goût que donne la foi sont incompatibles.

XXIII. Je sais bien qu'on ne peut et qu'on ne doit pas même rompre avec certains amis auxquels on s'est lié par l'estime de leurs bonnes qualités naturelles, par leurs services, par l'engagement d'une sincère amitié, ou enfin par la bienséance d'un commerce honnête. On pique jusqu'au vif d'une manière

(1) Eccl. 13, v. 20.

dangereuse les amis auxquels on ôte sans mesure une certaine familiarité et une confiance dont ils sont en possession : mais, sans se rompre et sans déclarer son refroidissement, on peut trouver des manières douces et insensibles de modérer ce commerce ; on les voit en particulier ; on les distingue des demi-amis ; on leur ouvre son cœur sur certaines choses où la probité et l'amitié suffisent pour les mettre à portée de donner de sages conseils, et de penser comme nous, quoique nous pensions les mêmes choses qu'eux par des motifs plus purs et plus relevés, enfin on les sert et on continue tous les soins d'une amitié cordiale sans livrer son cœur.

XXIV. Sans cette précaution tout est en péril ; et si on ne prend courageusement, dès les premiers jours, le dessus pour se rendre dans sa piété libre et indépendant de ces amis profanes, c'est une piété menacée d'une ruine prochaine. Si un homme qui est obsédé par de tels amis est d'un naturel fragile, et si ses passions sont faciles à enflammer, il est certain que ces amis, même les plus sincères, le rentraîneront. Ils sont, si vous voulez, bons, honnêtes, pleins de fidélité et de tout ce qui rend l'amitié parfaite selon le monde ; n'importe, ils sont empestés pour lui : plus ils sont aimables, plus ils sont à craindre. Pour ceux qui n'ont point ces qualités estimables, il faut les sacrifier ; trop heureux qu'un tel sacrifice, qui doit coûter si peu, nous vaille une sûreté si précieuse pour notre salut éternel !

XXV. Outre qu'il faut donc choisir avec un grand soin les personnes que nous voyons, il faut encore

nous réserver les heures nécessaires pour ne voir que Dieu dans la prière. Les gens qui sont dans des emplois considérables ont tant de devoirs indispensables à remplir, qu'il ne leur reste guère de temps pour être avec Dieu, à moins qu'ils ne soient bien appliqués à ménager leur temps. Si peu qu'on ait de pente à s'amuser, on ne retrouve plus les heures destinées ni pour Dieu ni pour le prochain.

Il faut donc tenir ferme pour se faire une règle. La rigidité à l'observer semble excessive; mais sans elle tout tombe en confusion; on se dissipe, on se relâche, on perd ses forces, on s'éloigne insensiblement de Dieu, on se livre à tous ses goûts, et on ne commence à s'apercevoir de l'égarement où l'on tombe que quand on y est déjà tombé jusqu'à n'oser plus espérer d'en pouvoir revenir.

Prions, prions; la prière est notre unique salut. *Béni* (1) *soit le Seigneur qui n'a point retiré de moi ni ma prière ni sa miséricorde!* Pour être fidèle à prier il faut être fidèle à régler toutes les occupations de sa journée avec une fermeté que rien n'ébranle jamais.

V. *De la conformité à la vie de Jésus-Christ.*

Il faut imiter Jésus : c'est vivre comme il a vécu, penser comme il a pensé, et se conformer à son image qui est le sceau de notre sanctification.

(1) Ps. 66, v. 19.

Quelle différence de conduite ! Le néant se croit quelque chose, et le Tout-Puissant s'anéantit. Je m'anéantirai avec vous, Seigneur ; je vous ferai un sacrifice entier de mon orgueil et de la vanité qui m'a possédé jusqu'à présent. Aidez ma bonne volonté ; éloignez de moi les occasions où je tomberois ; *détournez mes yeux* (1) *afin que je ne regarde point la vanité ;* que je ne voie que vous et que je me voie devant vous ; ce sera alors que je connoîtrai ce que je suis et ce que vous êtes.

Jésus-Christ naît dans une étable ; il est contraint de fuir en Égypte ; il passe trente ans de sa vie dans la boutique d'un artisan ; il souffre la faim, la soif, la lassitude ; il est pauvre, méprisé et abject ; il enseigne la doctrine du ciel, et personne ne l'écoute : tous les grands et les sages le poursuivent, le prennent, lui font souffrir des tourmens effroyables, le traitent comme un esclave, le font mourir entre deux voleurs après avoir préféré à lui un voleur. Voilà la vie que Jésus-Christ a choisie : et nous, nous avons en horreur toutes sortes d'humiliations ; les moindres mépris nous sont insupportables.

Comparons notre vie à celle de Jésus-Christ ; souvenons-nous qu'il est le maître et que nous sommes les esclaves ; qu'il est tout-puissant et que nous ne sommes que foiblesse ; il s'abaisse et nous nous élevons. Accoutumons-nous à penser si souvent à notre misère que nous n'ayons de mépris que pour nous. Pouvons-nous avec justice mépriser les autres et

(1) Ps. 118, v. 37.

considérer leurs défauts quand nous en sommes nous-mêmes remplis ? Commençons à marcher par le chemin que Jésus-Christ nous a tracé, puisque c'est le seul qui nous puisse conduire à lui.

Et comment pouvons-nous trouver Jésus-Christ si nous ne le cherchons dans les états de sa vie mortelle, c'est-à-dire dans la solitude, dans le silence, dans la pauvreté et la souffrance, dans les persécutions et les mépris, dans la croix et les anéantissemens ? les saints le trouvent dans le ciel, dans les splendeurs de la gloire et dans les plaisirs ineffables, mais c'est après être demeurés avec lui en terre dans les opprobres, les douleurs et les humiliations. Être chrétiens c'est être imitateurs de Jésus-Christ. En quoi pouvons-nous l'imiter que dans ses humiliations? Rien autre chose ne nous peut approcher de lui. Comme tout-puissant nous devons l'adorer; comme juste nous devons le craindre; comme bon et miséricordieux nous devons l'aimer de toutes nos forces; comme humble, soumis, abject et mortifié, nous devons l'imiter.

Ne prétendons pas de pouvoir arriver par nos propres forces à cet état; tout ce qui est en nous y résiste : mais consolons-nous dans la présence de Dieu. Jésus-Christ a voulu sentir toutes nos foiblesses ; il est un pontife compatissant qui a voulu être tenté comme nous : prenons donc toute notre force en lui, devenu volontairement foible pour nous fortifier : enrichissons-nous par sa pauvreté, et disons avec confiance (1) : *Je puis tout en celui qui me fortifie.*

(1) Philip. 4, v. 13.

Je veux suivre, ô Jésus, le chemin que vous avez pris; je vous veux imiter, je ne le puis que par votre grâce. O Sauveur abject et humble, donnez-moi la science des véritables chrétiens et le goût du mépris de moi-même, et que j'apprenne la leçon incompréhensible à l'esprit humain, qui est de mourir à soi-même par le détachement qui produit la véritable humilité !

Mettons la main à l'œuvre, et changeons ce cœur si dur et si rebelle au cœur de Jésus-Christ. Approchons-nous du cœur sacré de Jésus : qu'il anime le nôtre, qu'il détruise toutes nos répugnances. O bon Jésus, qui avez souffert pour l'amour de moi tant d'opprobres et d'humiliations, imprimez-en puissamment l'estime et l'amour dans mon cœur, et faites-moi désirer de participer à votre vie humiliée !

VI. *De l'humilité.*

Que l'humiliation est un grand bien pour le progrès d'une âme qui la soutient de bonne foi ! on y trouve mille bénédictions pour soi et pour sa conduite à l'égard des autres; car notre Seigneur donne sa grâce aux humbles.

L'humilité produit le support d'autrui. La vue seule de nos misères peut nous rendre compatissans et indulgens pour celles d'autrui.

Deux choses mises ensemble produiront l'humilité : la première est l'abîme de misère d'où la puis-

sante main de Dieu nous a tirés, et au-dessus duquel il nous tient encore comme suspendus en l'air : la seconde est la présence de ce Dieu qui est tout.

Ce n'est qu'en voyant Dieu et en l'aimant sans cesse qu'on s'oublie soi-même, qu'on se désabuse de ce néant qui nous avoit éblouis, et qu'on s'accoutume à s'appetisser, avec consolation, sons cette haute majesté qui engloutit tout. Aimons Dieu, et nous serons humbles. Aimons Dieu, et nous ne nous aimerons plus nous-mêmes d'un amour déréglé. Aimons Dieu, et nous aimerons tout ce qu'il veut que nous aimions pour l'amour de lui.

Les fautes les plus amères à supporter tournent à bien, si nous nous en servons pour nous humilier, sans nous ralentir dans l'application à nous corriger. Le découragement ne remédie à rien ; ce n'est qu'un désespoir de l'amour-propre dépité. Le vrai moyen de profiter de l'humiliation de nos fautes est de les voir dans toute leur laideur, sans perdre l'espérance en Dieu, et sans espérer jamais rien de soi-même. Nous avons de pressans besoins d'être humiliés par nos fautes ; ce n'est que par-là que Dieu écrasera notre orgueil, et confondra notre sagesse présomptueuse. Quand Dieu aura ôté tout ressource en nous-mêmes, il bâtira son édifice : jusque-là il foudroiera tout, se servant même de nos fautes. Laissons-le faire ; travaillons humblement sans nous rien promettre de nos seules forces.

Il faut se supporter soi-même sans se flatter ni se décourager : c'est un milieu qu'on trouve rarement; on se promet beaucoup de soi et de sa bonne inten-

tion, ou bien on désespère de tout. N'espérons rien de nous, attendons tout de Dieu. Le désespoir de notre foiblesse qui est incorrigible, et la confiance sans réserve en la toute-puissance de Dieu, sont les vrais fondemens de l'édifice spirituel.

C'est une fausse humilité, en se reconnoissant indignes des bontés de Dieu, de n'oser les attendre avec confiance : la vraie humilité consiste à voir toute son indignité, et à demeurer abandonné à Dieu, ne doutant point qu'il ne puisse faire en nous les plus grandes choses. Si Dieu pour ses ouvrages avoit besoin de trouver en nous des fondemens déjà posés, nous aurions raison de croire que nos péchés ont tout détruit, et que nous sommes indignes d'être choisis par la sagesse divine. Mais Dieu n'a besoin de rien trouver en nous ; il n'y peut jamais trouver que ce qu'il y a mis lui-même par sa grâce ; on peut dire même qu'il se plaît à choisir l'âme infidèle et vide de tout bien pour en faire le sujet le plus propre à recevoir ses miséricordes : c'est là qu'elles prennent plaisir à couler pour se manifester plus sensiblement. Ces âmes pécheresses, qui n'ont jamais senti en elles qu'infirmités, ne peuvent s'attribuer rien des dons de Dieu. C'est ainsi que *Dieu choisit les choses les plus foibles du monde pour confondre*, comme (1) dit saint Paul, *les plus fortes*.

Ne craignons donc point que nos infidélités puissent nous rendre indignes de la miséricorde de Dieu : rien n'est si digne de sa miséricorde qu'une grande

(1) I Cor. 1, v. 27.

misère. Il est venu du ciel en terre pour les pécheurs, et non pour les justes : il est venu chercher ce qui étoit perdu sans lui : le médecin cherche les malades, et non les sains. O que Dieu aime ceux qui se présentent hardiment à lui avec leurs haillons les plus sales et les plus déchirés, et qui lui demandent, comme à leur père, un vêtement digne de lui !

Vous attendez que Dieu vous montre un visage doux et riant pour vous familiariser avec lui ; et moi je dis que, quand vous ouvrirez simplement votre cœur avec une entière familiarité, vous ne vous mettrez plus en peine du visage avec lequel il se présentera à vous. Qu'il vous montre tant qu'il lui plaira un visage sévère et irrité, laissez-le faire : il n'aime jamais tant que quand il menace ; car il ne menace que pour éprouver, pour humilier, pour détacher. Est-ce la consolation seule que Dieu donne, ou Dieu lui-même sans consolations sensibles, que votre cœur cherche ? Si c'est la consolation seule, vous n'aimez donc pas Dieu pour l'amour de lui-même, mais pour l'amour de vous ; en ce cas vous ne méritez rien de lui : si au contraire vous cherchez Dieu purement, vous le trouvez encore plus quand il vous éprouve que quand il vous console. Quand il vous console, vous avez à craindre de vous attacher plus à ses douceurs qu'à lui : quand il vous traite rudement, si vous ne cessez point de demeurer uni à lui, c'est à lui seul que vous tenez. Hélas ! qu'on se trompe ! On s'enivre d'une vaine consolation, lorsqu'on est soutenu par un goût sensible ; on

s'imagine être déjà ravi au troisième ciel, et on ne fait rien de solide : mais quand on est dans la foi sèche et nue, alors on se décourage, on croit que tout est perdu : en vérité c'est alors que tout se perfectionne, pourvu qu'on ne se décourage pas.

Laissez donc faire Dieu : ce n'est pas à vous à régler les traitemens que vous en devez recevoir ; il sait mieux que vous ce qu'il vous faut : vous méritez bien un peu de sécheresse et d'épreuve ; souffrez-les patiemment. Dieu fait de son côté ce qui lui convient quand il vous repousse ; de votre côté faites aussi ce que vous devez, qui est de l'aimer, sans attendre qu'il vous témoigne aucun amour sensible. Votre amour vous répondra du sien ; votre confiance le désarmera, et changera toutes ses rigueurs en caresses. Quand même il ne devroit point s'adoucir, vous devez vous abandonner à sa conduite juste, et adorer ses desseins de vous faire expirer sur la croix dans le délaissement avec son fils bien-aimé, pour vous couronner ensuite avec lui dans le ciel. Voilà le pain solide de pure foi, et l'amour généreux dont vous devez nourrir votre âme, et qui la rendra robuste et vigoureuse.

Les personnes véritablement humbles ne sauroient entendre sans surprise ce qui tend à les relever. Ceux qui possèdent vraiment cette vertu sont doux et paisibles, ont le cœur contrit et humilié, porté à la miséricorde et à la compassion ; ils sont tranquilles, gais, obéissans, vigilans, pleins de ferveur et incapables de contradictions ; ils se mettent toujours au dernier rang, se réjouissent quand on

les méprise, regardent tous les autres au-dessus d'eux; ils sont indulgens aux foiblesses d'autrui à la vue des leurs, et très-éloignés de se préférer à personne. C'est par l'épreuve des humiliations et des mépris que nous pouvons connoître si nous avançons dans l'humilité.

VII. *Sur la prière.*

On est tenté de croire qu'on ne prie plus Dieu dès qu'on cesse de goûter un certain plaisir dans la prière. Pour se détromper, il faudroit considérer que la parfaite prière et l'amour de Dieu sont la même chose.

La prière n'est donc pas une douce sensation, ni le charme d'une imagination enflammée, ni la lumière de l'esprit qui découvre facilement en Dieu des vérités sublimes, ni même une certaine consolation dans la vue de Dieu : toutes ces choses sont des dons extérieurs sans lesquels l'amour peut subsister d'autant plus purement, qu'étant privé de toutes ces choses, qui ne sont que des dons de Dieu, on s'attachera uniquement et immédiatement à lui-même.

Voilà l'*amour de pure foi*, qui désole la nature, parce qu'il ne lui laisse aucun soutien ; elle croit que tout est perdu, et c'est par-là même que tout est gagné.

Le pur amour n'est que dans la seule volonté : ainsi ce n'est point un amour de sentiment, car l'imagi-

nation n'y a point de part; c'est un amour qui aime, pour ainsi dire, sans sentir, comme la pure foi croit sans voir. Il ne faut pas craindre que cet amour soit imaginaire; car rien ne l'est moins que la volonté détachée de toute imagination : plus nos opérations sont purement intellectuelles et spirituelles, plus elles ont, non-seulement la réalité, mais la perfection que Dieu demande : l'opération en est donc plus parfaite; en même temps la foi s'y exerce et l'humilité s'y conserve.

Alors l'amour est chaste; car c'est Dieu en lui-même et pour lui-même : ce n'est plus ce qu'il fait sentir à quoi on s'attache; on le suit, mais ce n'est pas à cause des pains multipliés.

Quoi! dira-t-on, toute la piété ne consistera-t-elle que dans une volonté de s'unir à Dieu, qui sera peut-être plutôt une pensée et une imagination qu'une volonté effective?

Si cette volonté n'est soutenue par la fidélité dans les principales occasions, je croirai qu'elle n'est pas véritable; car le bon arbre porte de bons fruits; et cette volonté doit rendre attentif pour accomplir la volonté de Dieu : mais elle est compatible en cette vie avec de petites fragilités, que Dieu laisse à l'âme pour l'humilier. Si donc on n'éprouve que de ces fragilités journalières, il en faut tirer le fruit de l'humiliation, sans perdre courage.

Mais enfin la vraie vertu et le pur amour ne sont que dans la volonté seule. N'est-ce pas beaucoup que de vouloir toujours le souverain bien dès qu'on l'aperçoit; de retourner son intention vers lui dès qu'on

remarque qu'elle en est détournée; de ne vouloir jamais rien par délibération que selon son ordre; et enfin de demeurer soumis en esprit de sacrifice et d'abandon à lui, lorsqu'on n'a plus de consolation sensible? Comptez-vous pour rien de retrancher toutes les réflexions inquiètes de l'amour-propre; de marcher toujours sans trop chercher à voir où l'on va et sans s'arrêter; de ne penser jamais avec complaisance à soi-même, ou du moins de n'y penser jamais que comme on penseroit à une autre personne, pour remplir un devoir de providence dans le moment présent, sans regarder plus loin? N'est-ce pas là ce qui fait mourir le vieil homme, plutôt que les belles réflexions où l'on s'occupe encore de soi par amour-propre, et plutôt que plusieurs œuvres extérieures sur lesquelles on se rendroit témoignage à soi-même de son avancement?

C'est par une espèce d'infidélité contre l'attrait de la pure foi qu'on veut toujours s'assurer qu'on fait bien: c'est vouloir savoir ce qu'on fait; ce qu'on ne saura jamais et que Dieu veut qu'on ignore: c'est s'amuser dans la voie pour raisonner sur la voie même. La voie la plus sûre et la plus courte est de se renoncer, de s'oublier, de s'abandonner, et de ne plus penser à soi par fidélité pour Dieu. Toute la religion ne consiste qu'à sortir de soi et de son amour-propre pour tendre à Dieu.

Pour les distractions involontaires, elles ne distraient point l'amour puisqu'il est dans la volonté, et que la volonté n'a jamais de distractions quand elle n'en veut point avoir. Dès qu'on les remarque, on

les laisse tomber et on se tourne vers Dieu ; ainsi, pendant que les sens extérieurs de l'épouse sont endormis, son cœur veille, son amour ne se relâche point. Un père tendre ne pense pas toujours distinctement à son fils; mille objets entraînent son imagination et son esprit : mais ses distractions n'interrompent jamais l'amour paternel; à quelque heure que son fils revienne dans son esprit. il l'aime, et il sent au fond de son cœur qu'il n'a pas cessé un seul moment de l'aimer, quoiqu'il ait cessé de penser à lui. Tel doit être notre amour pour notre père céleste; un amour simple, sans défiance et sans inquiétude.

Si l'imagination s'égare, si l'esprit est entraîné, ne nous troublons point : toutes ces puissances ne sont pas le vrai homme du cœur, *l'homme caché*, dont parle saint Pierre (1), *qui est dans l'incorruptibilité d'un esprit modeste et tranquille.* Il n'y a qu'à faire un bon usage des pensées libres, en les tournant toujours vers la présence du bien-aimé, sans s'inquiéter sur les autres : c'est à Dieu à augmenter quand il lui plaira cette facilité sensible de conserver sa présence.

Souvent il nous l'ôte pour nous avancer; car cette facilité nous amuse par trop de réflexions : ces réflexions sont des distractions véritables qui interrompent le regard simple et direct de Dieu, et qui par-là nous retirent des ténèbres de la pure foi.

On cherche souvent dans ces réflexions le repos

(1) Petr. 3, v. 4.

de l'amour-propre, et la consolation dans le témoignage qu'on veut se rendre à soi-même; ainsi on se distrait par cette ferveur sensible; et au contraire on ne prie jamais si purement que quand on est tenté de croire qu'on ne prie plus : alors on craint de prier mal; mais on ne devroit craindre que de se laisser aller à la désolation de la nature lâche, à l'infidélité philosophique, qui veut toujours se démontrer à elle-même ses propres opérations dans la foi; enfin aux désirs impatiens de voir et de sentir pour se consoler.

Il n'y a point de pénitence plus amère que cet état de pure foi sans soutien sensible : d'où je conclus que c'est la pénitence la plus effective, la plus crucifiante, et la plus exempte de toute illusion. Étrange tentation! On cherche impatiemment la consolation sensible par la crainte de n'être pas assez pénitent! Eh! que ne prend-on pour pénitence le renoncement à la consolation qu'on est si tenté de chercher? Enfin il faut se souvenir de Jésus-Christ, que son père abandonna sur la croix : Dieu retira tout sentiment et toute réflexion pour se cacher à Jésus-Christ : ce fut le dernier coup de la main de Dieu qui frappoit l'homme de douleur. Voilà ce qui consomma le sacrifice. Il ne faut jamais tant s'abandonner à Dieu que quand il semble nous abandonner. Prenons donc la lumière et la consolation quand il la répand, mais sans nous y attacher : quand il nous enfonce dans la nuit de la pure foi, alors laissons-nous aller dans cette nuit où tout est agonie.

Un moment en vaut mille dans cette tribulation :

on est troublé et on est en paix : non-seulement Dieu se cache, mais il nous cache à nous-mêmes afin que tout soit en foi. On se sent découragé; et cependant on a une volonté immobile qui veut tout ce que Dieu veut de rude : on veut tout, on accepte tout, jusqu'au trouble même par lequel on est éprouvé : ainsi on est secrètement en paix par cette volonté qui se conserve au fond de l'âme dans le plus fort de son trouble. Béni soit Dieu qui fait en nous de si grandes choses malgré nos indignités !

VIII. *Prière pour se donner entièrement à Dieu dans la solitude.*

Mon Dieu, je veux me donner à vous; donnez-m'en le courage, fortifiez ma foible volonté qui soupire après vous : je vous tends les bras, prenez-moi : si je n'ai pas la force de me donner à vous, attirez-moi par la douceur de vos parfums; entraînez-moi après vous par les liens de votre amour. Seigneur, à qui serois-je si je ne suis à vous ? Quel rude esclavage que d'être à soi et à ses passions ! O vraie liberté des enfans de Dieu ! on ne vous connoît pas. Heureux qui a découvert où elle est, et qui ne la cherche plus où elle n'est pas ! Heureux mille fois qui dépend de Dieu en tout pour ne dépendre plus que de lui seul !

Mais d'où vient, ô mon divin époux, que l'on craint de rompre ses chaînes ? Les vanités passagères valent-

elles mieux que votre éternelle vérité et que vous-même? Peut-on craindre de se donner à vous? O folie monstrueuse! Ce seroit craindre son bonheur; ce seroit craindre de sortir de l'Égypte pour entrer dans la terre promise; ce seroit murmurer dans le désert et se dégoûter de la manne par le souvenir des oignons d'Égypte.

Ce n'est pas moi qui me donne à vous; c'est vous, ô mon Dieu, qui vous donnez tout à moi. Je n'hésite point de vous donner mon cœur. Quel bonheur d'être dans la solitude et d'y être avec vous, de n'écouter et de ne dire plus ce qui est vain et inutile, pour vous écouter! O sagesse infinie! ne me parlerez-vous pas mieux que ces hommes vains? Vous me parlerez, ô amour de mon Dieu! vous m'instruirez; vous me ferez fuir la vanité et le mensonge; vous me nourrirez de vous; vous retiendrez en moi toute vaine curiosité. Seigneur, quand je considère votre joug, il me semble trop doux : et est-il donc la croix que je dois porter en vous suivant tous les jours de ma vie? N'avez-vous point d'autre calice plus amer de votre passion à me faire boire jusqu'à la lie? Bornez-vous à cette retraite paisible, sous une sainte règle et parmi tant de bons exemples, l'austère pénitence que j'ai méritée par mes péchés? O amour! vous ne faites qu'aimer; vous ne frappez point, vous épargnez ma foiblesse. Craindrois-je après cela de m'approcher de vous? Les croix de la solitude pourront-elles m'effrayer? Celles dont le monde accable doivent faire peur. Quel aveuglement de ne les craindre pas!

O misère infinie, que votre seule miséricorde peut

surpasser ! Moins j'ai eu de lumières et de courage, plus j'ai été digne de votre compassion. O Dieu ! je me suis rendu indigne de vous, mais je peux devenir un miracle de votre grâce. Donnez-moi tout ce qui me manque, et il n'y aura rien en moi qui n'exalte vos dons.

IX. *De la méditation.*

Il est certain que quand on a posé de solides fondemens d'une entière conversion de cœur, d'une exacte pénitence et d'une sérieuse méditation de toutes les vertus du christianisme, en détail et par rapport à la pratique, on s'accoutume peu à peu tellement à toutes ces vérités, qu'à la fin on les envisage d'une vue simple et fixe, sans avoir besoin de recommencer toujours à se convaincre de chacune en particulier. Alors ces vérités se réunissent toutes dans un certain goût de Dieu, si pur et si intime, qu'on trouve tout en lui. Ce n'est plus presque l'esprit qui cherche et qui raisonne, c'est la volonté qui aime et qui se plonge dans le bien infini.

Mais cet état n'est pas le vôtre. Il faut que vous marchiez long-temps par la voie des pécheurs qui commencent à chercher Dieu : la méditation ordinaire est votre partage. Trop heureux que Dieu daigne vous y admettre !

Marchez donc en esprit, comme Abraham, sans savoir où vous allez : contentez-vous du pain quotidien, et souvenez-vous que, dans le désert, la manne

qu'on amassoit pour plus d'un jour se corrompoit d'abord; tant il est vrai que les enfans de Dieu doivent se renfermer dans l'ordre des grâces présentes, sans vouloir prévenir les desseins de sa providence sur eux!

Méditez donc, puisque voici pour vous le temps de méditer tous les mystères de Jésus-Christ et toutes les vérités de l'évangile que vous avez si long-temps ignorées et contredites. Quand Dieu aura bien effacé en vous l'impression de toutes les maximes mondaines, et que l'esprit de Jésus-Christ n'y laissera plus aucune trace de vos anciens préjugés, alors il faudra examiner l'attrait que la grâce vous donnera, et le suivre pas à pas sans le prévenir. Cependant demeurez en paix dans le sein de Dieu, comme un petit enfant dans le sein de sa mère et entre ses bras: contentez-vous de penser à vos sujets de méditation d'une manière simple et aisée: laissez-vous aller doucement aux vérités qui vous toucheront, et que vous sentez qui nourrissent votre cœur. Évitez tous les efforts qui échauffent la tête, et qui mettent souvent beaucoup moins la piété dans une volonté pure et droite de s'abandonner à Dieu, que dans une vivacité dangereuse d'imagination. Fuyez aussi toutes les réflexions subtiles: bornez-vous à des considérations aisées; repassez-les souvent. Ceux qui passent trop légèrement d'une vérité à une autre ne nourrissent que leur curiosité et leur inquiétude; ils se dissipent même l'esprit par un trop grande multitude de vues.

Il faut donner à chaque vérité le temps de jeter de profondes racines dans le cœur: l'essentiel est d'aimer,

Rien ne cause de si grandes indigestions que de manger beaucoup et à la hâte. Digérez donc à loisir chaque vérité, si vous voulez en tirer le suc pour vous en bien nourrir : mais point de retours inquiets sur vous-même. Comptez que votre oraison ne sera bonne qu'autant que vous la ferez sans vous échauffer et sans être inquiet.

Je sais bien que vous ne manquerez pas d'avoir beaucoup de distractions : mais il n'y a qu'à les supporter sans impatience, et qu'à les laisser disparoître pour demeurer attentif à votre sujet chaque fois que vous apercevrez l'égarement de votre imagination. Ainsi ces distractions involontaires ne pourront vous nuire ; et la patience avec laquelle vous les supporterez sans vous rebuter vous avancera plus qu'une oraison plus lumineuse, où vous vous complairiez davantage. Le vrai moyen de vaincre les distractions est de ne les attaquer point directement avec chagrin : ne vous rebutez ni de leur longueur ni de leur nombre.

Il n'est question maintenant que de vous occuper doucement des sujets que vous avez pris : il est vrai seulement que vous devez rendre cette occupation la plus sainte que vous pourrez ; et voici comment.

Ne vous chargez point d'un grand nombre de pensées différentes sur chaque sujet ; mais arrêtez-vous aussi long-temps à chacune qu'elle pourra donner quelque nourriture à votre cœur. Peu à peu vous vous accoutumerez à envisager les vérités fixement et sans sauter de l'une à l'autre. Ce regard fixe et constant de chaque vérité servira à les approfondir davantage dans votre cœur. Vous acquerrez l'habitude de vous arrêter

dans vos sujets par goût et par acquiescement paisible; au lieu que la plupart des gens ne font que les considérer par un raisonnement passager. Ce sera le vrai fondement de tout ce que Dieu voudra peut-être faire dans la suite en vous : il y amortira même par-là l'activité naturelle de l'esprit, qui voudroit toujours découvrir des choses nouvelles, au lieu de s'enfoncer davantage dans celles qu'il connoît déjà. Il ne faut pourtant pas s'efforcer d'abord pour continuer à méditer une vérité lorsqu'on n'y trouve plus aucun suc; je propose seulement de ne la quitter que quand vous sentez qu'elle n'a plus rien à vous fournir pour votre nourriture.

Pour les affections, réservez toutes celles que la vue de votre sujet vous inspirera, et laissez-vous y aller doucement : mais ne vous excitez pas trop à de grands efforts; car ces efforts vous épuiseront, vous échaufferont la tête, vous dessècheront même, et, en ce qu'ils vous occuperont trop de vos propres mouvemens, vous donneroient une confiance dangereuse en votre propre industrie pour vous toucher vous-même; enfin vous attacheroient trop au goût sensible, et par-là vous prépareroient de grands mécomptes pour le temps où vous serez plus au sec. Contentez-vous donc de suivre simplement et sans trop de réflexions les mouvemens affectueux que Dieu vous donnera à la vue de votre sujet ou de quelque autre vérité. Pour les choses d'un autre état plus élevé, n'y songez point : il y a le temps de chaque chose, et l'importance est de ne le prévenir jamais.

C'est une des plus grandes règles de la vie spirituelle de se renfermer dans le moment présent, sans regar-

der plus loin. Vous savez que les Israélites suivoient dans le désert la colonne de nuée ou de feu, sans savoir où elle les menoit : ils ne pouvoient prendre de la manne que pour un jour; le reste se corrompoit. Il n'est point question d'aller vite maintenant : ne songez qu'à poser le fondement de l'édifice, et à le bien creuser par un entier renoncement à vous-même et par un abandon sans aucune réserve aux ordres de Dieu : après cela Dieu élèvera sur ce fondement tel édifice qu'il lui plaira. Livrez-vous à lui et fermez les yeux. Que cette conduite de foi, où l'on marche comme Abraham sans savoir où l'on va, est grande, et qu'elle attire de bénédictions !

Alors Dieu sera votre guide ; il voyagera lui-même avec vous, comme il est dit qu'il s'étoit fait voyageur avec les Israélites pour les mener pas à pas au travers du désert jusqu'à la terre promise. Que vous seriez heureux si vous laissiez Dieu prendre possession de vous pour y faire selon ses vues, et non selon votre goût, tout ce qu'il voudra !

X. *De la mortification.*

Dieu nous fait exercer la mortification à toute heure et à tout moment : mais rien n'est plus faux que la maxime qu'il faut toujours choisir ce qui mortifie le plus. Par cette règle on ruineroit bientôt sa santé, sa réputation, ses affaires, ses commerces avec ses parens et amis, et les bonnes œuvres dont la Providence

nous charge. Je ne doute point qu'on ne doive éviter certaines choses quand on a éprouvé qu'elles nuisent à la santé, comme certains alimens, etc. Cela sans doute épargnera bien quelques souffrances ; mais cela ne va pas à flatter le corps, ni ne demande pas l'usage des choses exquises ; au contraire cela conduit à une vie sobre, et par conséquent mortifiée dans bien des choses.

L'infirmité et le régime sont deux bonnes pénitences. C'est par immortification que l'on manque au régime ; ce n'est ni courage contre la douleur, ni détachement de la vie, mais foiblesse pour le plaisir et impatience contre tout ce qui gêne. C'est une grande contrainte de s'assujettir à un régime pour éviter de détruire la santé. On craindroit moins de souffrir et d'être malade, que d'être toujours aux prises avec soi-même pour combattre ses goûts : on aime encore mieux la liberté et le plaisir que la santé. Mais Dieu redresse tout dans un cœur dès qu'il le possède ; il fait qu'on s'accoutume doucement à la règle ; il ôte une certaine roideur dans la volonté, et une dangereuse confiance qu'on avoit en son propre sens. Dieu émousse les désirs, il attiédit les passions, il détache l'homme, non-seulement des objets extérieurs, mais encore de soi-même ; il le rend doux, aimable, simple, petit, prêt à vouloir et à ne vouloir pas, selon son bon plaisir. Soyons ainsi, Dieu le veut, et le veut faire en nous : n'y résistons pas. La mortification qui vient de l'ordre de Dieu est plus utile que la douceur de la prière qui seroit de notre choix et de notre goût.

Pour les austérités, il faut avoir égard à l'attrait, à l'état, aux besoins et au tempérament de chaque personne. Souvent une mortification simple, qui consiste dans une continuelle fidélité dans les croix de providence, est au-dessus de la recherche des grandes austérités, qui rendent la vie plus singulière et tentent de vaines complaisances. Quiconque ne refuse rien dans l'ordre de Dieu et ne recherche rien hors de cet ordre, ne finit jamais sa journée sans avoir part à la croix de Jésus-Christ. Il y a une providence nécessaire pour les croix comme pour les choses nécessaires à la vie; c'est le pain quotidien : Dieu ne nous en laisse jamais manquer : quelquefois même c'est une mortification très-pure pour les âmes ferventes, de ne se point mortifier à leur mode, et de se laisser mortifier de momens à autres selon les desseins de Dieu.

Quand on n'est pas fidèle dans les mortifications de providence, il y a sujet de craindre beaucoup d'illusion dans les autres, qu'on recherche par ferveur; cette ferveur est souvent trompeuse; et je crois qu'il est bon de commencer à éprouver une âme dans cette fidélité aux croix journalières et de providence.

Quand une personne est également prête à rechercher les austérités ou à ne les rechercher pas, on peut ou la laisser faire, ou la retenir, ou l'exciter selon les besoins qu'elle a de se précautionner, mais toujours en ménageant son corps et son esprit : je dis son esprit; car l'esprit goûte quelquefois une paix douce et une certaine joie dans la vertu, qu'il n'est

pas à propos de troubler par une conduite trop dure: il faut laisser cette joie en liberté; la gêne et la contrainte n'entrent point au royaume des cieux; où tout est paix, joie et amour.

XI. *Sur le renoncement à soi-même.*

Si vous voulez bien comprendre ce que c'est que se renoncer à soi-même, vous n'avez qu'à vous souvenir de la difficulté que vous sentîtes au dedans de vous, et que vous témoignâtes fort naturellement quand je disois de ne jamais compter pour rien ce *moi* qui nous est si cher. *Se renoncer* c'est se compter pour rien; et quiconque en sent la difficulté, a déjà compris en quoi consiste ce renoncement qui révolte toute la nature. Puisque vous avez senti le coup, il faut qu'il ait trouvé la plaie de votre cœur: c'est à vous à laisser faire la main toute-puissante de Dieu, qui saura bien vous arracher à vous-même.

Le fond de notre mal est de nous aimer d'un amour aveugle, qui va jusqu'à l'idolâtrie. Tout ce que nous aimons au dehors, nous ne l'aimons que pour nous. Il faut se désabuser de toutes ces amitiés généreuses où l'on paroît s'oublier pour ne penser plus qu'aux intérêts des personnes auxquelles on s'attache. Quand on ne cherche pas un intérêt bas et grossier dans le commerce de l'amitié, on y recherche un autre intérêt, qui, pour être plus dé-

licat, plus caché et plus honnête selon le monde, n'en est que plus dangereux et plus capable de nous empoisonner en nourrissant mieux l'amour-propre.

On cherche donc dans ces amitiés, qui paroissent et aux autres et à nous-mêmes si généreuses et si désintéressées, ce plaisir d'aimer sans intérêt, et de s'élever par ce sentiment noble au-dessus de tous les cœurs foibles et attachés à des intérêts sordides. Outre ce témoignage qu'on veut se rendre à soi-même pour flatter son orgueil, on cherche encore dans le monde la gloire du désintéressement et de la générosité; on cherche à être aimé par ses amis, quoiqu'on ne cherche pas à être servi par eux : on espère qu'ils seront charmés de tout ce que l'on fait pour eux sans retour sur soi; et par-là on trouve ce retour sur soi qu'on semble abandonner : car qu'y a-t-il de plus doux et de plus flatteur pour un amour-propre sensé et d'un goût délicat, que de se voir applaudi jusqu'à ne passer plus pour un amour-propre?

On voit une personne qui paroît toute aux autres et point à elle-même, qui fait les délices des honnêtes gens, qui se modère, qui semble s'oublier. L'oubli de soi-même est si grand, que l'amour-propre même veut l'imiter, et ne trouve point de gloire pareille à celle de ne paroître en chercher aucune. Cette modération et ce détachement de soi, qui seroit la mort de la nature, si c'étoit un sentiment réel et effectif, devient au contraire l'aliment le plus subtil et le plus imperceptible d'un orgueil

qui méprise tous les moyens ordinaires de s'élever, et qui veut fouler aux pieds tous les sujets de vanité grossiers qui élèvent le reste des hommes.

Mais il est facile de démasquer cet orgueil modeste, quoiqu'il ne paroisse orgueil d'aucun côté, tant il semble avoir renoncé à tout ce qui flatte les autres! Si on le condamne, il supporte impatiemment d'être condamné; si les gens qu'il aime et qu'il sert ne le paient point d'amitié, d'estime et de confiance, il est piqué au vif. Vous le voyez, il n'est pas désintéressé quoiqu'il s'efforce de le paroître : à la vérité, il ne se paie point d'une monnoie aussi grossière que les autres; il ne lui faut ni louanges fades, ni argent, ni fortune qui consiste en charges et en dignités extérieures; il veut pourtant être payé; il est avide de l'estime des honnêtes gens; il veut aimer afin qu'on l'aime, et qu'on soit touché de son désintéressement; il ne paroît s'oublier que pour mieux occuper de soi tout le monde.

Ce n'est point qu'il fasse toutes ces réflexions d'une manière développée : il ne dit pas, je veux tromper tout le monde par mon désintéressement, afin que tout le monde m'aime, m'admire; non, il n'oseroit se dire à soi-même des choses si grossières et si indignes : mais il se trompe en trompant les autres; il se mire avec complaisance dans son désintéressement comme une belle femme dans son miroir; il s'attendrit sur soi-même en se voyant plus sincère et plus désintéressé que le reste des hommes; l'illusion qu'il répand sur les autres rejaillit sur lui; il ne se donne aux autres que pour ce qu'il croit être,

c'est-à-dire, pour désintéressé; et voilà ce qui le flatte le plus.

Si peu qu'on rentre sérieusement au dedans de soi pour observer ce qui nous attriste et ce qui nous flatte, on reconnoîtra aisément que l'orgueil, suivant qu'il est plus grossier ou plus délicat, a des goûts différens.

Mais l'orgueil, quelque bon goût que vous lui donniez, est toujours orgueil, et celui qui paroît le plus modéré et le plus raisonnable, est le plus diabolique; car, en s'estimant, il méprise les autres; il a pitié des gens qui se repaissent de sottes vanités; il connoît le vide des grandeurs et des plus hauts rangs; il ne peut supporter les gens qui s'enivrent de leur fortune, il veut par sa modération être au-dessus de la fortune même, et par-là se faire un nouveau degré d'élévation pour laisser à ses pieds toute la fausse gloire du genre humain : c'est vouloir, comme Lucifer, devenir semblable au Très-Haut. On veut être une espèce de divinité au-dessus des passions et des intérêts des hommes; et on ne s'aperçoit pas qu'on se met au-dessus des hommes par cet orgueil trompeur qui nous aveugle.

Concluons donc qu'il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse nous faire sortir de nous. Si la puissante main de Dieu ne nous soutient pas, nous ne saurions où poser le pied pour faire un pas hors de nous-mêmes.

Il n'y a point de milieu; il faut rapporter tout à Dieu ou à nous-mêmes. Si nous rapportons tout à nous-mêmes, nous n'avons pas d'autre Dieu que ce

moi dont j'ai tant parlé ; si au contraire nous rapportons tout à Dieu, nous sommes dans l'ordre ; et alors, ne nous regardant plus que comme les autres créatures, sans intérêt propre et par la seule vue d'accomplir la volonté de Dieu, nous entrons dans ce renoncement à nous-mêmes que vous souhaitez de bien comprendre.

Mais, encore une fois, rien ne boucheroit tant votre cœur à la grâce du renoncement que cet orgueil philosophique et cet amour-propre déguisé en générosité mondaine, dont vous devez vous défier, à cause de la pente naturelle et de l'habitude que vous y avez. Plus on a par son naturel un fond de franchise, de désintéressement, de plaisir à faire le bien, de délicatesse de sentiment, de goût pour la probité et pour l'amitié désintéressée, plus on doit se déprendre de soi et craindre de se complaire en ces dons naturels.

Ce qui fait qu'aucune créature ne peut nous tirer de nous-mêmes, c'est qu'il n'y en a aucune qui mérite que nous la préférions à nous. Il n'y en a aucune qui ait ni le droit de nous enlever à nous-mêmes, ni la perfection qui seroit nécessaire pour attacher à elle sans retour sur nous, ni enfin le pouvoir de rassasier notre cœur dans cet attachement. De là vient que nous n'aimons rien hors de nous que pour le rapporter à nous : nous choisissons, ou selon nos passions grossières et brutales, si nous sommes brutaux et grossiers ; ou selon le goût que notre orgueil a de la gloire, si nous avons assez de délicatesse pour ne nous contenter pas de ce qui est grossier et brutal.

Mais Dieu fait deux choses, que lui seul peut faire ; l'une de se montrer à nous avec tous ses droits sur sa créature et avec tous les charmes de sa bonté. On sent bien qu'on ne s'est pas fait soi-même, et qu'ainsi on n'est pas fait pour soi ; qu'on est fait pour la gloire de celui à qui il a plu de nous faire ; qu'il est trop grand pour rien faire que pour lui-même ; qu'ainsi toute notre perfection et tout notre bonheur est de nous perdre en lui.

Voilà ce qu'aucune créature, quelque éblouissante qu'elle soit, ne peut jamais nous faire sentir pour elle. Bien loin d'y trouver cet infini qui nous remplit et qui nous transporte en Dieu, nous trouvons toujours au contraire, dans la créature, un vide, une impuissance de remplir notre cœur, une imperfection qui nous laisse toujours retomber en nous-mêmes.

La seconde merveille que Dieu fait est de remuer notre cœur comme il lui plaît, après avoir éclairé notre esprit. Il ne se contente pas de se montrer infiniment aimable ; mais il se fait aimer en produisant par sa grâce son amour dans nos cœurs : ainsi il exécute lui-même en nous ce qu'il nous fait voir que nous lui devons.

Vous direz peut-être que vous voudriez savoir d'une manière plus sensible et plus en détail ce que c'est que *se renoncer*. Je vais tâcher de vous satisfaire.

On comprend aisément que nous devons renoncer aux plaisirs criminels, aux fortunes injustes et aux grossières vanités, parce que le renoncement à

toutes ces choses consiste dans un mépris qui les rejette absolument et qui en condamne toute jouissance ; mais il n'est pas aussi facile de comprendre le renoncement aux biens légitimement acquis, aux douceurs d'une vie honnête et modeste ; enfin aux honneurs qui viennent de la bonne réputation et d'une vertu qui s'élève au-dessus de l'envie.

Ce qui fait qu'on a peine à comprendre qu'il faille renoncer à ces choses, c'est qu'on ne doit pas les rejeter avec horreur, et qu'au contraire il faut les conserver pour en user selon l'état où la divine Providence nous met.

On a besoin des consolations d'une vie douce et paisible pour se soulager dans les embarras de sa condition ; il faut pour les honneurs avoir égard aux bienséances ; il faut conserver pour ses besoins le bien qu'on possède. Comment donc renoncer à toutes ces choses pendant qu'on est occupé du soin de les conserver ? C'est qu'il faut, sans passion, faire modérément ce que l'on peut pour conserver ces choses, afin d'en faire un usage sobre, et non pas en vouloir jouir et y mettre son cœur.

Je dis un *usage sobre*, parce que, quand on ne s'attache point à une chose avec passion pour en jouir et pour y chercher son bonheur, on n'en prend que ce qu'on ne peut s'empêcher de prendre, comme vous voyez qu'un sage et fidèle économe s'étudie à ne prendre sur le bien de son maître que ce qui lui est précisément nécessaire pour ses véritables besoins.

Ainsi la manière de renoncer aux mauvaises choses est d'en rejeter l'usage avec horreur ; et la

manière de renoncer aux bonnes est de n'en user jamais qu'avec modération pour la nécessité, en s'étudiant à retrancher tous les besoins imaginaires dont la nature avide se veut flatter.

Remarquez qu'il faut, non-seulement renoncer aux choses mauvaises, mais encore aux bonnes; car Jésus-Christ a dit sans restriction (1) : *Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple.*

Il faut donc que tout chrétien renonce à tout ce qu'il possède, même aux choses les plus innocentes, puisqu'elles cesseroient de l'être s'il n'y renonçoit pas.

Il faut qu'il renonce même aux choses qu'il est obligé de conserver avec un grand soin, comme le bien de sa famille ou comme sa propre réputation, puisqu'il ne doit tenir de cœur à aucune de toutes ces choses : il ne doit les conserver que pour un usage sobre et modéré; enfin il doit être prêt à tout perdre toutes les fois que la Providence voudra l'en priver.

Il doit même renoncer aux personnes qu'il aime le plus et qu'il est obligé d'aimer; et voici en quoi consiste ce renoncement; c'est de ne les aimer que pour Dieu, d'user sobrement et pour le besoin de la consolation de leur amitié; d'être prêt à les perdre quand Dieu le voudra, et de ne vouloir jamais chercher en eux le vrai repos de son cœur. Voilà cette chasteté de la vraie amitié chrétienne qui ne cherche que l'époux sacré dans l'ami mortel et terrestre. En cet état on use de la créature et du monde

(1) Luc. 14, ỳ. 3.

comme n'en usant point (1), suivant le terme de saint Paul ; on ne veut point jouir, on use seulement de ce que Dieu donne et qu'il veut qu'on aime; mais on en use avec la retenue d'un cœur qui n'en use que pour la nécessité, et qui se réserve pour un plus digne objet.

C'est en ce sens que Jésus-Christ veut qu'on laisse père, mère, frères, sœurs et amis, et qu'il est venu apporter le glaive au milieu des familles.

Dieu est jaloux : si vous tenez par le fond du cœur à quelque créature, votre cœur n'est plus digne de lui; il le rejette comme une épouse qui se partage entre l'époux et l'étranger.

Après avoir renoncé à tout ce qui est autour de nous et qui n'est pas nous-mêmes, il faut enfin venir au dernier sacrifice, qui est celui de tout ce qui est en nous et nous-mêmes.

Le renoncement à notre corps est affreux pour la plupart des personnes délicates et mondaines. Ces personnes foibles ne connoissent rien qui soit plus elles-mêmes, pour ainsi dire, que leur corps, qu'elles flattent et qu'elles ornent avec tant de soin : souvent même ces personnes, désabusées des grâces du corps, conservent un amour pour la vie corporelle, qui va jusqu'à une honteuse lâcheté, et qui les fait frémir au seul nom de la mort.

Je crois que votre courage naturel vous élève assez au-dessus de ces craintes : il me semble que je vous entends dire : Je ne veux ni flatter mon corps, ni hésiter à consentir à sa destruction quand

(1) I Cor. 7, v. 21.

Dieu voudra le frapper et le mettre en poudre.

Mais, quoiqu'on renonce ainsi à son corps, il reste de grands obstacles pour renoncer à son esprit. Plus on méprise ce corps de boue par un courage naturel, plus on est tenté d'estimer ce qu'on porte au dedans de soi, qui va jusqu'à mépriser le corps.

On est pour son esprit, pour sa sagesse et pour sa vertu, comme une jeune femme mondaine est pour sa beauté : on s'y complaît ; on se sait bon gré d'être sage, modéré, préservé de l'ivresse des autres ; et par-là on s'enivre du plaisir même de ne pas paroître enivré de la prospérité : on renonce par une modération pleine de courage à la jouissance de tout ce que le monde a de plus flatteur ; mais on veut jouir de sa modération même.

O que cet état est dangereux ! O que ce poison est subtil ! O que vous manqueriez à Dieu si vous livriez votre cœur à ce raffinement d'amour-propre ! Il faut donc renoncer à toute jouissance et à toute complaisance naturelle de votre sagesse et de votre vertu.

Remarquez que, plus les dons de Dieu sont purs et excellens, plus Dieu en est jaloux.

Il a fait miséricorde au premier homme pécheur, et il a condamné sans miséricorde l'ange rebelle. L'ange et l'homme avoient péché par l'amour d'eux-mêmes ; et comme l'ange étoit parfait, en sorte qu'on étoit tenté de le regarder comme une espèce de divinité, Dieu a puni son infidélité avec une jalousie plus sévère qu'il n'a puni celle de l'homme. Concluons donc que Dieu est plus jaloux de ses dons les plus excellens que des choses les plus communes ; il veut

qu'on ne tienne à rien qu'à lui-même, et qu'on ne s'attache à ses dons, quelque purs qu'ils soient, que suivant son dessein, pour nous unir plus facilement et plus intimement à lui seul. Quiconque envisage avec complaisance et avec un certain plaisir de propriété une grâce, la tourne en poison.

Ne vous appropriez donc jamais, non-seulement les choses extérieures, comme la faveur, vos talens; mais pas même les dons intérieurs. Votre bonne volonté n'est pas moins un don de miséricorde que l'être et la vie qui viennent de Dieu. Vivez comme à l'emprunt : tout ce qui est en vous et tout ce qui est vous-même n'est qu'un bien prêté : servez-vous-en selon l'intention de celui qui prête; mais n'en disposez jamais comme d'un bien qui soit à vous.

C'est cet esprit de désappropriation et de simple usage de soi-même et de notre esprit pour suivre les mouvemens de Dieu qui est le seul véritable propriétaire de sa créature, en quoi consiste le solide renoncement à nous-mêmes.

Vous me demanderez apparemment quelle doit être en détail la pratique de cette désappropriation et de ce renoncement. Mais je vous répondrai que ce sentiment n'est pas plutôt dans le fond de la volonté, que Dieu mène lui-même l'âme comme par la main pour l'exercer dans ce renoncement en toutes les occasions de la journée.

Ce n'est point par des réflexions pénibles et par des contentions continuelles qu'on se renonce; c'est seulement en s'abstenant de se rechercher et de vouloir se posséder à sa mode, qu'on se perd en Dieu.

XII. *Du détachement de soi-même.*

Quand j'ai dit que quiconque n'est point attaché à soi-même par la volonté en est détaché véritablement, j'ai songé à prévenir ou à guérir les scrupules qu'on peut avoir pour les retours qu'on fait sur soi-même. Les âmes fidèles à se renoncer sont souvent tourmentées par certaines vues d'intérêt propre qu'elles ont en parlant ou en agissant. Elles craignent de n'avoir pas résisté à une vaine complaisance, à un motif de gloire, au goût d'une commodité, à une recherche de soi-même dans les consolations de la vertu. Tout cela fait peur à une âme tendre; elle s'en accuse. Pour la rassurer, il est bon de lui dire que tout le bien et tout le mal sont dans la volonté. Quand ces retours sur son propre intérêt sont involontaires, ils n'empêchent point qu'on ne soit véritablement détaché de soi.

Mais quand on est réellement détaché de soi, dites-vous, peut-on avoir involontairement ces vues d'intérêt propre qui soient volontaires? A cela je réponds qu'il est rare qu'une âme véritablement détachée d'elle, et attachée à Dieu, se cherche encore pour son propre intérêt de propos délibéré. Mais il est nécessaire, pour la mettre au large et pour l'empêcher d'être continuellement sur les épines, de savoir une bonne fois que les retours involontaires sur notre propre intérêt ne nous rendent point désagréables à Dieu, non plus que les autres tentations auxquelles.

on n'a donné aucun consentement. D'ailleurs il faut comprendre que les personnes qui ont une sincère piété, mais qui ne sont pas entièrement mortes à la commodité de la vie ou à l'amitié, se laissent un peu aller à se rechercher elles-mêmes sur toutes ces choses. On n'y va pas directement et ouvertement tête baissée, mais on s'y laisse entraîner comme par occasion. On tient encore à soi par toutes ces choses; et une marque évidente qu'on y tient, c'est que si quelqu'un ébranle ces soutiens de la nature, elle est désolée. Si quelque accident trouble le repos de notre vie, menace notre réputation, ou détache de nous les gens dont nous estimons l'amitié, nous sentons alors en nous une vive douleur, qui marque combien l'amour-propre est encore vivant et sensible.

Nous tenons donc encore à nous presque sans nous en apercevoir; et il n'y a que les occasions de perte qui nous découvrent le vrai fond de notre cœur. Ce n'est qu'à mesure que Dieu nous les arrache, ou qu'il fait semblant de nous les arracher, que nous en perdons une propriété injuste et maligne, par le sacrifice que nous lui en faisons.

Tout ce qu'on appelle usage modéré ne nous assure point de notre détachement comme nous en sommes assurés par une privation tranquille. Il n'y a que la perte, et la perte que Dieu opère lui-même, qui nous désapproprie véritablement.

En cet état de piété sincère, mais encore imparfaite, on a une infinité de ces recherches secrètes de soi-même. Il y a un temps où on ne les voit pas encore distinctement, et où Dieu permet que la lumière in-

térieure n'aille pas plus loin que la force de sacrifier. Jésus-Christ dit intérieurement ce qu'il disoit à ses apôtres (1) : *J'ai bien d'autres choses à vous découvrir; mais vous n'êtes pas encore capables de les porter.*

On voit en soi de bonnes intentions qui sont véritables; mais on serait effrayé si l'on pouvoit voir à combien de choses on tient encore. Ce n'est pas d'une volonté pleine et avec réflexion qu'on a ces attachemens : on ne dit pas en soi-même, je les ai et je veux les avoir; mais enfin on les a, et quelquefois même on craint de trop creuser et de les trouver. On sent sa foiblesse, on n'ose pénétrer plus loin. Quelquefois aussi on voudroit trouver tout pour tout sacrifier : mais c'est un zèle indiscret et téméraire, comme celui de saint Pierre, qui disoit (2), *Je suis prêt à mourir;* et une servante lui fit peur. On cherche à découvrir toutes ses foiblesses; et Dieu nous ménage dans cette recherche. Il nous refuse une lumière trop avancée pour notre état; il ne permet pas que nous voyions dans notre cœur ce qu'il n'est pas encore temps d'en arracher. C'est un ménagement admirable de la bonté de Dieu de ne nous solliciter jamais intérieurement à lui sacrifier quelque chose que nous avons aimé et possédé jusqu'ici sans nous en donner une lumière, et de ne nous donner jamais la lumière du sacrifice sans nous en donner la force. Jusque-là nous sommes à l'égard de ce sacrifice comme les

(1) Joan. 16, v. 12.
(2) Luc. 22, v. 33.

apôtres étoient sur ce que Jésus-Christ leur prédisoit de sa mort : ils n'y comprenoient rien, et leurs yeux étoient fermés à la lumière. Les âmes les plus droites et les plus vigilantes contre leurs défauts sont encore dans cet état d'obscurité sur certains détachemens que Dieu réserve à un état de foi et de mort plus avancé. Il ne faut point vouloir en prévenir le temps, et il suffit de demeurer en paix, pourvu qu'on soit fidèle dans tout ce qu'on connoît. S'il reste quelque chose à connoître, Dieu nous le découvrira.

Cependant c'est un voile de miséricorde dont Dieu nous cache ce que nous ne serions pas encore capables de porter. On a un certain zèle impatient pour sa propre perfection; on voudroit d'abord voir tout et sacrifier tout : mais une humble attente sous la main de Dieu et un doux support de soi-même, sans se flatter dans cet état de ténèbres et de dépendance, nous sont infiniment plus utiles pour mourir à nous-mêmes, que tous ces efforts inquiets pour avancer notre perfection.

Contentons-nous donc de suivre, sans regarder plus loin, toute la lumière qui nous est donnée de moment à autre. C'est le pain quotidien; Dieu ne le donne que pour chaque jour. C'est encore la manne : celui qui veut en prendre double portion et faire provision pour le lendemain s'abuse grossièrement : elle pourrira dans ses mains, il n'en mangera pas plus que celui qui n'en a pris que pour sa journée.

C'est cette dépendance d'enfant envers son père à laquelle Dieu nous veut plier, même pour le spirituel. Il nous dispense la lumière intérieure, comme

une sage mère donneroit à sa fille de l'ouvrage à faire; elle ne lui en donneroit de nouveau qu'au moment que le premier seroit fini.

« Avez-vous acheté tout ce que Dieu a mis devant vous? dans l'instant même il vous présentera un nouveau travail; car il ne laisse jamais l'âme oisive et sans progrès dans le détachement. Si au contraire vous n'avez point encore fini le premier travail, il vous cache celui qui doit suivre. Un voyageur qui marche dans une vaste campagne fort unie ne voit rien au delà d'une petite hauteur qui termine l'horizon bien loin de lui. Est-il arrivé à cette hauteur, il découvre d'abord une nouvelle étendue de pays aussi vaste que la première. Ainsi dans la voie du dépouillement et du renoncement à soi-même, on s'imagine découvrir tout d'un premier coup d'œil; on croit qu'on ne réserve rien et qu'on ne tient ni à soi ni à autre chose. On aimeroit mieux mourir que d'hésiter à faire un sacrifice universel.

Mais, dans le détail journalier, Dieu nous montre sans cesse de nouveaux pays. On trouve dans son cœur mille choses qu'on auroit juré n'y être pas. Dieu ne nous les montre qu'à mesure qu'il les fait sortir. C'est comme un abcès qui crève: le moment qu'il crève est l'unique qui fait horreur; auparavant on le portoit sans le sentir, et on ne croyoit pas l'avoir: on l'avoit pourtant, et il ne crève qu'à cause qu'on l'avoit. Quand il étoit caché on se croyoit sain et propre; quand il crève on sent l'infection du pus. Ce moment où il crève est le moment salutaire, quoiqu'il soit douloureux et dégoûtant. Chacun porte

au fond de son cœur un amas d'ordures, qui le feroit mourir de honte si Dieu nous en montroit tout le poison et toute l'horreur; l'amour-propre seroit dans un supplice insupportable. Je ne parle point ici de ceux qui ont le cœur gangrené par des vices énormes; je parle des âmes qui paroissent droites et pures. On verroit une folle vanité qui n'ose se découvrir et qui demeure toute honteuse dans les derniers replis du cœur. On verroit des complaisances en soi, des hauteurs de l'orgueil, des recherches délicates de l'amour-propre, et mille autres replis intérieurs qui sont aussi réels qu'inexplicables. Nous ne les verrons qu'à mesure que Dieu commencera de les faire sortir. Tenez, nous dira-t-il intérieurement, voilà la corruption qui étoit dans le profond abîme de votre cœur. Après cela glorifiez-vous; promettez-vous quelque chose de vous-mêmes!

Laissons donc faire Dieu, et contentons-nous d'être fidèles à la lumière du moment présent. Elle apporte avec elle tout ce qu'il nous faut pour nous préparer à la lumière du moment qui suit; et cet enchaînement de grâces qui entrent comme les anneaux d'une chaîne les unes dans les autres, nous prépare insensiblement aux sacrifices éloignés dont nous n'avons pas même la vue. Cette mort à nous-mêmes et à tout ce que nous aimons, qui est encore générale et superficielle dans notre volonté, après en avoir percé la surface, jettera de profondes racines dans le plus intime de cette volonté. Elle pénétrera jusqu'au centre; elle ne laissera rien à la créature; elle poussera au dehors, sans relâche, tout ce qui n'est point Dieu.

Au reste, soyez persuadé sur la parole d'autrui, en attendant que l'expérience vous le fasse goûter et sentir, que ce détachement de soi et de tout ce qu'on aime, bien loin de dessécher les bonnes amitiés et d'endurcir le cœur, produit au contraire en Dieu une amitié non-seulement pure et solide, mais toute cordiale, fidèle, affectueuse, pleine d'une douce correspondance; et on y trouve tous les assaisonnemens de l'amitié que la nature même cherche pour se consoler.

XIII. *Sur la violence qu'un chrétien se doit faire continuellement.*

A qui croyez-vous que parle saint Paul, quand il dit (1): *Nous sommes fous à cause de Jésus-Christ, et vous êtes prudens en Jésus-Christ?* C'est à vous, c'est à moi, et ce n'est point aux gens qui ont toute honte levée et qui ne connoissent point Dieu; oui, c'est à nous qui croyons travailler à notre salut, et qui ne laissons pas de fuir la folie de la croix et de chercher les moyens de paroître sages aux yeux du monde; c'est à nous qui ne tremblons point dans la vue de notre foiblesse. Où saint Paul se trouve lui-même foible, nous nous trouvons forts; et nous ne pouvons disconvenir qu'avec de bonnes intentions nous ne soyons quasi opposés à ce grand apôtre. Cet état ne doit pas nous paroître bon : faisons-y donc

(1) I Cor. 4, v. 10.

réflexion ; et après nous être bien examinés, voyons en quoi nous différons des véritables serviteurs de Dieu.

Soyons imitateurs de Jésus-Christ en devenant les imitateurs de saint Paul (1), qui se donne pour modèle : d'après ce premier modèle, plus de complaisance pour le monde, plus de complaisance pour nous, plus d'indulgence pour nos passions, pour nos sens et pour notre langueur spirituelle. Ce n'est point en paroles que consiste la pratique de la vertu, elles ne suffisent pas pour arriver au royaume de Dieu : c'est dans la force et le courage, et dans la violence que l'on se fait ; violence en toutes rencontres lorsqu'il faut résister au torrent du monde qui nous empêche de faire le bien après nous avoir tant de temps fait connoître le mal ; violence quand il faut renoncer à une partie du nécessaire pour ne pas se tromper en croyant avoir renoncé au superflu ; violence quand il faut se mortifier dans l'esprit après s'être mortifié dans le corps, sans croire que Dieu nous en doit de reste ; violence pour augmenter les heures de prières, de lectures et de retraite ; violence pour se trouver toujours parfaitement bien dans l'état où l'on est, sans souhaiter ni plus de commodité, ni plus d'honneur, ni plus de santé, ni d'autre compagnie, pas même de gens de bien ; enfin violence pour arriver à ce degré d'indifférence absolument nécessaire au chrétien qui n'a de volonté que celle de Dieu son créateur ; qui lui remet le succès de toutes ses affaires,

(1) I Cor. 11, v. 1.

quoiqu'il ne laisse pas d'y travailler; qui agit selon sa condition, mais qui agit sans se troubler; qui prend plaisir à regarder Dieu, et qui ne craint point d'en être regardé; qui espère que ce regard sera pour corriger ses défauts, et qui demeure paisible en se voyant à sa merci pour la punition de ses péchés. Voilà où je vous laisse et où je vous prie de vous tenir, afin que nous puissions et vous et moi, dans le trouble et le tracas de la vie du monde, nous conserver en paix. Grand Dieu, pouvons-nous penser que l'on connoisse en nous quelque chose de la vie de Jésus-Christ? Plus nous craignons de souffrir, plus nous en avons de besoin.

XIV. *Le royaume de Dieu ne se donne qu'à ceux qui font sa volonté.*

Le salut n'est pas seulement attaché à la cessation du mal, il faut encore y ajouter la pratique du bien. Le royaume du ciel est d'un trop grand prix pour être donné à une crainte d'esclave qui ne s'abstient du mal qu'à cause qu'il n'ose le faire. Dieu veut des enfans qui aiment sa bonté, et non des esclaves qui ne le servent que par la crainte de sa puissance. Il faut donc l'aimer, et par conséquent faire tout ce qu'inspire le véritable amour.

Bien des gens, qui paroissent d'ailleurs bien intentionnés, se trompent à ce sujet; mais il est facile de les détromper s'ils veulent examiner les choses de bonne foi.

Leur erreur vient de ce qu'ils ne connoissent ni Dieu ni eux-mêmes. Ils sont jaloux de leur liberté, et ils craignent de la perdre en se livrant trop à la piété; mais ils doivent considérer (1) *qu'ils ne sont point à eux-mêmes;* ils sont à Dieu, qui, les ayant faits uniquement pour lui et non pour eux-mêmes, les doit mener comme il lui plaît, avec un empire absolu. Ils se doivent tout entiers à lui, sans condition et sans réserve. Nous n'avons pas même, à proprement parler, le droit de nous donner à Dieu; car nous n'avons aucun droit sur nous-mêmes: mais si nous ne nous laissions pas à Dieu comme une chose qui est de sa nature toute à lui, nous ferions un larcin sacrilége qui renverseroit l'ordre de la nature et qui violeroit la loi essentielle de la créature.

Ce n'est donc pas à nous à raisonner sur la loi que Dieu nous impose: c'est à nous à la recevoir, à l'adorer, à la suivre aveuglément. Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient. Si nous faisions l'évangile, peut-être serions-nous tentés de l'adoucir pour l'accommoder à notre lâcheté: mais Dieu ne nous a pas consultés en le faisant; il l'a donné tout fait, et ne nous a laissé aucune espérance de salut que par l'accomplissement de cette souveraine loi, qui est égale pour toutes les conditions (2): *Le ciel et la terre passeront; cette parole* de vie ou de mort *ne passera jamais.* On ne peut en retrancher ni un mot ni la moindre lettre. Malheur aux prêtres qui

(1) I Cor. 6, v. 19.
(2) Matth. 24, v. 35.

oseroient en diminuer la force pour nous l'adoucir ! Ce n'est pas eux qui ont fait cette loi: ils n'en sont que les simples dépositaires. Il ne faut donc pas s'en prendre à eux si l'évangile est une loi sévère. Cette loi est autant redoutable pour eux que pour le reste des hommes, et plus encore pour eux que pour les autres, puisqu'ils répondront et des autres et d'eux-mêmes pour l'observation de cette loi. *Malheur à l'aveugle qui en conduit un autre ! ils tomberont tous deux,* dit (1) le fils de Dieu, *dans le précipice.* Malheur au prêtre ignorant, ou lâche et flatteur, qui veut élargir la voie étroite (2) ! *La voie large est celle qui conduit à la perdition.*

Que l'orgueil de l'homme se taise donc. Il croit être en droit de disposer de soi, et il ne l'est pas. C'est à lui à porter le joug de la loi, et à espérer que Dieu lui donnera des forces proportionnées à la pesanteur de ce joug. En effet, celui qui a ce souverain empire sur sa créature pour lui commander, lui donne par sa grâce intérieure de vouloir et de faire ce qu'il commande.

XV. *Contre les tentations.*

Contre les tentations, je ne sais que deux choses à faire : l'une, d'être fidèle à la lumière intérieure pour retrancher, sans quartier et sans retardement, tout ce que nous sommes libres de retrancher, et

(1) Luc, 6, v. 39.
(2) Matth. 7, v. 13.

qui peut nourrir et réveiller la tentation. Je dis tout ce que nous sommes libres de retrancher, parce qu'il ne dépend pas toujours de nous de fuir les occasions. Celles qui sont attachées à l'état où la Providence nous met, ne sont pas censées être en notre pouvoir.

La seconde règle est de se tourner du côté de Dieu dans la tentation, sans se troubler, sans s'inquiéter pour savoir si on n'a pas donné un demi-consentement, et sans interrompre sa tendance directe à Dieu. On courroit risque de rentrer dans la tentation, en voulant examiner de trop près si on n'y a commis nulle infidélité. Le plus court et le plus sûr est de faire comme un petit enfant à la mamelle : on lui montre une horrible bête ; il ne fait que se rejeter et s'enfoncer dans le sein de sa mère pour ne rien voir.

La pratique de la présence de Dieu est le souverain remède. Il soutient, il console, il calme. Il ne faut point s'étonner des tentations, même les plus honteuses. L'écriture dit (1) : *Que sait celui qui n'a point été tenté?* et encore (2), *Mon fils, entrant dans la servitude de Dieu, prépare ton âme à la tentation.* Nous ne sommes ici-bas que pour être éprouvés par la tentation. C'est pourquoi l'ange disoit à Tobie (3) : *Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât.*

(1) Eccl. 34, v. 9.
(2) *Ibid.* 2, v. 1.
(3) Tob. 12, v. 13.

Tout est tentation sur la terre. Les croix nous tentent en irritant notre orgueil, et les prospérités en le flattant. Notre envie est un combat continuel, mais un combat où Jésus-Christ combat avec n us.

Il faut laisser la tentation gronder autour de nous, et ne cesser point de marcher, comme un voyageur, surpris par un grand vent dans une campagne, s'enveloppe dans son manteau, et va toujours malgré le mauvais temps.

Pour le passé, quand on a satisfait un sage confesseur qui défend d'y entrer, il ne reste plus qu'à jeter toutes ses iniquités dans l'abîme des miséricordes. On a même, au milieu de la vive douleur de ses péchés, une certaine joie de sentir qu'on n'est digne que d'une peine éternelle, et qu'on est à la merci des bontés de Dieu, à qui on devra tout, sans pouvoir jamais se devoir rien à soi-même pour son salut éternel.

Quand il vient un souvenir involontaire des misères passées, il n'y a qu'à demeurer confondu et anéanti devant Dieu, portant paisiblement devant sa face adorable toute la honte et toute l'ignominie de ses péchés, sans néanmoins chercher et entretenir ni rappeler ce souvenir trop dangereux.

Concluez que, pour faire ce que Dieu veut, il y a bien peu à fair e en un certain sens. Il est vrai qu'il y a prodigieusement à faire, parce qu'il ne faut jamais rien réser ver, ni résister un seul moment à cet amour jaloux, qui va, poursuivant toujours sans relâche, dans les derniers replis de l'âme,

jusqu'aux moindres affections propres, jusqu'aux moindres attachemens dont il n'est pas lui-même l'auteur. Mais aussi, d'un autre côté, ce n'est point la multitude des vues ni des pratiques dures, ce n'est point la gêne et la contention qui font le véritable avancement. Au contraire, il n'est question que de ne rien vouloir, et de tout vouloir sans restriction et sans choix; d'aller gaiement au jour la journée comme la Providence nous mène; de ne chercher rien, de ne rebuter rien, de trouver tout dans le moment présent, de laisser faire celui qui fait tout, et de laisser sa volonté sans mouvement de résistance dans celle de Dieu. O qu'on est heureux en cet état! et que le cœur est rassasié lors même qu'il paroît vide de tout.

Prions le Seigneur qu'il nous ouvre toute l'étendue infinie de son cœur paternel pour y plonger le nôtre, pour l'y perdre, et pour ne faire plus qu'un même cœur du sien et du nôtre. C'est ce que saint Paul souhaitoit aux fidèles, quand il les souhaitoit dans les entrailles de Jésus-Christ.

XVI. *De la tristesse.*

Pour ce qui regarde une certaine tristesse qui resserre le cœur et qui l'abat, voici deux règles qu'il me paroît important d'observer. La première est de remédier à cette tristesse par les moyens que la Providence nous fournit; par exemple, ne se point sur-

10.



charger d'affaires pénibles, pour ne succomber point sous un fardeau disproportionné; ménager non-seulement les forces de son corps, mais encore celles de son esprit, en ne prenant point sur soi des choses où l'on compteroit trop sur son courage; se réserver des heures pour prier, pour lire, pour s'encourager par de bonnes conversations; même s'égayer pour délasser tout ensemble l'esprit avec le corps suivant le besoin.

Il faut encore quelque personne sûre et discrète à qui on puisse décharger son cœur pour tout ce qui n'est point du secret d'autrui; car cette décharge soulage et élargit le cœur oppressé.

Souvent des peines trop long-temps retenues, grossissent jusqu'à crever le cœur. Si elles pouvoient s'exhaler, on verroit qu'elles ne méritent point toute l'amertume qu'elles ont causée.

Rien ne tire tant l'âme d'une certaine noirceur profonde, que la simplicité et la petitesse avec laquelle elle expose son découragement aux dépens de sa gloire, demandant lumière et consolation dans la communication qui doit être entre les enfans de Dieu.

La seconde règle est de porter paisiblement toutes les impressions involontaires de tristesse que nous souffrons malgré les secours et les précautions que nous venons d'expliquer.

Les découragemens intérieurs et indélibérés font aller plus vite que tout le reste dans la voie de la foi, pourvu qu'ils ne nous arrêtent point, et que la lâcheté volontaire de l'âme ne la livre point à cette

tristesse qui s'empare, comme par force, de tout l'intérieur.

Un pas fait en cet état est toujours un pas de géant : il vaut mieux que mille faits dans une disposition plus douce et plus consolante. Il n'y a donc qu'à mépriser notre découragement, et qu'à aller toujours, pour rendre cet état de foiblesse plus utile et plus grand que celui du courage et de la force la plus héroïque.

O que ce courage sensible, qui rend tout aisé, qui fait et qui souffre tout, qui se sait bon gré de n'hésiter jamais, est trompeur! O qu'il nourrit la confiance propre et une certaine élévation de cœur! Ce courage, qui édifie quelquefois merveilleusement le public, nourrit au dedans une certaine satisfaction et un témoignage qu'on se rend à soi-même, qui est un poison subtil.

On a le goût de sa propre vertu, on s'y complaît, on veut la posséder; on se sait bon gré de sa force.

Une âme affoiblie et humiliée, qui ne trouve plus de ressource en elle, qui craint, qui est troublée, qui est triste jusqu'à la mort, comme Jésus-Christ lorsqu'il étoit dans le jardin, qui s'écrie enfin comme lui sur la croix, *O Dieu, ô mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissée?* est bien plus purifiée, plus déprise d'elle-même, plus anéantie et plus morte à tout désir propre, que ces âmes fortes qui jouissent en paix des fruits de leur vertu.

Heureuse l'âme que Dieu abat, que Dieu écrase, à qui Dieu ôte toute force en elle-même pour ne se

plus soutenir qu'en lui; qui voit sa pauvreté, qui en est contente; qui porte, outre les croix du dehors, la grande croix intérieure du découragement involontaire, sans laquelle toutes les autres ne pèseroient rien !

XVII. *Sur la dissipation et sur la tristesse.*

Vous êtes en peine sur deux choses : l'une d'éviter la dissipation, et l'autre de vous soutenir contre la tristesse. Pour la dissipation vous ne vous en guérirez point par des réflexions forcées. N'espérez pas de faire l'ouvrage de la grâce par les ressorts et les industries de la nature. Contentez-vous de donner votre volonté à Dieu sans réserve, et de n'envisager jamais aucun état douloureux que vous n'acceptiez par abandon à sa divine providence.

Gardez-vous bien d'aller jamais au-devant de ces pensées de croix : mais quand Dieu permet qu'elles vous viennent, sans que vous les ayez cherchées, ne les laissez jamais passer sans fruit.

Acceptez, malgré les répugnances et les horreurs de la nature, tout ce que Dieu présente à votre esprit, comme une épreuve par laquelle il pourroit exercer votre foi. Ne vous mettez point en peine de savoir si vous auriez la force d'exécuter dans l'occasion ce que vous désirez faire de loin : l'occasion présente aura sa grâce; mais la grâce du moment

auquel vous envisagez ces croix, est de les accepter de bon cœur au temps que Dieu vous les donnera.

Ce fondement posé, marchez tranquillement et en confiance. Pourvu que cette disposition de votre volonté ne soit point changée par des attachemens volontaires à quelque chose contre l'ordre de Dieu, elle subsistera toujours.

Votre imagination sera errante sur mille vains objets; elle sera même plus ou moins agitée, suivant les lieux où vous serez, et suivant qu'elle aura été plus ou moins ébranlée par des objets plus vifs ou plus languissans. Mais qu'importe? L'imagination, comme dit sainte Thérèse, est la folle de la maison, elle ne cesse de faire du bruit et d'étourdir: l'esprit même est entraîné par elle; il ne peut s'empêcher de voir les images qu'elle lui présente. Son attention aux images est inévitable, et cette attention est une distraction véritable: mais, pourvu qu'elle soit involontaire, elle ne sépare jamais de Dieu; il n'y a que la distraction de la volonté qui fait tout le mal.

Si vous ne voulez jamais la distraction, vous ne serez jamais distrait, et il sera vrai de dire que votre oraison n'aura point défailli. Chaque fois que vous apercevrez votre distraction, vous la laisserez tomber sans la combattre, et vous vous retournerez doucement du côté de Dieu sans aucune contention d'esprit.

Quand vous ne vous apercevrez pas de la distraction, elle ne sera pas une distraction de cœur. Dès que vous l'apercevrez, vous lèverez les yeux vers

Dieu. La fidélité que vous aurez à rentrer en sa présence toutes les fois que vous vous apercevrez de votre état, vous méritera la grâce d'une présence plus fréquente; et c'est, si je ne me trompe, le moyen de rendre bientôt cette présence familière.

Cette fidélité prompte à se détourner des autres objets, toutes les fois qu'on remarque la distraction, ne sera pas long-temps dans une âme, sans le don d'un fréquent et facile recueillement. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'on puisse entrer dans cet état par ses propres efforts; cette contention vous rendroit gêné, scrupuleux, inquiet dans les affaires et dans les conversations où vous avez besoin d'être libre. Vous seriez toujours en crainte que la présence de Dieu ne vous échappât, toujours à courir pour la rattraper; vous vous envelopperiez dans tous les fantômes de votre imagination.

Ainsi la présence de Dieu, qui doit, par sa douceur et par sa lumière, faciliter l'application à tous les autres objets que nous avons besoin de considérer dans l'ordre de Dieu, vous rendroit au contraire toujours agité et presque incapable des fonctions extérieures de votre état.

Ne soyez donc jamais inquiété de ce que cette présence sensible de Dieu vous aura échappé; mais surtout gardez-vous bien de vouloir une présence de Dieu raisonnée et soutenue par trop de réflexions.

Contentez-vous, dans le cours de la journée et dans le détail de vos occupations, d'une vue générale et intérieure de Dieu; en sorte que, si on vous demandoit alors quelle est la disposition de votre

cœur, il fût vrai de dire qu'il tend à Dieu, quoique vous fussiez alors attentif à quelque autre objet.

Ne vous mettez point en peine des égaremens de votre imagination que vous ne pouvez retenir. On se distrait souvent par la crainte des distractions et puis par le regret de les avoir eues.

Que diriez-vous d'un homme qui, dans un voyage, au lieu de marcher toujours sans s'arrêter, passeroit son temps à prévoir les chutes qu'il pourroit faire, et, quand il en auroit fait quelqu'une, à retourner voir le lieu où il seroit tombé?

Marchez, marchez toujours, lui diriez-vous. Je vous dis de même : marchez sans regarder derrière vous et sans vous arrêter (1). *Marchez*, dit l'apôtre, *afin que vous soyez dans une plus grande abondance*. L'abondance de l'amour de Dieu vous corrigera plus que vos inquiétudes et vos retours empressés sur vous-même.

Cette règle est simple; mais la nature, accoutumée à faire tout par sentiment et par réflexion, la trouve simple jusqu'à l'excès.

On voudroit s'aider soi-même et se donner plus de mouvement : mais c'est en quoi cette règle est bonne, de ce qu'elle tient dans un état de pure foi, où l'on ne s'appuie que sur Dieu à qui l'on s'abandonne, et où l'on meurt à soi-même en supprimant tout ce qui est de soi.

Par-là on ne multiplie point les pratiques extérieures qui pourroient gêner les personnes fort oc-

(1) I Thess. 4, v. 1.

cupées, ou nuire à la santé; on les tourne toutes à aimer, mais à aimer simplement; ensuite on ne fait que ce que l'amour fait faire : ainsi on n'est jamais surchargé; car on ne porte que ce qu'on aime. Cette règle, bien prise, suffit aussi pour guérir de la tristesse.

§ II. Souvent la tristesse vient de ce que, cherchant Dieu, on ne le sent pas assez pour se contenter. Vouloir le sentir n'est pas vouloir le posséder; mais c'est vouloir s'assurer pour l'amour de soi-même, qu'on le possède afin de se consoler.

La nature abattue et découragée, a impatience de se tirer de la pure foi où tout appui lui manque; elle y est comme en l'air; elle voudroit sentir son avancement.

A la vue de ses fautes, l'orgueil se dépite, et l'on prend ce dépit de l'orgueil pour un sentiment de pénitence.

On voudroit, par amour-propre, avoir le plaisir de se voir parfait; on se gronde de ne l'être pas; on est impatient, hautain et de mauvaise humeur contre soi et contre les autres. Erreur déplorable! Comme si l'œuvre de Dieu se pouvoit accomplir par notre chagrin! Comme si on pouvoit s'unir au Dieu de paix en perdant la paix intérieure!

Marthe, Marthe, pourquoi vous troublez-vous sur tant de choses pour le service de Jésus-Christ? Une seule est nécessaire, qui est de l'aimer et de se tenir attentif à ses pieds.

Quand on est bien abandonné à Dieu, tout se fait sans rien faire d'inutile; on se laisse conduire avec

confiance : pour l'avenir on veut sans réserve tout ce que Dieu voudra, et on ferme les yeux pour ne rien prévoir de superflu : cependant on s'applique dans le présent à accomplir sa volonté.

A chaque jour suffit son bien et son mal. Ce journalier accomplissement de la volonté de Dieu, est l'avénement de son règne au dedans de nous, et tout ensemble notre pain quotidien.

On se croiroit infidèle et coupable d'une défiance païenne, si on vouloit pénétrer dans cet avenir du temps que Dieu nous dérobe : on le lui laisse; c'est à lui de le faire doux et amer, court ou long : qu'il fasse ce qui est bon à ses yeux.

La plus parfaite préparation à cet avenir, quel qu'il soit, est de mourir à toutes volontés propres pour se livrer totalement à celle de Dieu.

Comme la manne avoit tous les goûts, cette disposition générale renferme toutes les grâces et tous les sentimens convenables à tous les états où Dieu pourra nous mettre dans la suite.

§ III. Quand on est ainsi prêt à tout, c'est dans ce fond de l'abîme que l'on commence à prendre pied; on est aussi tranquille sur le passé que sur l'avenir.

On suppose de soi tout le pis qu'on en peut supposer; mais on se jette aveuglément dans les bras de Dieu; on s'oublie, on se perd; et c'est la plus parfaite pénitence que cet oubli de soi-même : car toute la conversion ne consiste qu'à se renoncer pour s'occuper de Dieu. Cet oubli est le martyre de l'amour-propre; on aimeroit cent fois mieux se con-

tredire, se condamner, se tourmenter le corps et l'esprit, que de s'oublier.

Cet oubli est un anéantissement de l'amour-propre où il ne trouve nulle ressource. Alors le cœur s'élargit; on est soulagé en se déchargeant de tout le poids de soi-même dont on s'accabloit; on est étonné de voir combien la voie est droite et simple. On croyoit qu'il falloit une contention perpétuelle et toujours quelque nouvelle action; au contraire, on aperçoit qu'il y a peu à faire; qu'il suffit, sans raisonner ni sur l'avenir ni sur le passé, de regarder Dieu avec confiance, comme un bon père qui nous mène dans le moment présent comme par la main.

Si quelque distraction le fait perdre de vue, sans s'arrêter à la distraction, on se retourne vers celui de qui on s'étoit détourné. Si on fait des fautes, on en fait une pénitence qui est toute d'amour; on se retourne vers Dieu, et il fait sentir ce qu'il veut.

Le péché paroît hideux; mais l'humiliation qui en revient, et pour laquelle Dieu l'a permis, paroît bonne.

Autant que les réflexions de l'orgueil sur nos propres fautes sont amères, inquiètes et chagrines, autant le retour de l'âme vers Dieu après ses fautes est-il recueilli, paisible et soutenu par la confiance.

Vous sentirez par expérience combien ce retour simple et paisible vous facilitera votre correction, plus que tous vos dépits sur les défauts qui vous dominent.

Soyez seulement fidèle à vous tourner simplement

vers Dieu seul, dès le moment que vous apercevrez votre faute. Vous aurez beau chicaner avec vous-même ; ce n'est point avec vous que vous devez prendre vos mesures. Quand vous vous grondez sur vos misères, je ne vois dans votre conseil que vous seul avec vous-même. Pauvre conseil, où Dieu n'est pas!

Qui vous tendra la main pour sortir du bourbier ? Sera-ce vous? Hé! c'est vous-même qui y êtes enfoncé et qui ne pouvez en sortir. De plus, ce bourbier c'est vous-même ; tout le fond de votre mal est de ne pouvoir sortir de vous.

Espérez-vous d'en sortir en vous entretenant toujours avec vous-même, et en nourrissant votre sensibilité par la vue de vos foiblesses? Vous ne faites que vous attendrir sur vous-même par tous ces retours. Mais le moindre regard de Dieu calmeroit votre cœur troublé par cette occupation de vous-même. Sa présence opère toujours la sortie de nous-mêmes, et c'est ce qu'il nous faut. Sortez donc de vous-même, et vous serez en paix. Mais comment en sortir? Il ne faut que se tourner doucement du côté de Dieu, et en former peu à peu l'habitude par la fidélité à y revenir toutes les fois qu'on s'aperçoit de la distraction.

Pour la tristesse naturelle qui vient de la mélancolie, elle ne vient que du corps ; ainsi le régime et les remèdes la diminuent.

Il est vrai qu'elle revient toujours, mais elle n'est pas volontaire. Quand Dieu la donne, on la supporte en paix, comme la fièvre et comme les autres maux corporels.

L'imagination est dans une noirceur profonde, elle est toute tendue de deuil : mais la volonté, qui ne se nourrit que de pure foi, veut bien éprouver toutes ces impressions : ainsi on est en paix, parce qu'on l'est d'abord avec soi-même, et soumis à Dieu.

Il n'est pas question de ce qu'on sent, mais de ce qu'on veut. On veut tout ce qu'on a, on ne veut rien de ce qu'on n'a pas. On ne voudroit pas soi-même se délivrer de ce qu'on souffre, parce qu'il n'appartient qu'à Dieu de distribuer les croix ou les consolations. On est dans la joie au milieu des tribulations, comme dit l'apôtre ; ce n'est pas une joie des sens, c'est une joie de pure volonté.

Les impies, au milieu des plaisirs, ont une volonté contrainte, parce qu'ils ne sont jamais contens de leur état; ils voudroient repousser certains dégoûts, et goûter encore certaines douceurs qui leur manquent.

Au contraire, l'âme fidèle a une volonté qui n'est contrainte en rien ; elle accepte librement tout ce que Dieu lui donne de douloureux ; elle le veut, elle l'aime, elle l'embrasse ; elle ne voudroit pas le quitter, quand même il ne lui en coûteroit qu'un seul désir, parce que ce désir seroit un désir propre et contraire à son abandon à la Providence, qu'elle ne veut jamais prévenir en rien.

Si quelque chose est capable de mettre un cœur au large et en liberté, c'est cet abandon. Il répand dans le cœur une *paix plus abondante que les fleuves, et une justice qui est comme les abîmes de la mer* (1) ;

(1) Is. 48, v. 18.

c'est l'expression d'Isaïe. Si quelque chose peut rendre un esprit serein, dissiper ses scrupules et ses craintes noires, adoucir ses peines par l'onction de l'amour, lui donner une certaine vigueur dans toutes ses actions, et épancher la joie du Saint-Esprit jusque sur son visage et dans ses paroles, c'est cette conduite simple, libre et enfantine entre les bras de Dieu.

Mais on raisonne trop, et on se gâte à force de raisonner. Il y a une tentation de raisonnemens qu'il faut craindre comme les autres tentations.

Il y a une occupation de soi-même, sensible, inquiète et défiante, qui est une tentation d'autant plus subtile, qu'on ne la regarde point comme une tentation, et qu'au contraire on s'y enfonce de plus en plus, parce qu'on la prend pour la vigilance commandée dans l'évangile.

§ IV. La vigilance que Jésus-Christ ordonne est une fidèle attention à aimer toujours et à accomplir la volonté de Dieu dans le moment présent, suivant les signes qu'on en a : mais elle ne consiste point à se troubler, à se mettre à la torture, et à s'occuper sans cesse de soi-même, plutôt que de lever les yeux vers Dieu, d'où vient notre unique secours contre nous-mêmes.

Pourquoi, sous prétexte de vigilance, s'opiniâtrer à découvrir en nous-mêmes ce que Dieu ne veut pas que nous y voyions pendant cette vie? Pourquoi perdre par-là le fruit de la foi pure et de la paix intérieure? Pourquoi se détourner de la présence de Dieu, qu'il veut nous rendre continuelle? Il n'a pas

dit : Soyez toujours vous-même l'objet devant lequel vous marcherez; mais il a dit (1) : *Marchez devant moi, et vous serez parfait.*

David, plein de son esprit, a dit (2), *Je voyois toujours Dieu devant moi;* et encore, *Mes yeux sont toujours élevés vers le Seigneur, afin qu'il garantisse mes pieds des filets tendus.* Le danger est à ses pieds; cependant ses yeux sont en haut : il est moins utile de considérer notre danger que le secours de Dieu. De plus on voit tout réuni en Dieu; on y voit et la misère humaine et la bonté divine; un seul coup d'œil d'une âme droite et pure, si simple qu'il soit, aperçoit tout dans cette lumière infinie.

Mais au contraire, que pouvons-nous voir dans nos propres ténèbres, sinon nos ténèbres mêmes? O mon Dieu! pourvu que je ne cesse de vous voir, je ne cesserai point de me voir dans toutes mes misères, et je me verrai bien mieux en vous qu'en moi-même. La vraie vigilance est de voir en vous votre volonté pour l'accomplir, et non de raisonner à l'infini sur l'état de la mienne.

Quand les occupations extérieures m'empêcheront de vous voir seul, en fermant dans l'oraison les avenues de mes sens, du moins alors, Seigneur, je vous verrai faisant tout en tous.

Je verrai partout avec joie votre volonté s'accomplir et au dedans de moi et au dehors; je dirai

(1) Gen. 17, v. 1.
(2) Ps. 15, v. 8; et ps. 24, v. 15.

sans cesse *amen*, comme les bienheureux ; je chanterai toujours dans mon cœur le cantique de la céleste Sion ; je vous bénirai même dans les méchans, qui par leur volonté mauvaise ne laissent pas d'accomplir malgré eux votre volonté toute juste, toute sainte, toute-puissante. Dans la chaste liberté de l'esprit que vous donnez à vos enfans, j'agirai et je parlerai simplement, gaiement et avec confiance (1) : *Quand même je passerois au travers des ombres de la mort, je ne craindrois rien, parce que vous êtes toujours avec moi.* Je ne chercherai jamais aucun péril, je n'entrerai jamais dans aucun engagement qu'avec des signes de votre providence, qui soient ma force et ma consolation. Dans ces états même, où votre vocation me soutiendra, je donnerai au recueillement, à l'oraison et à la retraite, tous les jours, toutes les heures, tous les momens que vous me laisserez libres : je ne quitterai jamais ce bienheureux état qu'autant que vous m'appellerez vous-même à quelque fonction extérieure. Alors je sortirai en apparence de vous, mais vous sortirez avec moi ; et, dans cette sortie apparente, vous me porterez dans votre sein : je ne me chercherai point moi-même dans le commerce des créatures ; je ne craindrai point que le recueillement diminue mon agrément auprès d'elles, et dessèche ma conversation ; car je ne veux plaire aux hommes qu'autant qu'il le faut pour vous plaire.

Si vous voulez vous servir de moi pour votre

(1) Ps. 22, v. 4.

œuvre sur eux, je me livre; et, sans réflexion sur moi, je répandrai simplement sur eux tout ce que vous avez fait découler de vos dons sur moi : je ne marcherai point à tâtons, en retombant toujours sur moi-même : quelque périlleuse et dissipante que soit cette fonction, je me comporterai simplement devant vous avec une droite intention, sachant quelle est la bonté du père devant qui je marche, et qu'il ne veut point de subtilité dans les siens.

Si, au contraire, vous ne voulez pas vous servir de moi pour les autres, je ne m'offrirai point; je n'irai au devant de rien; je ferai en paix les autres choses auxquelles vous me bornerez : car, selon l'attrait d'abandon que vous me donnez, je ne désire ni ne refuse, je me prête à tout, et consens d'être inutile à tout.

Cherché, rebuté, connu, ignoré, applaudi, contredit, que m'importe? C'est vous et non pas moi, vous et non pas vos dons distingués de vous et de votre amour, que je cherche. Tous les états me sont indifférens, pourvu que je sois dans celui que vous me voulez.

XVIII. *De la confiance en Dieu.*

Ce qu'il y a de meilleur à faire, c'est de recevoir également et avec la même soumission toutes les différentes choses que Dieu nous donne dans la journée, et au dehors et au dedans de nous.

Au dehors il y a des choses désagréables qu'il faut supporter courageusement, et des choses agréables auxquelles il ne faut point arrêter son cœur. On résiste aux tentations des choses contraires en les acceptant, et l'on résiste aux choses flatteuses, en refusant de leur ouvrir son cœur. Pour les choses du dedans, il n'y a qu'à faire de même. Celles qui sont amères servent à crucifier, et elles opèrent dans l'âme selon toute leur vertu, si nous les recevons simplement avec une acceptation sans bornes, et sans chercher à les adoucir. Celles qui sont douces et qui nous sont données pour soutenir notre foiblesse par une consolation sensible dans les exercices extérieurs, doivent aussi être acceptées, mais d'une autre façon. Il faut les recevoir, puisque c'est Dieu qui les donne pour notre besoin; mais il faut les recevoir, non pour l'amour d'elles, mais par conformité aux desseins de Dieu. Il faut en user dans le moment, comme on use d'un remède, sans complaisance, sans attachement, sans propriété. Ces dons doivent être reçus en nous, mais ils ne doivent point tenir en nous, afin que, quand Dieu les retirera, leur privation ne nous trouble ni ne nous décourage jamais. La source de la présomption est dans l'attachement à ces dons passagers et sensibles. On s'imagine ne compter que sur le don de Dieu, mais on compte sur soi, parce qu'on s'approprie le don de Dieu, et qu'on le confond avec soi-même. Le malheur de cette conduite, c'est que toutes les fois qu'on trouve quelque mécompte en soi-même, on tombe dans le découragement. Mais une âme qui ne

s'appuie que sur Dieu, n'est point surprise de sa propre misère : elle se plaît à voir qu'elle ne peut rien, et que Dieu seul peut tout. Je ne me soucie guère de me voir pauvre, sachant que mon père possède des biens infinis qu'il me veut donner. Ce n'est qu'en nourrissant son cœur de la pure confiance en Dieu, qu'on s'accoutume à se passer de la confiance en soi-même.

C'est pourquoi il faut moins compter sur une ferveur sensible, et sur certaines mesures de sagesse que l'on prend avec soi-même pour sa perfection, que sur une simplicité, une petitesse, un renoncement à tout mouvement propre, et une souplesse parfaite pour se laisser aller à toutes les impressions de la grâce. Tout le reste, en établissant des vertus éclatantes, ne feroit que nous inspirer secrètement plus de confiance en nos propres efforts.

Prions Dieu qu'il arrache de notre cœur tout ce que nous voudrions y planter nous-mêmes, et qu'il y plante de ses propres mains l'arbre de vie chargé de fruits.

XIX. *Comment il faut veiller sur soi.*

Pour la manière de veiller sur soi, sans en être trop occupé, voici ce qui me paroît de pratique.

Le sage et diligent voyageur veille sur tous ses pas, et a toujours les yeux ouverts sur l'endroit du chemin qui est immédiatement devant lui : mais il ne

retourne point sans cesse en arrière pour compter tous ses pas et pour examiner toutes ses traces; il perdroit le temps d'avancer.

Une âme que Dieu mène véritablement par la main (car je ne parle point de celles qui apprennent encore à marcher, et qui sont encore à chercher le chemin), doit veiller sur la voie, mais d'une vigilance simple, tranquille, bornée au présent, et sans inquiétude pour l'amour de soi. C'est une attention continuelle à la volonté de Dieu pour l'accomplir à chaque moment, et non pas un retour sur soi-même pour s'assurer de son état pendant que Dieu veut que nous en soyons incertains. C'est pourquoi le psalmiste dit (1): *Mes yeux sont levés vers le Seigneur, et c'est lui qui délivrera mes pieds des piéges tendus.*

Remarquez que pour conduire ses pieds avec sûreté parmi des chemins semés de piéges, au lieu de baisser ses yeux pour examiner tous ses pas, il lève au contraire ses yeux vers le Seigneur. C'est que nous ne veillons jamais si bien sur nous que quand nous marchons avec Dieu présent à nos yeux, comme Dieu l'avoit ordonné à Abraham. Et en effet à quoi doit aboutir toute notre vigilance? A suivre pas à pas la volonté de Dieu. Qui s'y conforme en tout, veille sur soi et se sanctifie en tout.

Si donc nous ne perdions jamais la présence de Dieu, jamais nous ne cesserions de veiller sur nous-mêmes, mais d'une vigilance simple, amoureuse,

(1) Ps. 24, v. 15.

tranquille et désintéressée : au lieu que cette autre vigilance qu'on cherche pour s'assurer est âpre, inquiète et pleine d'intérêt. Ce n'est pas à notre propre lumière, mais à celle de Dieu, qu'il nous faut marcher. On ne peut voir la sainteté de Dieu sans avoir horreur de ses moindres infidélités. On ne laisse pas d'ajouter à la présence de Dieu et au recueillement les examens de conscience, suivant le besoin qu'on en a, pour ne se relâcher point, et pour faciliter les confessions qu'on a à faire : mais ces examens se font de plus en plus, d'une manière simple, facile et éloignée de tout retour inquiet sur soi. On s'examine, non pour son intérêt propre, mais pour se conformer aux avis qu'on prend, et pour accomplir la volonté de Dieu.

Au surplus on s'abandonne entre ses mains, et on est aussi aise de se savoir dans les mains de Dieu qu'on seroit fâché d'être dans les siennes propres. On ne veut rien voir de tout ce qu'il lui plaît de cacher. Comme on l'aime infiniment plus qu'on ne s'aime soi-même, on se sacrifie à son bon plaisir sans condition ; on ne songe qu'à l'aimer et qu'à s'oublier. Celui qui perd ainsi généreusement son âme, la retrouvera pour la vie éternelle.

XX. *Que l'esprit de Dieu enseigne au dedans.*

Il est certain par l'écriture que (1) l'esprit de Dieu habite au dedans de nous, qu'il y agit, qu'il y prie

(1) Rom. c. 8; et Jean, c. 14.

sans cesse, qu'il y gémit, qu'il y désire, qu'il y demande ce que nous ne savons pas nous-mêmes demander; qu'il nous pousse, nous anime, nous parle dans le silence, nous suggère toute vérité, et nous unit tellement à lui que nous ne sommes plus qu'un (1) *même esprit avec Dieu*. Voilà ce que la foi nous apprend; voilà ce que les docteurs les plus éloignés de la vie intérieure ne peuvent s'empêcher de reconnoître. Cependant, malgré ces principes, ils tendent toujours à supposer dans la pratique que la loi extérieure, ou tout au plus une certaine lumière de doctrine et de raisonnement, nous éclaire au dedans de nous-mêmes, et qu'ensuite c'est notre raison qui agit par elle-même sur cette instruction. On ne compte point assez sur le docteur intérieur, qui est le Saint-Esprit, et qui fait tout en nous. Il est l'âme de notre âme: nous ne saurions former ni pensée ni désir que par lui. Hélas! quel est donc notre aveuglement! Nous comptons comme si nous étions seuls dans ce sanctuaire intérieur: et tout au contraire Dieu y est plus intimement que nous n'y sommes nous-mêmes.

Vous me direz peut-être: Est-ce que nous sommes inspirés? Oui, sans doute; mais non pas comme les prophètes et les apôtres. Sans l'inspiration actuelle de l'esprit de grâce nous ne pouvons ni faire, ni vouloir, ni croire aucun bien. Nous sommes donc toujours inspirés; mais nous étouffons sans cesse cette inspiration. Dieu ne cesse point de parler; mais le bruit

(1) I Cor. 6, v. 17.

des créatures au dehors et de nos passions au dedans nous étourdit et nous empêche de l'entendre. Il faut faire taire toute créature, il faut se faire taire soi-même, pour écouter dans ce profond silence de toute l'âme cette voix ineffable de l'époux. Il faut prêter l'oreille; car c'est une voix douce et délicate, qui n'est entendue que de ceux qui n'entendent plus tout le reste. O qu'il est rare que l'âme se taise assez pour laisser parler Dieu! Le moindre murmure de nos vains désirs, ou d'un amour-propre attentif à soi, confond toutes les paroles de l'esprit de Dieu, On entend bien qu'il parle et qu'il demande quelque chose; mais on ne sait point ce qu'il dit, et souvent on est bien aise de ne le deviner pas. La moindre réserve, le moindre retour sur soi, la moindre crainte d'entendre trop clairement que Dieu demande plus qu'on ne lui veut donner, trouble cette parole intérieure. Faut-il donc s'étonner si tant de gens, même pieux, mais encore pleins d'amusemens, de vains désirs, de fausse sagesse, de confiance en leurs vertus, ne peuvent l'entendre, et regardent cette parole intérieure comme une chimère de fanatiques? Hélas! que veulent-ils donc dire avec leurs raisonnemens dédaigneux? A quoi serviroit la parole extérieure des pasteurs et même de l'écriture, s'il n'y avoit une parole intérieure du Saint-Esprit même qui donne à l'autre toute son efficacité? La parole extérieure, même de l'évangile, sans cette parole vivifiante et féconde de l'intérieur, ne seroit qu'un vain son. C'est *la lettre* (1) qui seule *tue*, et *l'esprit*

(1) I Cor. 3, v. 6.

seul peut nous *vivifier*. O verbe, ô parole éternelle et toute-puissante du Père, c'est vous qui parlez dans le fond des âmes! Cette parole, sortie de la bouche du Sauveur pendant les jours de sa vie mortelle, n'a eu tant de vertu et n'a produit tant de fruits sur la terre, qu'à cause qu'elle étoit animée par cette parole de vie qui est le Verbe même. De là vient que saint Pierre dit(1) : *A qui irons nous? vous avez les paroles de la vie éternelle.*

Ce n'est donc pas seulement la loi extérieure de l'évangile que Dieu nous montre intérieurement par la lumière de la raison et de la foi; c'est son esprit qui parle, qui nous touche, qui opère en nous et nous anime; en sorte que c'est cet esprit qui fait en nous et avec nous tout ce que nous faisons de bien, comme c'est notre âme qui anime notre corps et qui en règle les mouvemens.

Il est donc vrai que nous sommes sans cesse inspirés, et que nous ne vivons de la vie de la grâce qu'autant que nous avons cette inspiration intérieure. Mais, mon Dieu, peu de chrétiens la sentent; car il y en a bien peu qui ne l'anéantissent par leur dissipation volontaire ou par leur résistance.

Cette inspiration ne doit point nous persuader que nous soyons semblables aux prophètes. L'inspiration des prophètes étoit pleine de certitude pour les choses que Dieu leur découvroit ou leur commandoit de faire; c'étoit un mouvement extraordinaire, ou pour révéler les choses futures, ou pour faire des

(1) Jean, 6, v. 69.

miracles, ou pour agir avec toute l'autorité divine. Ici, tout au contraire, l'inspiration est sans lumière, sans certitude; elle se borne à nous insinuer l'obéissance, la patience, la douceur, l'humilité et toutes les autres vertus nécessaires à tout chrétien. Ce n'est point un mouvement divin pour prédire, pour changer les lois de la nature et pour commander aux hommes de la part de Dieu; c'est une simple invitation dans le fond de l'âme pour obéir, pour nous laisser détruire et anéantir selon les desseins de l'amour de Dieu. Cette inspiration, prise ainsi dans ses bornes et dans sa simplicité, ne renferme donc que la doctrine commune de toute l'église; elle n'a par elle-même, si l'imagination des hommes n'y ajoute rien, aucun piége de présomption ni d'illusion; au contraire, elle nous tient dans la main de Dieu sous la conduite de l'église, donnant tout à la grâce sans blesser notre liberté, et ne laissant rien ni à l'orgueil ni à l'imagination.

Ces principes posés, il faut reconnoître que Dieu *parle sans cesse en nous* (1). Il parle dans les pécheurs impénitens; mais ces pécheurs, étourdis par le bruit du monde et de leurs passions, ne peuvent l'entendre; sa parole leur est une fable. Il parle dans les pécheurs qui se convertissent : ceux-ci sentent les remords de leur conscience; et ces remords sont la voix de Dieu qui leur reproche intérieurement leurs vices. Quand ces pécheurs sont bien touchés, ils n'ont pas de peine à comprendre cette voix secrète; car c'est elle qui les pénètre si vivement. Elle est en eux ce *glaive*

(1) Imitation de Jésus-Christ, liv. III, chap. III, § 3.

tranchant(1) dont parle saint Paul ; il va *jusqu'à la division de l'âme d'avec elle-même.* Dieu se fait sentir, goûter, suivre : on entend cette douce voix qui porte jusqu'au fond du cœur un reproche tendre, et le cœur en est déchiré. Voilà la vraie et pure contrition. Dieu parle dans les personnes éclairées, savantes, et dont la vie, extérieurement régulière en tout, paroît ornée de beaucoup de vertus : mais souvent ces personnes, pleines d'elles-mêmes et de leurs lumières, s'écoutent trop pour écouter Dieu. On tourne tout en raisons : on se fait des principes de sagesse naturelle et des méthodes de prudence de tout ce qui nous viendroit infiniment mieux par le canal de la simplicité et de la docilité à l'esprit de Dieu. Ces personnes paroissent bonnes, quelquefois plus que les autres ; elles le sont même jusqu'à un certain point : mais c'est une bonté mélangée. On se possède, on veut toujours se posséder selon la mesure de la raison : on veut être toujours dans la main de son propre conseil ; on est fort et grand à ses propres yeux. O mon Dieu ! je vous rends grâces avec Jésus-Christ de ce que vous cachez vos secrets ineffables à ces grands, à ces sages(2), tandis que vous prenez plaisir à les révéler aux âmes foibles et petites ! Il n'y a que les enfans avec qui vous vous familiarisez sans réserve. Vous traitez les autres à leur mode. Ils veulent du savoir et des vertus hautes ; vous leur donnez des lumières éclatantes, et vous en faites des espèces de héros. Mais ce n'est pas là

(1) Hebr. 4, v. 12.
(2) Matth. 11, v. 25.

le meilleur partage. Il y a quelque chose de plus caché pour vos plus chers enfans : ceux-là reposent avec Jean sur votre poitrine. Pour ces grands, qui craignent toujours de se ployer et de s'appetisser, vous les laissez dans leur grandeur; vous les traitez selon leur gravité. Ils n'auront jamais vos caresses et vos familiarités : il faut être enfant et jouer sur vos genoux pour les mériter. J'ai souvent remarqué qu'un pécheur ignorant, grossier, qui commence à être touché vivement de l'amour de Dieu dans sa conversion, est plus disposé à entendre ce langage intérieur de l'esprit de grâce, que certaines personnes éclairées et savantes qui ont vieilli dans leur propre sagesse. Dieu, qui ne cherche qu'à se communiquer, ne sait, pour ainsi dire, où poser le pied dans ces âmes pleines d'elles-mêmes et trop nourries de leur sagesse et de leurs vertus : mais(1) *son entretien familier*, comme dit l'écriture, *est avec les simples*.

Où sont-ils ces simples? Je n'en vois guère. Dieu les voit; c'est en eux qu'il se plaît à habiter(2) : *Mon Père et moi*, dit Jésus-Christ, *nous y viendrons et nous y ferons notre demeure*. O qu'une âme livrée à la grâce sans retour sur soi, ne se comptant pour rien, et marchant sans mesure au gré du pur amour qui est le parfait guide, éprouve des choses que les sages ne peuvent ni éprouver ni comprendre! J'ai été sage (je l'ose dire) comme un autre; mais alors croyant tout voir, je ne voyois rien. J'allois tâton-

(1) Prov. 3, v. 32.
(2) Jean. 14, v. 23.

nant par une suite de raisonnemens ; mais la lumière ne luisoit point dans mes ténèbres. J'étois content de raisonner. Mais, hélas ! quand une fois on a fait taire tout ce qui est en nous pour écouter Dieu, on sait tout sans rien savoir, et on ne peut douter que jusque-là on n'ait ignoré tout ce qu'on s'imaginoit comprendre. Tout ce qu'on tenoit échappe, on ne s'en soucie plus : on n'a plus rien à soi ; on a tout perdu ; on s'est perdu soi-même. Il y a un je ne sais quoi qui dit au dedans, comme l'épouse du Cantique(1) : *Faites-moi entendre votre voix ; qu'elle sonne à mes oreilles.* O qu'elle est douce cette voix ! elle fait tressaillir toutes mes entrailles. Parlez, ô mon époux, et que nul autre que vous n'ose parler ! Taisez-vous, mon âme ; parlez, ô mon amour ! Je dis qu'alors *on sait tout sans rien savoir*. Ce n'est pas qu'on ait la présomption de croire qu'on possède en soi toute vérité. Non, non ; tout au contraire, on sent qu'on ne voit rien, qu'on ne peut rien, et qu'on n'est rien. On le sent et on en est ravi. Mais, dans cette désappropriation sans réserve, on trouve de moment à autre dans l'infini de Dieu tout ce qu'il faut selon le cours de sa providence. C'est là qu'on trouve le pain quotidien de vérité comme de toute autre chose, sans en faire provision. C'est alors que l'onction nous enseigne toute vérité en nous ôtant toute sagesse, toute gloire, tout intérêt, toute volonté propre, en nous tenant contens dans notre impuissance et au-dessous de toute créature, prêts à

(1) Cant. 2, v. 14.

céder aux derniers vers de la terre, prêts à confesser nos plus secrètes misères à la face de tous les hommes, craignant plus dans les fautes l'infidélité que le châtiment et la confusion. En cet état, dis-je, l'esprit nous enseigne toute vérité; car toute vérité est comprise éminemment dans ce sacrifice d'amour où l'âme s'ôte tout pour donner tout à Dieu. Voilà la manne qui, sans être chaque viande particulière, a le goût de toutes les viandes.

XXI. *Sur la prière du pharisien.*

Les publicains ou receveurs d'impôts étoient fort odieux au peuple juif, jaloux de sa liberté, et accoutumé à n'avoir pour roi que Dieu même ou des princes de la nation. Du temps de Jésus-Christ, ils étoient assujettis à la domination romaine, qu'ils supportoient impatiemment. Quand Jésus-Christ représente un publicain, il met devant les yeux de ceux qu'il instruit, ce qu'il y avoit de plus profane et de plus scandaleux. De là vient que Jésus-Christ met ensemble les femmes de mauvaise vie et les publicains.

Pour les pharisiens, c'étoit une secte d'hommes réformés, qui pratiquoient scrupuleusement jusqu'aux moindres circonstances marquées par la lettre de la loi. Leur vie étoit exemplaire et éclatante en vertus extérieures; mais ils étoient superbes, hautains, jaloux des premiers rangs et de l'autorité,

pleins d'eux-mêmes et de leurs bonnes œuvres, dédaigneux et critiques pour autrui, en un mot, aveuglés par la confiance en leur propre justice.

Jésus-Christ fait (1) une histoire qui représente ces deux caractères, pour montrer combien le pharisien est plus loin du vrai royaume de Dieu que le publicain qui est chargé d'iniquités. Le publicain déplore ses vices; le pharisien raconte ses vertus. Le publicain n'ose demander de grâces; le pharisien vante avec complaisance celles qu'il a reçues. Dieu se déclare pour le publicain. Il aime mieux le pécheur humble et confondu à la vue de sa misère, que le juste qui se complaît dans sa justice, et qui tire sa propre gloire des dons de Dieu. S'approprier les dons de Dieu, c'est les tourner contre Dieu même pour flatter son propre orgueil. O dons de Dieu, que vous êtes redoutables à une âme qui se cherche en elle-même! Elle tourne en poison l'aliment de vie éternelle : tout ce qui devroit la faire mourir à la vie d'Adam, ne sert qu'à entretenir cette vie. On nourrit l'amour-propre de bonnes œuvres et d'austérités; on se raconte à soi-même secrètement ses mortifications, ses victoires sur son goût, ses actions de justice, de patience, d'humilité, de désintéressement : on croit chercher dans toutes ces choses une consolation spirituelle; et on y cherche un appui pour se confier en soi-même et pour se rendre un témoignage avantageux de sa propre justice : on veut toujours être en état de se représen-

(1) Luc, 18, v. 10, 11.

ter à soi-même ce qu'on fait de bien. Quand ce témoignage intérieur échappe, on est désolé, troublé, consterné; on croit avoir tout perdu.

Ce témoignage sensible est l'appui des commençans, c'est le lait des âmes tendres et naissantes. Il faut qu'elles le sucent long-temps : il seroit dangereux de les sevrer. C'est à Dieu seul à retirer peu à peu ce goût, et à substituer le pain des forts. Mais quand une âme, depuis long-temps instruite et exercée dans le don de la foi, commence à ne sentir plus ce témoignage si doux et si consolant, elle doit demeurer tranquille dans l'épreuve, et ne se point tourmenter pour rappeler ce que Dieu éloigne d'elle. Alors il faut qu'elle s'endurcisse contre elle-même, et qu'elle soit contente, comme le publicain, de montrer sa misère à Dieu, osant à peine lever les yeux vers lui. C'est dans cet état que Dieu purifie d'autant plus l'âme, qu'il lui dérobe la vue de sa pureté.

L'âme est si infectée de l'amour-propre, qu'elle se salit toujours un peu par la vue de sa vertu; elle en prend toujours quelque chose pour elle-même : elle rend grâce à Dieu; mais elle se sait bon gré d'être plutôt qu'une autre, la personne sur qui découlent les dons célestes. Cette manière de s'approprier les grâces est très-subtile et très-imperceptible dans certaines âmes qui paroissent droites et simples : elles n'aperçoivent pas elles-mêmes le larcin qu'elles font. Ce larcin est d'autant plus mauvais, que c'est dérober le bien le plus pur, et qui excite par conséquent la jalousie de Dieu.

Ces âmes ne cessent de s'approprier leurs vertus que quand elles cessent de les voir et que tout semble leur échapper. Alors elles s'écrient, comme saint Pierre quand il s'enfonçoit dans les eaux : *Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons.* Elles ne trouvent plus rien en elles; tout manque. Il n'y a plus dans leur fonds que sujet de candamnation, d'horreur, de haine de soi-même, de sacrifice et d'abandon. En perdant ainsi cette propre justice pharisienne, on entre dans la vraie justice de Jésus-Christ, qu'on n'a garde de considérer comme la sienne propre.

Cette justice pharisienne est bien plus commune qu'on ne s'imagine. Le premier défaut de cette justice consistoit en ce que le pharisien la mettoit toute dans les œuvres extérieures, s'attachant superstitieusement à la rigueur de la lettre de la loi, pour l'observer de point en point sans en chercher l'esprit. Voilà précisément ce que font tant de chrétiens : on jeûne, on donne l'aumône, on fréquente les sacremens, on va à l'office de l'église, on prie même sans amour pour Dieu, sans détachement du monde, sans charité, sans humilité, sans renoncement à soi-même : on est content, pourvu qu'on ait devant soi un certain nombre de bonnes œuvres régulièrement faites. C'est être pharisien.

Le second défaut de la justice pharisienne, est celui que nous avons déjà marqué ; c'est qu'on veut s'appuyer sur cette justice comme sur sa propre force. Ce qui fait qu'elle console tant, c'est qu'elle donne un grand soutien à la nature. On prend plaisir à se voir juste, à se sentir fort, à se mirer dans

sa vertu comme une femme vaine se plaît à considérer sa beauté dans un miroir. L'attachement à cette vue de nos vertus les salit, nourrit notre amour-propre, et nous empêche de nous détacher de nous-mêmes. De là vient que tant d'âmes, d'ailleurs droites et pleines de bons désirs, ne font que tournoyer autour d'elles-mêmes sans avancer jamais vers Dieu. Sous prétexte de vouloir conserver ce témoignage intérieur, elles s'occupent toujours d'elles-mêmes avec complaisance ; elles craignent autant de se perdre de vue, que d'autres craindroient de s'écarter de Dieu ; elles veulent toujours voir un certain arrangement de vertus composées à leur mode ; elles veulent toujours goûter le plaisir d'être agréables à Dieu. Ainsi elles ne se nourrissent que d'un plaisir qui les amollit, et d'une superficie de vertus qui les remplit d'elles-mêmes.

Il faudroit les vider et non pas les remplir, les endurcir contre elles-mêmes et non pas les accoutumer à cette tendresse sensible qui n'a souvent rien de solide. Cette tendresse est pour elles ce que seroit le lait d'une nourrice pour un homme robuste de trente ans. Cette nourriture affoiblit et appetisse l'âme au lieu de la fortifier. De plus, c'est que ces âmes, trop dépendantes du goût sensible et du calme intérieur, sont en danger de perdre tout au premier orage qui s'élèvera : elles ne tiennent qu'au don sensible ; dès que le don sensible se retire, tout tombe sans ressource. Elles se découragent aussitôt que Dieu les éprouve ; elles n'ont mis aucune différence entre le goût sensible et Dieu : de là vient que quand

ce goût échappe, elles concluent que Dieu les abandonne. Aveugles, qui quittent l'oraison, comme dit sainte Thérèse, quand l'oraison commence à se purifier par l'épreuve et à devenir plus fructueuse! Une âme qui vit du pain sec de la tribulation, qui se trouve vide de tout bien, qui voit sans cesse sa pauvreté, son indignité et sa corruption, qui ne se lasse jamais de chercher Dieu, quoique Dieu semble la repousser, qui le cherche lui seul pour l'amour de lui-même sans se chercher soi-même en Dieu, est bien au-dessus d'une âme qui veut voir sa perfection, qui se trouble dès qu'elle la perd de vue, et qui veut toujours que Dieu la prévienne par de nouvelles caresses.

Suivons Dieu par la route obscure de la foi; perdons de vue tout ce qu'il voudra nous cacher; marchons, comme Abraham, sans savoir où tendent nos pas; ne comptons que sur notre misère et sur la miséricorde de Dieu seulement; allons droit, soyons simples, fidèles, n'hésitant jamais de sacrifier tout à Dieu. Mais gardons-nous bien de nous appuyer sur nos œuvres, ou sur nos sentimens, ou sur nos vertus. Allons toujours à Dieu, sans nous arrêter un moment pour retourner sur nous-mêmes avec complaisance ou avec inquiétude. Abandonnons-lui tout ce qui nous regarde, et songeons à le glorifier sans relâche dans tous les momens de notre vie.

XXII. *Sur les fautes journalières et le support de soi-même.*

Vous comprenez qu'il y a beaucoup de fautes qui sont volontaires, à divers degrés, quoiqu'on ne les fasse pas avec un propos délibéré de les faire pour manquer à Dieu. Souvent un ami reproche à son ami une faute dans laquelle cet ami n'a pas résolu expressément de le choquer, mais dans laquelle il s'est laissé aller quoiqu'il n'ignorât pas qu'il le choqueroit. C'est ainsi que Dieu nous reproche ces sortes de fautes. Elles sont volontaires; car, encore qu'on ne les fasse pas avec réflexion, on les fait néanmoins avec liberté et avec une certaine lumière intime de conscience qui suffiroit au moins pour douter et pour suspendre l'action.

Voilà les fautes que font souvent les bonnes âmes. Pour les fautes de propos délibéré, il est bien extraordinaire qu'on y tombe quand on s'est entièrement donné à Dieu.

Les petites fautes deviennent grandes et monstrueuses à nos yeux, à mesure que la pure lumière de Dieu croît en nous, comme vous voyez que le soleil, à mesure qu'il se lève, nous découvre la grandeur des objets que nous ne faisions qu'entrevoir confusément pendant la nuit. Comptez que, dans l'accroissement de la lumière intérieure, vous verrez les imperfections que vous avez vues jusqu'ici,

comme bien plus grandes et plus malignes dans leur fonds que vous ne les voyiez jusqu'à présent; et que de plus vous verrez sortir en foule de votre cœur beaucoup d'autres misères que vous n'auriez jamais pu soupçonner d'y trouver. Vous y trouverez les foiblesses dont vous aurez besoin pour perdre toute confiance en votre force; mais cette expérience, loin de vous décourager, servira à vous arracher toute confiance propre, et à démolir rez pied rez terre tout l'édifice de l'orgueil. Rien ne marque tant le solide avancement d'une âme que cette vue de ses misères sans trouble et sans découragement..

Une règle importante, c'est de s'abstenir d'une faute toutes les fois qu'on l'aperçoit avant que de la faire, et d'en porter courageusement l'humiliation si on ne l'aperçoit qu'après l'avoir commise.

Si on l'aperçoit avant que de la faire, il faut bien se garder de résister à l'esprit de Dieu qui avertit intérieurement et qu'on éteindroit. Il est délicat, il est jaloux; il veut être écouté et suivi; et si on le contriste, il se retire; la moindre résistance lui est une injure; il faut que tout lui cède dès qu'il se fait sentir. Les fautes de précipitation ou de fragilité ne sont rien en comparaison de celles où l'on se rend sourd à la voix secrète du Saint-Esprit qui commence à parler dans le fond du cœur.

Pour les fautes qu'on n'aperçoit qu'après qu'elles sont commises, l'inquiétude et le dépit de l'amour-propre ne les raccommoderont jamais; au contraire ce dépit n'est qu'une impatience de l'orgueil à la vue de ce qui le confond. L'unique usage à faire de

ces fautes est donc de s'en humilier en paix : je dis en paix, parce que ce n'est point s'humilier que de prendre l'humiliation avec chagrin et à contre-cœur. Il faut condamner ses fautes, en gémir, en faire pénitence selon l'état de l'âme, sans chercher l'adoucissement d'aucune excuse, et se voir soi-même devant Dieu dans cet état de confusion, sans s'aigrir contre soi-même et sans se décourager, mais profitant en paix de l'humiliation de sa faute. Ainsi l'on tire du serpent même, le remède pour se guérir du venin de sa morsure : la confusion du péché, quand elle est reçue dans une âme qui ne la supporte point impatiemment, est le remède contre le péché mortel : mais ce n'est pas être humble que de se soulever contre l'humiliation.

Souvent ce que nous offrons à Dieu n'est point ce qu'il veut le plus de nous. Ce qu'il veut le plus, c'est ce que nous voulons le moins lui donner, et que nous craignons qu'il ne nous demande; c'est cet Isaac, fils unique, fils bien-aimé, qu'il veut qu'on immole sans compassion : tout le reste n'est rien à ses yeux; et il permet que tout le reste se fasse d'une manière pénible et infructueuse, parce que sa bénédiction n'est point dans le travail d'une âme partagée : il veut tout, et jusque-là point de repos (1). *Qui est-ce*, dit l'écriture, *qui a résisté à Dieu et qui a pu être en paix?* Voulez-vous y être et engager Dieu à bénir vos travaux? ne réservez rien ; coupez jusqu'au vif; brûlez ; n'épargnez rien, et le Dieu de paix sera avec vous. Quelle con-

(1) Job. 9, v. 4.

solation, quelle liberté, quelle force, quel élargissement de cœur, quel accroissement de grâce quand on ne laisse plus rien entre Dieu et soi, et qu'on a fait sans hésiter les derniers sacrifices !

L'intégrité des confessions passées consiste, non à n'avoir rien omis de ses fautes, mais seulement à s'être accusé ingénument de toutes celles qu'on connoissoit. Alors l'on n'avoit pas la lumière de découvrir dans son fonds beaucoup de mouvemens de la nature maligne et dépravée qui commence à se développer. A mesure que la pure lumière croît, on se trouve plus corrompu qu'on ne croyoit ; on est tout étonné de son aveuglement passé, et on voit sortir du fond de son cœur, comme d'une caverne profonde, une infinité de sentimens honteux, semblables à des reptiles sales et pleins de venin : on n'auroit jamais cru les porter dans son sein, et on a horreur de soi-même à mesure qu'on les voit sortir.

Il ne faut ni s'étonner, ni se décourager. Ce n'est pas que nous soyons plus méchans que nous l'étions ; au contraire nous le sommes moins : mais tandis que nos maux diminuent, la lumière qui nous les montre augmente, et nous sommes saisis d'horreur. Mais remarquons, pour notre consolation, que nous n'apercevons nos maux que quand nous commençons à en guérir. Quand nous sommes privés de tout principe de guérison, nous ne sentons point le fond de notre mal ; c'est l'état d'aveuglement, de présomption et d'insensibilité où l'on est livré à soi-même : on se laisse aller au torrent ; on n'en sent point la rapidité : mais elle commence

à se faire sentir à mesure qu'on commence à se roidir plus ou moins contre elle. Il ne faut ni se flatter, ni s'impatienter contre soi-même sur la correction de ses fautes.

Quand on vous demande quelque chose qui paroît impossible à la nature, dites en vous-même : Rien n'est impossible à Dieu.

Il ne faut point se décourager, ni par l'expérience de notre foiblesse, ni par le dégoût d'une vie agitée où notre état nous engage. C'est une miséricorde de Dieu de gémir de cette agitation ; et le gémissement est le contre-poison qui empêche notre cœur d'être corrompu. Le découragement n'est pas un état humble ; c'est au contraire un dépit et un désespoir d'un orgueil lâche : rien n'est si mauvais. Soit que nous bronchions, soit même que nous tombions, ne songeons qu'à nous relever et à reprendre notre course : toutes nos fautes nous sont utiles, pourvu qu'en nous ôtant une maudite confiance en nous-mêmes, elles ne nous ôtent point l'humble et salutaire confiance en Dieu.

Les répugnances que nous sentons pour nos devoirs viennent sans doute d'imperfections. Si nous étions parfaits, nous aimerions tout ce qui est de l'ordre de Dieu ; mais puisque nous naissons corrompus et d'un naturel révolté contre les règles, louons Dieu qui sait tirer le bien du mal, et qui se sert de notre répugnance pour nous faire pratiquer diverses vertus. L'ouvrage de la grâce, comme remarque sainte Thérèse, ne s'avance pas toujours régulièrement comme celui de la nature.

Il n'est pas surprenant que l'amour de sa personne se fasse sentir dans son cœur : on n'est pétri que de complaisance vaine en soi-même et de passion pour réussir en tout. Il ne faut point se troubler et se décourager pour éprouver en soi ses misères, qui renaissent à tout moment et qui fourmillent dans le cœur : il n'y a qu'à n'y avoir aucun égard, qu'à se tourner paisiblement vers Dieu, et qu'à lui sacrifier toutes ces frivoles inclinations.

Qu'il est honteux à une âme faite pour Dieu d'avoir tant de penchant à être idolâtre de soi-même ! Il faut s'en humilier, se défier de soi, se servir de cette pente malheureuse pour se mépriser davantage, enfin s'exécuter généreusement et courageusement dans tout ce que l'esprit de Dieu demande de nous.

Ne vous découragez de rien ; supportez-vous vous-même avec humilité dans vos inégalités, dans vos foiblesses et dans vos peines : bénissez Dieu d'aussi bon cœur des progrès que les autres feront dans la vertu, que si vous les faisiez vous-même : ne vous troublez point des agitations de l'amour-propre ; laissez-les passer sans daigner les observer.

Vous faites, en vous impatientant de ressentir cette peine que vous avez honte de sentir, ce que feroit un orfévre inconsidéré qui, voyant son or fondu dans le creuset, le jetteroit croyant tout perdu. Autant cette peine seroit mauvaise, si vous l'entreteniez volontairement, autant vous sera-t-elle utile si vous la soutenez avec fidélité sans vous décourager. Craignez souverainement de déplaire à

Dieu de propos délibéré. Les fautes légères, et dans lesquelles on tombe par légèreté, quoique faciles à réparer, ne laisseroient pas de refroidir beaucoup la charité si elles devenoient habituelles, si elles séjournoient dans notre cœur selon cette parole du Saint-Esprit (1) : *Les mouches qui meurent dans le baume en corrompent la suavité.*

Purifiez donc soigneusement votre conscience de toutes les fautes de la journée : ne laissez jamais séjourner le péché dans votre cœur ; quelque petit qu'il soit, il obscurcit la lumière de la grâce, il appesantit l'âme, il empêche toujours un peu le fréquent commerce qu'une âme doit entretenir avec Jésus-Christ ; et par la suite l'on devient tiède, on oublie davantage Dieu, et on est plus sensible aux créatures. Une âme pure, au contraire, qui s'humilie et se relève promptement après les moindres fautes, est toujours fervente et droite.

Dieu ne nous fait sentir notre foiblesse que pour nous donner sa force : tout ce qui est involontaire ne doit point nous troubler ; le principal est de n'agir jamais contre la lumière intérieure, et de vouloir aller aussi loin que Dieu veut nous conduire.

XXIII. *Sur la fidélité dans les petites choses.*

Saint François de Sales dit qu'il en est des grandes vertus et des petites fidélités comme du sel et du

(1) Eccl. 10, v. 1.

sucre : le sucre a un goût plus exquis, mais il n'est pas d'un si fréquent usage; au contraire le sel entre dans tous les alimens nécessaires à la vie. Les grandes vertus sont rares; l'occasion n'en vient guère : quand elle se présente on y est préparé par tout ce qui précède, on s'y excite par la grandeur du sacrifice, on y est soutenu, ou par l'éclat de l'action que l'on fait aux yeux des autres, ou par la complaisance qu'on a en soi-même dans un effort qu'on trouve extraordinaire. Les petites occasions sont imprévues, elles reviennent à tout moment, elles nous mettent sans cesse aux prises avec notre orgueil, notre paresse; notre hauteur, notre promptitude et notre chagrin; elles vont à rompre notre volonté en tout et à ne nous laisser aucune réserve. Si on veut y être fidèle, la nature n'a jamais le temps de respirer, et il faut qu'elle meure à toutes ses inclinations. On aimeroit cent fois mieux faire à Dieu certains grands sacrifices, quoique violens et douloureux, à condition de se dédommager par la liberté de suivre ses goûts et ses habitudes dans tous les petits détails. Ce n'est pourtant que par la fidélité dans les petites choses que la grâce du véritable amour se soutient et se distingue des ferveurs passagères de la nature.

Il en est de la piété comme de l'économie pour les biens temporels : si on n'y prend garde de près, on se ruine plus en faux frais qu'en gros articles de dépense. Quiconque sait mettre à profit pour le spirituel comme pour le temporel les petites choses, amasse de grands biens. Toutes les choses qui sont grandes, ne le sont que par l'assemblage des petites

qu'on recueille soigneusement. Qui ne laisse rien perdre s'enrichira bientôt.

D'ailleurs, considérez que Dieu ne cherche pas tant nos actions que le motif d'amour qui les fait faire, et la souplesse qu'il exige de notre volonté. Les hommes ne jugent presque nos actions que par le dehors : Dieu compte pour rien dans nos actions tout ce qui éclate le plus aux yeux des hommes. Ce qu'il veut, c'est une intention pure, c'est une volonté prête à tout et souple dans ses mains, c'est un sincère détachement de soi-même. Tout cela s'exerce plus fréquemment, avec moins de danger pour l'orgueil, et d'une manière qui nous éprouve plus rigoureusement dans les occasions communes que dans les extraordinaires. Quelquefois même on tient plus à une bagatelle qu'à un grand intérêt ; on aura plus de répugnance à s'arracher à un amusement, qu'à faire une aumône d'une très-grande somme.

On se trompe d'autant plus aisément sur les petites choses, qu'on les croit plus innocentes et qu'on s'imagine y être moins attaché. Cependant, quand Dieu nous les ôte, nous pouvons facilement reconnoître, par la douleur de la privation, combien l'attachement et l'usage étoient excessifs et inexcusables. D'ailleurs, si on néglige les petites choses, on scandalise à toute heure sa famille, son domestique et tout le public. Les hommes ne peuvent s'imaginer que notre piété soit de bonne foi, quand notre conduite paroît en détail lâche et irrégulière. Quelle apparence de croire que nous ferions sans hésiter les plus grands sacrifices, pendant que nous suc-

combons dès qu'il est question des plus petits ?

Mais ce qu'il y a de plus dangereux c'est que l'âme, par la négligence des petites choses, s'accoutume à l'infidélité. Elle contriste le Saint-Esprit, elle se laisse à elle-même, elle compte pour rien de manquer à Dieu. Au contraire le vrai amour ne voit rien de petit ; tout ce qui peut plaire ou déplaire à Dieu lui paroît toujours grand. Ce n'est pas que le vrai amour jette l'âme dans la gêne et dans le scrupule, mais c'est qu'il ne met point de bornes à sa fidélité. Il agit simplement avec Dieu ; et comme il ne s'embarrasse point des choses que Dieu ne lui demande pas, il ne veut aussi jamais hésiter un seul instant sur celles que Dieu lui demande, soit grandes, soit petites. Ainsi ce n'est point par gêne qu'on devient alors fidèle et exact dans les moindres choses, c'est par un sentiment d'amour qui est exempt des réflexions et des craintes des âmes inquiètes et scrupuleuses. On est comme entraîné par l'amour de Dieu : on ne veut faire que ce qu'on fait, et on ne veut rien de tout ce qu'on ne fait pas. En même temps que Dieu, jaloux, presse l'âme, la pousse sans relâche sur les moindres détails et semble lui ôter toute liberté, elle se trouve au large et elle jouit d'une profonde paix en lui. O qu'elle est heureuse !

Au reste les personnes qui ont naturellement moins d'exactitude sont celles qui doivent se faire une loi plus inviolable sur les petites choses. On est tenté de les mépriser ; on a l'habitude de les compter pour rien ; on n'en considère point assez la con-

séquence ; on ne se représente point assez le progrès insensible que font les passions ; on oublie même les expériences les plus funestes qu'on en a faites. On aime mieux se promettre de soi une fermeté imaginaire, et se fier à son courage, tant de fois trompeur, que de s'assujettir à une fidélité continuelle. C'est un rien, dit-on. Oui, c'est un rien, mais un rien qui est tout pour vous ; un rien que vous aimez jusqu'à le refuser à Dieu ; un rien que vous méprisez en parole pour avoir un prétexte de le refuser : mais dans le fond c'est un rien que vous réservez contre Dieu et qui vous perdra. Ce n'est point élévation d'esprit que de mépriser les petites choses ; c'est au contraire par des vues trop bornées qu'on regarde comme petit ce qui a des conséquences si étendues. Plus on a de peine à se précautionner sur les petites choses, plus il faut y craindre la négligence ; se défier de soi-même, et poser des barrières invincibles entre soi et le relâchement : (1) *Qui spernit modica, paulatim decidet.*

Enfin jugez-vous par vous-même. Vous accommoderiez-vous d'un ami qui vous devroit tout, et qui, voulant bien par devoir vous servir dans ces occasions rares qu'on nomme grandes, ne voudroit s'assujettir à avoir pour vous ni complaisance ni égard dans le commerce de la vie ?

Ne craignez point cette attention continuelle aux petites choses. D'abord il faut du courage : mais c'est une pénitence que vous méritez, dont vous avez besoin,

(1) Eccl. 19. v. 1.

qui fera votre paix et votre sûreté; hors de là, rien que trouble et rechute. Dieu vous rendra peu à peu cet état doux et facile. Le vrai amour est attentif sans gêne et sans contention d'esprit.

XXIV. *Des mouvemens passagers; de la fidélité et de la simplicité.*

Toutes les fois qu'on aperçoit un mouvement de hauteur, de vaine complaisance, de confiance en soi-même, de désir de suivre son inclination contre la règle, de chercher son propre goût d'impatience contre les foiblesses d'autrui ou contre les ennuis de son état, il faut laisser tomber toutes ces choses comme une pierre au fond de la mer, se recueillir devant Dieu, et attendre à agir jusqu'à ce qu'on soit dans la disposition où le recueillement doit mettre. Que si la dissipation des affaires ou la vivacité de l'imagination empêche l'âme de se recueillir d'une manière facile, douce et sensible, il faut au moins tâcher de se calmer par la droiture de la volonté et par le désir du recueillement. Alors la volonté de ce recueillement est une espèce de recueillement qui suffit pour dépouiller l'âme de sa volonté propre, et pour la rendre souple dans la main de Dieu.

Que s'il vous échappe dans votre promptitude quelque mouvement trop naturel et qui soit de cette propriété maligne dont nous parlons, ne vous découragez pas; suivez toujours votre chemin; portez en

paix devant Dieu l'humiliation de votre faute, sans vous laisser retarder dans votre course par le dépit très-cuisant que l'amour-propre vous fait ressentir de votre foiblesse. Allez toujours avec confiance sans vous laisser troubler par les chagrins d'un orgueil délicat qui ne peut souffrir de se voir imparfait. Votre faute servira, par cette confusion intérieure, à vous faire mourir à vous-même et à vous anéantir devant lui.

La meilleure manière de réparer cette faute est de mourir aux sensibilités de l'amour-propre, sans retardement au cours de la grâce, qu'on avoit un peu interrompu par cette infidélité passagère.

§. Le principal est de renoncer à votre propre sagesse par une conduite simple, et d'être prêt à sacrifier la faveur, l'estime et l'approbation publique, toutes les fois que la conduite de Dieu sur vous vous y engagera.

Ce n'est pas qu'il faille se mêler des choses dont Dieu ne nous charge pas, ni nous commettre inutilement en disant les vérités que les personnes bien intentionnées ne sont pas encore capables de porter.

Il faut suivre Dieu et ne le prévenir jamais. Aussi quand il donne le signal, il faut tout quitter et tout hasarder pour le suivre. Hésiter, retarder, s'amollir, affoiblir ce qu'il veut qu'on fasse, craindre de s'exposer trop, vouloir se mettre à l'abri de tous les dégoûts et des contradictions, chercher des raisons plausibles pour se dispenser de faire de certains biens difficiles et épineux, quand on est convaincu en sa conscience que Dieu les attend de nous, et qu'il nous a mis en

état de les accomplir; voilà ce qui seroit se reprendre soi-même après s'être donné sans réserve à Dieu.

Je le prie de vous préserver de cette infidélité. Rien n'est si terrible que de résister intérieurement à Dieu; c'est le péché *contre le Saint-Esprit*, dont Jésus-Christ nous assure qu'il *ne sera pardonné ni en ce monde ni en l'autre* (1).

Les autres fautes que vous ferez dans la simplicité de votre bonne intention se tourneront à profit pour vous, en vous humiliant et en vous rendant plus petit à vos propres yeux. Mais pour les fautes de résistance à l'esprit de Dieu par une hauteur et par une sagesse mondaine, qui ne marcheroit pas avec un courage assez simple, et qui voudroit trop se ménager dans l'accomplissement de l'œuvre de Dieu, c'est ce qui éteindroit insensiblement l'esprit de grâce dans votre cœur. Dieu, jaloux et rebuté après tant de grâces, se retireroit et vous livreroit à vous-même : vous ne feriez plus que tournoyer dans une espèce de cercle au lieu d'avancer à grands pas dans le droit chemin : vous languiriez dans la vie intérieure et ne feriez que diminuer, sans que vous puissiez presque vous dire à vous-même la cause sûre et profonde de votre mal.

§. Dieu vous a donné une ingénuité et une candeur qui lui plaît sans doute beaucoup : c'est sur ce fondement qu'il veut bâtir cet édifice.

Il veut de vous une simplicité qui sera d'autant plus sa sagesse, que ce ne sera point la vôtre. Il vous veut petit à vos yeux, et souple dans ses mains comme un enfant. C'est cette enfance, si contraire à l'esprit de

(1) Matth. 12, v. 32.

l'homme et si recommandée dans l'évangile, que Dieu veut mettre dans votre cœur, malgré la contagion qui règne dans le monde où elle est si inconnue et si méprisée.

C'est même par cette simplicité et cette petitesse qu'il veut guérir en vous tout reste de sagesse hautaine et défiante. Vous devez dire comme David (1) : *Je serai encore plus simple, plus vil et plus petit que je ne l'ai été* depuis le moment que je me suis donné à Dieu.

Pourvu que vous soyez fidèle à lire assez pour nourrir votre cœur et pour vous instruire, que vous vous recueilliez de temps en temps en certains momens dérobés de la journée, qu'enfin vous ayez des temps réglés pour être avec Dieu, vous verrez assez tout ce que vous aurez à faire pour la pratique de toutes les vertus; les choses se présenteront à vous comme d'elles-mêmes. Si vous êtes simple en la présence de Dieu, il ne vous laissera guère douter.

Mais ce qui peut vous distraire et arrêter les grâces que Dieu verse sur vous comme un torrent, c'est que vous craigniez d'aller trop loin dans le bien, et que vous ne laissiez pas assez faire Dieu aux dépens de votre sagesse.

Surtout ne lui donnez aucunes bornes. Il ne s'agit pas d'entreprendre de grandes choses, que Dieu ne demande peut-être point de vous en la manière que vous le concevriez, mais de suivre sans empressement, sans précipitation et sans mouvemens propres, les ouvertures que Dieu vous donnera de moment à autre pour déboucher les cœurs de vos amis et pour

(1) II Rois, 6, v. 22.

leur montrer ce qu'ils doivent à Dieu dans leurs états.

C'est un ouvrage de patience, de foi et d'attention continuelle : il y faut une merveilleuse discrétion ; et il faut bien se garder de suivre là-dessus un certain zèle qui s'échauffe inconsidérément. Mais cette discrétion si nécessaire n'est pas celle qu'on s'imagine : c'est une discrétion qui ne va point, comme celle du monde, à prendre ses mesures avec soi-même, mais seulement à attendre toujours le moment de Dieu, et à tenir sans cesse les yeux sur lui pour ne nous mouvoir qu'à mesure qu'il nous pousse par les ouvertures que sa providence fournit au dehors, et par les lumières qu'il nous communique au dedans.

Il ne demande donc pas que vous vous excitiez jamais avec inquiétude ; au contraire, que vous soyez dans une situation tranquille, mais sans résistance ; en sorte que rien ne vous arrête ni ne vous retarde, quand Dieu voudra agir par vous.

Je le prie de répandre sur vous la grâce de l'enfance de Jésus avec la paix, la confiance et la joie du Saint-Esprit.

XXV. *Qu'il ne faut juger des vertus ni des vices de soi ou d'autrui selon le goût humain.*

On n'a point encore assez approfondi la misère des hommes en général, ni la sienne en particulier, quand on est encore surpris de la foiblesse et de la corruption des hommes. Si on n'attendoit aucun bien des

hommes, aucun mal ne nous étonneroit. Notre étonnement vient donc du mécompte d'avoir compté l'humanité entière pour quelque chose, au lieu qu'elle n'est rien et pis que rien. L'arbre ne doit point surprendre quand il porte ses fruits. Mais on doit admirer Jésus-Christ, en qui nous sommes entés, comme dit saint Paul, lorsque nous autres sauvageons nous portons en lui, à la place de nos fruits amers, les plus doux fruits de la vertu.

Désabusez-vous de toute vertu humaine qui est empoisonnée de complaisance et de confiance en soi-même (1). *Ce qui est haut aux yeux des hommes*, dit le Saint-Esprit, *est une abomination devant Dieu.* C'est une idolâtrie intérieure dans tous les momens de la vie. Cette idolâtrie, quoique couverte de l'éclat des vertus, est plus horrible que beaucoup d'autres péchés que l'on croit plus énormes. Il n'y a qu'une seule vérité et qu'une seule manière de bien juger, qui est de juger comme Dieu même. Des péchés commis par foiblesse, par emportement ou par ignorance, irritent moins Dieu que les vertus qu'une âme pleine d'elle-même exerce pour rapporter tout à sa propre excellence comme à sa seule divinité; car c'est le renversement total de tout le dessein de Dieu dans la création. Cessons de juger des vertus et des vices par notre goût, que l'amour-propre a rendu dépravé, et par nos fausses vues de grandeur. Il n'y a rien de grand que ce qui se fait bien petit devant l'unique et souveraine grandeur. Vous tendez au grand par la pente de votre cœur et par l'habitude d'y tendre: mais Dieu

(1) Luc, 16, v. 15.

veut vous rabaisser et vous rapetisser dans sa main. Laissez-le faire.

Pour les gens qui cherchent Dieu, ils sont et demeurent souvent pleins de misères : non que Dieu autorise leurs imperfections, mais parce que leurs imperfections les arrêtent et les empêchent d'aller à Dieu par le plus court chemin. Ils ne peuvent aller vite ; car ils sont trop chargés et d'eux-mêmes et de tout ce grand attirail de choses superflues qu'ils rapportent à eux avec tant d'empressement et de jalousie. Les uns croient aller droit, usant toujours de certains petits détours pour parvenir à leurs fins qui leur semblent permises. Les autres ignorent leur propre cœur, jusqu'à s'imaginer qu'ils ne tiennent plus à rien quoiqu'ils tiennent encore à tout, et que le moindre intérêt ou la moindre prévention les surmonte.

On se flatte sur ses raisons dans le temps qu'on croit peser celles d'autrui au poids du sanctuaire ; et par-là on devient injuste, ne parlant que de justice et de bonne foi. On se prévient contre les gens dont on est jaloux ; la jalousie, cachée dans les derniers replis du cœur, exagère les moindres défauts : on en est plein, on ne peut s'en taire, on s'échappe malgré soi à laisser entrevoir son dégoût et son mépris. De là viennent les critiques déguisées et les mauvais offices qu'on rend sans penser à les rendre.

Le cœur, rétréci par l'intérêt propre, se trompe lui-même pour se permettre ce qui lui convient : il est foible, incertain, timide, prêt à ramper, à flatter,

à encenser pour obtenir. Il est si occupé de lui qu'il ne lui reste ni temps, ni pensée, ni sentiment pour le prochain. De temps en temps la crainte de Dieu le trouble dans sa fausse paix et le force de se donner à autrui; mais il ne s'y donne que par crainte et malgré lui. C'est une impulsion étrangère, passagère et violente : on retombe bientôt au fond de soi-même où l'on redevient son tout et son dieu même : tout pour soi ou pour ce qui s'y rapporte, et le reste du monde entier n'est rien. On ne veut être ni ambitieux, ni avare, ni injuste, ni traître : mais ce n'est point l'amour de Dieu en eux qui rend permanentes et fixes toutes les vertus contraires à ces vices; c'est au contraire une crainte étrangère qui vient par accès inégaux, et qui suspend tous ces vices propres à l'âme attachée à elle-même.

Voilà de quoi je me plains tant; voilà ce qui me fait tant désirer une piété de pure foi et de mort sans réserve, qui arrache l'âme à elle-même sans espérance d'aucun retour.

On trouve cette perfection trop haute et impraticable. Eh bien! qu'on retombe donc dans cet amour-propre qui craint Dieu seulement pour soi, et qui va toujours tombant et se relevant avec lâcheté jusqu'à la fin de la vie. Tandis qu'on s'aime tant, on ne peut être que plein de misères : on fait meilleure mine que les autres quand on est plus glorieux et plus délicat dans sa gloire; mais ces dehors n'ont aucun véritable soutien. C'est cette dévotion mélangée d'amour-propre qui infecte; c'est elle qui scandalise le monde et que Dieu même vomit. Quand

est-ce que nous la vomirons aussi et que nous irons jusqu'à la source du mal?

Quand on pousse la piété jusque-là, les gens sont effrayés et trouvent qu'elle va trop loin. Quand elle ne va point jusque-là, elle est molle, jalouse, délicate, intéressée. Peu de personnes ont assez de courage et de fidélité pour se perdre, s'oublier et s'anéantir elles-mêmes; par conséquent peu de personnes font à la piété tout l'honneur qu'on devroit lui faire.

Il y a des fautes de promptitude et de fragilité que vous comprenez bien, qui ne sont pas incompatibles avec une piété sincère: mais vous ne comprenez pas aussi clairement que d'autres défauts, qui viennent de foiblesse, d'illusion, d'amour-propre et d'habitude, compatissent avec une véritable intention de plaire à Dieu. A la vérité cette intention n'est ni assez pure ni assez forte; mais quoique foible et imparfaite, elle est sincère dans ses bornes. On est avare, mais on ne voit point son avarice; elle est couverte de prétextes spécieux; elle s'appelle bon ordre, soin de ne rien perdre, prévoyance des besoins. On est envieux, mais on ne sent pas en soi cette passion basse et maligne qui se cache: elle n'oseroit paroître, car elle donneroit trop de confusion; elle se déguise, et quelquefois elle trompe bien plus la personne qui en est tourmentée que les autres qui l'examinent de près avec des yeux critiques. On est âpre, délicat, difficultueux, ombrageux sur les affaires: c'est l'intérêt qui fait tout cela; mais l'intérêt se pare de cent belles raisons. Écoutez-le, vous ne

finirez point ; il faudra lui avouer qu'il n'a point de tort. Je conclus qne les gens de bien, et vous-même comme les autres, sont pleins d'imperfections mélangées avec leur bonne volonté, parce que leur volonté, quoique bonne, est encore foible, partagée et retenue par les secrets ressorts de l'amour-propre.

Votre ardeur même contre les défauts d'autrui est un grand défaut. Ce dédain des misères d'autrui est une hauteur qui s'élève au-dessus de la bassesse du genre humain; au lieu que, pour la voir bien, il faudroit la voir de plain-pied. Mon Dieu! quand n'aurons-nous plus rien à voir ni chez nous ni chez les autres? Dieu tout bien; la créature tout mal. D'ailleurs les impressions passagères que vous prenez sont trop fortes. Vous les prenez vivement suivant les différentes occasions; au lieu que vous pourriez prendre de sang-froid certaines vües justes qui seroient fixes, qui conviendroient à tous les événemens particuliers, qui vous donneroient une clef générale de tous les détails, et qui ne seroient guère sujettes à changer.

Vous craignez de tomber dans le mépris de tout le genre humain. En un sens je voudrois que vous le méprisassiez tout entier autant qu'il est méprisable. Le seule lumière de Dieu peut, en croissant, vous donner cette pénétration de l'abîme du mal qui est dans tous les hommes. Mais en connoissant à fond tout ce mal, il faut connoître aussi le bien que Dieu y mêle. C'est ce mélange de bien et de mal qu'on a de la peine à se persuader. C'est le bon et le mauvais grain que (1) l'ennemi a mis ensemble. Les serviteurs

(1) Matth. 13, v. 25, 27, 29.

veulent les séparer; mais le père de famille s'écrie : *Laissez-les croître ensemble jusqu'au jour de la moisson.*

Le principal est de ne se point décourager à la vue d'un si triste spectacle, et de ne pousser pas la défiance trop loin. Les gens naturellement ouverts et confians se resserrent et se défient plus que d'autres quand ils se rebutent par expérience d'avoir de la confiance et de l'ouverture : ils sont comme les poltrons désespérés qui sont plus que vaillans. Vous avez beaucoup à vous précautionner de ce côté-là ; car, outre que la place où vous êtes fait passer en revue devant vous les misères de tout le genre humain, d'ailleurs l'envie, la jalousie, la témérité des jugemens et la malignité des mauvais offices empoisonnent une infinité de choses innocentes, et exagèrent sans pitié beaucoup de légères imperfections. Tout cela vient en foule attaquer votre patience, votre confiance et votre charité qui en sont fatiguées : mais tenez bon. Dieu s'est réservé de vrais serviteurs : s'ils ne font pas tout, ils font beaucoup par comparaison au reste du monde corrompu et par rapport à leur naturel. Ils reconnoissent leurs imperfections, ils s'en humilient, ils les combattent; ils s'en corrigent lentement à la vérité, mais enfin ils s'en corrigent : ils louent Dieu de ce qu'ils font; ils se condamnent de ce qu'ils ne font pas. Dieu s'en contente; contentez-vous-en.

Si vous trouvez, comme je le trouve, que Dieu devroit être mieux servi, aspirez donc sans bornes et sans mesure à ce culte de vérité, d'où tout ce qui ne se rapporte pas à Dieu est banni comme une infi-

délité et un intérêt propre. O si vous étiez dans ce bienheureux état, bien loin de supporter impatiemment ceux qui n'y seroient pas, l'étendue immense de votre cœur vous rendroit indulgent et compatissant pour toutes les foiblesses qui rétrécissent les cœurs intéressés. Plus on est parfait, plus on s'apprivoise avec l'imperfection. Les pharisiens ne pouvoient supporter les publicains et les femmes pécheresses, avec qui Jésus-Christ étoit avec tant de douceur et de bonté. Quand on ne tient plus à soi, on entre dans cette grandeur de Dieu que rien ne lasse ni ne rebute. Quand serez-vous dans cette liberté et cet élargissement de cœur? La délicatesse, la sensibilité, qu'on croit qui viennent d'un goût exquis de la vertu, viennent bien davantage du défaut d'étendue et de resserrement en soi-même. Qui n'est plus tant à soi, est en Dieu tout au prochain: qui est encore trop à soi, n'est ni à Dieu ni au prochain qu'avec une mesure courte, et courte à proportion de l'attachement qui reste encore à soi-même. Que la paix, la vérité, la simplicité, la liberté, la foi pure, l'amour sans intérêt, fassent de vous l'holocauste!

XXVI. *Sur l'utilité du silence et du recueillement.*

Vous devez travailler maintenant à vous taire autant que la bienséance du commerce vous le permettra.

Le silence fait la présence de Dieu, épargne beaucoup de paroles rudes et hautaines, enfin supprime un grand nombre de railleries ou de jugemens dangereux sur le prochain. Le silence humilie l'esprit et le détache peu-à peu du monde; il fait dans le cœur une espèce de solitude qui ressemble à celle que vous souhaitez: il suppléera à tout ce qui vous manque dans l'embarras où vous vous trouvez. Pourvu que vous ne parliez point inutilement, vous aurez bien des momens libres au milieu même des compagnies qui vous tiennent malgré vous.

Vous voudriez de la liberté pour prier Dieu; et Dieu, qui sait mieux ce qu'il vous faut que vous-même, vous donne de l'embarras et de la sujétion pour vous mortifier. La mortification qui vient de l'ordre de Dieu vous sera plus utile que la douceur de la prière qui seroit de votre choix et de votre goût. Vous savez bien qu'il ne faut point de retraite pour aimer Dieu : quand il vous donnera du temps, il faudra le prendre et en profiter : jusque-là demeurez en état de foi, bien persuadé que ce qu'il vous donne est le meilleur.

Élevez souvent votre cœur vers lui sans en laisser rien voir au dehors: ne parlez que pour le besoin; souffrez patiemment ce qui vient de travers. Comme vous savez la religion, Dieu vous traite selon votre besoin; et vous avez plus besoin d'être mortifié que de recevoir des lumières. L'unique chose que je crains pour vous en cet état est la dissipation: mais vous pouvez l'éviter par le silence. Si vous êtes fidèle à vous taire quand il n'est pas nécessaire de parler,

Dieu vous fera la grâce de ne vous point dissiper en parlant pour les vrais besoins.

Quand vous ne serez pas libre de vous réserver de grand temps, ne négligez point d'en ménager de courts; un demi-quart d'heure, pris avec ce ménagement et cette fidélité sur vos embarras, vous vaudra devant Dieu des heures entières que vous lui donneriez dans des temps plus libres. De plus, divers petits temps, ramassés dans la journée, ne laisseront pas de faire tous ensemble quelque chose de considérable; peut-être même en tirerez-vous cet avantage de vous rappeler plus fréquemment à Dieu, que si vous ne lui donniez qu'un certain temps réglé. Aimer, se taire, souffrir, agir contre son goût pour accomplir la volonté de Dieu, s'accommodant à celle du prochain; voilà votre partage : trop heureux de porter la croix que Dieu vous donne de ses propres mains dans le cours de sa providence !

Les pénitences que nous choisissons, ou que nous acceptons quand on nous les impose, ne font point mourir notre amour-propre comme celles que Dieu nous distribue chaque jour. Celles-ci n'ont rien où notre volonté propre puisse s'appuyer : et comme elles viennent immédiatement d'une Providence miséricordieuse, elles portent avec elles une grâce proportionnée à tous nos besoins. Il n'y a donc qu'à se livrer à Dieu chaque jour sans regarder plus loin : il nous porte entre ses bras comme une mère tendre porte son enfant. Croyons, espérons, aimons avec toute la simplicité des enfans; dans tous nos besoins, tournons nos regards tendres et pleins de confiance

vers le Père céleste. Voici ce qu'il dit dans ses écritures (1) : *Quand même une mère oublieroit son propre fils, le fruit de ses entrailles, pour moi, je ne vous oublierai jamais.*

XXVII. *Horreur des privations et de l'anéantissement entre les dévots mêmes.*

Presque tous ceux qui songent à servir Dieu n'y songent que pour eux-mêmes : ils songent à gagner et point à perdre, à se consoler et point à souffrir, à posséder et non à être privés, à croître et jamais à diminuer ; et au contraire tout l'ouvrage intérieur consiste à perdre, à sacrifier, à diminuer, à s'appetiser, et à se dépouiller même d'un goût trop sensible pour les dons de Dieu, pour ne tenir plus qu'à lui seul. On est sans cesse comme les malades passionnés pour la santé, qui se tâtent le pouls trente fois par jour, et qui ont besoin qu'un médecin les rassure en leur donnant de fréquens remèdes, et en leur disant qu'ils se portent mieux. Voilà presque tout l'usage qu'on fait d'un directeur. On ne sait que tournoyer dans un petit cercle de vertus communes, au delà desquelles on ne passe jamais généreusement. Le directeur, comme le médecin, flatte, console, encourage, entretient la délicatesse et la sensibilité sur soi-même : il n'ordonne que de petits remèdes

(1) Isa. 49, v. 15.

bénins et qui se tournent en habitude. Dès qu'on se trouve privé des grâces sensibles, qui ne sont que le lait des enfans, on croit que tout est perdu. C'est une preuve manifeste qu'on tient trop aux moyens, qui ne sont pas la fin, et qu'on veut toujours tout pour soi. Les privations sont le pain des forts : c'est ce qui rend l'âme robuste, qui l'arrache à elle-même, qui la sacrifie purement à Dieu : mais on se désole dès qu'elles commencent. On croit que tout se renverse quand tout commence à s'établir solidement et à se purifier. On veut bien que Dieu fasse de nous ce qu'il voudra, pourvu qu'il en fasse toujours quelque chose de grand et de parfait. Mais si on ne veut point être détruit et anéanti, jamais on ne sera la victime d'holocauste dont il ne reste rien et que le feu divin consume. On voudroit entrer dans la pure foi, et garder toujours sa propre sagesse ; être enfant et grand à ses propres yeux. Quelle chimère de spiritualité !

XXVIII. *Du bon usage des croix.*

On a bien de la peine à se convaincre de la bonté avec laquelle Dieu accable de croix ceux qu'il aime. Pourquoi, dit on, prendre plaisir à nous faire souffrir ? Ne sauroit-il nous rendre bons sans nous rendre misérables ? Oui sans doute, Dieu le pouvoit ; car rien ne lui est impossible. Il tient dans ses mains toutes-puissantes les cœurs des hommes, et les tourne comme il lui plaît, ainsi que la main d'un fontainier donne

aux eaux sur le sommet d'une montagne la pente qu'il veut. Mais Dieu qui a pu nous sauver sans croix, n'a pas voulu le faire ; de même qu'il a mieux aimé laisser les hommes croître peu à peu avec tous les embarras et toutes les foiblesses de l'enfance, que de les faire naître avec toute la force d'un âge mur. Sur cela il est le maître ; nous n'avons qu'à nous taire et qu'à adorer sa profonde sagesse sans la comprendre. Ce que nous voyons clairement, c'est que nous ne pouvons devenir entièrement bons qu'autant que nous deviendrons humbles, désintéressés, détachés de nous-mêmes pour rapporter tout à Dieu sans aucun retour inquiet sur nous.

L'opération de la grâce qui nous détache de nous-mêmes et qui nous arrache à notre amour-propre ne peut sans un miracle de grâce éviter d'être douloureuse. Dieu, dans l'ordre de la grâce, non plus que dans celui de la nature, ne fait pas tous les jours des miracles. Ce seroit pour la grâce un aussi grand miracle de voir une personne pleine d'elle-même, en un moment morte à tout intérêt propre et à toute sensibilité, que ce seroit un grand miracle de voir un enfant qui se couche enfant et qui se lèveroit le lendemain grand comme un homme de trente ans. Dieu cache son opération dans l'ordre de la grâce comme dans celui de la nature, sous une suite insensible d'évènemens. C'est par-là qu'il nous tient dans les obscurités de la foi. Non-seulement il fait son ouvrage peu à peu, mais il le fait par des voies qui paroissent les plus simples et les plus convenables pour y réussir ; afin que les moyens paroissant propres au succès, la sa-

gesse humaine attribue le succès aux moyens qui sont comme naturels, et qu'ainsi le doigt de Dieu y soit moins marqué ; autrement tout ce que Dieu fait seroit un perpétuel miracle qui renverseroit l'état de foi où Dieu veut que nous vivions.

Cet état de foi est nécessaire non-seulement pour exciter les bons, en leur faisant sacrifier leur raison dans une vie pleine de ténèbres, mais encore pour aveugler ceux qui méritent, par leur présomption, de s'aveugler eux-mêmes. Ceux-ci voyant les ouvrages de Dieu ne les comprennent point ; ils n'y trouvent rien que de naturel. Ils sont privés de la vraie intelligence, parce qu'on ne la mérite qu'autant qu'on se défie de son propre esprit, et que la sagesse superbe est indigne de découvrir les conseils de Dieu.

C'est donc pour tenir dans l'obscurité de la foi l'opération de la grâce que Dieu rend cette opération lente et douloureuse. Il se sert de l'inconstance, de l'ingratitude des créatures, des mécomptes et des dégoûts qu'on trouve dans les prospérités, pour nous détacher des créatures et des prospérités trompeuses. Il nous désabuse de nous-mêmes par l'expérience de notre foiblesse et de notre corruption dans une infinité de rechutes. Tout cela paroît naturel, et c'est cette suite de moyens comme naturels qui nous fait brûler à petit feu. On voudroit bien être consumé tout d'un coup par les flammes du pur amour ; mais cette destruction si prompte ne nous coûteroit presque rien. C'est par un excès d'amour-propre qu'on voudroit ainsi devenir parfait en un moment et à si bon marché.

Qu'est-ce qui nous révolte contre la longueur des

croix? c'est l'attachement à nous-mêmes, et c'est cet attachement que Dieu veut détruire; car tandis que nous tenons encore à nous-mêmes, l'œuvre de Dieu ne s'achève point.

De quoi pouvons-nous donc nous plaindre? Notre mal est d'être attachés aux créatures, et encore plus à nous-mêmes. Dieu prépare une suite d'événemens qui nous détache peu à peu des créatures, et qui nous arrache enfin à nous-mêmes. Cette opération est douloureuse; mais c'est notre corruption qui la rend nécessaire et qui est cause de la douleur que nous souffrons. Si notre chair étoit saine, le chirurgien n'y feroit aucune incision. Il ne coupe qu'à proportion que la plaie est profonde et que la chair est plus corrompue. Si l'opération nous cause tant de douleur, c'est que le mal est grand. Est-ce cruauté au chirurgien de couper jusqu'au vif? Non, tout au contraire, c'est affection, c'est habileté: il traiteroit ainsi son fils unique.

Dieu nous traite de même. Il ne nous fait jamais aucun mal que malgré lui, pour ainsi dire. Son cœur de père ne cherche point à nous désoler; mais il coupe jusqu'au vif pour guérir l'ulcère de notre cœur. Il faut qu'il nous arrache ce que nous aimons trop, ce que nous aimons mal et sans règle, ce que nous aimons au préjudice de son amour. En cela que fait-il? il nous fait pleurer comme des enfans à qui on ôte le couteau dont ils se jouent et dont ils pourroient se tuer. Nous pleurons, nous nous décourageons, nous jetons les hauts cris; nous sommes prêts à murmurer contre Dieu comme les enfans se dépitent contre leurs mères.

Mais Dieu nous laisse pleurer et nous sauve. Il ne nous afflige que pour nous corriger. Lors même qu'il paroît nous accabler, c'est pour notre bien, c'est pour nous épargner les maux que nous nous ferions à nous-mêmes. Ce que nous pleurons nous auroit fait pleurer éternellement; ce que nous croyons perdu étoit perdu quand nous pensions le posséder : Dieu l'a mis en sûreté pour nous le rendre bientôt dans l'éternité qui s'approche. Il ne nous prive des choses que nous aimions que pour nous les faire aimer d'un amour pur, solide et modéré, pour nous en assurer l'éternelle jouissance dans son sein, et pour nous faire cent fois plus de bien que nous ne saurions nous en désirer à nous-mêmes.

Il n'arrive rien sur la terre, au péché près, que Dieu n'ait voulu. C'est lui qui fait tout, qui règle tout, qui donne à chaque chose tout ce qu'elle a. Il a compté les cheveux de notre tête, les feuilles de chaque arbre, les grains de sable du rivage et les gouttes d'eau qui composent les abîmes de l'océan. En faisant l'univers, sa sagesse a mesuré et pesé jusqu'au dernier atome. C'est lui qui en chaque moment produit et renouvelle le souffle de vie qui nous anime; c'est lui qui a compté nos jours, qui tient dans ses puissantes mains les clefs du tombeau pour le fermer ou pour l'ouvrir.

Ce qui nous frappe le plus n'est rien aux yeux de Dieu : un peu plus ou un peu moins de vie sont des différences qui disparoissent en présence de son éternité. Qu'importe que ce vase fragile, ce corps de boue soit brisé et réduit en cendres un peu plus tôt ou un peu plus tard?

O que vos vues sont courtes et trompeuses ! On est consterné de voir une personne mourir à la fleur de son âge : Quelle horrible perte ! dit-on. Mais pour qui est la perte ? Que perd celui qui meurt ? quelques années de vanité, d'illusion et de danger pour la mort éternelle. Dieu l'enlève du milieu des iniquités, et se hâte de l'arracher au monde corrompu et à sa propre fragilité. Que perdent les personnes dont il étoit aimé ? elles perdent le poison d'une félicité mondaine ; elles perdent un enivrement perpétuel ; elles perdent l'oubli de Dieu et d'elles-mêmes où elles étoient plongées ; ou plutôt elles gagnent, par la vertu de la croix, le bonheur du détachement. Le même coup qui sauve la personne qui meurt prépare les autres à se détacher par la souffrance pour travailler courageusement à leur salut.

O qu'il est donc vrai que Dieu est bon, qu'il est tendre, qu'il est compatissant à nos vrais maux lors même qu'il paroît nous foudroyer, et que nous sommes tentés de nous plaindre de sa rigueur !

Quelle différence trouvons-nous maintenant entre deux personnes qui ont vécu il y a cent ans ! L'une est morte vingt ans avant l'autre, mais enfin elles sont mortes toutes deux. Leur séparation, qui a paru dans le temps si longue et si rude, ne nous paroît plus maintenant et n'étoit dans la vérité qu'une courte séparation. Bientôt ce qui est séparé sera réuni, et il ne paroîtra aucune trace de cette séparation si courte. On se regarde comme immortel, ou du moins comme devant vivre des siècles. Folie de l'esprit humain ! Ceux qui meurent tous les jours suivent de bien près

ceux qui sont déjà morts. Celui qui va partir pour un voyage ne doit pas se croire éloigné de celui qui prit les devans il n'y a que deux jours. La vie s'écoule comme un torrent. Le passé n'est plus qu'un songe ; le présent, dans le moment que nous croyons le tenir, nous échappe et se précipite dans cet abîme du passé. L'avenir ne sera point d'une autre nature, il passera aussi rapidement. Les jours, les mois, les années se passent comme les flots d'un torrent se poussent l'un l'autre. Encore quelques momens, encore un peu, dis-je, et tout sera fini.

Hélas ! que ce qui nous paroît long par l'ennui et par la tristesse nous paroîtra court quand il finira !

C'est par foiblesse d'amour-propre que nous sommes si sensibles à notre état. Le malade qui dort mal la nuit, trouve la nuit d'une longueur sans fin; mais cette nuit est aussi courte que les autres. On exagère par la lâcheté toutes les souffrances : elles sont grandes, mais la délicatesse les augmente encore. Le vrai moyen de les raccourcir c'est de s'abandonner à Dieu courageusement. Il est vrai qu'on souffre : mais Dieu veut cette souffrance pour nous purifier et pour nous rendre dignes de lui. Le monde nous rioit, et cette prospérité empoisonnoit notre cœur. Voudroit-on passer toute sa vie jusqu'au moment terrible de la mort dans cette mollesse, dans ces délices, dans cet état, dans cette vaine joie, dans ce triomphe de l'orgueil, dans ce goût du monde ennemi de Jésus-Christ, dans cet éloignement de la croix qui seule doit nous sanctifier ? Le monde nous tournera le dos, nous oubliera avec ingratitude, nous

méconnoîtra, nous mettra au rang des choses qui ne sont plus. Eh bien! faut-il s'étonner que le monde soit toujours monde, injuste, trompeur, perfide? C'est pourtant là ce monde que nous n'avions pas honte d'aimer, et que peut-être nous voudrions pouvoir aimer encore. C'est à ce monde abominable que Dieu nous arrache pour nous délivrer de sa servitude maudite, et pour nous faire entrer dans la liberté des âmes détachées; c'est là ce qui nous désole. Si nous sommes sensibles à l'indifférence de ce monde, qui est si méprisable et si digne d'horreur, il faut que nous soyons bien ennemis de nous-mêmes. Quoi! nous ne pouvons souffrir ce qui nous est si bon, et nous regrettons tant ce qui nous est si funeste! Voilà donc la source de nos larmes et de nos douleurs!

O mon Dieu! vous qui voyez le fond de notre misère, vous seul pouvez nous en guérir. Hâtez-vous de nous donner la foi, l'espérance, l'amour, le courage chrétien qui nous manquent. Faites que nous jetions sans cesse les yeux sur vous, ô Père tout-puissant, qui ne donnez rien à vos chers enfans que pour leur salut, et sur Jésus votre fils qui est notre modèle dans les souffrances. Vous l'avez attaché sur la croix pour nous; vous l'avez fait l'homme de douleur pour nous apprendre combien les douleurs sont utiles. Que la nature molle et lâche se taise donc à la vue de Jésus rassasié d'opprobres et écrasé par les souffrances. Relevez mon cœur, ô mon Dieu! donnez-moi un cœur selon le vôtre; qui s'endurcisse contre soi-même, qui ne craigne que de vous dé-

plaire, qui du moins craigne les douleurs éternelles, et non pas celles qui nous préparent à votre royaume. Seigneur, vous voyez la foiblesse et la désolation de votre créature : elle n'a plus de ressource en elle-même, tout lui manque. Tant mieux, pourvu que vous ne lui manquiez jamais, et qu'elle cherche en vous avec confiance tout ce qu'elle désespère de trouver dans son propre cœur.

XXIX. *Sur les croix.*

Les choses pénibles, qui se mettent entre Dieu et nous, ce sont des croix qu'il faut porter patiemment et qui seront des moyens pour nous unir à lui si nous les souffrons humblement. Les choses qui confondent et qui accablent notre orgueil, nous font encore plus de bien que celles qui nous animent à la vertu. Nous avons besoin d'être abattus, comme saint Paul aux portes de Damas, et de ne trouver plus de ressource en nous-mêmes, mais en Dieu.

La nature n'inspire qu'un courage fier et dédaigneux, et s'irrite contre les personnes dont Dieu se sert pour nous humilier.

Il faut porter ses croix en silence avec un courage humble, paisible; être grand en Dieu et point en soi; grand par la douceur et la patience, et petit par l'humilité.

Quand Dieu touche au vif en humiliant, tant mieux:

c'est le médecin charitable qui applique un remède à nos maux qu'il veut guérir. Taisons-nous : adorons celui qui nous frappe ; n'ouvrons la bouche que pour dire, je l'ai bien mérité. Quelque amer que soit le calice, il faut l'avaler jusqu'à la lie comme Jésus-Christ. Il est mort pour ceux qui le faisoient mourir, et il nous a enseigné à aimer, à bénir et à prier pour ceux qui nous font souffrir.

Il faut redoubler ses prières dans les temps de troubles et de tentations. On trouvera dans le cœur de Jésus-Christ mourant sur la croix tout ce qui manque au nôtre pour aimer ceux que notre orgueil voudroit haïr.

La croix aimée n'est qu'une demi-croix, parce que l'amour adoucit tout ; et l'on ne souffre beaucoup que parce que l'on aime peu. O que l'on est heureux de bien souffrir, et qu'on est malheureux de ne souffrir pas avec Jésus-Christ, puisqu'on n'est en ce monde que pour se purifier en souffrant.

Dieu éprouve par les maladies et par les sujétions du dehors : il faut mettre tout à profit. Nous avons besoin de toutes nos croix. Quand nous souffrons beaucoup, c'est que nous avons beaucoup d'attachemens qu'il faut retrancher. Nous résistons ; nous retardons l'opération divine ; nous repoussons la main salutaire ; et c'est toujours à recommencer : nous en serions quittes à meilleur marché, si nous nous livrions sans cesse à Dieu.

Les croix sont le pain quotidien : notre âme a besoin tous les jours d'une certaine mesure de souffrances pour se détacher, comme le corps a besoin

d'une certaine quantité d'alimens. Nous avons besoin de croix : nous ne vaudrions rien si Dieu n'avoit soin de nous tourner en amertume le monde et la vie pour nous en détacher.

La croix n'est jamais sans fruit quand on la reçoit en esprit de sacrifice. Il faut l'accepter en adorant la main de Dieu qui nous en charge afin de nous sanctifier. Heureux qui est prêt à tout; qui ne dit jamais c'est trop; qui compte, non sur soi-même, mais sur le Tout-Puissant; qui ne veut de consolation qu'autant que Dieu lui-même en veut donner, et qui se nourrit de sa pure volonté!

Il y a dans les croix tant de marques de miséricorde et une si grande moisson de grâces pour les âmes fidèles, que, si la nature s'en afflige, la foi doit s'en réjouir. On y trouve la paix par la soumission et par le sacrifice sans réserve des plus purs plaisirs. C'est jusque-là que Dieu pousse une âme pour la détacher de tout ce qui n'est point lui-même. Que reste-t-il à faire, que d'embrasser la croix qu'il présente et se laisser crucifier? Quand il a bien crucifié il console : mais il ne fait pas comme les créatures qui donnent des consolations empoisonnées pour nourrir le venin de l'amour-propre; il ne console que d'une manière solide et véritable.

La paix que l'on trouve dans la soumission sans aucun adoucissement extérieur est un grand don : par-là, Dieu nous accoutume à être exercés sans être abattus. Quoique la nature lâche et sensible s'abatte, le fond demeure soutenu; c'est une paix d'autant plus pure qu'elle est sèche.

La vue de Dieu qui a tout droit sur sa créature, et celle de nos misères qui ne méritent qu'humiliations et croix, sont le pain dont il faut nous nourrir dans les épreuves. Laissons faire Dieu; les hommes ne peuvent rien : quand tout semble perdu, tout est quelquefois sauvé. Dieu se plaît à nous précipiter et à nous relever du précipice par sa seule main.

Qu'on est heureux quand on souffre, pourvu qu'on veuille bien souffrir et satisfaire à la justice de Dieu! Que ne lui devons-nous pas, et quelles peines ne mériterions-nous pas en rigueur! Une éternité de supplices changée en quelques infirmités; la perte de Dieu, la rage et le désespoir des démons changés en une souffrance tranquille et courte, où l'on adore la main dont on est frappé par miséricorde! De telles croix méritent des remercîmens et non pas des plaintes. Ce sont des grâces qu'il faut sentir avec un cœur attendri sur les bontés de Dieu. Nous eût-il couverts de la lèpre, il nous épargne encore : la lèpre de l'orgueil, du péché et de l'idolâtrie de soi-même, est bien plus affreuse.

Les croix que l'on choisit ne sont presque rien : il n'y a que Dieu qui sache crucifier.

Les croix que Dieu nous donne, et sous lesquelles il veut nous courber, ne réprimeront point notre hauteur : ce ne sera qu'à force de renoncer à notre propre esprit dans le silence devant Dieu, que nous pourrons être appetissés et adoucis par sa grâce.

Les croix de prévoyance inquiètes sont vues au-delà de l'ordre de Dieu; on les voit sans onction pour les supporter; on les voit même par une infi-

délité qui éloigne la grâce : ainsi tout y est amer et insupportable, tout y est noir, tout y est sans ressource; et l'âme, qui a voulu goûter par curiosité le fruit défendu, ne trouve que mort et révolte sans consolation au dedans d'elle-même.

Voilà ce que c'est de ne se fier pas à Dieu, et d'oser violer son secret dont il est jaloux.

Fermons donc les yeux sur ce que Dieu nous cache et qu'il tient en réserve dans les trésors de son profond conseil : adorons sans voir; taisons-nous; demeurons en paix. Les croix du moment présent apportent toujours leurs grâces : et par conséquent leur adoucissement avec elles : on y voit la main de Dieu qui s'y fait sentir.

A chaque jour(1), dit Jésus-Christ, *suffit son mal.* Le mal de chaque jour devient un bien lorsqu'on laisse faire Dieu. Qui sommes-nous pour lui dire, par quel motif faites-vous cela? Il est le Seigneur, et cela suffit. (2) *Il est le Seigneur; qu'il fasse tout ce qui est bon à ses yeux.* Qu'il élève ou qu'il abaisse, qu'il frappe ou qu'il console, qu'il brise ou qu'il guérisse toutes les blessures, qu'il donne la mort ou la vie, il est toujours le Seigneur; nous ne sommes que l'ouvrage et par conséquent le jouet de ses mains. Qu'importe, pourvu qu'il se glorifie et que sa volonté s'accomplisse en nous? Ce qui doit nous consoler, c'est qu'il est sûr qu'il veut nous sauver.

(1) Matth. 6, v. 34.
(2) I Rois, 3, v. 18.

Sortons de nous-mêmes; ne nous aimons plus d'un amour déréglé; et la volonté de Dieu, qui se développera à chaque moment en tout, nous consolera aussi à chaque moment de tout ce que Dieu fera autour de nous ou en nous. Les contradictions des hommes, leurs inconstances, leurs injustices même, nous paroîtront les effets de la sagesse, de la justice et de la bonté immuable de Dieu. Nous ne verrons plus que Dieu infiniment bon, qui se cache sous les foiblesses des hommes aveugles et corrompus. Ainsi cette figure trompeuse du monde, qui passe comme une décoration de théâtre, nous deviendra un spectacle très-réel et digne d'éternelles louanges du côté de Dieu.

Qu'attendons-nous des hommes? Ils sont foibles, inconstans, aveugles : les uns ne veulent pas ce qu'ils peuvent, les autres ne peuvent pas ce qu'ils veulent. La nature est un roseau cassé; si on veut s'appuyer dessus, le roseau plie, ne peut nous soutenir, et nous perce la main. Quelque grands que paroissent les hommes, ils ne sont rien en eux-mêmes : mais quand Dieu est grand en eux, c'est lui qui fait servir l'humeur bizarre, l'orgueil chagrin, la dissimulation, la vanité et toutes les folles passions, au conseil éternel qu'il a sur les élus : il emploie et le dedans et le dehors, la corruption des autres hommes, nos propres imperfections et notre propre sensibilité; en un mot il emploie tout à notre sanctification : il remue le ciel et la terre pour sauver ce qui lui est cher : rien ne se fait que pour nous purifier et nous rendre dignes de lui. Réjouissons-nous donc lorsque

notre Père céleste nous éprouve ici-bas par diverses tentations intérieures et extérieures, qu'il nous rend tout contraire au dehors et tout douloureux au dedans. Réjouissons-nous, car c'est par de telles douleurs que notre foi, plus précieuse que l'or, est purifiée. Réjouissons-nous d'éprouver ainsi le néant et le mensonge de tout ce qui n'est pas Dieu; car c'est par cette expérience crucifiante que nous sommes arrachés à nous-mêmes et aux désirs du siècle. Réjouissons-nous; car c'est par ces douleurs de l'enfantement que l'homme nouveau naît en nous. Quoi! nous nous décourageons, et c'est la main de Dieu qui se hâte de faire son œuvre! C'est ce que nous souhaitons tous les jours qu'il fasse; et dès qu'il commence à le faire, nous nous troublons; notre lâcheté et notre impatience arrêtent la main de Dieu! Une piété sans croix est une piété en idée.

Tandis que nous demeurons renfermés en nous-mêmes, nous sommes en butte à la contradiction des hommes, à leur malignité et à leur injustice : notre humeur nous expose à celle d'autrui; nos passions s'entrechoquent avec celles de nos voisins; nos désirs sont autant d'endroits par où nous donnons prise à tout le reste des hommes; notre orgueil, qui est incompatible avec celui du prochain, s'élève comme les flots de la mer agitée; tout nous combat, tout nous repousse, tout nous attaque; nous sommes ouverts de toutes parts par la sensibilité de nos passions et par la jalousie de notre orgueil. Il n'y a nulle paix à espérer en soi, où l'on vit à la merci d'une foule de désirs avides et insatiables, et où l'on

ne sauroit jamais contenter ce *moi* du vieil homme si jaloux, si délicat, si ombrageux sur tout ce qui le touche.

De là vient que l'on est dans le commerce du prochain comme les malades qui ont langui long-temps dans un lit; il n'y a aucune partie du corps où l'on puisse les toucher sans les blesser. L'amour-propre malade est attendri sur lui-même; il ne peut être touché sans jeter les hauts cris; touchez-le du bout du doigt, il se croit écorché. Joignez à cette délicatesse la grossièreté du prochain plein d'imperfections qu'il ne connoît pas lui-même; joignez-y la révolte du prochain contre nos défauts, qui n'est pas moins grande que la nôtre contre les siens. Voilà tous les enfans d'Adam qui se servent de supplices les uns aux autres; voilà la moitié des hommes qui est rendue malheureuse par l'autre, et qui la rend misérable à son tour; voilà, dans toutes les nations, dans toutes les villes, dans toutes les communautés, dans toutes les familles, et jusqu'entre deux amis, le martyre de l'amour-propre.

L'unique remède pour trouver la paix est de sortir de soi. Il faut se renoncer et perdre tout amour-propre pour n'avoir plus rien à perdre, ni à craindre, ni à ménager. Alors on goûte la vraie paix (1), réservée *aux hommes de bonne volonté*, c'est-à-dire à ceux qui n'ont plus d'autre volonté que celle de Dieu, qui devient la leur. Alors les hommes ne peuvent plus rien sur nous, car ils ne peuvent plus nous

(1) Luc, 2, v. 14.

prendre pas nos désirs ni par nos craintes : alors nous voulons tout ce que Dieu veut, et nous ne voulons rien de ce qu'il ne veut pas. C'est être inaccessible à l'ennemi ; c'est devenir invulnérable. L'homme ne peut que ce que Dieu lui donne de pouvoir faire contre nous ; tout ce que Dieu lui donne de pouvoir faire contre nous étant la volonté de Dieu, est aussi la nôtre. En cet état on a mis son trésor si haut que nulle main ne peut y atteindre pour nous le ravir. On déchirera notre réputation, mais nous y consentons ; car nous savons combien il est bon d'être humilié quand Dieu humilie. On trouve du mécompte dans les amitiés : tant mieux ; c'est le seul véritable ami qui est jaloux de tous les autres, et qui nous en détache pour purifier nos attachemens. On est importuné, assujetti, gêné ; mais Dieu le sait et c'est assez : on aime la main qui écrase ; la paix se trouve dans toutes ces peines. Heureuse paix qui nous suit jusqu'à la croix ! On veut ce que l'on a, et l'on ne veut rien de ce que l'on n'a pas. Plus cet abandon est parfait, plus la paix est profonde : s'il reste quelques attaches et quelque désir, la paix n'est qu'à demi ; si tous liens étoient rompus, la liberté seroit sans bornes. Que l'opprobre, la douleur et la mort viennent fondre sur moi ; j'entends Jésus-Christ qui me dit (1) : *Ne craignez point ceux qui tuent le corps et qui ensuite ne peuvent plus rien.* O qu'ils sont foibles lors même qu'ils ôtent la vie ! Que leur puissance est courte ! Ils ne peuvent que

(1) Luc, 12, v. 4.

briser un pot de terre, que faire mourir ce qui de soi-même meurt tous les jours, qu'avancer un peu cette mort qui est une délivrance; après quoi on échappe de leurs mains dans le sein de Dieu, où tout est tranquille et inaltérable.

Nous ne sommes sur la terre que pour souffrir (1) : *Malheur à ceux qui ont leur consolation en ce monde!* ils ne l'auront point dans l'autre. Cette vie n'est qu'un temps de tentation et d'épreuves pour nous corriger, pour nous purifier, pour nous détacher. Quand nous n'aurons plus à souffrir, nous n'aurons plus à vivre, comme l'on fait sortir un malade de l'hôpital dès qu'il est guéri : ce n'est que par la souffrance que notre guérison s'opère.

Il ne faut songer aux personnes qui nous font de la peine que pour leur pardonner. Il faut voir en elles Dieu qui s'en sert pour exercer notre humilité, notre patience, notre amour pour la croix. On verra un jour devant Dieu combien les personnes qui nous crucifient nous sont utiles en nous attachant sur la croix avec Jésus-Christ. La peine qu'elles causent passera bientôt, et le fruit qui en reviendra sera éternel.

XXX. *De la trop grande sensibilité dans les peines.*

CETTE sensibilité ne dépend point de nous; Dieu nous la donne avec notre tempérament pour nous

(1) Luc, 6, v. 24.

exercer. Il ne veut point nous en délivrer, mais s'en servir au contraire pour nous sanctifier. Entrons donc dans ses desseins. Les tentations nous sont nécessaires; il ne s'agit que de ne pas y succomber. Celles du dedans sont comme celles du dehors; elles tendent toutes à nous mener à la victoire par le combat. Les tentations du dedans sont encore plus utiles, en ce qu'elles servent plus directement à nous humilier par l'expérience de notre corruption intérieure. Celles du dehors ne vont qu'à nous montrer la malignité du monde qui nous environne; celles du dedans nous font sentir que nous sommes aussi dépravés dans nos inclinations que le monde même.

Supportons donc avec une humble confiance et en paix nos soulèvemens intérieurs et toutes les tentations qui naissent de notre propre fonds aussi-bien que les orages qui viennent des autres créatures. Tout vient également de la main de Dieu, qui sait autant se servir de nous que des autres pour nous faire mourir à nous-mêmes. C'est souvent l'orgueil qui s'inquiète et qui se décourage de voir tant de révoltes s'opiniâtrer au dedans, pendant qu'il voudroit voir ses passions soumises pour se nourrir de cette gloire et pour se complaire en sa propre perfection.

Tâchons d'être fidèles par le fond de la volonté, malgré les répugnances et les agitations de la nature; et laissons faire Dieu quand il veut nous montrer par ces tempêtes à quels naufrages nous serions exposés si sa puissante main ne nous en préservoit.

Que s'il nous arrive même de tomber volontaire-

ment par fragilité, alors humilions-nous, anéantissons-nous; corrigeons-nous sans pitié pour nous-mêmes; ne perdons pas un moment pour nous retourner vers Dieu : mais faisons-le simplement et sans trouble. Relevons-nous et reprenons fortement notre course, sans nous chagriner et nous décourager à la vue de notre chute.

XXXI. *Nécessité de la purification de l'âme par rapport aux dons de Dieu et spécialement aux amitiés.*

Dieu qui paroît si rigoureux aux âmes ne leur fait jamais rien souffrir par le plaisir de les faire souffrir. La rigueur de l'opération vient du mal qu'il faut arracher : il ne feroit aucune incision si tout étoit sain; il ne coupe que ce qui est mort et ulcéré. C'est donc notre amour-propre corrompu qui fait nos douleurs : la main de Dieu nous en fait le moins qu'elle peut. Jugeons combien nos plaies sont profondes et envenimées, puisque Dieu nous épargne tant, et qu'il nous fait néanmoins si violemment souffrir.

De même qu'il ne nous fait jamais souffrir que pour notre guérison, il ne nous ôte aussi aucun de ses dons que pour nous le rendre au centuple. Il nous ôte par amour tous les dons les plus purs que nous possédons impurement. Plus les dons sont

purs, plus il est jaloux, afin que nous les conservions sans nous les approprier et sans nous les rapporter jamais à nous-mêmes. Les grâces les plus éminentes sont les plus dangereux poisons si nous y prenons quelque appui et quelque complaisance d'amour-propre. C'est le péché des mauvais anges. Ils ne firent que regarder leur état et s'y complaire; les voilà dans l'instant même précipités du ciel et éternels ennemis de Dieu.

Cet exemple fait voir combien les hommes s'entendent peu en péchés. Celui-là est le plus grand de tous; cependant il est bien rare de trouver des âmes assez pures pour posséder purement et sans propriété le don de Dieu. Quand on passe aux grâces de Dieu, c'est toujours pour soi, et c'est l'amour du *moi* humain qui fait presque toujours une certaine sensibilité qu'on a pour les grâces. On est contristé de se trouver foible; on est tout animé quand on se trouve fort; on ne regarde point sa perfection uniquement pour la gloire de Dieu, comme on regarderoit celle d'un autre. On est contristé et découragé quand le goût sensible et quand les grâces aperçues échappent: en un mot, c'est presque toujours de soi et non de Dieu qu'il est question.

De là vient que toutes les vertus aperçues ont besoin d'être purifiées, parce qu'elles nourrissent la vie naturelle en nous. La nature corrompue se fait un aliment très-subtil des grâces les plus contraires à la nature: l'amour-propre se nourrit, non-seulement d'austérités et d'humiliations, non-seulement d'oraison fervente et de renoncement à soi, mais

encore de l'abàndon le plus pur et des sacrifices les plus extrêmes. C'est un soutien infini que de penser qu'on n'est plus soutenu de rien, et qu'on ne cesse point, dans cette épreuve horrible, de s'abandonner fidèlement et sans réserve. Pour consommer le sacrifice de purification en nous des dons de Dieu, il faut donc achever de détruire l'holocauste; il faut tout perdre de vue, même l'abandon aperçu à la volonté de Dieu, sans cependant le perdre véritablement.

On ne trouve Dieu seul purement que dans cette perte apparente de tous ses dons et dans ce réel sacrifice de tout soi-même, après avoir perdu le sentiment de toute ressource intérieure. La jalousie infinie de Dieu nous pousse jusque-là, et notre amour-propre le met, pour ainsi dire, dans cette nécessité, parce que nous ne nous perdons totalement en Dieu que quand tous les autres appuis nous manquent. C'est comme un homme qui tombe dans un abîme; il n'achève de s'y laisser aller qu'après que tous les appuis du bord lui échappent des mains. L'amour-propre que Dieu précipite se prend dans son désespoir à toutes les ombres de grâce, comme un homme qui se noie se prend à toutes les ronces qu'il trouve en tombant dans l'eau.

Il faut donc bien comprendre la nécessité de cette soustraction qui se fait peu à peu en nous du sentiment ou de la conscience de tous les dons divins. Il n'y a pas un seul don si éminent qu'il soit, qui, après avoir été un moyen d'avancement, ne devienne quelquefois pour la suite un piége et un obs-

tacle par les retours de propriété qui salissent l'âme. De là vient que Dieu ôte ce qu'il avoit donné.

Mais il ne l'ôte pas pour en priver toujours; il l'ôte pour le mieux donner et pour le rendre sans l'impureté de cette appropriation maligne que nous en faisons sans nous en apercevoir. La perte du don sert à en ôter la propriété; et, la propriété étant ôtée, le don est rendu au centuple.

Alors le don n'est plus, si je l'ose dire, don de Dieu; il est Dieu même à l'âme. Ce n'est plus don de Dieu; car on ne le regarde plus comme quelque chose de distingué de lui et que l'âme peut posséder: c'est Dieu lui seul immédiatement qu'on regarde, et qui, sans être possédé par l'âme, la possède selon tous ses bons plaisirs.

La conduite la plus ordinaire de Dieu sur les âmes est donc de les attirer d'abord à lui pour les détacher du monde et des passions grossières, en leur faisant goûter toutes les vertus les plus ferventes et la douceur du recueillement. Dans ce premier attrait sensible toute l'âme se tourne à la mortification et à l'oraison. Elle se contrarie sans cesse elle-même en tout; elle se déprend sans cesse de toutes les consolations extérieures; et celles de l'amitié sont aussi retranchées, parce qu'elle y ressent l'impureté de l'amour-propre qui rapporte les amis à soi. Il ne reste plus que les amis auxquels on est lié par conformité de sentimens, ou ceux qu'on cultive par charité ou par devoir : tout le reste devient à charge; et si on n'en a pas perdu le goût naturel, on se défie encore davantage de leur amitié lors-

qu'ils ne sont pas dans le même goût de piété où l'on est.

Il y a beaucoup d'âmes qui ne passent jamais cet état de ferveur et d'abondance spirituelle : mais il y en a d'autres que Dieu mène plus loin, et qu'il dépouille par jalousie après les avoir revêtues et ornées. Celles-là tombent dans un état de dégoût, de sécheresse et de langueur où tout leur est à charge. Bien loin d'être sensibles à l'amitié, l'amitié des personnes qu'elles goûtoient le plus autrefois leur devient importune. Une âme en cet état sent que Dieu et tous ses dons se retirent d'elle. C'est pour elle un état d'agonie et une espèce de désespoir : on ne peut se supporter soi-même ; tout se tourne à dégoût. Dieu arrache tout, et le goût des amitiés comme tout le reste. Faut-il s'en étonner ; il ôte presque le goût de son amour et de sa loi. On ne sait plus où l'on en est ; le cœur est flétri et presque éteint ; il ne sauroit rien aimer. L'amertume d'avoir perdu Dieu, qu'on avoit senti si doux dans sa ferveur, est une absinthe répandue sur tout ce qu'on avoit aimé parmi les créatures. On est comme un malade qui sent sa défaillance faute de nourriture, et qui a horreur de tous les alimens les plus exquis. Alors ne parlez point d'amitié ; le nom même en est affligeant et feroit venir les larmes aux yeux ; tout vous surmonte ; vous ne savez ce que vous voulez. Vous avez des amitiés et des peines, comme un enfant, dont vous ne sauriez dire la raison, et qui s'évanouissent comme un songe dans le moment que vous en parlez. Ce que vous dites de votre disposi-

tion vous paroît toujours un mensonge, parce qu'il cesse d'être vrai dès que vous commencez à le dire. Rien ne subsiste en vous, vous ne pouvez répondre de rien, ni vous promettre rien, ni même vous dépeindre. Vous êtes sur les sentimens intérieurs comme les filles de la Visitation sur leurs cellules et sur leurs meubles; tout change; rien n'est à vous, et votre cœur moins que tout le reste. On ne sauroit croire combien cette inconstance puérile apetisse et détruit une âme sage, ferme et hautaine dans sa vertu. Parler alors de bon naturel, de tendresse, de générosité, de constance, de reconnoissance pour ses amis, à une âme malade et agonisante, c'est parler de danse et de musique à un moribond. Le cœur est comme un arbre desséché jusqu'à la racine.

Mais attendez que l'hiver soit passé et que Dieu ait fait mourir tout ce qui doit mourir, alors le printemps ranime tout. Dieu rend l'amitié avec tous les autres dons jusqu'au centuple. On sent renaître au dedans de soi ses anciennes inclinations pour les vrais amis : on ne les aime plus en soi et pour soi; on les aime en Dieu et pour Dieu, mais d'un amour vif, tendre, accompagné de goût et de sensibilité; car Dieu sait bien rendre la sensibilité pure. Ce n'est pas la sensibilité mais l'amour-propre qui corrompt nos amitiés. Alors on se livre sans scrupule à cette chaste amitié, parce que c'est Dieu qui l'imprime; on aime au travers de lui sans en être détourné; c'est lui qu'on aime dans ce qu'il fait aimer.

Dans cet ordre de providence qui nous lie à certaines gens, Dieu nous donne du goût pour eux; et

nous ne craignons point de vouloir être aimés par ces personnes, parce que celui qui imprime ce désir l'imprime très-purement et sans aucun retour de propriété sur nous. On veut être aimé comme on voudroit qu'un autre le fût si c'étoit l'ordre de Dieu. On s'y cherche pour Dieu sans complaisance et sans intérêt propre. Dans cette résurrection de l'amitié, comme tout est sans intérêt et sans réflexion pour soi, on voit tous les défauts de son ami et de son amitié sans se rebuter.

Avant que Dieu ait ainsi purifié les amitiés, les personnes les plus pieuses sont délicates, jalouses, épineuses pour leurs meilleurs amis, parce que l'amour-propre craint toujours de perdre et veut toujours gagner dans le commerce même qui paroît le plus généreux et le plus désintéressé : s'il ne cherche ni bien ni honneur dans l'ami, du moins il y cherche l'agrément du commerce, la consolation de la confiance, le repos du cœur qui est la plus grande douceur de la vie, enfin le plaisir exquis d'aimer généreusement et sans intérêt. Otez cette consolation, troublez cette amitié qui semble si pure, l'amour-propre est désolé; il se plaint; il veut qu'on le plaigne; il se dépite; il est hors de lui : c'est pour soi qu'on est fâché; ce qui marque que c'est soi-même qu'on aimoit dans son ami. Mais quand c'est Dieu qu'on y aime, on y tient fortement et sans réserve; et cependant si l'amitié se rompt par ordre de Dieu, tout est paisible au fond de l'âme : elle n'a rien perdu; car elle n'a rien à perdre pour elle à force de s'être perdue elle-même. Si elle s'attriste, c'est

pour la personne qu'elle aimoit, en cas que cette rupture lui soit nuisible. La douleur peut être vive et amère, puisque l'amitié étoit très-sensible; mais c'est une douleur paisible et exempte des chagrins cuisans d'un amour intéressé.

Il y a encore une seconde différence à remarquer dans ce changement des amitiés par la grâce. Tandis qu'on est encore en soi, on n'aime rien que pour soi; et l'homme renfermé en lui-même ne peut avoir qu'une amitié bornée suivant sa mesure : c'est toujours un cœur rétréci dans toutes ses affections; et la plus grande générosité mondaine a toujours par quelque endroit des bornes étroites. Si la gloire de bien aimer mène loin, on s'arrêtera tout court dès qu'il arrivera ou qu'on pourra s'imaginer que cette gloire sera blessée. Pour les âmes qui sortent d'elles-mêmes et qui s'oublient véritablement en Dieu, leur amitié est immense comme celui en qui elles aiment. Il n'y a que le retour sur nous qui borne notre cœur; car Dieu lui a donné je ne sais quoi d'infini qui a rapport à lui. C'est pourquoi l'âme qui ne s'occupe point d'elle-même, et qui se compte en tout pour rien, trouve dans ce rien l'immensité de Dieu même : elle aime sans mesure, sans fin, sans motif humain; elle aime parce que Dieu, amour immense, aime en Dieu.

Voilà l'état des apôtres qui est si bien exprimé par saint Paul. Il sent tout avec une pureté et une vivacité infinie; il porte dans son cœur toutes les églises; l'univers entier est trop borné pour ce cœur; il se réjouit; il s'afflige; il se met en colère; il s'at-

tendrit; son cœur est comme le siége de toutes les plus fortes passions. Il se fait petit; il se fait grand; il a l'autorité d'un père et la tendresse d'une mère; il aime d'un amour de jalousie; il veut être anathème pour ses enfans : tous ces sentimens, quoique libres et volontaires, lui sont imprimés; et c'est ainsi que Dieu fait aimer les autres quand on ne s'aime plus qu'en lui.

XXXII. *Des opérations intérieures de Dieu pour ramener l'homme à sa vraie fin, pour laquelle il nous a créés.*

Dans les commencemens, Dieu nous attaquoit par le dehors; il nous arrachoit peu à peu toutes les créatures que nous aimions trop et contre sa loi. Mais ce travail du dehors, quoique essentiel pour poser le fondement de tout l'édifice, n'en fait qu'une bien petite partie. O que l'ouvrage du dedans, quoique invisible, est sans comparaison plus grand, plus difficile et plus merveilleux!

Il vient un temps où Dieu, après nous avoir bien dépouillés, bien mortifiés par le dehors sur les créatures auxquelles nous tenions, nous attaque par le dedans pour nous arracher à nous-mêmes. Ce n'est plus les objets étrangers qu'il nous ôte alors : il nous arrache le *moi* qui étoit le centre de notre amour-propre. Nous n'aimions tout le reste que pour

ce *moi;* et c'est ce *moi* que Dieu poursuit impitoyablement et sans relâche. Oter à un homme ses habits, c'est le traiter mal; mais ce n'est rien en comparaison de la rigueur qui l'écorcheroit et qui ne laisseroit aucune chair sur tous ses os. Coupez les branches d'un arbre, loin de le faire mourir, vous fortifiez sa séve, il repousse de tous côtés; mais attaquez le tronc, desséchez la racine, il se dépouille, il languit, il meurt. C'est ainsi que Dieu prend plaisir à nous faire mourir à nous-mêmes.

Pour la mortification extérieure des sens il nous la fait faire par certains efforts de courage contre nous-mêmes. Plus les sens sont amortis, par ce courage de l'âme, plus l'âme voit sa vertu et se soutient par son travail. Mais dans la suite Dieu se réserve à lui-même d'attaquer le fond de cette âme, et de lui arracher jusqu'au dernier soupir de toute vie propre. Alors ce n'est plus par la force de l'âme qu'il combat les objets extérieurs, c'est par la foiblesse de l'âme qu'il la tourne contre elle-même. Elle se voit; elle a horreur de ce qu'elle voit. Elle demeure fidèle; mais elle ne voit plus sa fidélité. Tous les défauts qu'elle a eus jusqu'alors s'élèvent contre elle; et souvent il en paroît de nouveaux dont elle ne s'étoit jamais défiée. Elle ne trouve plus cette ressource de ferveur et de courage qui la soutenoit autrefois. Elle tombe en défaillance; elle est, comme Jésus-Christ, triste jusqu'à la mort. Tout ce qui lui reste c'est la volonté de ne tenir à rien, et de laisser faire Dieu sans réserve.

Encore même n'a-t-elle pas la consolation d'aper-

cevoir en elle cette volonté. Ce n'est plus une volonté sensible et réfléchie, mais une volonté simple, sans retour sur elle-même ; et d'autant plus cachée qu'elle est plus intime et plus profonde dans l'âme. En cet état, Dieu prend soin de tout ce qui est nécessaire pour détacher cette personne d'elle-même. Il la dépouille peu à peu en lui ôtant l'un après l'autre tous les habits dont elle étoit revêtue.

Les derniers dépouillemens, quoiqu'ils ne soient pas toujours les plus grands, sont néanmoins les plus rigoureux. Quoique la robe soit en elle-même plus précieuse que la chemise, on sent bien plus la perte de la chemise que celle de la robe. Dans les premiers dépouillemens, ce qui reste console de ce qu'on perd ; dans les derniers il ne reste qu'amertume, nudité et confusion.

On demandera peut-être en quoi consistent ces dépouillemens ; mais je ne puis le dire. Ils sont aussi différens que les hommes sont différens entre eux. Chacun souffre les siens suivant ses besoins et les desseins de Dieu. Comment peut-on voir de quoi on sera dépouillé si on ne sait pas de quoi on est revêtu ? Chacun tient à une infinité de choses qu'il ne devineroit jamais. Il ne sent qu'il y est attaché que quand on les lui ôte. Je ne sens mes cheveux que quand on les arrache de ma tête. Dieu nous développe peu à peu notre fond qui nous étoit inconnu ; et nous sommes tout étonnés de découvrir, dans nos vertus mêmes, des défauts dont nous nous étions toujours crus incapables. C'est comme une grotte qui paroît sèche de tous côtés, et d'où l'eau rejail-

lit tout à coup par les endroits dont on se défioit le moins.

Ces dépouillemens que Dieu nous demande ne sont point d'ordinaire ce qu'on pourroit s'imaginer. Ce qui est attendu nous trouve préparés et n'est guère propre à nous faire mourir. Dieu nous surprend par les choses les plus imprévues. Ce sont des riens, mais des riens qui désolent et qui font le supplice de l'amour-propre. Les grandes vertus éclatantes ne sont plus de saison : elles soutiendroient l'orgueil; elles donneroient une certaine force et une assurance intérieure contraire aux desseins de Dieu, qui est de nous faire perdre terre. Alors c'est une conduite simple et unie. Tout est commun. Les autres ne voient rien de grand, et la personne même ne trouve rien en soi que de naturel, de foible et de relâché : mais on aimeroit cent fois mieux jeûner toute sa vie au pain et à l'eau, et pratiquer les plus grandes austérités, que de souffrir tout ce qui se passe au dedans. Ce n'est pas qu'on ait un goût de ferveur pour les austérités; non, cette ferveur est évanouie : mais on trouve, dans la souplesse que Dieu demande pour une infinité de petites choses, plus de renoncement et plus de mort à soi qu'il n'y en auroit dans les grands sacrifices. Cependant Dieu ne laisse point l'âme en repos, jusqu'à ce qu'il l'ait rendue souple et maniable en la pliant de tous les côtés. Il faut parler trop ingénument, puis il faut se taire; il faut être loué, puis blâmé, puis oublié, puis examiné de nouveau; il faut être bas, il faut être haut, il faut se laisser condamner sans dire un

mot qui justifieroit d'abord : une autre fois il faut dire du bien de soi. Il faut consentir à se trouver foible, inquiet, irrésolu sur une bagatelle; à montrer des dépits de petit enfant; à choquer ses amis par sa sécheresse; à devenir jaloux et défiant sans nulle raison; même à dire ses jalousies les plus sottes à ceux contre qui on les éprouve; à parler avec patience et ingénuité à certaines gens contre leur goût et contre le sien propre sans fruit; à paroître artificieux et de mauvaise foi; enfin à se trouver soi-même sec, languissant, dégoûté de Dieu, dissipé, si éloigné de tout sentiment de grâce qu'on est tenté de tomber dans le désespoir. Voilà des exemples de ces dépouillemens intérieurs qui me viennent maintenant dans l'esprit : mais il y en a une infinité d'autres que Dieu assaisonne à chacun selon ses desseins.

Qu'on ne me dise point que ce sont des imaginations creuses. Peut-on douter que Dieu n'agisse immédiatement dans les âmes? Peut-on douter qu'il n'y agisse pour les faire mourir à elles-mêmes? Peut-on douter que Dieu, après avoir arraché les passions grossières, n'attaque au dedans tous les retours subtils de l'amour-propre, surtout dans les âmes qui se sont livrées généreusement et sans réserve à l'esprit de la grâce? Plus il veut les purifier, plus il les éprouve intérieurement. Le monde n'a point d'yeux pour voir ces épreuves, ni d'oreilles pour les entendre : mais le monde est aveugle; sa sagesse n'est que mort; elle ne peut compatir avec l'esprit de vérité. *Il n'y a que l'esprit de Dieu*, comme (1) dit

(1) I Cor. 2, v. 10, 11.

l'apôtre, *qui puisse pénétrer les profondeurs de Dieu même.*

Dans les commencemens, on n'est point encore accoutumé à cette conduite du dedans, qui va à nous dépouiller par le fond. On veut bien se taire, être recueilli, souffrir tout, se laisser mener au cours de la Providence comme un homme qui se laisseroit porter par le courant d'un fleuve; mais on n'ose encore se hasarder à écouter la voix intérieure pour les sacrifices que Dieu prépare. On est comme l'enfant Samuel (1), qui n'étoit point encore accoutumé aux communications du Seigneur. Le Seigneur l'appeloit, il croyoit que c'étoit Héli. Héli disoit : Mon enfant, vous avez rêvé, personne ne vous parle. Tout de même on ne sait si c'est quelque imagination qui nous pousseroit trop loin. Souvent le grand prêtre Héli, c'est-à-dire les conducteurs nous disent que nous avons rêvé et que nous demeurions en repos. Mais Dieu ne nous y laisse point et nous réveille jusqu'à ce que nous prêtions l'oreille à ce qu'il veut dire. S'il s'agissoit de visions, d'apparitions, de révélations, de lumières extraordinaires, de miracles, de conduites contraires aux sentimens de l'église, on auroit raison de ne pas s'y arrêter. Mais quand Dieu nous a menés jusqu'à un certain point de détachement, et qu'ensuite nous avons une conviction intérieure qu'il veut encore certaines choses innocentes, qui ne vont qu'à devenir plus simples et qu'à mourir plus profondément à nous-mêmes, y a-t-il

(1) 1 Rois, 3, v. 4, etc.

de l'illusion à suivre ces mouvemens? Je suppose qu'on ne les suit pas sans un bon conseil. La répugnance que notre sagesse et notre amour-propre ont à suivre ces mouvemens marque assez qu'ils sont de grâce; car alors on voit bien qu'on n'est retenu contre ces mouvemens que par quelque sensibilité et quelque retour sur soi-même. Plus on craint de faire ces choses, plus on en a besoin; car c'est une crainte qui ne vient que de délicatesse, de défaut de souplesse et d'attachement ou à ses goûts ou à ses vues. Or il faut mourir à tous ses sentimens de vie naturelle. Ainsi tout prétexte de reculer est ôté par la conviction qui est au fond du cœur qu'elles aideront à nous faire mourir.

La souplesse et la promptitude pour céder à ces mouvemens est ce qui avance le plus les âmes. Celles qui ont assez de générosité pour n'hésiter jamais, font bientôt un progrès incroyable. Les autres raisonnent et ne manquent jamais de raison pour se dispenser de faire ce qu'elles ont au cœur; elles veulent et ne veulent pas; elles attendent des certitudes, elles cherchent des conseils à leur point qui les déchargent de ce qu'elles craignent de faire; à chaque pas elles s'arrêtent et regardent en arrière; elles languissent dans l'irrésolution et éloignent insensiblement l'esprit de Dieu. D'abord elles le contristent par leurs hésitations; puis elles l'irritent par des résistances formelles; enfin elles l'éteignent par ces résistances réitérées.

Quand on résiste on trouve des prétextes pour couvrir sa résistance et pour l'autoriser; mais insen-

siblement on se dessèche soi-même; on perd la simplicité; et, quelque effort qu'on fasse pour se tromper, on n'est point en paix; il y a toujours dans le fond de la conscience un je ne sais quoi qui reproche qu'on a manqué à Dieu. Mais comme Dieu s'éloigne, parce qu'on s'est éloigné de lui, l'âme s'endurcit peu à peu. Elle n'est plus en paix; mais elle ne cherche point la vraie paix; au contraire elle s'en éloigne de plus en plus en la cherchant où elle n'est pas. C'est comme un os qui est déboîté et qui fait toujours une douleur secrète; mais quoiqu'il soit dans un état violent hors de sa place, il ne tend point à y rentrer; tout au contraire il s'affermit dans sa mauvaise situation. O qu'une âme est digne de pitié lorsqu'elle commence à rejeter les invitations secrètes de Dieu qui demande qu'elle meure à tout! D'abord ce n'est qu'un atome, mais cet atome devient une montagne et forme bientôt une espèce de chaos entre Dieu et elle. On fait le sourd quand Dieu demande une petite simplicité: on craint de l'entendre; on voudroit bien pouvoir se dire à soi-même qu'on ne l'a pas entendu; on se le dit même, mais on ne se le persuade pas. On s'embrouille, on doute de tout ce qu'on a éprouvé; et les grâces qui avoient le plus servi à nous rendre simples et petits dans la main de Dieu, commencent à paroître comme des illusions. On cherche au dehors des autorités de directeurs pour apaiser le trouble du dedans; on ne manque pas d'en trouver, car il y en a tant qui ont peu d'expérience même avec beaucoup de savoir et de piété! En cet état,

plus on veut se guérir, plus on se fait malade. On est comme un cerf qui est blessé et qui porte dans ses flancs le trait dont il est percé, plus il s'agite au travers des forêts pour s'en délivrer, plus il l'enfonce dans son corps. Hélas! (1) *Qui est celui qui a résisté à Dieu et qui a eu la paix?* Dieu, qui est lui seul la paix véritable, peut-il laisser tranquille un cœur qui s'oppose à ses desseins? Alors on est comme les personnes qui ont une maladie inconnue. Tous les médecins emploient leur art à les soulager, et rien ne les soulage. Vous les voyez tristes, abattues, languissantes : il n'y a ni aliment ni remède qui puisse leur faire aucun bien, elles dépérissent chaque jour. Faut-il s'étonner qu'en s'égarant de son vrai chemin on aille hors de toute route s'égarant sans cesse de plus en plus?

Mais, direz-vous, les commencemens de tous ces malheurs ne sont rien, il est vrai, mais les suites en sont funestes. On ne vouloit rien réserver dans le sacrifice qu'on faisoit à Dieu : c'est ainsi qu'on étoit disposé en regardant les choses de loin confusément. Mais ensuite quand Dieu nous prend au mot et accepte en détail nos offres, on sent mille répugnances très-fortes dont on ne se défioit pas. Le courage manque, les vains prétextes viennent flatter un cœur foible et ébranlé : d'abord on retarde et on doute si on doit suivre; puis on ne fait que la moitié de ce que Dieu demande; on y mêle avec l'opération divine un certain mouvement propre et des manières naturelles

(1) Job, 9, v. 4.

pour conserver quelque ressource à ce fond corrompu qui ne veut point mourir. Dieu, jaloux, se refroidit, L'âme commence à vouloir fermer les yeux pour ne pas voir plus qu'elle n'a le courage de faire. Dieu la laisse à sa foiblesse et à sa lâcheté puisqu'elle veut y être laissée. Mais comprenez combien sa faute est grande.

Plus elle a reçu de Dieu, plus elle doit lui rendre. Elle a reçu un amour prévenant et des grâces singulières : elle a goûté le don de l'amour pur et désintéressé que tant d'âmes, d'ailleurs très-pieuses, n'ont jamais senti. Dieu n'a rien ménagé pour la posséder tout entière. Il est devenu l'époux intérieur; il a pris soin de faire tout dans son épouse; mais il est infiniment jaloux. Ne vous étonnez pas des rigueurs de sa jalousie. De quoi est-il donc si jaloux? Est-ce des talens, des lumières, de la régularité des vertus extérieures? Non; il est condescendant et facile sur toutes ces choses. L'amour n'est jaloux que sur l'amour; toute sa délicatesse ne tombe que sur la droiture de la volonté. Il ne peut souffrir aucun partage du cœur de l'épouse, et il souffre encore moins tous les prétextes dont l'épouse cherche à se tromper pour excuser le partage de son cœur. Voilà ce qui allume le feu dévorant de sa jalousie. Tant que l'amour pur et ingénu vous conduira, ô épouse, l'époux supportera avec une patience sans bornes tout ce que vous feriez d'irrégulier par mégarde ou par fragilité sans préjudice de la droiture de votre amour; mais dès le moment que votre amour refusera quelque chose à Dieu et que vous voudriez vous tromper vous-même dans

ce refus, l'époux vous regardera comme une épouse infidèle qui veut couvrir son infidélité.

Combien d'âmes, après de grands sacrifices, tombent dans ces résistances ! La fausse sagesse cause presque tous ces malheurs. Ce n'est pas tant pour n'avoir pas assez de courage que pour avoir trop de raison humaine qu'on s'arrête dans cette course. Il est vrai que Dieu, quand il a appelé les âmes à cet état de sacrifice sans réserve, les traite à proportion des dons ineffables dont il les a comblées. Il est insatiable de mort, de pertes, de renoncement : il est même jaloux de ses dons, parce que l'excellence de ses dons nourrit en nous secrètement une certaine confiance propre. Il faut que tout soit détruit, que tout périsse. Nous avons tout donné. Dieu veut nous ôter tout, et en effet il ne nous laisse rien. S'il y a encore la moindre chose à laquelle nous tenions, si bonne qu'elle paroisse, c'est là qu'il vient, le glaive à la main, couper jusqu'au dernier repli de notre cœur. Si nous craignons encore par quelque endroit, c'est cet endroit par où il vient nous prendre; car il nous prend toujours par l'endroit le plus foible. Il nous pousse sans nous laisser jamais respirer. Faut-il s'en étonner ? Peut-on mourir tandis qu'on respire encore ? Nous voulons que Dieu nous donne le coup de la mort ; mais nous voudrions mourir sans douleur ; nous voudrions mourir à toutes nos volontés par le choix de notre volonté même ; nous voudrions tout perdre et retenir tout. Hélas ! quelles agonies, quelles angoisses quand Dieu nous mène jusqu'au bout de nos forces ! On est entre ses mains comme un malade dans celles d'un chirurgien

qui fait une opération douloureuse : on tombe en défaillance. Mais cette comparaison n'est rien ; car, après tout, l'opération du chirurgien est pour nous faire vivre, et celle de Dieu pour nous faire réellement mourir.

Pauvres âmes ! âmes foibles ! que ces derniers coups vous accablent ! L'attente seule vous fait frémir et retourner en arrière. Combien y en a-t-il qui n'achèvent point de traverser l'affreux désert ! A peine deux ou trois verront la terre promise. Malheur à celles de qui Dieu attendoit tout et qui ne remplissent point leur grâce ! Malheur à quiconque résiste intérieurement ! Étrange péché que celui de pécher contre le Saint-Esprit ! Ce péché, irrémissible en ce monde et en l'autre, n'est-il pas celui de résister à l'invitation intérieure ? Celui qui y résiste pour sa conversion sera puni en ce monde par le trouble, et en l'autre par les douleurs de l'enfer. Celui qui y résiste pour mourir sans réserve à lui-même et pour se livrer à la grâce du pur amour, sera puni en ce monde par les remords, et en l'autre par le feu vengeur du purgatoire. Il faut faire son purgatoire en ce monde ou en l'autre, ou par le martyre intérieur du pur amour, ou par les tourmens de la justice divine après la mort. Heureux celui qui n'hésite jamais, qui ne craint que de ne suivre pas assez promptement, qui aime toujours mieux faire trop que trop peu contre lui-même. Heureux celui qui présente hardiment toute l'étoffe dès qu'on lui demande un échantillon, et qui laisse tailler Dieu en plein drap ! Heureux celui qui, ne se comptant pour rien, ne met jamais Dieu dans la nécessité

de le ménager ! Heureux celui que tout ceci n'effraie point !

On croit que cet état est horrible ; on se trompe : c'est là qu'on trouve la paix, la liberté, et que le cœur, détaché de tout, s'élargit sans bornes, en sorte qu'il devient immense ; rien ne le rétrécit ; et selon la promesse il devient avec une certaine proportion une même chose avec Dieu même.

O mon Dieu, vous seul pouvez donner la paix qu'on éprouve en cet état-là. Plus l'âme se sacrifie sans ménagement et sans retour sur elle-même, plus elle est libre. Tandis qu'elle n'hésite point à tout perdre et à s'oublier, elle possède tout. Il est vrai que ce n'est point une possession réfléchie, en sorte qu'on se dise à soi-même, Oui je suis en paix et je vis heureux ; car ce seroit trop retomber sur soi et se chercher après s'être quitté : mais c'est une image de l'état des bienheureux qui seront à jamais ravis en Dieu sans avoir pendant toute l'éternité un instant pour penser à eux-mêmes et à leur bonheur. Ils sont si heureux dans ce transport qu'ils seront heureux éternellement, sans se dire à eux-mêmes qu'ils jouissent de ce bonheur.

Vous faites, ô époux des âmes, éprouver dès cette vie aux âmes qui ne vous résistent jamais, un avant-goût de cette félicité. On ne veut rien et on veut tout. Comme il n'y a que la créature qui borne le cœur, le cœur n'étoit jamais resserré ni par l'attachement aux créatures, ni par le retour sur lui-même, il entre pour ainsi dire dans votre immensité. Rien ne l'arrête ; il se perd toujours de plus en plus ; mais quoique sa capacité croisse à l'infini, vous le remplissez tout

entier ; il est toujours rassasié. Il ne dit point je suis heureux, il sent qu'il l'est. Il ne possède point son bonheur, mais son bonheur le possède. En quelque moment qu'on le prenne et qu'on lui demande, voulez-vous souffrir ce que vous souffrez ? voudriez-vous avoir ce que vous n'avez pas ? il répondra sans hésiter et sans se consulter soi-même : Je veux souffrir ce que je souffre, et n'avoir point ce que je n'ai pas ; je veux tout ce que Dieu veut, je ne veux rien autre chose.

Voilà, mon Dieu, la vraie et pure adoration en esprit et en vérité. Vous cherchez de tels adorateurs, mais vous n'en trouvez guère. Presque tous se cherchent eux-mêmes dans vos dons, au lieu de vous chercher tout seul dans la croix et dans le dépouillement. On veut vous conduire, au lieu de se laisser conduire par vous. On se donne à vous pour devenir grand ; mais on se refuse dès qu'il faut se laisser apetisser. On dit qu'on ne tient à rien ; et on est effrayé par les moindres pertes. On veut vous posséder ; mais on ne veut point se perdre pour être possédé par vous. Ce n'est pas vous aimer ; c'est vouloir être aimé par vous. O Dieu, la créature ne sait point pourquoi vous l'avez faite : apprenez-le lui, et imprimez au fond de son cœur que la boue doit se laisser donner sans résistance toutes les formes qu'il plaît à l'ouvrier.

XXXIII. *De la perfection chrétienne.*

La perfection chrétienne n'a point les rigueurs, les ennuis et les contraintes qu'on s'imagine. Elle demande qu'on soit à Dieu du fond du cœur; et dès qu'on est ainsi à Dieu du fond du cœur, tout ce qu'on fait pour lui devient facile. Ceux qui sont à Dieu sans partage sont toujours contens; car ils ne veulent que ce que Dieu veut, et veulent faire pour lui tout ce qu'il veut; ils se dépouillent de tout, et trouvent le centuple dans ce dépouillement. La paix de la conscience, la liberté du cœur, la douceur de s'abandonner entre les mains de Dieu, la joie de voir toujours croître la lumière dans son cœur, enfin le dégagement des craintes et des désirs tyranniques du siècle, font ce centuple de bonheur que les véritables enfans de Dieu possèdent au milieu des croix, pourvu qu'ils soient fidèles.

Ils se sacrifient, mais à ce qu'ils aiment le plus; ils souffrent, mais ils veulent souffrir, et ils préfèrent la souffrance à toutes leurs fausses joies : leurs corps ont des maux cuisans, leur imagination est troublée, leur esprit tombe en langueur et en défaillance; mais leur volonté est ferme et tranquille dans le plus intime d'elle-même, et elle dit sans cesse *Amen* à tous les coups dont Dieu la frappe pour la sacrifier.

Ce que Dieu demande de nous est une volonté qui ne soit plus partagée entre lui et aucune créature;

c'est une volonté souple dans ses mains, qui ne désire que ce que Dieu désire, et ne rejette que ce qu'il rejette, qui veuille sans réserve tout ce qu'il veut, et qui ne veuille jamais sous aucun prétexte, rien de ce qu'il ne veut pas. Quand on est dans cette disposition, tout est salutaire; les amusemens mêmes, pris dans cet esprit, se tournent en bonnes œuvres.

Heureux celui qui se donne à Dieu! il est délivré de ses passions, des jugemens des hommes, de leur malignité, de la tyrannie de leurs maximes, de leurs froides et misérables railleries, des malheurs que le monde attribue à la fortune, de l'infidélité et de l'inconstance des amis, des artifices et des piéges des ennemis, de sa propre foiblesse, de la misère et de la brièveté de la vie, des horreurs d'une mort profane, des cruels remords attachés aux plaisirs criminels, et enfin de l'éternelle condamnation de Dieu.

Le chrétien est délivré de cette multitude innombrable de maux, puisque, mettant sa volonté entre les mains de Dieu, il ne veut plus que ce que Dieu veut; et il trouve ainsi sa consolation par la foi, et par conséquent par l'espérance, au milieu de toutes ses peines.

Quelle foiblesse seroit-ce donc de craindre de se donner à Dieu, et de s'engager trop avant dans un état si désirable!

Heureux ceux qui se jettent tête baissée et les yeux fermés entre les bras *du Père des miséricordes et du Dieu de toute consolation!* comme parle (1) saint

(1) II Cor. 1, v. 3.

Paul. Alors on ne désire plus rien que de connoître ce que l'on doit à Dieu ; et on ne craint rien davantage que de ne voir pas assez ce qu'il demande. Sitôt qu'on découvre une lumière nouvelle dans sa loi, on est transporté de joie comme un avare qui a trouvé un trésor.

Le vrai chrétien, de quelque malheur que la Providence l'accable, veut tout ce qui lui arrive, et ne veut rien de tout ce qui lui manque : plus il aime Dieu, plus il est content ; et la plus haute perfection, loin de le surcharger, rend son joug plus léger.

Quelle folie de craindre d'être trop à Dieu ! C'est craindre d'être trop heureux ; c'est craindre d'aimer la volonté de Dieu en toutes choses ; c'est craindre d'avoir trop de courage dans les croix inévitables, trop de consolation dans l'amour de Dieu, et trop de détachement pour les passions qui nous rendent misérables.

Méprisons donc les choses de la terre pour être tout à Dieu. Je ne dis pas que nous les quittions absolument ; car, quand on est déjà dans une vie honnête et réglée, il n'y a qu'à changer le fond de son cœur en aimant, et nous ferons à peu près les mêmes choses que nous faisions : car Dieu ne renverse point les conditions des hommes, ni les fonctions qu'il y a lui-même attachées : mais nous ferons pour servir Dieu ce que nous faisons pour servir et pour plaire au monde et pour nous contenter nous-mêmes. Il y aura seulement cette différence, qu'au lieu d'être dévorés par notre orgueil, par nos passions tyranniques et par la censure maligne du monde, nous

agirons au contraire avec liberté, avec courage, avec espérance en Dieu : la confiance nous animera ; l'attente des biens éternels qui s'approchent pendant que ceux d'ici-bas nous échappent, nous soutiendra au milieu des peines ; l'amour de Dieu, qui nous fera sentir celui qu'il a pour nous, nous donnera des ailes pour voler dans sa voie et pour nous élever au-dessus de toutes nos misères. Si nous avons de la peine à le croire, l'expérience nous en convaincra : (1) *Venez, voyez et goûtez*, dit David, *combien le Seigneur est doux.*

Le fils de Dieu dit en général à tous les chrétiens sans exception : (2) *Que celui qui veut être mon disciple porte sa croix et qu'il me suive.* La voie large conduit à la perdition : il faut suivre la voie étroite où le petit nombre entre. Il n'y a que ceux qui se font violence qui emportent le royaume du ciel. Il faut renaître, se renoncer, se haïr, devenir enfant, être pauvre d'esprit, pleurer pour être consolé, n'être point du monde qui est maudit à cause de ses scandales.

Ces vérités effraient bien des gens, et cela parce qu'ils connoissent simplement ce que la religion fait faire, sans connoître ce qu'elle présente, et qu'ils ignorent l'esprit d'amour qui rend tout léger. Ils ne savent pas que cette religion mène à la plus haute perfection, en donnant la paix par un principe d'amour qui adoucit tous les maux.

(1) Ps. 33, v. 9.
(2) Matth. 16, v. 4.

Ceux qui sont à Dieu sans partage sont toujours heureux. Ils éprouvent que (1) *le joug* de Jésus-Christ est *doux et léger;* qu'on trouve en lui *le repos de l'âme;* et qu'il *soulage ceux qui sont chargés et fatigués*, comme il l'a promis lui-même. Mais quel malheur à ces âmes lâches et timides qui sont partagées entre Dieu et le monde! Elles veulent et ne veulent pas. Elles sont déchirées tout à la fois par leurs passions et par leurs remords; elles craignent les jugemens de Dieu et ceux des hommes; elles ont horreur du mal et honte du bien; elles ont les peines de la vertu sans en goûter les consolations. Ah! si elles avoient un peu de courage pour mépriser les vains discours, les froides railleries et les téméraires censures des hommes, quelle paix ne goûteroient-elles pas dans le sein de Dieu!

Qu'il est dangereux pour le salut, qu'il est indigne de Dieu et de nous, qu'il est pernicieux même pour la paix de notre cœur, de vouloir toujours demeurer où l'on est! La vie entière ne nous est donnée que pour nous avancer à grands pas vers notre patrie céleste. Le monde s'enfuit comme une ombre trompeuse, et l'éternité s'avance déjà pour nous recevoir. Pourquoi tardons-nous à marcher pendant que la lumière du Père des miséricordes nous éclaire? Hâtons-nous d'arriver au royaume de Dieu.

Le seul premier commandement de la loi suffit pour faire évanouir en un moment tous les prétextes qu'on pourroit prendre de faire des réserves avec

(1) Matth. 11, v. 29, 30.

Dieu : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de toutes vos pensées.* Voyez combien de termes joints ensemble par le Saint-Esprit pour prévenir toutes les réserves que l'âme pourroit vouloir faire au préjudice de cet amour jaloux : et non-seulement de toute l'étendue et de toute la force de son cœur, mais encore de toute l'application de sa pensée. Comment pourra-t-on donc croire qu'on l'aime si on ne peut se résoudre à penser à sa loi et à s'appliquer de suite à accomplir sa sainte volonté ?

Ceux qui craignent de découvrir trop clairement ce que cet amour demande, sont bien loin de cet amour vigilant et appliqué.

Il n'y a qu'une seule manière d'aimer Dieu, c'est de ne faire aucune démarche qu'avec lui et pour lui, et de suivre avec un cœur généreux tout ce qu'il inspire.

Ceux qui vivent dans des retranchemens, mais qui voudroient bien être un peu du monde, croient que ce n'est rien ; cependant ils courent risque d'être du nombre de ces tièdes dont il est dit (1) que Dieu *les vomira.*

Dieu supporte impatiemment ces âmes lâches qui disent en elles-mêmes : J'irai jusque-là et jamais plus loin. Appartient-il à la créature de faire la loi à son créateur ? Que diroit un maître d'un domestique ou un roi des sujets qui les servent et qui ne voudroient les servir qu'à leur mode, qui craindroient

(1) Apoc. 8, v. 16.

de trop s'affectionner à leur service et à leurs intérêts, et qui auroient honte de paroître aux yeux du public s'attacher à eux? Mais plutôt que dira le roi des rois si nous faisons comme ces lâches serviteurs? Le temps s'approche, il vient, le voilà : hâtons-nous de le prévenir : aimons l'éternelle beauté qui ne vieillit point et qui empêche de vieillir tous ceux qui n'aiment qu'elle : méprisons ce monde malheureux qui tombe déjà en ruine de toutes parts. Ne voyons-nous pas, depuis tant d'années, les personnes qui étoient dans les premières places, surprises par la mort, toutes tomber dans l'abîme? Ce monde, auquel on est si attaché, on va en sortir; il est lui-même la misère, la vanité, la folie; ce n'est qu'un fantôme et une *figure qui passe*, comme (1) dit saint Paul.

XXXIV. *Que la voie de la foi nue et de la pure charité est meilleure et plus sûre que celle des lumières et des goûts.*

Ceux qui ne sont attachés à Dieu qu'autant qu'ils y goûtent de plaisir et de consolation, ressemblent aux peuples (2) qui suivoient Jésus-Christ, non pour sa doctrine, mais pour les pains qu'il multiplioit miraculeusement. Ils disent comme saint Pierre (3) :

(1) I. Cor. 7, v. 31.
(2) Jean, 6, v. 26.
(3) Marc, 9, v. 4, 5.

Seigneur, nous sommes bien ici; dressons-y trois tabernacles : mais ils *ne savent ce qu'ils disent.* Après s'être enivrés des douceurs du Thabor, ils méconnoissent le Fils de Dieu et refusent de le suivre sur le Calvaire. Non-seulement ils cherchent des goûts, mais ils veulent encore des lumières; c'est-à-dire que l'esprit est curieux de voir pendant que le cœur veut être remué par les sentimens doux et flatteurs. Est-ce mourir à soi? Est-ce là le *juste* (1) de saint Paul dont *la foi* est *la vive* nourriture?

On voudroit avoir des lumières extraordinaires qui marquassent des dons surnaturels et une communication intime de Dieu. Rien ne flatte tant l'amour-propre. Toutes les grandeurs du monde mises ensemble n'élèvent pas autant un cœur. C'est une vie secrète qu'on donne à la nature dans les dons surnaturels. C'est une ambition d'autant plus raffinée qu'elle est toute spirituelle; on veut sentir, goûter, posséder Dieu et ses dons, voir sa lumière, pénétrer les cœurs, connoître l'avenir, être une âme tout extraordinaire; car le goût des lumières et des sentimens mène peu à peu une âme jusqu'à un désir secret de toutes ces choses.

L'Apôtre nous *montre* (2) *une voie plus excellente* pour laquelle il nous inspire une sainte émulation : il s'agit de la charité (3), *qui ne cherche point ce qui est à elle :* elle ne veut point être survêtue, pour parler comme l'Apôtre, mais elle se laisse dépouiller.

(1) Hebr. 10, v. 38.
(2) I Cor. 12, v. 31.
(3) *Ibid.* 13, v. 5.

C'est moins le plaisir qu'elle aime, que Dieu dont elle veut faire la volonté. Si elle trouve du goût dans l'oraison, elle se sert de ce goût passager, sans s'y arrêter, pour ménager sa propre foiblesse, comme un malade qui relève de maladie se sert d'un bâton pour marcher : mais la convalescence est-elle parfaite, l'homme guéri marche tout seul. Tout de même, l'âme encore tendre et enfantine, que Dieu nourrissoit de lait dans les commencemens, se laisse sevrer quand Dieu veut la nourrir du pain des forts.

Que seroit-ce si nous étions toujours enfans, toujours pendans à la mamelle des célestes consolations? Il faut *évacuer*, comme parle saint Paul (1), *ce qui est du petit enfant*. Les premières douceurs étoient bonnes pour nous attirer, pour nous détacher des plaisirs grossiers et mondains par d'autres plus purs, enfin pour nous accoutumer à une vie d'oraison et de recueillement : mais goûter un plaisir délicieux qui ôte le sentiment des croix, et jouir d'une ferveur qui fait qu'on vit comme si on voyoit le paradis ouvert, ce n'est point mourir sur la croix et s'anéantir.

Cette vie de lumières et de goûts sensibles, quand on s'y attache jusqu'à s'y borner, est un piége très-dangereux.

I. Quiconque n'a d'autre appui quittera l'oraison, et avec l'oraison Dieu même, dès que cette source de plaisir tarira. Vous savez que sainte Thérèse disoit qu'un grand nombre d'âmes quittoient l'oraison quand

(1) I Cor. 13, v. 11.

l'oraison commençoit à être véritable. Combien d'âmes qui, pour avoir eu en Jésus-Christ une enfance trop tendre, trop dépendante d'un lait si doux, reculent en arrière et abandonnent la vie intérieure dès que Dieu commence à les sevrer! Faut-il s'en étonner? Elles font le sanctuaire de ce qui n'est que le parvis du temple. Elles ne veulent qu'une mort extérieure des sens grossiers pour vivre à elles-mêmes délicieusement dans leur intérieur. De là viennent tant d'infidélités et de mécomptes parmi les âmes mêmes qui ont paru les plus ferventes et les plus détachées. Celles mêmes qui ont le plus parlé de détachement, de mort à soi, de ténèbres de la foi et de dépouillement, sont souvent les plus surprises et les plus découragées dès que l'épreuve vient et que la consolation se retire. O qu'il est bon de suivre la voie marquée par le bienheureux Jean de la Croix, qui veut qu'on croie dans le non-voir et qu'on aime sans chercher à sentir!

II. De l'attachement aux goûts sensibles naissent toutes les illusions. Les âmes sont grossières en ce point, qu'elles cherchent le sensible pour trouver la sûreté. C'est tout le contraire; c'est le sensible qui donne le change; c'est un appât flatteur pour l'amour-propre. On ne craint point de manquer à Dieu tandis que le plaisir dure. On (1) *dit* alors *dans son abondance, Je ne serai jamais ébranlé;* mais on croit tout perdu dès que l'ivresse est passée: ainsi on met son plaisir et son imagination en la place de

(1) Ps. 29, v. 7.

Dieu. Il n'y a que la pure foi qui préserve de l'illusion. Quand on ne s'appuie sur rien d'imaginé, de senti, de goûté, de lumineux et d'extraordinaire; quand on ne tient qu'à Dieu seul, en pure et nue foi, dans la simplicité de l'évangile, recevant les consolations qui viennent et ne s'arrêtant à aucune, ne jugeant point et obéissant toujours, croyant facilement qu'on peut se tromper et que les autres peuvent nous redresser, enfin agissant à chaque moment avec simplicité et bonne intention, suivant la lumière de foi actuellement présente, on est dans la voie la plus opposée à l'illusion.

La pratique fera voir mieux que toute autre chose combien cette voie est plus sûre que celle des goûts et des lumières extraordinaires. Quiconque voudra l'essayer, reconnoîtra bientôt que cette voie de pure foi, suivie en tout, est la plus profonde et la plus universelle mort à soi-même. Les goûts et les certitudes intérieures dédommagent l'amour-propre de tout ce qu'il peut sacrifier au dehors : c'est une possession subtile de soi-même qui donne une vie secrète et raffinée. Mais se laisser dépouiller au dehors et au dedans tout ensemble, au dehors par la Providence et au dedans par la nudité de foi obscure, c'est le total martyre et par conséquent l'état le plus éloigné de l'illusion. On ne se trompe, on ne s'égare qu'en se flattant, qu'en s'épargnant, qu'en réservant quelque vie secrète à l'amour-propre, qu'en mettant quelque chose de déguisé en la place de Dieu. Quand vous laissez tomber toute lumière particulière et tout goût flatteur; quand vous ne voulez qu'aimer Dieu

sans vous attacher à le sentir, et que croire la vérité de la foi sans vous attacher à voir, cette nudité si obscure ne laisse aucune prise à la volonté et au sens propre, qui sont les sources de toute illusion.

Ainsi ceux qui veulent se précautionner contre l'illusion en cherchant à sentir des goûts et à se faire des certitudes, s'exposent par-là même à l'illusion : au contraire ceux qui suivent l'attrait de l'amour dénuant et de la foi pure, sans rechercher des lumières et des goûts sensibles pour s'appuyer, évitent ce qui peut causer l'illusion et l'égarement. Vous trouverez dans l'*Imitation de Jésus-Christ* (1), où l'auteur dit que si Dieu vous ôte les douceurs intérieures, votre plaisir doit être de demeurer privé de tout plaisir. O qu'une âme ainsi crucifiée est agréable à Dieu quand elle ne cherche point à se détacher de la croix, et qu'elle veut bien expirer avec Jésus-Christ! On cherche des prétextes en disant qu'on craint d'avoir perdu Dieu lorsqu'on ne le sent plus. Mais dans la vérité c'est impatience dans l'épreuve; c'est inquiétude de la nature délicate et attendrie sur elle même; c'est recherche de quelque appui pour l'amour-propre; c'est une lassitude dans l'abandon et une reprise de soi-même après s'être livré à la grâce. Mon Dieu, où sont les âmes qui ne s'arrêtent point dans la voie de la mort! Celles qui auront persévéré jusqu'à la fin seront couronnées.

(1) Liv. III.

XXXV. *De la simplicité.*

Il y a une simplicité qui est un défaut, et il y a une simplicité qui est une merveilleuse vertu.

La simplicité est souvent un défaut de discernement et une ignorance des égards qu'on doit à chaque personne. Quand on parle dans le monde d'une personne simple, on veut dire un esprit court, crédule et grossier.

La simplicité qui est une vertu, loin d'être grossière, est quelque chose de sublime. Tous les gens de bien la goûtent, l'admirent, sentent quand ils la blessent, la remarquent en autrui, et sentent ce qui est nécessaire pour la pratiquer; mais ils auroient de la peine à dire précisément ce que c'est que cette vertu.

On peut dire là-dessus ce que le petit livre de l'*Imitation* dit de la componction du cœur (1): *Il vaut mieux la pratiquer que savoir la définir.*

La simplicité est une droiture de l'âme qui retranche tout retour inutile sur elle-même et sur ses actions. Elle est différente de la sincérité. La sincérité est une vertu au-dessous de la simplicité. On voit beaucoup de gens qui sont sincères sans être simples : ils ne disent rien qu'ils ne croient vrai; ils ne veulent passer que pour ce qu'ils sont; mais ils craignent sans cesse de

(1) Liv. I, ch. 1, § 3.

passer pour ce qu'ils ne sont pas; ils sont toujours à s'étudier eux-mêmes, à compasser toutes leurs paroles et toutes leurs pensées, et à repasser tout ce qu'ils ont fait dans la crainte d'avoir fait trop ou trop peu.

Ces gens-là sont sincères; mais ils ne sont pas simples : ils ne sont pas à leur aise avec les autres, et les autres ne sont pas à leur aise avec eux : on n'y trouve rien d'aisé, rien de libre, rien d'ingénu, rien de naturel; on aimeroit mieux des gens moins réguliers et plus imparfaits qui fussent moins composés. Voilà le goût des hommes, et celui de Dieu est de même; il veut des âmes qui ne soient point tant occupées d'elles-mêmes, et comme toujours au miroir pour se composer.

Être tout occupé des créatures sans jamais faire aucune réflexion sur soi, c'est l'état d'aveuglement des personnes que le présent et le sensible entraînent toujours : c'est une extrémité opposée à la simplicité. Être toujours occupé de soi dans tout ce qu'on a à faire, soit pour les créatures, soit pour Dieu, c'est l'autre extrémité qui rend l'âme sage à ses propres yeux, toujours réservée, pleine d'elle-même, inquiète sur les moindres choses qui peuvent troubler la complaisance qu'elle a en elle-même. Voilà la fausse sagesse qui n'est, avec toute sa grandeur, guère moins vaine et guère moins folle que la folie des gens qui se jettent tête baissée dans tous les plaisirs. L'une est enivrée de tout ce qu'elle voit au dehors; l'autre est enivrée de tout ce qu'elle s'imagine faire au dedans; mais enfin ce sont deux ivresses.

L'ivresse de soi-même est encore pire que celle des choses extérieures, parce qu'elle paroît une sagesse et qu'elle ne l'est pas : on songe moins à en guérir ; on s'en fait honneur ; elle est approuvée ; on y met une force qui élève au-dessus du reste des hommes : c'est une maladie semblable à la frénésie ; on ne la sent pas ; on est à la mort, et on dit : Je me porte bien.

Quand on ne fait point de retours sur soi, à force d'être entraîné par des objets extérieurs, on est dans l'ivresse des choses du monde : au contraire, quand on en fait trop, cette multitude de retours fait une conduite forcée et contraire à la simplicité.

La simplicité consiste en un juste milieu où l'on n'est ni dissipé, ni trop composé : l'âme n'est point entraînée par l'extérieur, en sorte qu'elle ne puisse plus faire les réflexions nécessaires ; mais aussi elle retranche les retours sur soi, qu'un amour-propre inquiet et jaloux de sa propre excellence multiplie à l'infini. Cette liberté d'une âme qui voit immédiatement devant elle pendant qu'elle marche, mais qui ne perd point son temps à trop raisonner sur ses pas, à les étudier, à regarder sans cesse ceux qu'elle a déjà faits, est la véritable simplicité.

Le premier degré du progrès de l'âme est donc de se déprendre des choses extérieures pour rentrer au dedans d'elle-même et pour s'occuper de son état pour son propre intérêt ; jusque-là il n'y a encore rien que de naturel ; c'est un amour-propre sage qui veut sortir de l'enivrement des choses extérieures.

Dans le second degré l'âme joint à la vue d'elle-même celle de Dieu qu'elle craint. Voilà un foible commencement de la véritable sagesse ; mais elle est encore enfoncée en elle-même : elle ne se contente pas de craindre Dieu, elle veut être assurée qu'elle le craint ; elle craint de ne pas le craindre, sans cesse elle revient sur ses propres actes. Ces retours si inquiets et si multipliés sur moi-même sont encore bien éloignés de la paix et de la liberté qu'on goûte dans l'amour simple : mais ce n'est pas encore le temps de goûter cette liberté ; il faut que l'âme passe par ce trouble, et qui voudroit d'abord la mettre dans la liberté de l'amour simple, courroit risque de l'égarer.

Le premier homme voulut d'abord jouir de lui-même ; c'est ce qui le fit tomber dans l'attachement aux créatures. L'homme revient d'ordinaire par le même chemin qu'il a fait en s'égarant, c'est-à-dire qu'ayant passé de Dieu aux objets extérieurs en rentrant d'abord en soi-même, il repasse aussi des objets extérieurs en Dieu en rentrant au fond de son cœur.

Il faut donc, dans la conduite ordinaire, laisser quelque temps une âme pénitente aux prises avec elle-même dans une rigoureuse recherche de ses misères, avant que de l'introduire dans la liberté des enfans bien-aimés de Dieu. Tant que l'attrait et le besoin de la crainte dure, il faut nourrir l'âme de ce point de tribulation et d'angoisse. Quand Dieu commence à ouvrir le cœur à quelque chose de plus pur, il faut suivre, sans perdre le temps et comme

pas à pas, l'opération de sa grâce. Alors l'âme commence à entrer dans la simplicité.

Dans le troisième degré elle n'a plus ces retours inquiets sur elle-même; elle commence à regarder Dieu plus souvent qu'elle ne se regarde elle-même, et insensiblement elle tend à s'oublier pour s'occuper en Dieu par pur amour sans trop s'arrêter à l'intérêt propre. Ainsi l'âme qui ne pensoit point autrefois à elle-même, parce qu'elle étoit toujours entraînée par les objets extérieurs qui excitoient ses passions, et qui dans la suite a passé par une sagesse qui la rappeloit sans cesse à elle-même d'une manière inquiète, vient enfin peu à peu à un autre état où Dieu fait sur elle ce que les objets extérieurs faisoient autrefois, c'est-à-dire qu'il l'entraîne et la désoccupe d'elle-même, l'occupant de lui.

Plus l'âme est docile et souple pour se laisser entraîner sans résistance ni retardement, plus elle avance dans la simplicité. Ce n'est pas qu'elle devienne aveugle sur ses défauts et qu'elle ne sente ses infidélités; elle les sent plus que jamais; elle a horreur des moindres fautes; sa lumière augmente toujours pour découvrir sa corruption : mais cette connoissance ne lui vient plus par des retours inquiets sur elle-même; c'est par la lumière de Dieu présent qu'elle se voit contraire à sa pureté infinie.

Ainsi elle est libre dans sa course parce qu'elle ne s'arrête point pour se composer avec art. Encore une fois cette simplicité merveilleuse ne convient point aux âmes qui ne sont point encore purifiées par une solide pénitence; car elle ne peut être que le

fruit d'un grand détachement de soi-même et d'un amour pour Dieu sans réserve : mais on y parvient peu à peu ; et quoique les âmes qui ont besoin de pénitence pour s'arracher aux vanités du monde doivent faire beaucoup de réflexions sur elles-mêmes, je crois néanmoins que, selon les ouvertures que la grâce donne, il faut les empêcher de tomber dans une certaine occupation excessive et inquiète d'elles-mêmes qui les gêne, qui les trouble, qui les embarrasse et qui les retarde dans leur course. Elles sont enveloppées en elles-mêmes comme un voyageur qui seroit enveloppé de tant de manteaux l'un sur l'autre, qu'il ne pourroit marcher. Les trop grands retours sur soi produisent dans les âmes foibles la superstition et le scrupule qui sont pernicieux, et dans les âmes qui sont naturellement fortes, une sagesse présomptueuse qui est incompatible avec l'esprit de Dieu. Tout cela est contraire à la simplicité qui est libre, droite et généreuse jusqu'à s'oublier elle-même pour se livrer à Dieu sans réserve.

O que les démarches d'une âme délivrée de ces retours bas, inquiets et intéressés, sont nobles ! qu'elles sont grandes ! qu'elles sont hardies !

Si un homme veut que son ami soit simple et libre avec lui, en sorte qu'il s'oublie lui-même dans ce commerce d'amitié, à combien plus forte raison Dieu, qui est le vrai ami, veut-il que l'âme soit sans retour, sans inquiétudes, sans gêne, sans jalousie sur elle-même, sans réserve dans cette douce et intime familiarité qu'il lui prépare !

C'est cette simplicité qui fait la perfection des vrais

enfans de Dieu ; c'est le but auquel on doit tendre et auquel on doit se laisser conduire. Le grand obstacle à cette bienheureuse simplicité est la folle sagesse du siècle, qui ne veut rien confier à Dieu, qui veut tout faire par son industrie, tout arranger par elle-même et se mirer sans cesse dans ses ouvrages. Cette sagesse est une folie (1), selon saint Paul ; et la vraie sagesse qui consiste à se livrer à l'esprit de Dieu sans retour si fréquent sur soi, est une folie aux yeux insensés des mondains.

Quand un chrétien n'est pas encore pleinement converti il faut sans cesse lui demander d'être sage : quand il est pleinement converti il faut commencer à craindre qu'il ne soit trop sage ; il faut lui inspirer cette sagesse sobre et tempérée dont parle (2) saint Paul : enfin s'il veut s'avancer vers Dieu, il faut qu'il se perde pour se retrouver ; il faut démonter cette sagesse propre qui sert d'appui à la nature édifiante ; il faut avaler le calice amer de la folie de la croix qui tient lieu de martyre aux âmes généreuses qui ne sont point destinées à répandre leur sang comme les premiers chrétiens,

Le retranchement des retours inquiets, inutiles et intéressés sur soi, met l'âme dans une paix et dans une liberté inexplicables : c'est la vraie simplicité. Il est aisé de voir de loin qu'elle doit être merveilleuse ; mais la seule expérience peut montrer quelle largeur de cœur elle donne. On est comme un petit

(1) I Cor. 2 et 3.

(2) Rom. 12, v. 3.

enfant dans le sein de sa mère; on ne veut plus et on ne craint plus rien pour soi ; on se laisse tourner en tous sens avec cette pureté de cœur; on ne se met plus en peine de ce que les autres croiront de nous, si ce n'est qu'on évite par charité de les scandaliser : on fait dans le moment toutes ses actions le mieux qu'on peut avec une attention douce, libre, gaie ; et on s'abandonne pour le succès. On ne se juge plus soi-même et on ne craint point d'être jugé, comme (1) saint Paul le dit lui-même.

Tendons donc à cette aimable simplicité. Qu'il nous reste de chemin pour y parvenir ! Plus nous en sommes éloignés, plus il nous faut hâter pour avancer à grands pas vers elle. Bien loin d'être simples, la plupart des chrétiens ne sont point sincères; ils sont non-seulement composés, mais faux et dissimulés avec le prochain, avec Dieu et avec eux-mêmes; mille petits détours, mille inventions pour donner indirectement des contorsions à la vérité. Hélas ! (2) *tout homme est menteur;* ceux mêmes qui sont naturellement droits, sincères, ingénus, et qui ont ce qui s'appelle un naturel simple et aisé en tout, ne laissent pas d'avoir une application délicate et jalouse sur eux-mêmes, qui nourrit secrètement l'orgueil, et empêche la vraie simplicité qui est le renoncement sincère et l'oubli constant de soi-même.

Mais, dira-t-on, comment pourrai-je m'empêcher

(1) I Cor. 4, v. 3.
(2) Ps. 115, v. 11.

d'être occupé de moi? c'est une foule de retours sur moi-même qui m'inquiètent, qui me tyrannisent et qui me causent une très-vive sensibilité.

Je ne demande que ce qui est volontaire. Ne soyez jamais volontairement dans les retours inquiets et jaloux; cela suffira; votre fidélité à y renoncer toutes les fois que vous les apercevrez vous en délivrera peu à peu : mais n'allez pas attaquer de front ces pensées, ne cherchez point querelle en vous opiniâtrant pour les combattre, vous les irriteriez.

Un effort continuel pour repousser les pensées qui nous occupent de nous et de nos intérêts seroit une occupation de nous-mêmes continuelle qui nous distrairoit de la présence de Dieu et des devoirs qu'il veut nous faire accomplir.

Le principal est d'avoir sincèrement abandonné entre les mains de Dieu tous nos intérêts de plaisirs, de commodités, de réputation. Quiconque met tout au pis-aller et qui accepte sans réserve tout ce que Dieu peut lui donner dans ce monde d'humiliation, de peines et d'épreuves, soit au dehors, soit au dedans, commence à s'endurcir contre soi-même; il ne craint point de n'être pas approuvé et de ne pouvoir éviter la critique des hommes; il n'a plus de délicatesse; et s'il en a une involontaire, il la méprise et la gourmande; il la traite si rudement pour n'y avoir aucun égard, qu'elle diminue bientôt.

Cet état de pleine acceptation et d'acquiescement perpétuel fait la vraie liberté; et cette liberté produit la simplicité parfaite.

Une âme qui n'a plus de ces petits intérêts hu-

mains et d'amour-propre, et qui ne se soucie point d'elle, n'a plus que de la candeur; elle va tout droit sans s'embarrasser; sa voie va toujours s'élargissant à l'infini, à mesure que son renoncement et son oubli d'elle-même s'augmentent; sa paix est profonde comme les abîmes de la mer au milieu de ses peines.

Mais tandis qu'on tient encore trop à soi on est toujours gêné, incertain, enveloppé dans les retours de l'amour propre. Heureux celui qui n'est plus à soi mais à Dieu!

J'ai déjà remarqué que le monde est du même goût que Dieu pour s'accommoder d'une noble simplicité qui s'oublie elle-même.

Le monde goûte dans ses enfans, corrompus comme lui, les manières libres et aisées d'une personne qui ne paroît point occupée de soi; c'est qu'en effet rien n'est plus grand que de se perdre de vue soi même.

Mais cette simplicité est déplacée dans les enfans du siècle: car ils ne sont distraits d'eux-mêmes qu'à force d'être entraînés par des objets encore plus vains.

Cependant cette simplicité, qui n'est qu'une fausse image de la véritable, ne laisse pas d'en représenter la grandeur.

Ceux qui ne peuvent trouver le corps courent après l'ombre, et cette ombre, toute ombre qu'elle est, les charme, parce qu'elle ressemble un peu à la vérité qu'ils ont perdue. Voilà ce qui fait le charme de la simplicité lors même qu'elle est hors de sa place.

Une personne pleine de défauts, qui n'en veut cacher aucun, qui ne cherche jamais à éblouir, qui n'affecte jamais ni talens, ni vertu, ni bonne grâce, qui paroît ne songer pas plus à elle-même qu'à autrui, qui semble avoir perdu le *moi* dont on est si jaloux, et qui est comme étrangère à l'égard de soi-même, est une personne qui plaît infiniment malgré ses défauts. C'est que l'homme est charmé par l'image d'un si grand bien. Cette fausse simplicité est prise pour la véritable. Au contraire une personne pleine de talens, de vertus acquises et de grâces extérieures, si elle est trop composée, si elle paroît toujours attentive à elle-même, si elle affecte les meilleures choses, c'est une personne dégoûtante, ennuyeuse et contre laquelle chacun se révolte.

Rien n'est donc ni meilleur ni plus grand que d'être simple, c'est-à-dire jamais trop occupé de soi. Les créatures, à quelque point qu'elles nous mettent, ne nous font jamais véritablement simples.

On peut, par naturel, être moins jaloux sur certains honneurs, et ne point se gêner dans ses actions par certaines réflexions subtiles et inquiètes ; mais enfin on ne cherche les créatures que pour soi, et on ne s'y oublie jamais véritablement soi-même ; car on ne s'y attache que pour en jouir, c'est-à-dire les rapporter à soi.

Mais, dira-t-on, faudra-t-il ne jamais songer à soi ni à aucune des choses qui nous intéressent, et ne jamais parler de nous ? Non, non ; il ne faut point se mettre dans cette gêne : en voulant être simple, on s'éloigneroit de la simplicité.

Que faut-il donc faire ? Ne rien faire de réglé là-dessus, mais se contenter de ne rien affecter. Quand on a envie de parler de soi par recherche de soi-même, il n'y a qu'à mépriser cette vaine démangeaison en s'occupant simplement ou de Dieu, ou des choses qu'il veut qu'on fasse.

Ainsi la simplicité consiste à ne point avoir de mauvaises hontes, ni de fausses modesties, non plus que d'ostentation, de complaisances vaines, et d'attention inquiète sur soi-même. Quand la pensée vient d'en parler par vanité, il n'y a qu'à laisser tomber tout court ce vain retour sur soi : quand, au contraire, on a la pensée d'en parler pour quelque besoin, c'est alors qu'il ne faut point trop raisonner; il n'y a qu'à aller droit au but. Mais que pensera-t-on de moi ? On croira que je me vante sottement; mais je me rendrai suspect en parlant librement sur mon propre intérêt. Toutes ces réflexions inquiètes ne méritent pas de nous occuper un seul moment : parlons généreusement et simplement de nous comme d'autrui quand il en est question : c'est ainsi que saint Paul parle souvent de lui dans ses épîtres. Pour sa naissance il déclare qu'il est citoyen romain; il en fait valoir les droits jusqu'à faire peur à son juge. Il dit qu'il n'a rien fait de moins que les plus grands d'entre les apôtres; qu'il n'a rien appris d'eux pour la doctrine, ni rien reçu pour le ministère; qu'il a plus travaillé et plus souffert qu'eux; qu'il a résisté en face à Céphas (1) *parce qu'il étoit répréhensible;*

(1) I Gal. 2, v. 11.

qu'il a été ravi jusqu'au troisième ciel; qu'il n'a rien à se reprocher dans sa conscience; qu'il est un vase d'élection pour éclairer les gentils; enfin il dit aux infidèles : (2) *Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ.* Qu'il y a de grandeur à parler ainsi simplement de soi! Et saint Paul en dit les choses les plus hautes sans en paroître ni ému, ni occupé de lui; il les raconte comme on raconteroit une histoire passée depuis deux mille ans. Tous ne doivent pas entreprendre de dire et de faire de même; mais ce qu'on est obligé de dire de soi, il faut le dire simplement : tout le monde ne peut pas atteindre à cette sublime simplicité, et il faut bien se garder d'y vouloir atteindre avant le temps; mais quand on a un vrai besoin de parler de soi dans les occasions communes, il faut le faire tout uniment et ne se laisser aller ni à une modestie affectée, ni à une honte qui vient d'une mauvaise gloire : la mauvaise gloire se cache souvent sous un air modeste et réservé. On ne veut pas montrer ce qu'on a de bon; mais on est bien aise que les autres le découvrent, pour avoir l'honneur tout ensemble et de ses vertus et du soin de les cacher.

Pour juger du besoin qu'on a de penser à soi ou de parler de soi, il faut prendre conseil de la personne qui connoît votre degré de grâce. Par-là vous éviteriez de vous conduire et de vous juger vous-même; ce qui est une source de bénédictions.

C'est donc à l'homme pieux et éclairé dont nous

(1) I Cor. 11, v. 1.

prenons conseil, à décider si le besoin de parler de soi est véritable ou imaginaire; son examen et sa décision nous épargneront beaucoup de retours sur nous-mêmes : il examinera si le prochain à qui nous devons parler est capable de porter sans scandale cette liberté et cette simplicité à parler de nous avantageusement et sans façon dans le besoin.

Pour les cas imprévus, où l'on n'a pas le loisir de consulter, il faut se donner à Dieu, et faire selon sa lumière présente ce qu'on croit le meilleur, mais sans hésiter; car l'hésitation embrouilleroit. Il faut d'abord prendre son parti : quand même on le prendroit mal, le mal se tourneroit à bien par la droite intention : et Dieu ne nous imputera jamais ce que nous aurons fait faute de conseil en nous abandonnant à la simplicité de son esprit.

Pour toutes les manières de parler contre soi-même je n'ai garde ni de les blâmer ni de les conseiller. Quand elles viennent par voie de simplicité de la haine et du mépris que Dieu nous inspire pour nous-mêmes, elles sont merveilleuses; et c'est ainsi que je les regarde dans un si grand nombre de saints.

Mais communément le plus simple et le plus sûr est de ne jamais parler de soi ni en bien ni en mal sans besoin : l'amour-propre aime mieux les injures que l'oubli et le silence.

Quand on ne peut s'empêcher de parler mal de soi, on est bien prêt à se raccommoder avec soi-même, comme les amans insensés qui sont prêts à recommencer leurs folies lorsqu'ils paroissent dans

le plus horrible désespoir contre la personne dont ils sont passionnés.

Pour les défauts, nous devons être attentifs à les corriger suivant l'état intérieur où nous sommes. Il y a autant de manières différentes de veiller pour sa correction qu'il y a de différens états de la vie intérieure. Chaque travail doit être proportionné à l'état où l'on se trouve; mais en général il est certain que nous déracinerions plus nos défauts par le recueillement, par l'extinction de tous désirs naturels et de toutes répugnances volontaires, enfin par le pur amour et par l'abandon à Dieu sans intérêt propre, que par les réflexions inquiètes sur nous-mêmes. Quand Dieu s'en mêle et que nous ne retardons point son action, l'ouvrage va bien vite.

Cette simplicité se répand jusque sur l'extérieur. Comme on est intérieurement dépris de soi-même par le retranchement de tous les retours volontaires, on agit plus naturellement.

L'art tombe avec les réflexions. On agit sans penser à soi ni à son action, par une certaine droiture de volonté qui est inexplicable à ceux qui n'en ont pas l'expérience.

Alors les défauts se tournent à bien, car ils humilient sans décourager. Quand Dieu veut faire par nous quelque action au dehors, ou il ôte ces défauts, ou il les met en œuvre pour ses desseins, ou il empêche que les gens sur qui on doit agir n'en soient rebutés.

Mais enfin, quand on est véritablement dans cette simplicité intérieure, tout l'intérieur en est plus ingénu,

plus naturel : quelquefois même il paroît moins simple que certains extérieurs plus graves et plus composés ; mais cela ne paroît qu'aux personnes d'un mauvais goût qui prennent l'affectation de modestie pour la modestie même, et qui n'ont pas l'idée de la vraie simplicité.

Cette vraie simplicité paroît quelquefois un peu négligée et moins régulière ; mais elle a un goût de candeur et de vérité qui fait sentir je ne sais quoi d'ingénu, de doux, d'innocent, de gai, de paisible, qui charme quand on le voit de près et de suite, et avec des yeux purs.

O qu'elle est aimable cette simplicité ! Qui me la donnera ? Je quitte tout pour elle ; c'est la perle de l'évangile. O qui la donnera à tous ceux qui ne veulent qu'elle ! Sagesse mondaine, vous la méprisez, et elle vous méprise. Folle sagesse, vous succomberez, et les enfans de Dieu détesteront cette *prudence* qui n'est que *mort*, comme dit son apôtre (1).

XXXVI. *De la véritable lumière.*

Jésus-Christ (2) *est la lumière de tout homme qui vient au monde.* Comme il n'y a qu'un soleil qui éclaire tous les corps dans l'univers, il n'y a aussi qu'une lumière qui éclaire tous les esprits.

(1) Rom. 8, v. 8.
(2) Jean, 1, v. 9.

Cette lumière est Jésus-Christ, parole éternelle de Dieu. Il est venu luire au milieu de nous, et nous ne sommes véritablement éclairés qu'autant que nous le sommes par lui.

Toute autre lumière est fausse; c'est une lueur trompeuse et non une lumière véritable.

Aveugles donc, aveugles tous ceux qui se croient sages et ne le sont pas de la sagesse de Jésus-Christ!

Ils courent dans une nuit profonde après des fantômes. Ils sentent qu'ils ne sont pas heureux, et ils espèrent le devenir par les choses mêmes qui les rendent misérables.

Ce qu'ils n'ont pas les afflige; ce qu'ils ont ne peut les remplir. Leurs douleurs sont véritables; leurs joies sont courtes, vaines et empoisonnées.

Elles leur coûtent plus qu'elles ne leur valent; toute leur vie est une expérience sensible et continuelle de leurs égaremens; mais rien ne les ramène.

Ils décident, leurs fausses maximes leur sont des oracles; ils traitent d'insensés les enfans de Dieu qui ne les suivent pas.

La foi leur paroît comme un songe: en cela même semblables à des hommes endormis qui s'imaginent que ceux qui sont éveillés et qui agissent à la vue du soleil sont des gens qui rêvent dans le sommeil.

Le soleil répand ses rayons dans tout l'univers; Jésus-Christ répand les vérités éclatantes de son évangile dans la profonde nuit du siècle.

L'évangile est lu et prêché jusqu'à la cour; mais on n'y comprend rien. La sagesse est appelée folie. On dort, on rêve, on passe sa vie entière dans un

songe inquiet où l'on prétend qu'on ne dort pas. On croit ouïr, on croit voir, on croit toucher; mais tout est faux, tout va disparoître au grand réveil de l'éternité, où la lumière de Jésus-Christ, si long-temps inconnue, viendra tout-à coup frapper les yeux étonnés et éblouis. Le monde entier s'évanouira comme la fumée; toutes les grandeurs et leur attirail s'enfuiront comme un songe; toute hauteur sera aplanie, toute puissance sera écrasée, toute superbe sera courbée sous le poids de l'éternelle majesté. En ce jour Dieu seul sera grand; Dieu d'un seul regard effacera tout ce qui brille dans la nuit présente, comme le soleil en se levant efface les étoiles.

On ne verra plus que Dieu, tant il sera grand; on cherchera en vain, on ne trouvera plus que lui, tant Jésus-Christ remplira tout.

Que sont-ils devenus, dira-t-on, ces objets qui avoient enchanté notre cœur? En reste-t-il? Où étoient leurs places? Hélas! il ne reste pas même des marques du lieu où ils ont été.

Ils sont passés comme une ombre que le soleil dissipe: à peine est-il vrai de dire qu'ils ont été, tant il est vrai qu'ils n'ont fait que paroître et qu'ils ne sont plus.

O monde si fragile et si insensé! est-ce à toi à t'en faire accroire? avec quelle audace espères-tu nous imposer ta vaine et creuse figure qui passe et qui va disparoître?

Tu n'es qu'un songe, et tu veux que l'on te croie! on sent même en te possédant que tu n'es rien de vrai qui remplisse le cœur.

N'as-tu point de honte de donner des noms magnifiques aux misères éclatantes par lesquelles tu éblouis? Dans le moment où tu t'offres à nous avec un visage riant, tu nous causes mille douleurs. Dans le moment tout va disparoître; et tu oses nous promettre de nous rendre heureux! Heureux seulement celui qui voit son néant à la lumière de Jésus-Christ.

XXXVII. *De la présence de Dieu.*

Le véritable ressort de notre perfection est renfermé dans cette parole que Dieu dit autrefois à Abraham (1) : *Marchez en ma présence, et vous serez parfait.*

La présence de Dieu calme l'esprit, donne un sommeil tranquille et du repos, même pendant le jour, au milieu de tous les travaux; mais il faut être à Dieu sans réserve.

Quand on a trouvé Dieu il n'y a plus rien à chercher dans les hommes; il faut faire le sacrifice de ses meilleurs amis : le bon ami est au dedans du cœur, c'est l'époux qui est jaloux et qui écarte tout le reste.

Il ne faut pas beaucoup de temps pour aimer Dieu, pour se renouveler en sa présence, pour élever son cœur vers lui ou l'adorer au fond de son cœur, pour lui offrir ce que l'on fait et ce que l'on souffre : voilà

(1) Gen. 17, v. 1.

le vrai (1) *royaume de Dieu au dedans de nous*, que rien ne peut troubler.

Quand la dissipation des sens et la vivacité de l'imagination empêchent l'âme de se recueillir d'une manière douce et sensible, il faut du moins se calmer par la droiture de la volonté : alors le désir du recueillement est une espèce de recueillement qui suffit : il faut se retourner vers Dieu et faire avec une droite intention tout ce qu'il veut que l'on fasse.

Il faut tâcher de réveiller en soi de temps en temps le désir d'être à Dieu de toute l'étendue des puissances de notre âme, c'est-à-dire de notre esprit, pour le connoître et pour penser à lui, et de notre volonté pour l'aimer. Désirons aussi que nos sens extérieurs lui soient consacrés dans toutes leurs opérations.

Prenons garde de n'être point trop long-temps occupés volontairement soit au dehors, soit au dedans, à des choses qui causent une si grande distraction au cœur et à l'esprit, et qui tirent tellement l'un et l'autre hors d'eux-mêmes qu'ils aient peine à y rentrer pour trouver Dieu.

Dès que nous sentons que quelque objet étranger nous donne trop de plaisir ou de joie, séparons-en notre cœur, et, pour l'empêcher de prendre son repos dans la créature, présentons-lui aussitôt son véritable objet, son souverain bien, qui est Dieu même. Pour peu que nous soyons fidèles à rompre intérieurement avec les créatures, c'est-à-dire empêcher

(1) Luc. 17, v. 21.

qu'elles n'entrent jusque dans le fond de l'âme, que notre Seigneur s'est réservée pour y habiter et pour y être respecté, adoré et aimé, nous goûterons bientôt la joie pure que Dieu ne manquera pas de donner à une âme libre et dégagée de toute affection humaine.

Quand nous apercevons en nous quelques désirs empressés pour quelque chose que ce puisse être, et que nous voyons que notre humeur nous porte avec trop d'activité à tout ce qu'il y a à faire, ne fût-ce qu'à dire une parole, voir un objet, faire une démarche, arrêtons-nous tout court et réprimons la précipitation de nos pensées et l'agitation de nos actions, puisque Dieu a dit lui-même que son esprit n'habite point dans le trouble.

Ayons soin de ne pas prendre trop de part à tout ce qui se dit et se fait, et de ne pas trop nous en remplir, car c'est une grande source de distractions. Dès que nous avons vu *ce que Dieu demande de nous dans chaque chose* qui se présente, bornons-nous là, et séparons-nous de tout le reste. Par-là nous conserverons toujours le fond de notre âme libre et égal, et nous retrancherons bien des choses inutiles qui embarrassent notre cœur et qui l'empêchent de se tourner aisément vers Dieu.

Un excellent moyen de se conserver dans la solitude intérieure et dans la liberté de l'esprit, c'est à la fin de chaque action de terminer là toutes les réflexions, en laissant tomber les retours de l'amour-propre, tantôt de vaine joie, tantôt de tristesse. Heureux à qui il ne demeure rien dans l'esprit que

le nécessaire, et qui ne pense à chaque chose que quand il est temps d'y penser! de sorte que c'est plutôt Dieu qui en réveille l'impression par la vue de sa volonté qu'il faut accomplir, que non pas l'esprit lui-même qui se met en peine de les prévenir et de les chercher. Enfin accoutumons-nous à nous rappeler à nous-mêmes, durant la journée et dans le cours de nos emplois, par une simple vue de Dieu. Tranquillisons par-là tous les mouvemens de notre cœur, dès que nous le voyons agité. Séparons-nous de tout ce qui ne vient point de Dieu. Retranchons les pensées et les rêveries inutiles. Ne disons point de paroles vaines. Cherchons Dieu au dedans de nous ; et nous le trouverons infailliblement, et avec lui la joie et la paix.

Dans nos occupations extérieures soyons encore plus occupés de Dieu que de tout le reste. Pour les bien faire il faut les faire en sa présence et les faire toutes pour lui. A l'aspect de la majesté de Dieu notre intérieur doit se calmer et demeurer tranquille. Une parole du Sauveur calma autrefois tout d'un coup une mer furieusement agitée : un regard de lui vers nous et de nous vers lui devroit faire encore tous les jours la même chose.

Il faut élever souvent son cœur vers Dieu : il le purifiera, il l'éclairera, il le dirigera. C'étoit la pratique journalière du saint prophète David (1) : *J'avois toujours*, dit-il, *le Seigneur devant mes yeux.* Disons encore souvent ces belles paroles du même

(1) Ps. 15, v. 8.

prophète : *Qui est-ce que je dois chercher dans le ciel et sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu? Vous êtes le Dieu de mon cœur et mon unique partage pour jamais* (2).

Il ne faut point attendre des heures libres où l'on puisse fermer sa porte; le moment qui fait regretter le recueillement peut le faire pratiquer aussitôt. Il faut tourner son cœur vers Dieu d'une manière simple, familière et pleine de confiance. Tous les momens les plus entrecoupés sont bons en tout temps, même en mangeant, en écoutant parler les autres. Des histoires inutiles et ennuyeuses, au lieu de fatiguer, soulagent en donnant des intervalles et la liberté de se recueillir. Ainsi tout tourne à bien pour ceux qui aiment Dieu.

Il faut faire des lectures proportionnées à son goût et à son besoin, mais souvent interrompues pour faire place à l'esprit intérieur qui met en recueillement. Deux mots simples et pleins de l'esprit de Dieu sont la manne cachée. On oublie les paroles, mais elles opèrent secrètement; l'âme s'en nourrit et en est engraissée.

XXXVIII. *Sur la conformité à la volonté de Dieu.*

Pour la conformité à la volonté de Dieu, vous trouverez divers chapitres de l'*Imitation de Jésus-*

(1) Ps. 72, v. 25.

Christ qui sont merveilleux ; la lecture de saint François-de-Sales vous sera aussi fort utile.

Toute la vertu consiste essentiellement dans la bonne volonté. C'est ce que Jésus-Christ nous fait entendre en disant (1) : *Le royaume de Dieu est au dedans de vous*. Il n'est point question de savoir beaucoup, d'avoir de grands talens, ni même de faire de grandes actions : il ne faut qu'avoir un cœur et aimer.

Les œuvres extérieures sont les fruits et les suites de l'amour, et la source des bonnes œuvres est toute au fond du cœur.

Il y a certaines vertus qui sont pour certaines conditions et non pour d'autres. Les unes sont convenables en un temps et les autres dans un autre. Mais la bonne volonté est de tous les temps et de tous les lieux.

Vouloir tout ce que Dieu veut, et le vouloir pour toujours, pour tout, sans réserve, voilà ce royaume de Dieu qui est tout intérieur. C'est par-là que son règne arrive, puisque sa volonté s'accomplit sur la terre comme dans le ciel, et que nous ne voulons plus que ce que sa volonté souveraine imprime dans la nôtre.

Heureux les pauvres d'esprit ! Heureux ceux qui se dépouillent de tout, et même de leur propre volonté, pour ne plus être à eux-mêmes ! O qu'on est pauvre en esprit et dans le fond de son intérieur quand on n'est plus à soi-même et qu'on s'est dépouillé de tout ce qui est opposé à Dieu !

(1) Luc. 17, v. 21.

Mais comment est-ce que notre volonté devient bonne en se conformant sans réserve à celle de Dieu? On veut tout ce qu'il veut, on ne veut rien de tout ce qu'il ne veut pas; on attache sa volonté foible à la volonté toute-puissante qui fait tout.

Par-là il ne peut plus rien arriver qu'on ne veuille: car il ne peut jamais rien arriver que ce que Dieu veut; et l'on trouve dans le bon plaisir de Dieu une source inépuisable de paix et de consolation.

La vie intérieure est un commencement de la paix bienheureuse des saints, qui disent éternellement, *Amen, amen.*

On adore, on loue, on bénit Dieu de tout, on le voit sans cesse en toutes choses, et en toutes choses sa main paternelle est l'unique objet dont on est occupé. Il n'y a plus de maux; car tout, jusqu'aux maux mêmes les plus terribles qu'on souffre, *se tourne en bien*, comme dit saint Paul (1), *pour ceux qui aiment Dieu.* Peut-on appeler maux les peines que Dieu nous envoie pour nous purifier et nous rendre dignes de lui? Ce qui nous fait un si grand bien ne peut être un mal.

Jetons donc tous nos soins dans le sein d'un si bon père; laissons-le faire comme il lui plaira. Contentons-nous de suivre sa volonté en tout, et de mettre la nôtre dans la sienne pour nous en désapproprier. Il n'est pas juste que nous ayons quelque chose à nous, nous qui ne sommes pas à nous-mêmes. L'esclave n'a rien à soi : à combien plus forte raison

(1) Rom. 8, v. 28.

la créature, qui n'a de son fond que le néant et le péché, et en qui tout est don et pure grâce, ne doit-elle rien avoir en propriété. Dieu ne lui a donné une volonté libre et capable de se posséder elle-même que pour l'engager par ce don à se dépouiller plus généreusement.

Nous n'avons rien à nous que notre volonté; tout le reste n'est point à nous. La maladie enlève la santé et la vie; les richesses nous sont arrachées par la violence; les talens de l'esprit dépendent de la disposition du corps. L'unique chose qui est véritablement à nous c'est notre volonté. Aussi est-ce elle dont Dieu est jaloux; car il nous l'a donnée, non afin que nous la gardions et que nous en demeurions propriétaires, mais afin que nous la lui rendions tout entière telle que nous l'avons reçue et sans en rien retenir.

Quiconque réserve le moindre désir ou la moindre répugnance en propriété, fait un larcin à Dieu contre l'ordre de la création. Tout vient de lui et tout lui est dû.

Hélas! combien d'âmes propriétaires d'elles-mêmes qui voudroient faire le bien et aimer Dieu, mais selon leur goût et par leur mouvement propre, qui voudroient donner à Dieu des règles dans la manière de les attirer à lui! Elles veulent le servir et le posséder; mais elles ne veulent pas se donner à lui et se laisser posséder.

Quelle résistance Dieu ne trouve-t-il point dans ces âmes lors même qu'elles paroissent si pleines de zèle et de ferveur! il est certain qu'en un sens leur

abondance spirituelle leur devient un obstacle; car elles ont tout, même jusqu'aux vertus, en propriété et avec une continuelle recherche d'elles-mêmes dans le bien. O qu'une âme bien pauvre, bien renonçante à sa propre vie et à tous ses mouvemens naturels, bien désappropriée de toute volonté pour ne plus vouloir que ce que Dieu lui fait vouloir à chaque moment selon les règles de son évangile et selon le cours de sa providence, est au-dessus de toutes ces âmes ferventes et lumineuses qui veulent toujours marcher dans les vertus par leur propre chemin!

Voilà le sens profond des paroles de Jésus-Christ prises dans toute leur étendue (1) : *Que celui qui veut être mon disciple se renonce et qu'il me suive.* Il faut suivre pas à pas Jésus-Christ, et non pas s'ouvrir une route vers lui. On ne le suit qu'en se renonçant. Qu'est-ce que se renoncer, sinon abandonner tout droit sur soi sans réserve? Aussi saint Paul nous dit-il (2) : *Vous n'êtes plus à vous :* non, il ne nous reste plus rien en nous qui nous appartienne. Malheur à qui se reprend après s'être donné?

Prions le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation de nous arracher notre propre cœur et de ne pas nous en laisser la moindre parcelle. Il en coûte beaucoup dans une si douloureuse opération : on a bien de la peine à laisser faire Dieu et à demeurer sous sa main quand il coupe jusqu'au vif. Mais

(1) Matth. 16, v. 24; Luc, v. 14, 33.
(2) I Cor. 6, v. 19.

c'est la patience des saints et le sacrifice de la pure foi.

Laissons Dieu faire de nous tout ce qu'il voudra. Jamais aucune résistance volontaire d'un seul moment. Dès que nous apercevrons la révolte des sens et de la nature, tournons-nous vers Dieu avec confiance, et soyons pour lui contre la nature lâche et rebelle : livrons-la à l'esprit de Dieu qui la fera peu à peu mourir. Veillons en sa présence contre les moindres fautes pour ne jamais contrister le Saint-Esprit, qui est jaloux de tout ce qui se passe dans l'intérieur. Profitons des fautes que nous aurons faites, par un sentiment humble de notre misère, sans découragement et sans lassitude.

Peut-on mieux glorifier Dieu qu'en se désappropriant de soi-même et de toute volonté pour le laisser faire selon son bon plaisir? C'est alors qu'il est véritablement notre Dieu, et que son règne arrive en nous, lorsque indépendamment de tous les secours extérieurs et de toutes les consolations intérieures, nous ne regardons plus et au dedans et au dehors que la seule main de Dieu qui fait tout et que nous ne cessons point d'adorer.

Vouloir le servir en un lieu plutôt qu'en un autre, par une telle voie et non par celle qui y est opposée, c'est vouloir le servir à notre mode et non à la sienne. Mais être également prêt à tout, vouloir tout et ne vouloir rien, se laisser comme un jouet dans les mains de la Providence, ne point mettre de bornes à cette soumission comme l'empire de Dieu n'en peut souffrir, c'est le servir en se renon-

çant soi-même; c'est le traiter véritablement en Dieu, et nous traiter en créature qui n'est faite que pour lui.

O que nous serions heureux s'il nous mettoit aux plus rudes épreuves pour lui donner la moindre gloire! A quoi sommes-nous bons si celui qui nous a faits trouve encore quelque résistance ou quelque réserve dans notre cœur qui est son ouvrage?

Ouvrons donc notre cœur, mais ouvrons-le sans mesure, afin que Dieu et son amour y entrent sans mesure comme un torrent. Ne craignons rien dans le chemin où nous marchons. Dieu nous menera comme par la main, pourvu que nous ne doutions pas et que nous soyons plus remplis de son amour que de crainte par rapport à nous.

XXXIX. *Instruction générale pour avoir la paix intérieure.*

Il n'y aura jamais de paix pour ceux qui résistent à Dieu : s'il y a quelque joie au monde, elle est réservée à la conscience pure : toute la terre est un lieu de tribulation et d'angoisse pour une mauvaise conscience.

O que la paix qui vient de Dieu est différente de celle qui vient du siècle! Elle calme les passions; elle entretient la pureté de la conscience; elle est inséparable de la justice; elle unit à Dieu; elle nous fortifie contre les tentations. Cette pureté de con-

science s'entretient par la fréquentation des sacremens. La tentation, si elle ne nous surmonte point, porte toujours son fruit avec elle. La paix de l'âme consiste dans une entière résignation à la volonté de Dieu.

(1) *Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous troublez pour bien des choses; il n'y en a qu'une de nécessaire.* Une vraie simplicité, un certain calme d'esprit qui est le fruit d'un entier abandon à tout ce que Dieu veut, une patience et un support pour les défauts du prochain, que la présence de Dieu inspire, une certaine candeur et une certaine docilité d'enfant pour avouer ses fautes, pour vouloir en être repris, et pour se soumettre au conseil des personnes expérimentées, seront des vertus solides, utiles et propres pour vous sanctifier.

La peine que vous avez sur un grand nombre de choses, vient de ce que vous n'acceptez pas avec assez d'abandon à Dieu tout ce qui peut vous arriver.

Mettez donc toutes choses entre ses mains, et faites-en par avance le sacrifice entier dans votre cœur. Dès le moment que vous ne voudrez plus rien selon votre propre jugement, et que vous voudrez sans réserve tout ce que Dieu voudra, vous n'aurez plus tant de retours inquiets et de réflexions à faire sur ce qui vous regarde; vous n'aurez rien à cacher ni à ménager.

Jusque là vous serez troublé, changeant dans vos

(1) Luc. 10, v. 41, 42.

vues et dans vos goûts, facilement mécontent d'autrui, peu d'accord avec vous-même, plein de réserve et de défiance : votre bon esprit, jusqu'à ce qu'il soit bien humilié et simple, ne servira qu'à vous tourmenter; votre piété, quoique sincère, vous donnera moins de soutien et de consolation que de reproches intérieurs.

Si au contraire vous abandonnez tout votre cœur à Dieu, vous serez tranquille et plein de la joie du Saint-Esprit.

Malheur à vous si vous regardez encore l'homme dans l'œuvre de Dieu! Quand il s'agit de choisir un guide il faut compter tous les hommes pour rien. Le moindre respect humain fait tarir la grâce, augmente les irrésolutions. On souffre beaucoup, et on déplaît encore davantage à Dieu.

§ Comment ne pas donner tout notre amour à Dieu, lui qui nous a aimés le premier et aimés d'un amour tendre comme un père qui a pitié de ses enfans, dont il connoît l'extrême fragilité et la boue dont il les a pétris? il nous a cherchés dans nos propres voies, qui sont celles du péché; il a couru comme un pasteur qui se fatigue pour retrouver sa brebis égarée. Il ne s'est pas contenté de nous chercher; mais, après nous avoir trouvés, il s'est chargé de nous et de nos langueurs; il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix. On peut dire de même qu'il nous a aimés jusqu'à la mort de la croix, et que la mesure de son obéissance a été celle de son amour. Quand cet amour remplit bien une âme, elle goûte la paix de la conscience; elle est contente et heu-

reuse ; il ne lui faut ni grandeur, ni réputation, ni plaisir, rien de tout ce que le temps emporte sans en laisser aucunes traces ; elle ne veut que la volonté de Dieu, et elle veille incessamment dans l'heureuse attente de son époux.

XL. *Sur l'abandon à Dieu.*

Je vous souhaite tous les biens que vous devez chercher dans la retraite : le principal est la paix dans une conduite simple où on ne regarde jamais l'avenir avec trop d'inquiétude. L'avenir est à Dieu et point à vous : Dieu l'assaisonnera comme il faut selon vos besoins ; mais si vous voulez pénétrer cet avenir par votre propre sagesse, vous n'en tirerez aucun fruit que l'inquiétude et la prévoyance de certains maux inévitables. Songez seulement à profiter de chaque jour ; chaque jour a son bien et son mal, en sorte que le mal devient souvent un bien, pourvu qu'on laisse faire Dieu et qu'on ne le prévienne jamais par impatience.

Dieu vous donnera alors tout le temps qu'il faudra pour aller à lui. Il ne vous donnera peut-être pas tout celui que vous voudriez pour vous occuper selon votre goût et pour vivre à vous-même sous prétexte de perfection ; mais vous ne manquerez ni de temps ni d'occasions de renoncer à vous-même et à vos inclinations. Tout autre temps au delà de celui-là est perdu, quelque bien employé qu'il paroisse.

Soyez même persuadé que vous trouverez sur toutes ces choses des facilités convenables à vos vrais besoins; car autant que Dieu déconcertera vos inclinations, autant soutiendra-t-il votre foiblesse. Ne craignez rien et laissez-le faire : évitez seulement, par une occupation douce, tranquille et réglée, la tristesse et l'ennui qui sont la plus dangereuse tentation pour votre naturel. Vous serez toujours libre en Dieu, pourvu que vous ne vous imaginiez point d'avoir perdu votre liberté.

XLI. *De la reconnoissance.*

L'oubli de soi-même, dont on parle souvent, pour les âmes qui veulent chercher Dieu généreusement, n'empêche pas la reconnoissance de ses bienfaits. En voici la raison; c'est que cet oubli ne consiste pas à ne voir jamais rien en soi, mais seulement à ne demeurer jamais renfermé en soi-même, occupé de ses biens ou de ses maux par une vuë de propriété ou d'amour-propre. C'est cette trop naturelle occupation de nous-mêmes qui nous éloigne de l'amour pur et simple, qui rétrécit notre cœur, et qui nous éloigne de notre vraie perfection à force de nous la faire chercher avec empressement, avec trouble et inquiétude, pour l'amour de nous-mêmes.

Mais quoiqu'on s'oublie, c'est-à-dire qu'on ne cherche plus volontairement son propre intérêt, on ne laisse pas de se voir en bien des occasions. On ne

se regarde pas pour l'amour de soi-même; mais la vue de Dieu qu'on cherche nous donne souvent, comme par contre-coup, certaine vue de nous-mêmes. C'est comme un homme qui en regarde un autre derrière lequel est un grand miroir; en considérant l'autre il se voit et se trouve sans se chercher. Ainsi est-ce dans la pure lumière de Dieu que nous nous voyons parfaitement nous-mêmes.

La présence de Dieu, quand elle est pure, simple et soutenue par une vraie fidélité de l'âme, est ce grand miroir où nous découvrons jusqu'à la moindre tache de notre âme.

Un paysan renfermé dans son village n'en connoît qu'imparfaitement la misère; mais faites-lui voir de riches palais, une cour superbe, il conçoit toute la pauvreté de son village et ne peut souffrir ses haillons à la vue de tant de magnificence. C'est ainsi qu'on voit sa laideur et son néant dans la beauté et dans l'infinie grandeur de Dieu.

Montrez tant qu'il vous plaira la vanité et le néant de la créature par les défauts des créatures; faites remarquer la brièveté et l'incertitude de la vie, l'inconstance de la fortune, l'infidélité des amis, l'illusion des grandes places, les amertumes qui y sont inévitables, le mécompte des plus belles espérances, le vide de tous les biens qu'on possède, la réalité de tous les maux qu'on souffre : toutes ces morales, quelque vraies et sensibles qu'elles soient, ne font qu'effleurer le cœur; elles ne passent point la superficie; le fond de l'homme n'en est point changé. Il soupire de se voir esclave de la vanité et ne sort

point de cet esclavage. Mais si le rayon de la lumière divine l'éclaire intérieurement, il voit dans l'abîme du bien, qui est Dieu, l'abîme du néant et du mal qui est la créature corrompue ; il se méprise ; il se hait ; il se quitte, il se fuit, il se craint, il se renonce soi-même, il s'abandonne à Dieu, il se perd en lui.

Heureuse perte ! car alors il se trouve sans se chercher. Il n'a plus d'intérêt propre et humain, et tout lui profite ; car tout se tourne à bien pour ceux qui aiment Dieu. Il voit les miséricordes qui viennent dans cet abîme de foiblesse, de néant et de péché ; il voit, et il se complaît dans cette vue. Remarquez que ceux qui ne sont pas encore fort avancés dans le renoncement à eux-mêmes regardent encore ce cours des miséricordes divines par rapport à leur propre avantage spirituel à proportion qu'ils tiennent encore plus ou moins à eux-mêmes.

Or, comme l'entière désappropriation de la volonté est très-rare en cette vie, il n'y a aussi guère d'âmes qui ne regardent encore les miséricordes reçues par rapport aux fruits qu'elles en reçoivent pour elles-mêmes ; de façon que ces âmes, quoiqu'elles tendent à n'avoir plus aucun intérêt propre, ne laissent pas d'être encore très-sensibles à ce grand intérêt.

Elles sont ravies de voir une main toute-puissante qui les a arrachées à elles-mêmes, qui les a délivrées de leurs propres désirs, qui a rompu leurs liens lorsqu'elles ne songeoient qu'à s'enfoncer dans leur esclavage : qui les a sauvées, pour ainsi dire, malgré

elles-mêmes, et qui a pris plaisir à leur faire autant de bien qu'elles se faisoient de mal.

Des âmes entièrement pures et désappropriées, telles que celles des saints dans le ciel, regarderoient avec autant d'amour et de complaisance les miséricordes répandues sur les autres que les miséricordes qu'elles ont reçues elles-mêmes; car, ne se comptant plus rien, elles aiment autant le bon plaisir de Dieu, les richesses de sa grâce et la gloire qu'il tire de la sanctification d'autrui, que celle qu'il tire de leur propre sanctification. Tout est alors égal, parce que le *moi* est perdu et anéanti, le *moi* n'est pas plus *moi* qu'*autrui :* c'est Dieu seul qui est tout en tous; c'est lui seul qu'on aime, qu'on admire et qui fait toute la joie du cœur dans cet amour céleste et désintéressé. On est ravi de ses miséricordes, non pour l'amour de soi, mais pour l'amour de lui. On le remercie d'avoir fait sa volonté et de s'être glorifié lui-même, comme nous lui demandons dans le *Pater* qu'il daigne faire sa volonté et donner gloire à son nom. En cet état ce n'est plus pour nous que nous demandons, ce n'est plus pour nous que nous remercions. Mais, en attendant cet état bienheureux, l'âme, tenant encore à soi, est attendrie par ce reste de retour sur elle-même. Tout ce qu'il y a encore de ces retours excite une vive reconnoissance : cette reconnoissance est un amour encore un peu mêlé et recourbé sur soi; au lieu que la reconnoissance des âmes perdues en Dieu, telles que celle des saints dans le ciel, est un amour immense, un amour sans retour sur l'intérêt propre, un amour

aussi transporté des miséricordes faites aux autres que des miséricordes faites à soi-même ; un amour qui n'admire et ne reçoit les dons de Dieu que pour le pur intérêt de la gloire de Dieu même.

Mais comme rien n'est plus dangereux que de vouloir aller au delà des mesures de son état, rien ne seroit plus nuisible à une âme qui a besoin d'être soutenue par des sentimens de reconnoissance, que de se priver de cette nourriture qui lui est propre, et de courir après des idées d'une plus haute perfection qui ne lui conviennent pas encore, qui ne se trouvent même que dans le ciel.

Quand l'âme est touchée du souvenir de tout ce que Dieu a fait pour elle, c'est une marque certaine qu'elle a besoin de ce souvenir, supposé même qu'elle ait dans ce souvenir une certaine joie intéressée sur son bonheur. Il faut laisser cette joie en liberté et dans toute son étendue ; car l'amour, quoique intéressé, sanctifie l'âme ; et il faut attendre patiemment que Dieu vienne lui-même l'épurer. Ce seroit le prévenir et entreprendre ce qui est réservé à lui seul, que de vouloir ôter à l'homme tous les motifs où l'intérêt propre se mêle avec celui de Dieu.

L'homme lui-même ne doit point gêner son cœur là-dessus, ni renoncer avant le temps aux appuis dont son infirmité a besoin. L'enfant qui marche seul avant qu'on le laisse aller tombera bientôt. Ce n'est point à lui à ôter les lisières avec lesquelles sa gouvernante le soutient.

Vivons donc de reconnoissance tandis que la reconnoissance, même intéressée, servira à nourrir

notre cœur. Aimons les miséricordes de Dieu, non-seulement pour l'amour de lui et de sa gloire, mais encore pour l'amour de nous et de notre bonheur éternel, tandis que cette vue aura pour nous un certain soutien proportionné à notre état. Si dans la suite Dieu ouvre notre cœur à un amour plus épuré et plus généreux, à un amour qui se rapporte à lui sans détour, qui ne voit plus que sa gloire, laissons-nous entraîner sans retardement ni hésitation à cet amour si parfait.

Si donc nous aimons les miséricordes de Dieu; si elles nous ravissent de joie et d'admiration par le seul plaisir de voir Dieu si bon et si grand; si nous ne sommes plus touchés que de l'accomplissement de sa volonté, de sa gloire, qu'il trouve comme il lui plaît, de la grandeur avec laquelle il fait un vase d'honneur de ce qui étoit un vase d'ignominie; rendons-lui grâces encore plus volontiers, puisque le bienfait est plus grand, et que le plus pur de tous les dons de Dieu est de n'aimer ses dons que pour lui sans se chercher soi-même.

XLII. *Que le seul amour pur sait souffrir comme il faut et aimer les souffrances.*

On sait qu'il faut souffrir et qu'on le mérite; cependant on est toujours surpris de la souffrance comme si on ne croyoit ni la mériter ni en avoir

besoin. Il n'y a que le vrai et pur amour qui aime à souffrir, parce qu'il n'y a que le vrai et pur amour qui s'abandonne. La résignation fait souffrir; mais il y a en elle quelque chose qui souffre de souffrir et qui résiste. La résignation qui ne donne rien à Dieu qu'avec mesure et avec réflexion sur soi veut bien souffrir, mais elle se tâte souvent craignant de souffrir mal. A parler proprement on est comme deux personnes dans la résignation : l'une dompte l'autre, et veille sur elle pour l'empêcher de se révolter. Dans le pur amour, qui est désapproprié et abandonné, l'âme se nourrit en silence de la croix et de l'union à Jésus-Christ crucifié, sans aucun retour de sensibilité sur sa souffrance. Il n'y a qu'une volonté unique, simple, qui se laisse voir à Dieu telle qu'elle est sans chercher à se voir elle-même. Elle ne dit rien ; elle ne remarque rien. Que fait-elle? Elle souffre. Est-ce tout? Oui c'est tout : elle n'a qu'à souffrir. L'amour se fait assez entendre sans parler et sans penser. Il fait l'unique chose qu'il a à faire, qui est de ne vouloir rien quand il manque de toute consolation. Une volonté rassasiée de celle de Dieu, pendant que tout le reste lui est ôté, est le plus pur de tous les amours.

Quel soulagement de penser qu'on n'a donc point tant d'inquiétudes à se donner pour s'exciter sans cesse à la patience, et pour être toujours en garde et tendu afin de soutenir le caractère d'une vertu accomplie au dehors! Il suffit d'être petit et abandonné dans la douleur. Ce n'est point courage; c'est quelque chose de moins et de plus : de moins

aux yeux du commun des hommes vertueux; de plus aux yeux de la pure foi. C'est une petitesse en soi qui met l'âme dans toute la grandeur de Dieu. C'est une foiblesse qui désapproprie de toute force et qui donne la toute-puissance de Dieu. *Quand je suis foible* (1), dit saint Paul, *c'est alors que je suis puissant* (2) *: je puis tout en celui qui me fortifie.*

Alors il suffit de se nourrir par quelque courte lecture proportionnée à son état et à son goût, mais souvent interrompue pour soulager les sens et pour faire place à l'esprit intérieur qui met en recueillement. Quelquefois on souffre sans savoir presque si l'on souffre : d'autres fois on souffre et on trouve qu'on souffre mal, et on supporte son impatience comme une seconde croix plus pesante que la première; mais rien n'arrête, parce que le vrai amour va toujours, n'allant point par lui-même et ne se comptant pour rien. Alors on est vraiment heureux. La croix n'est plus croix quand il n'y a plus un *moi* pour la souffrir et qui s'approprie les biens et les maux.

XLIII. *L'amour désintéressé et l'amour intéressé ont leur saison.*

Pourquoi aime-t-on mieux voir les dons de Dieu en soi qu'en autrui, si ce n'est par attachement à

(1) II Cor. 12, v. 10.
(2) Philip. 4, v. 13.

soi? Quiconque aime mieux les voir en soi que dans les autres s'affligera aussi de les voir dans les autres plus parfaits qu'en soi; et voilà la jalousie. Que faut-il donc faire? Il faut se réjouir de ce que Dieu fait sa volonté en nous, et y règne moins pour notre bonheur ou pour notre perfection, en tant qu'elle est la nôtre, que pour son bon plaisir et pour sa pure gloire.

Remarquez là-dessus deux choses : l'une que tout ceci n'est point une subtilité creuse; car Dieu qui veut dépouiller l'âme pour la perfectionner et la poursuivre sans relâche jusqu'au plus pur amour, la fait passer réellement par ces épreuves d'elle-même, et ne la laisse point en repos jusqu'à ce qu'il ait ôté à son amour-propre tout retour et tout appui en soi. Rien n'est si jaloux, si sévère et si délicat que ce principe du pur amour. Il ne sauroit souffrir mille choses qui nous sont imperceptibles dans un état commun; et ce que le commun des personnes pieuses appelle subtilité, paroît une chose essentielle à l'âme qui veut se déprendre d'elle-même. C'est comme l'or qui se purifie au creuset; le feu consume tout ce qui n'est pas le pur or. Il faut aussi qu'il se fasse comme une fonte universelle du cœur pour purifier l'amour divin.

La seconde chose à remarquer est que Dieu ne poursuit pas ainsi en cette vie toutes les âmes. Il y en a un nombre infini de très-pieuses qu'il laisse dans quelque retour sur elles-mêmes : ces retours même les soutiennent dans la pratique des vertus et servent à les purifier jusqu'à un certain point.

Rien ne seroit plus indiscret et plus dangereux que de leur ôter cette occupation consolante des grâces de Dieu par rapport à leur propre perfection. Les premières personnes ont une reconnoissance désintéressée ; elles rendent gloire à Dieu de ce qu'il fait en elles pour sa pure gloire. Les dernières s'y regardent aussi elles-mêmes et unissent leur intérêt à celui de Dieu. Si les premières vouloient ôter aux autres ce mélange et cet appui en elles-mêmes par rapport aux grâces, elles feroient le même mal que si on sevroit un enfant qui ne peut encore manger; lui ôter la mamelle, c'est le faire mourir. Il ne faut jamais vouloir ôter à une âme ce qui la nourrit encore et que Dieu lui laisse pour soutenir son infirmité. C'est détruire la grâce que de vouloir la prévenir. Il ne faut pas aussi que cette sorte de personnes condamne les autres parce qu'elles ne les voient point occupées comme elles de leur propre perfection dans les grâces qu'elles reçoivent. Dieu fait en chacun ce qu'il lui plaît : (1) l'*esprit souffle où il veut* et comme il veut. L'oubli de soi dans la pure vue de Dieu est un état où Dieu peut faire dans une âme tout ce qui lui est le plus agréable. L'importance est que le second genre de personnes ne soit point curieux sur l'état des autres, et que les autres ne veuillent point leur faire connoître les épreuves qui ne sont pas de leur état avant que Dieu les y appelle.

(1) Jean, 3, v. 8.

XLIV. *De la vraie liberté.*

Quand on ne s'embarrasse point par des retours inquiets sur soi-même, on commence à devenir libre de la véritable liberté.

Au contraire, la fausse sagesse, qui est toujours tendue, toujours occupée d'elle-même, toujours jalouse de sa propre perfection, souffre une douleur cuisante toutes les fois qu'elle aperçoit en elle la moindre tache.

Ce n'est pas que l'homme simple et détaché de soi-même ne travaille à sa perfection : il y travaille d'autant plus qu'il s'oublie davantage, et qu'il ne songe aux vertus que pour accomplir la volonté de Dieu.

Le défaut qui est en nous la source de tous les autres est l'amour de nous-mêmes auquel nous rapportons tout au lieu de rapporter tout à Dieu. Quiconque travaille donc à se désoccuper de soi-même, à s'oublier, à se renoncer, suivant le précepte de Jésus-Christ, coupe d'un seul coup la racine à tous ses vices, et trouve dans ce simple renoncement à soi-même le germe de toutes les vertus.

Alors on entend et on éprouve au dedans de soi la vérité profonde de cette parole de l'écriture : (1) *Là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté.* On

(1) II Cor. 3, v. 17.

ne néglige rien pour faire régner Dieu au dedans de soi-même et au dehors ; mais on est en paix au milieu de l'humiliation causée par ses fautes. On aimeroit mieux mourir que de commettre la moindre faute volontairement ; mais on ne craint point le jugement des hommes pour l'intérêt de sa propre réputation. On se dévoue à l'opprobre de Jésus-Christ, et on demeure en paix dans l'incertitude des événemens. Pour les jugemens de Dieu, on s'y abandonne en implorant ses miséricordes suivant les divers degrés ou de confiance, ou de sacrifice, ou de désappropriation entière de soi-même. Plus on s'abandonne, plus on trouve la paix ; et cette paix met tellement le cœur au large qu'on est prêt à tout ; on veut tout et on ne veut rien ; on est simple comme de petits enfans.

La lumière de Dieu fait sentir jusqu'aux moindres fautes ; mais elle ne décourage point. On marche devant lui ; mais si on bronche, on se hâte de reprendre sa course et on ne pense qu'à avancer toujours. O que cette simplicité est heureuse ! mais qu'il y a peu d'âmes qui aient le courage de ne regarder jamais derrière elles ! Semblables à la femme de Lot, elles attirent sur elles la malédiction de Dieu par ces retours inquiets d'un amour-propre jaloux et délicat.

Il faut perdre ce qui reste en nous du vieil homme si nous voulons nous retrouver en Dieu ; c'est aux petits que Jésus-Christ déclare qu'appartient son royaume. Ne raisonner point trop, aller au bien par une intention droite dans les choses communes,

laisser tomber mille réflexions par lesquelles on s'enveloppe et on s'enfonce en soi-même sous prétexte de se corriger; voilà en gros les principaux moyens d'être libres de la vraie liberté sans négliger ses devoirs.

XLV. *Des divertissemens attachés à l'état des personnes.*

Vous ne devez point, ce me semble, monsieur, vous embarrasser sur les divertissemens où vous ne pouvez éviter de prendre part. Il y a bien des gens qui veulent qu'on gémisse de tout, et qu'on se gêne continuellement en excitant en soi le dégoût des amusemens auxquels on est assujetti. Pour moi, j'avoue que je ne saurois m'accommoder de cette rigidité. J'aime mieux quelque chose de plus simple, et je crois que Dieu même l'aime beaucoup mieux. Quand les divertissemens sont innocens en eux-mêmes et qu'on y entre par les règles de l'état où la Providence nous met, alors je crois qu'il suffit d'y prendre part avec modération et dans la vue de Dieu. Des manières plus sèches, plus réservées, moins complaisantes et moins ouvertes, ne serviroient qu'à donner une fausse idée de la piété aux gens du monde qui ne sont déjà que trop préoccupés contre elle, et qui croiroient qu'on ne peut servir Dieu que par une vie sombre et chagrine.

Je conclus donc, monsieur, que quand Dieu met

dans certaines places qui engagent à être de tout, au lieu où vous êtes, il n'y a qu'à y demeurer en paix sans se chicaner continuellement soi-même sur les motifs secrets qui peuvent insensiblement se glisser dans le cœur. On ne finiroit jamais si on vouloit continuellement sonder le fond de son cœur; et en voulant sortir de soi pour chercher Dieu, on s'occuperoit trop de soi dans ces examens si fréquens. Marchons dans la simplicité du cœur avec la paix et la joie, qui sont les fruits du Saint-Esprit. Qui marche en la présence de Dieu dans les choses les plus indifférentes, ne cesse point de faire l'œuvre de Dieu, quoiqu'il ne paroisse rien faire de solide et de sérieux. Je suppose toujours qu'on est dans l'ordre de Dieu et qu'on se conforme aux règles de la Providence dans sa condition en faisant ces choses indifférentes.

La plupart des gens, quand ils veulent se convertir ou se réformer, songent bien plus à remplir leur vie de certaines actions difficiles et extraordinaires, qu'à purifier leurs intentions et à mourir à leurs inclinations naturelles dans les actions les plus communes de leur état : en quoi ils se trompent fort souvent. Il vaudroit beaucoup mieux changer moins les actions et changer davantage la disposition du cœur qui les fait faire. Quand on est déjà dans une vie honnête et réglée, il est bien plus pressé, pour devenir véritablement chrétien, de changer le dedans que le dehors. Dieu ne se paie ni du bruit des lèvres, ni de la posture du corps, ni des cérémonies extérieures : ce qu'il demande encore c'est

une volonté qui ne soit plus partagée entre lui et aucune créature; c'est une volonté souple dans ses mains qui ne désire et ne rejette rien, qui veuille sans réserve tout ce qu'il veut, et qui ne veuille jamais, sous aucun prétexte, rien de tout ce qu'il ne veut pas.

Portez, monsieur, cette volonté toute simple, cette volonté toute pleine de celle de Dieu, partout où sa providence vous conduit. Cherchez Dieu dans ces heures qui paroissent si vides; et elles seront pleines pour vous puisque Dieu vous y soutiendra. Les amusemens même les plus inutiles se tourneront en bonnes œuvres si vous n'y entrez que selon la vraie bienséance et pour vous y conformer à l'ordre de Dieu. Que le cœur est au large quand Dieu ouvre cette voie de simplicité! On marche comme de petits enfans que la mère mène par la main, et qui se laissent mener sans se mettre en peine du lieu où ils vont. On est content d'être assujetti; on est content d'être libre; on est prêt à parler; on est prêt à se taire. Quand on ne peut dire des choses édifiantes, on dit des riens d'aussi bon cœur; on s'amuse à ce que saint François de Sales appelle des *joyeusetés* : par-là on se délasse en délassant les autres.

Vous me direz peut-être que vous aimeriez mieux être occupé de quelque chose de plus sérieux et de plus solide. Mais Dieu ne l'aime pas mieux pour vous puisqu'il choisit ce que vous ne choisiriez pas. Vous savez que son goût est meilleur que le vôtre. Vous trouveriez plus de consolation dans les choses so-

lides dont il vous a donné le goût; et c'est cette consolation qu'il veut vous ôter; c'est ce goût qu'il veut mortifier en vous quoiqu'il soit bon et salutaire. Les vertus même ont besoin d'être purifiées dans leur exercice par les contre-temps que la Providence leur fait souffrir pour mieux les détacher de toute volonté propre. O que la piété, quand elle est prise par le principe fondamental de la volonté de Dieu, sans consulter le goût, ni le tempérament, ni les saillies d'un zèle excessif, est simple, douce, aimable, discrète et sûre dans toutes ses démarches! On vit à peu près comme les autres gens, sans affectation, sans apparence d'austérité, d'une manière sociable et aisée, mais avec une sujétion perpétuelle à tous ses devoirs, mais avec un renoncement sans relâche à tout ce qui n'entre point d'un moment à l'autre dans l'ordre de Dieu sur nous, enfin avec une vue pure de Dieu à qui on sacrifie tous les mouvemens irréguliers de la nature. Voilà l'adoration en esprit et en vérité que Jésus-Christ et son Père cherchent. Tout le reste n'est qu'une religion en cérémonie, et plutôt l'ombre que la vérité du christianisme.

Vous me demanderez sans doute par quels moyens on peut parvenir à se conserver dans cette pureté d'intention dans une vie si commune et qui paroît si amusée. On a bien de la peine, direz-vous, à défendre son cœur contre le torrent des passions et des mauvais exemples du monde, lorsqu'on est à toute heure en garde contre soi-même; comment pourra-t-on donc espérer de se soutenir si l'on s'expose avec tant de facilité aux divertissemens qui

empoisonnent ou qui du moins dissipent avec tant de danger une âme chrétienne?

J'avoue le danger et je le crois encore plus grand qu'on ne sauroit le dire. Je conviens de la nécessité de se précautionner contre tant de piéges; et voici à quoi je voudrois réduire ces précautions.

Premièrement, je crois que vous devez poser pour fondement de tout la lecture et la prière. Je ne parle point ici d'une lecture de curiosité pour vous rendre savant sur les questions de religion; rien n'est plus vain, plus indécent, plus dangereux. Je ne voudrois que des lectures simples, éloignées des moindres subtilités, bornées aux choses d'une pratique sensible, et qui soient toutes tournées à nourrir le cœur. Évitez tout ce qui excite l'esprit, et qui fait perdre cette heureuse simplicité qui rend l'âme docile et soumise à tout ce que l'église enseigne. Quand vous ferez vos lectures, non pour savoir davantage, mais pour apprendre mieux à vous défier de vous-même, elles se tourneront à profit. Ajoutez à la lecture la prière où vous méditerez en profond silence quelque grande vérité de la religion. Vous pouvez le faire en vous attachant à quelque action ou à quelque parole de Jésus-Christ. Après avoir été convaincu de la vérité que vous voudrez considérer, faites-en l'application sérieuse et précise pour la correction de vos défauts en détail; formez vos résolutions devant Dieu, et demandez-lui qu'il vous anime pour vous faire accomplir ce qu'il vous donne le courage de lui promettre. Quand vous apercevrez que votre esprit s'égarera pendant cet exercice, ramenez-le douce-

ment sans vous inquiéter et sans jamais vous décourager de l'importunité de ces distractions qui sont opiniâtres. Tandis qu'elles seront involontaires elles ne pourront vous nuire; au contraire elles vous serviront plus qu'une prière accompagnée d'une consolation et d'une ferveur toutes sensibles; car elles vous humilieront, vous mortifieront et vous accoutumeront à chercher Dieu purement pour lui-même sans mélange d'aucun plaisir. Pourvu que vous soyez fidèle à vous dérober des temps réglés soir et matin pour pratiquer ces choses, vous verrez qu'elles vous serviront de contre-poison contre les dangers qui vous environnent. Je dis le soir et le matin, parce qu'il faut renouveler de temps en temps la nourriture de l'âme aussi-bien que celle du corps, pour empêcher qu'elle ne tombe en défaillance en s'épuisant dans le commerce des créatures. Mais il faut être ferme contre soi et contre les autres pour réserver toujours ce temps. Il ne faut jamais se laisser entraîner aux occupations extérieures, quelque bonnes qu'elles soient, jusqu'à perdre le temps de se nourrir.

La seconde précaution que je crois nécessaire est de prendre, suivant qu'on est libre et qu'on sent son besoin, certains jours pour se retirer entièrement et pour se recueillir. C'est là qu'on guérit secrètement aux pieds de Jésus-Christ toutes les plaies de son cœur, et qu'on efface toutes les impressions malignes du monde. Cela sert même à la santé; car, pourvu qu'on sache user simplement de ces sortes de retraites, elles ne reposent pas moins le corps que l'esprit.

Troisièmement, je suppose que vous vous bornez aux divertissemens convenables à la profession de piété que vous faites, et au bon exemple que le monde même attend de vous. Car le monde, tout monde qu'il est, veut que ceux qui le méprisent ne se démentent en rien dans le mépris qu'ils ont pour lui, et il ne peut s'empêcher d'estimer ceux par qui il se voit méprisé de bonne foi. Vous comprenez bien, monsieur, que les vrais chrétiens doivent se réjouir de ce que le monde est un censeur si rigoureux; car ils doivent se réjouir d'être par-là dans une nécessité plus pressante de ne rien faire qui ne soit édifiant.

Enfin je crois que vous ne devez entrer dans les divertissemens de la cour que par complaisance et qu'autant qu'on le désire. Ainsi, toutes les fois que vous n'êtes ni appelé ni désiré, il ne faut jamais paroître ni chercher à vous attirer indirectement une invitation. Par-là vous donnerez à vos affaires domestiques et aux exercices de piété tout ce que vous serez libre de leur donner. Le public, ou du moins les gens raisonnables et sans fiel contre la vertu seront également édifiés, et de vous voir si discret pour tendre à la retraite quand vous êtes libre, et sociable pour entrer avec condescendance dans les divertissemens permis quand vous y serez appelé.

Je suis persuadé qu'en vous attachant à ces règles, qui sont simples, vous attirerez sur vous une abondante bénédiction. Dieu, qui vous menera comme par la main dans ces divertissemens, vous y soutiendra. Il s'y fera sentir à vous. La joie de sa

présence vous sera plus douce que tous les plaisirs qui vous seront offerts. Vous y serez modéré, discret et recueilli sans contrainte, sans affectation, sans sécheresse incommode aux autres. Vous serez, suivant la parole de saint Paul, au milieu de ces choses comme n'y étant pas; et y montrant néanmoins une humeur gaie et complaisante, vous serez tout à tous.

Si vous apercevez que l'ennui vous abat ou que la joie vous évapore, vous reviendrez doucement et sans vous troubler dans le sein du Père céleste qui vous tend sans cesse les bras. Vous attendrez de lui la joie et la liberté d'esprit dans la tristesse, la modération et le recueillement dans la joie; et vous verrez qu'il ne vous laissera manquer de rien. Un regard de confiance, un simple retour de votre cœur sur lui vous renouvellera; et, quoique vous sentiez souvent votre âme engourdie et découragée, dans chaque moment où Dieu vous appliquera à faire quelque chose, il vous donnera la facilité et le courage selon votre besoin. Voilà le pain quotidien que nous demandons à toute heure, et qui ne nous manquera jamais; car notre Père, bien loin de nous abandonner, ne cherche qu'à trouver nos cœurs ouverts pour y verser des torrens de grâce.

XLVI. *Avis à une personne attachée à la cour.*

Les chaînes d'or ne sont pas moins chaînes que les chaînes de fer : on est exposé à l'envie et l'on est digne de compassion. Votre captivité n'est en rien préférable à celle d'une personne qu'on tiendroit injustement en prison. La seule chose qui doit vous donner une solide consolation, c'est que Dieu vous ôte votre liberté ; et c'est cette consolation même qui soutiendroit dans la prison la personne innocente dont je viens de parler. Ainsi vous n'avez rien au-dessus d'elle qu'un fantôme de gloire, qui, ne vous donnant aucun avantage effectif, vous met en danger d'être ébloui et trompé.

Mais cette consolation de vous trouver, par un ordre de Providence, dans la situation où vous êtes, est une consolation inépuisable. Avec elle rien ne peut jamais vous manquer ; par elle les chaînes de fer se changent, je ne dis pas en chaînes d'or, car nous avons vu combien les chaînes d'or sont méprisables, mais en bonheur et en liberté. A quoi nous sert cette liberté naturelle dont nous sommes jaloux ? A suivre nos inclinations mal réglées, même dans les choses innocentes ; à flatter notre orgueil qui s'enivre d'indépendance ; à faire notre propre volonté, ce qui est le plus mauvais usage que nous puissions faire de nous-mêmes.

Heureux donc ceux que Dieu arrache à leur propre

volonté pour les attacher à la sienne! Autant que ceux qui s'enchaînent eux-mêmes par leurs passions sont misérables, autant ceux que Dieu prend plaisir à enchaîner de ses propres mains sont-ils heureux et libres. Dans cette captivité apparente ils ne font plus ce qu'ils voudroient : tant mieux; ils font, depuis le matin jusqu'au soir, contre leur goût, ce que Dieu veut qu'ils fassent; il les tient comme pieds et mains liés dans les liens de sa volonté; il ne les laisse jamais un seul moment à eux-mêmes; il est jaloux de ce *moi* tyrannique qui veut tout pour lui-même; il mène sans relâche de sujétion en sujétion, d'importunité en importunité, et vous fait accomplir ses plus grands desseins par des états d'ennuis, de conversations puériles et d'inutilité dont on est honteux. Il presse l'âme fidèle et ne la laisse plus respirer : à peine un importun s'en va, que Dieu en envoie un autre pour avancer son œuvre. On voudroit être libre pour penser à Dieu; mais on s'unit bien mieux à lui en sa volonté crucifiante qu'en se consolant par des pensées douces et affectueuses de ses bontés. On voudroit être à soi pour être plus à Dieu; on ne songe pas que rien n'est moins propre pour être à Dieu que de vouloir encore être à soi. Ce *moi* du vieil homme, dans lequel on veut rentrer pour s'unir à Dieu, est mille fois plus loin de lui que la bagatelle la plus ridicule; car il y a dans ce *moi* un venin subtil qui n'est point dans les amusemens de l'enfance.

Il est vrai que l'on doit profiter de tous les momens qui sont libres pour se dégager; il faut même, par

préférence à tout le reste, se réserver des heures pour se délasser l'esprit et le corps dans un état de recueillement; mais pour le reste de la journée, que le torrent emporte malgré nous, il faut se laisser entraîner sans aucun regret. Vous trouverez Dieu dans cet entraînement, et vous le trouverez d'une manière d'autant plus pure, que vous n'aurez pas choisi cette manière de le chercher.

La peine qu'on souffre dans cet état de sujétion est une lassitude de la nature qui voudroit se consoler, et non un attrait de l'esprit de Dieu. On croit regretter Dieu, et c'est soi-même qu'on regrette : car ce que l'on trouve de plus pénible dans cet état gênant et agité, c'est qu'on ne peut jamais être libre avec soi-même; c'est le goût de *moi* qui nous reste, et qui demanderoit un état plus calme pour jouir à notre mode de notre esprit, de nos sentimens et de toutes nos bonnes qualités dans la société de certaines personnes délicates qui seroient propres à nous faire sentir tout ce que le *moi* humain a de flatteur; ou bien on voudroit jouir en silence de Dieu et des douceurs de la piété, au lieu que Dieu veut jouir de nous et nous rompre pour nous accommoder à toutes ses volontés.

Il mène les autres par l'amertume des privations; pour vous, il vous conduit par l'accablement des jouissances des vaines prospérités : il rend votre état dur et pénible à force d'y mettre ce que les aveugles croient qui fait la parfaite douceur de la vie. Ainsi il fait deux choses salutaires en vous; il vous instruit par expérience, et vous fait mourir par les

choses qui entretiennent la vie corrompue et maligne du reste des hommes. Vous êtes comme ce roi qui ne pouvoit rien toucher qui ne se convertît en or sous sa main ; tant de richesses le rendoient malheureux : pour vous vous serez heureux en laissant faire Dieu, et en ne voulant le trouver que dans les choses où il veut être pour vous.

En pensant à la misère de votre état, à la servitude dont vous gémissez, les paroles de Jésus-Christ à saint Pierre me sont revenues dans l'esprit (1) : *Autrefois tu marchois comme tu voulois ; mais quand tu seras dans un âge plus avancé, un autre plus fort que toi te menera où tu ne voudras pas aller.* Laissez-vous aller et mener, n'hésitez pas dans la voie ; vous irez comme saint Pierre, où la nature jalouse de la vie et de la liberté ne veut point aller : vous irez à l'amour de Dieu, au parfait renoncement, à la mort totale de votre propre volonté, en accomplissant celle de Dieu qui vous mène selon son bon plaisir.

Il ne faut pas attendre la liberté et la retraite pour se détacher de tout et pour vaincre le vieil homme : la vue d'une situation libre n'est qu'une belle idée : peut-être n'y parviendrons-nous jamais. Il faut se tenir prêt à mourir dans la servitude de notre état. Si la Providence prévient nos projets de retraite, nous ne sommes point à nous ; et Dieu ne nous demandera que ce qui dépend de nous. Les Israélites, dans Babylone, soupiroient après Jérusalem ; mais

(1) Jean, 21, v. 18.

combien y en eut-il qui ne revirent jamais Jérusalem, et qui finirent leur vie à Babylone ! Quelle illusion s'ils eussent toujours différé jusqu'à ce temps de leur retour dans leur patrie à servir fidèlement le vrai Dieu, et à se perfectionner ! Peut-être serons-nous comme ces Israélites.

XLVII. *Des croix qu'il y a dans l'état de prospérité, de faveur et de grandeur.*

Dieu est ingénieux à nous faire des croix. Il en fait de fer et de plomb, qui sont accablantes par elles-mêmes; il en fait faire de paille qui semblent ne peser rien, et qui ne sont pas moins difficiles à porter : il en fait d'or et de pierreries, qui éblouissent les spectateurs, qui excitent l'envie du public, mais qui ne crucifient pas moins que les croix les plus méprisées. Il en fait de toutes les choses qu'on aime le plus et les tourne en amertume. La faveur attire la gêne et l'importunité; elle donne ce qu'on ne voudroit point; elle ôte ce qu'on voudroit.

Un pauvre qui manque de pain a une croix de plomb dans son extrême pauvreté. Dieu sait assaisonner les plus grandes prospérités de misères semblables. On est dans cette prospérité affamé de liberté et de consolation comme ce pauvre l'est de pain : du moins il peut, dans son malheur, heurter à toutes les portes et exciter la compassion de tous les passans : mais les gens en faveur sont des pauvres

honteux ; ils n'osent faire pitié ni chercher quelque soulagement. Il plaît souvent à Dieu de joindre l'infirmité corporelle à cette servitude de l'esprit dans l'état de grandeur. Rien n'est plus utile que ces deux croix jointes ensemble ; elles crucifient l'homme depuis la tête jusqu'aux pieds : on sent son impuissance et l'inutilité de tout ce qu'on possède. Le monde ne voit point votre croix ; car il ne regarde qu'un peu d'assujettissement adouci par l'autorité, et qu'une légère indisposition qu'il peut soupçonner de délicatesse ; en même temps vous ne voyez dans votre état que l'amertume, la sécheresse, l'ennui, la captivité, le découragement, la douleur, l'impatience. Tout ce qui éblouit de loin les spectateurs disparoît aux yeux de la personne qui possède, et Dieu la crucifie réellement pendant que tout le monde envie son bonheur.

Ainsi la Providence sait nous mettre à toutes sortes d'épreuves dans tous les états. Sans déchoir de cette grandeur, et sans calamités, on peut avaler le calice d'amertume ; on l'avale jusqu'à la lie la plus amère dans les coupes d'or qui sont servies à la table des rois. Dieu prend plaisir à confondre ainsi la puissance humaine, qui n'est qu'une impuissance déguisée. Heureux qui voit ces choses par les yeux illuminés du cœur dont parle saint Paul ! La faveur, vous le voyez et vous le sentez, ne donne aucune véritable consolation ; elle ne peut rien contre les maux ordinaires de la nature ; elle en ajoute beaucoup de nouveaux et de très-cuisans à ceux de la nature même déjà assez misérable. Les importunités de la faveur sont plus

douloureuses qu'un rhumatisme ou qu'une migraine : mais la religion met à profit toutes les charges de la grandeur ; elle ne la prend que comme un esclavage, et c'est dans l'amour de cet esclavage qu'elle trouve une liberté d'autant plus véritable qu'elle est plus inconnue aux hommes.

Il ne faut trouver dans la prospérité rien de bon que ce que le monde n'y peut connoître, je veux dire la croix. L'état de faveur n'épargne aucune des peines de la nature : elle en ajoute de grandes, et elle fait encore qu'on ne peut prendre les soulagemens qu'on prendroit si on étoit dans la disgrâce. Au moins dans une disgrâce, pendant la maladie, on verroit qui on voudroit, on n'entendroit aucun bruit : mais dans la haute faveur il faut que la croix soit complète ; il faut vivre pour autrui quand on auroit besoin d'être tout à soi ; il faut n'avoir aucun besoin, ne rien sentir, ne rien vouloir, n'être incommodé de rien, et être poussé à bout par les rigueurs d'une trop bonne fortune. C'est que Dieu veut rendre ridicule et affreux ce que le monde admire le plus. C'est qu'il traite sans pitié ceux qu'il élève sans mesure pour les faire servir d'exemple. C'est qu'il veut rendre la croix complète en la plaçant dans la plus éclatante faveur pour déshonorer la faveur mondaine. Encore une fois, heureux sont ceux qui dans cet état considèrent la main de Dieu qui les crucifie par miséricorde ! Qu'il est beau de faire son purgatoire dans le lieu où les autres cherchent leur paradis, sans pouvoir en espérer d'autre après cette vie si courte et si misérable !

Dans cet état il n'y a presque rien à faire : Dieu n'a pas besoin que nous lui disions beaucoup de paroles, ni que nous formions beaucoup de pensées; il voit notre cœur quelquefois soumis et désirant de l'aimer, et cela lui suffit; il voit bien notre souffrance et notre soumission. On n'a que faire de répéter de moment en moment à une personne qu'on aime, Je vous aime de tout mon cœur; il arrive même souvent qu'on est long-temps sans penser qu'on l'aime, et on ne l'aime pas moins dans ce temps-là que dans ceux où on lui fait les plus tendres protestations. Le vrai amour repose dans le fond du cœur; il est simple, paisible et quelquefois silencieux; souvent on s'étourdit soi-même en multipliant à contretemps les discours et les réflexions. Cet amour sensible n'est que dans une imagination échauffée.

Il n'y a donc dans la souffrance qu'à souffrir et à se taire devant Dieu : (1) *Je me suis tu*, dit David, *parce que c'est vous qui l'avez fait.* C'est Dieu qui envoie les vapeurs, les fluxions, les tournemens de tête, les défaillances, les épuisemens, les importunités, les sujétions; c'est lui qui envoie la grandeur même avec tous ses supplices et tout son maudit attirail; c'est lui qui fait naître au dedans la sécheresse, l'impatience, le découragement, pour nous humilier par la tentation et pour nous montrer à nous-mêmes tels que nous sommes. C'est lui qui fait tout; il n'y a qu'à le voir et qu'à l'adorer en tout.

Il ne faut point s'inquiéter pour se procurer une

(1) Ps. 38, v. 2.

présence artificielle de Dieu et de ces vérités ; il suffit de demeurer simplement dans cette disposition de cœur, de vouloir être crucifié ; tout au plus une vue simple et sans effort, qu'on renouvellera toutes les fois qu'on en sera averti intérieurement par un certain souvenir qui est une espèce de réveil du cœur.

Ainsi, les peines de la faveur, les douleurs de la maladie et les imperfections mêmes du dedans, pourvu qu'elles soient portées paisiblement et avec petitesse, sont le contre-poison d'un état qui est par lui-même si dangereux. Dans la prospérité apparente il n'y a rien de bon que la croix cachée ! O croix ! ô bonne croix ! je t'embrasse ; j'adore en toi Jésus mourant, avec qui il faut que je meure.

XLVIII. *De l'emploi du temps.*

Je comprends que ce que vous désirez de moi n'est pas seulement d'établir de grands principes pour prouver la nécessité de bien employer le temps : il y a long-temps que la grâce vous en a persuadé. On est heureux quand on trouve des âmes avec qui il y a, pour ainsi dire, plus de la moitié du chemin de fait. Mais que cette parole ne paroisse pas vous flatter ; il en reste encore beaucoup à faire, et il y a bien loin depuis la persuasion de l'esprit, et même la bonne disposition du cœur, jusqu'à une pratique exacte et fidèle.

Rien n'a été plus ordinaire dans tous les temps, et

rien ne l'est plus encore aujourd'hui, que de rencontrer des âmes parfaites et saintes en spéculation (1). *Vous les connoîtrez par leurs œuvres et par leur conduite*, dit le Sauveur du monde. Et c'est la seule règle qui ne trompe point pourvu qu'elle soit bien développée : c'est par-là que nous devons juger de nous-mêmes.

Il y a plusieurs temps à distinguer dans votre vie; mais la maxime qui doit se répandre universellement sur tous les temps, c'est qu'il ne doit point y en avoir d'inutiles; qu'ils entrent tous dans l'ordre et dans l'enchaînement de notre salut; qu'ils sont tous chargés de plusieurs devoirs que Dieu y a attachés de sa propre main et dont il doit nous demander compte : car, depuis les premiers instans de notre être jusqu'au dernier moment de notre vie, Dieu n'a point prétendu nous laisser de temps vide, et qu'on puisse dire qu'il ait abandonné à notre discrétion ni pour le perdre. L'importance est de connoître ce qu'il désire que nous en fassions. On y parvient, non par une ardeur empressée et inquiète, qui seroit plutôt capable de tout brouiller que de nous éclairer sur nos devoirs, mais par une soumission sincère à ceux qui nous tiennent la place de Dieu; en second lieu, par un cœur pur et droit qui cherche Dieu dans la simplicité, et qui combat sincèrement toutes les duplicités et les fausses adresses de l'amour-propre à mesure qu'il les découvre : car on ne perd pas seulement le temps en ne faisant rien ou en faisant le mal, mais on le perd aussi en faisant autre

(1) Matth. 7, v. 16.

chose que ce que l'on devroit, quoique ce que l'on fait soit bon. Nous sommes étrangement ingénieux à nous chercher nous-mêmes perpétuellement; et ce que les âmes mondaines font grossièrement et sans se cacher, les personnes qui ont le désir d'être à Dieu, le font souvent plus finement à la faveur de quelque prétexte qui, leur servant de voile, les empêche de voir la difformité de leur conduite.

Un moyen général pour bien employer le temps, c'est de s'accoutumer à vivre dans une dépendance continuelle de l'esprit de Dieu et de sa loi, recevant de moment en moment ce qu'il lui plaît de nous donner; le consultant dans les doutes où il faut prendre notre parti sur-le-champ, recourant à lui dans les affoiblissemens où la vertu tombe comme en défaillance; l'invoquant et s'élevant vers lui lorsque le cœur, entraîné par les objets sensibles, se voit conduit imperceptiblement hors de sa route, se surprend dans l'oubli et dans l'éloignement de Dieu.

Heureuse l'âme qui, par un renoncement sincère à elle-même, se tient sans cesse entre les mains de son créateur, prête à faire tout ce qu'il voudra, et qui ne se lasse point de lui dire cent fois le jour : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Enseignez-moi à faire votre sainte volonté, parce que vous êtes mon Dieu* (1). Vous montrerez que vous êtes mon Dieu en m'enseignant, et moi que je suis votre créature en vous obéissant. En quelles mains, grand Dieu, serois-je mieux que dans les vôtres? Hors de là mon âme est toujours exposée aux attaques de ses ennemis, et mon

(1) Act. 9, v. 6; Ps. 142, v. 10.

OXFORD

salut toujours en danger. Je ne suis qu'ignorance et que foiblesse ; et je tiendrois ma perte assurée si vous me laissiez à ma propre conduite, disposant à mon gré des temps précieux que vous me donnez pour me sanctifier, et marchant aveuglément dans les voies de mon propre cœur. En cet état, que pourrois-je faire à toute heure qu'un mauvais choix ? et que serois-je capable d'opérer en moi qu'un ouvrage d'amour-propre, de péché et de damnation ? Envoyez donc, Seigneur, votre lumière pour guider mes pas : distribuez-moi vos grâces en toutes occasions selon mes besoins, comme l'on distribue la nourriture aux enfans selon leur âge et selon leur foiblesse. Apprenez-moi, par un saint usage du temps présent que vous me donnez, à réparer le passé et à ne jamais compter follement sur l'avenir.

Le temps des affaires et des occupations extérieures n'a besoin, pour être bien employé, que d'une simple attention aux ordres de la divine Providence. Comme c'est elle qui nous les prépare et qui nous les présente, nous n'avons qu'à la suivre avec docilité et soumettre entièrement à Dieu notre humeur, notre volonté propre, notre délicatesse, notre inquiétude, les retours sur nous-mêmes, ou bien l'épanchement, la précipitation, la vaine joie et les autres passions qui viennent à la traverse selon que les choses que nous avons à traiter nous sont agréables ou incommodes. Il faut bien prendre garde à ne pas se laisser accabler par ce qui vient du dehors, et à ne pas se noyer dans la multitude des occupations extérieures, quelles qu'elles puissent être.

Nous devons tâcher de commencer toutes nos entreprises dans la vue de la pure gloire de Dieu, les continuer sans dissipation, et les finir sans empressement et sans impatience.

Le temps des entretiens et des divertissemens est le plus dangereux pour nous, et peut-être le plus utile pour les autres : on doit y être sur ses gardes, c'est-à-dire plus fidèle en la présence de Dieu. La pratique de la vigilance chrétienne tant recommandée par notre Seigneur, les aspirations et les élévations d'esprit et de cœur vers Dieu, non-seulement habituelles, mais actuelles, autant qu'il est possible, par les vues simples que la foi donne ; la dépendance douce et paisible que l'âme garde envers la grâce, qu'elle reconnoît pour le seul principe de sa sûreté et de sa force ; tout cela doit être mis alors en usage pour se préserver du poison subtil qui est souvent caché sous les entretiens et les plaisirs, et pour savoir placer avec sagesse ce qui peut instruire et édifier les autres. Cela est nécessaire, surtout pour ceux qui ont entre les mains un grand pouvoir, et dont les paroles peuvent faire ou tant de bien ou tant de mal.

Les temps libres sont ordinairement les plus doux et les plus utiles pour nous-mêmes ; nous ne pouvons guère en faire un meilleur emploi que de les consacrer à réparer nos forces (je dis même nos forces corporelles) dans un commerce plus secret et plus intime avec Dieu. La prière est si nécessaire et est la source de tant de biens, que l'âme qui a trouvé ce trésor ne peut s'empêcher d'y revenir dès qu'elle est laissée à elle-même.

Il y auroit d'autres choses à vous dire sur ces trois sortes de temps ; peut-être pourrai-je en dire quelque chose si les vues qui me frappent présentement ne se perdent pas ; en tout cas, c'est une fort petite perte. Dieu donne d'autres vues quand il lui plaît : s'il n'en donne pas, c'est une marque qu'elles ne sont pas nécessaires, et, dès qu'elles ne sont pas nécessaires pour notre bien, nous devons être bien aises qu'elles soient perdues.

XLIX. *Du ménagement du temps.*

Je crois que vous avez deux choses à faire : la première consiste dans le soin que vous devez prendre de dérober au monde un peu de temps pour vos lectures et pour vos prières. Il me semble que je vois tous vos embarras, tant je me les représente fortement : mais après tout, il faut que les affaires viennent chacune en leur rang, et que celle du salut soit comptée pour la première. Que diriez-vous d'une personne qui ne trouveroit point de temps pour manger et pour dormir ? Le temps employé aux nécessités de la vie, lui diriez-vous, est le temps le mieux employé pour vos affaires mêmes : si votre santé succombe, comment agirez-vous ? A quoi servira votre travail, si la vie vous manque pour en cueillir le fruit ?

Je vous dis de même, si vous laissez votre âme s'épuiser et tomber en défaillance, faute de nourriture, à quoi aboutiront, non-seulement les conversations,

mais encore les affaires qui paroissent les plus solides, les plus indispensables et les plus pressées? *Marthe, Marthe, pourquoi vous troublez-vous et vous empressez-vous? Marie*, que vous voyez recueillie et immobile, *a choisi la meilleure part, qui ne lui sera jamais ôtée* (1).

Je ne vous dis pas tout ceci pour vous jeter dans les scrupules sur les occupations nécessaires : mais soyez persuadé qu'elles n'iront jamais jusqu'à ne point vous laisser le temps de manger le pain quotidien pour votre nourriture; car Dieu est trop bon, et il vous a fait trop sentir sa miséricorde, pour vous ôter les moyens de le prier et de vous soutenir dans les sentimens qu'il vous inspire. Songez donc à sauver les matins et les soirs quelques heures : en faisant semblant de s'éveiller plus tard; et le soir d'avoir quelques lettres à écrire, on se débarrasse, et les affaires véritables n'en vont pas plus mal.

Il faut aussi mettre à profit tous les momens : quand on attend quelqu'un, quand on va d'un lieu à un autre, quand on est avec des gens qui parlent volontiers, et qu'on n'a qu'à les laisser parler, on élève un instant son cœur à Dieu, on se renouvelle pour la suite de ses occupations. Moins on a de temps, plus il importe de le ménager. Si on attend d'avoir à soi des heures réglées et commodes pour les remplir des choses solides, on court risque d'attendre long-temps, surtout dans le genre de vie où vous êtes : mais il faut prendre tous les momens interrompus. Il n'en est pas de la piété

(1) Luc. 10, v. 41, 42.

comme des affaires temporelles : les affaires demandent des temps libres et réglés pour une application suivie et longue ; mais la piété n'a pas besoin de ces applications si longues, si fortes et si suivies; en un moment on peut rappeler la présence de Dieu, l'aimer, l'adorer, lui offrir ce que l'on fait ou ce que l'on souffre, et calmer devant lui toutes les agitations de son cœur. Prenez donc le matin une demi-heure et autant l'après-midi pour réparer les brèches que le monde fait; et, dans le cours de la journée, servez-vous de certaines pensées qui vous touchent le plus pour vous renouveler en la présence de Dieu.

L'autre chose que vous avez à faire par rapport à vous, c'est de ne pas vous décourager ni par l'expérience de votre foiblesse, ni par le dégoût de la vie agitée que vous menez. C'est une miséricorde de Dieu qui vous fait gémir de cette agitation; et le gémissement est le contre-poison qui empêche votre cœur d'être corrompu par la dissipation : c'est pourquoi je serois bien fâché que cette vie cessât de vous déplaire ; vos gémissemens et votre dégoût me donnent une vraie joie. Dieu vous fera mourir à vous-même par le dégoût du monde, comme il fait mourir à elles-mêmes d'autres personnes par la solitude et par la privation de tout ce que le monde peut donner. Il n'est question que d'être fidèle, patient et paisible dans la croix de l'état présent qu'on n'a point choisi et que Dieu a donné selon ses desseins.

L. *Du mariage.*

Le mariage a été institué dès l'origine du genre humain avant sa corruption et dans la parfaite innocence du paradis terrestre. Il nous représente l'union sacrée du Fils de Dieu avec l'église son épouse. Jésus-Christ a voulu le sanctifier par sa présence aux noces de Cana, où il fit son premier miracle. Il a voulu répandre par ce sacrement une bénédiction abondante sur la source de notre naissance, afin que ceux qui s'unissent dans cet état ne songent qu'à avoir des enfans, et moins à en avoir qu'à en donner à Dieu qui ressemblent à leur Père céleste. Le lien du mariage rend les deux personnes inséparables, et la mort seule peut rompre ce lien. L'esprit de Dieu l'a réglé ainsi pour le bien des hommes, afin de réprimer l'inconstance et la confusion qui troubleroient l'ordre des familles et la stabilité nécessaire pour l'éducation des enfans. Ce joug perpétuel est difficile à supporter pour la plupart des hommes légers, inquiets et remplis de défauts. Chacune des deux personnes a ses imperfections : les naturels sont opposés ; les humeurs sont souvent presque incompatibles ; à la longue la complaisance s'use ; on se lasse les uns des autres dans cette nécessité d'être presque toujours ensemble et d'agir en toutes choses de concert. Il faut une grande grâce et une grande fidélité à la grâce reçue pour porter patiem-

ment ce joug. Quiconque l'acceptera par l'espérance de s'y contenter grossièrement, y sera bientôt mécompté; il sera malheureux et rendra sa compagne malheureuse. C'est un état de tribulation et d'assujettissement très-pénible, auquel il faut se préparer en esprit de pénitence, quand on s'y croit appelé de Dieu. La grâce du sacrement adoucit ce joug et donne la force de le porter sans impatience. C'est par cette grâce que les deux personnes se supportent et s'entr'aident avec amour.

Vous, époux, aimez votre épouse comme Jésus-Christ a aimé son église, qu'il a lavée de son sang et qui est l'objet de ses complaisances. Chérissez votre épouse comme un autre vous-même, puisque par le mariage les deux personnes n'en font plus qu'une. Épargnez-la, ménagez-la, conduisez-la avec douceur et tendresse, par persuasion, vous souvenant de l'infirmité de son sexe suivant l'instruction de l'Apôtre. Communiquez-lui vos affaires avec confiance, puisque les vôtres deviennent les siennes dans cette intime société. Accoutumez-la à l'application, au travail domestique, au détail du ménage, afin qu'elle soit en état d'élever des enfans avec autorité et prudence dans la crainte de Dieu.

Et vous, épouse, aimez et honorez votre époux comme l'église aime et honore Jésus-Christ son époux. Regardez Jésus-Christ même en lui. Obéissez-lui selon Dieu comme à votre chef, comme à celui qui vous représente Dieu sur la terre. Tâchez de mériter sa confiance par votre douceur, par votre complaisance, par votre modestie, par votre

soin pour le soulager. Soyez-vous inviolablement fidèles l'un à l'autre. Ne vous contentez pas de fuir avec horreur tout ce qui ressentiroit l'infidélité, mais évitez avec précaution jusqu'aux plus légers ombrages qui pourroient altérer la confiance dans cette sainte union. Montrez-vous l'un à l'autre une simplicité et une modestie qui vous ôtent réciproquement toute défiance. Que votre état vous force à tenir plus facilement la chair soumise à l'esprit, et non à lui permettre une dangereuse licence.

Puisque les enfans sont les fruits de la bénédiction du mariage, je prie Dieu qu'il vous en donne qui soient des saints, et qui servent un jour à vous consoler dans votre vieillesse.

LI. *De la mort.*

On ne peut trop déplorer l'aveuglement des hommes de ne pas vouloir penser à la mort, et de se détourner d'une chose inévitable que l'on peut rendre heureuse en y pensant souvent. La mort ne trouble que les personnes charnelles : *Le parfait amour chasse la crainte* (1). Ce n'est pas par se croire juste qu'on cesse de craindre, c'est par aimer simplement et s'abandonner sans retour sur soi à celui qu'on aime. Voilà ce qui rend la mort douce et précieuse.

(1) Jean, 4, v. 18.

Quand on est mort à soi-même, la mort du corps n'est que la consommation de l'œuvre de la grâce.

On évite la pensée de la mort pour ne pas s'attrister : elle ne sera triste que pour ceux qui n'y auront pas pensé.

Elle arrivera enfin cette mort, elle éclairera celui qui n'aura pas voulu être éclairé pendant sa vie. On aura à la mort une lumière très-distincte de tout ce que nous aurons fait et de tout ce que nous aurions dû faire ; nous verrons clairement l'usage que nous aurions dû faire des grâces reçues, des talens, des biens, de la santé, du temps, et de tous les événemens de notre vie.

La pensée de la mort est la meilleure règle que nous puissions prendre pour toutes nos actions et nos projets. Il faut la désirer ; mais il faut aussi l'attendre avec la même soumission que nous devons avoir à la volonté de Dieu dans tout le reste. On doit la désirer, puisqu'elle est la consommation de notre pénitence et le commencement de notre éternelle union à Dieu.

Il ne faut point dire que l'on veut vivre pour faire pénitence, puisque la mort est la meilleure que nous puissions faire. Nos péchés seront purgés plus purement et expiés plus efficacement par notre mort que par toutes nos pénitences. Elle sera aussi douce pour les gens de bien qu'elle sera amère pour les méchans. Nous la demandons tous les jours dans le *Pater ;* il faut que tous demandent que *le royaume de Dieu leur arrive*. Il faut donc la désirer, puisque la prière n'est que le désir du cœur,

et que ce royaume ne peut venir pour nous que par notre mort. Saint Paul recommande aux chrétiens de *se consoler ensemble* (1) dans la pensée de la mort.

(1) I Thess. 6, v. 17.

ENTRETIENS AFFECTIFS

POUR

DE SAINTS TEMPS DE L'ANNÉE.

I. *Durant l'Avent.*

C'est maintenant, ô mon Dieu! que je veux me recueillir pour adorer en silence les mystères de votre Fils, et pour attendre qu'il naisse au fond de mon cœur. Venez, Seigneur Jésus. Venez, esprit de vérité et d'amour qui les formâtes dans le sein de la sainte Vierge.

Je vous attends, divin Jésus, comme les prophètes et les patriarches vous ont attendu. Que volontiers je dise avec eux : *O cieux, répandez votre rosée, et que les nuées fassent descendre le juste! que la terre s'entr'ouvre et qu'elle germe son Sauveur!* (1) Vous êtes déjà venu une fois. Les anciens justes ont vu le désiré des nations; mais les vôtres ne vous ont point connu. *La lumière a lui au milieu des ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise* (2). Que tardez-vous! Revenez, Seigneur, revenez frapper la terre ingrate et juger les

(1) Is. 1, v. 8.
(2) Jean, v. 5.

hommes aveugles. O roi, dont les princes de la terre ne sont qu'une foible image, *que votre règne arrive!* Quand viendra-t-il d'en haut sur nous ce règne de justice, de paix et de vérité? Votre Père vous a donné toutes les nations; il vous a donné toute puissance et dans le ciel et sur la terre; et cependant vous êtes méconnu, méprisé, offensé, trahi. Quand viendra donc le jugement de ce monde endurci et le jour de votre triomphe? Levez-vous, levez-vous, ô Dieu! jugez votre propre cause; brisez l'impie du souffle de vos lèvres; délivrez vos enfans; justifiez-vous en ce grand jour à la face de toutes les nations : c'est votre gloire et non la nôtre que nous cherchons.

Mon Dieu, je vous aime encore plus pour vous que pour moi. Je souffre, je sèche de tristesse, voyant prévaloir l'iniquité sur la terre et votre évangile foulé aux pieds. Je souffre, me sentant malgré moi assujetti à la vanité. Jusqu'à quand, Seigneur, laisserez-vous votre héritage désolé? Revenez donc, Seigneur Jésus; rendez-nous la lumière de votre visage. Je ne veux tenir à aucune des choses qui m'environnent ici-bas. Elles menacent toutes ruine prochaine. Les voûtes immenses des cieux s'écrouleront dans les abîmes; cette terre couverte de péchés sera consumée et renouvelée par le feu vengeur. Les astres tomberont; leur lumière s'éteindra; les élémens embrasés se confondront; la nature entière sera bouleversée. A ce spectacle, que l'impie frémisse! Pour moi je m'écrie avec amour et confiance : Frappez, Seigneur, glorifiez-vous aux dé-

pens de tout ce qui blesse votre sainteté. Frappez sur moi ; ne m'épargnez point pour me purifier et pour me rendre digne de vous. Hélas ! ce monde insensé n'est occupé que du moment présent qui échappe. Tout ceci va périr, et on veut en jouir comme s'il devoit être éternel. Le ciel et la terre passeront comme la fumée : votre parole seule demeurera éternellement. O vérité, on ne vous connoît point. Le mensonge est adoré et remplit tout le cœur de l'homme. Tout est faux, tout est trompeur. Tout ce qui se voit, tout ce qui se touche, tout ce qui est sensible, tout ce qui est mesuré par le temps, n'est rien. Faut-il que ce vain fantôme soit cru si solide, et que l'immuable vérité passe pour un songe? Hélas ! Seigneur, pourquoi souffrez-vous cet enchantement? La terre entière est plongée dans le sommeil de la mort : réveillez-la par votre lumière. Pour moi je ne veux que vous ; je n'attends que vous : je regarde la foudre prête à partir de votre main pour écraser les hommes superbes et pour venger votre patience méprisée ; et loin de craindre la mort, je la regarde comme la délivrance de vos enfans. Oui, Seigneur, nous mourrons, et le charme funeste se rompra tout à coup. Vous ne serez plus offensé ; je vous aimerai ; je n'aimerai que vous ; je ne m'aimerai qu'en vous et pour vous. O que j'aime votre avénement ! Déjà, selon votre précepte, je lève les yeux et la tête pour aller au devant de vous. Par le transport de mon amour, je m'élance au devant du Seigneur, comme le premier de vos apôtres me l'a enseigné.

Je suis foible, misérable, fragile, il est vrai; j'ai tout à craindre si vous me jugez dans la rigueur de votre justice, j'en conviens : mais plus je suis fragile, plus je conclus que la vie est un danger, et que la mort est une grâce.

O Seigneur! ôtez le péché; venez régner en moi; arrachez-moi à moi-même, et je serai pleinement à vous. Eh! qu'ai-je à faire sur la terre? Que puis-je désirer dans cette vallée de larmes où le mal paroît au comble et où le bien est imparfait? Rien que votre volonté ne peut m'y retenir. Je n'aime rien de tout ce que je vois; je ne veux point m'aimer moi-même autrement qu'en vous et pour vous; je ne veux aimer que votre avénement.

II. *Pour le jour de saint Thomas.*

O MON Dieu! ouvrez-moi les yeux; élargissez mon cœur pour me faire comprendre et sentir les dons que vous avez mis dans cet apôtre. Esprit qui l'avez envoyé, qui l'avez conduit, qui l'avez rempli, remplissez-moi, inspirez-moi, transformez-moi en une créature nouvelle. O père des lumières et des miséricordes! vous faites des hommes ce qu'il vous plaît. Ils semblent n'être plus hommes dès que vous parlez. Quel est donc cet homme foible, timide, vil selon le monde, pauvre, grossier, ignorant? Où va-t-il? Que prétend-il faire? Changer la face des

nations les plus éloignées, vaincre par la seule vérité les peuples jusqu'auxquels les rois conquérans n'ont jamais pénétré par leurs armes; découvrir un nouveau monde pour y porter une nouvelle loi. Entreprendre de telles choses sur le monde, c'est être bien mort à sa propre sagesse; c'est être bien enivré de la folie de la croix. C'est ainsi, esprit destructeur, que vous anéantissez dans vos parfaits enfans toute sagesse vaine, tout esprit propre qui ne s'attache qu'aux règles humaines, qui, dans le choix des moyens, n'écoute que notre raison foible et bornée. Vous appelez ce qui n'est pas, pour confondre ce qui est. Vous vous plaisez à choisir ce qui est le plus vil, pour faire aux yeux du monde surpris ce qui est le plus grand et le plus impossible. Vous êtes jaloux de la gloire de votre ouvrage, et vous ne le voulez fonder que sur le néant. Vous creusez jusqu'au néant pour le fonder, comme les hommes sages dans leurs bâtimens creusent jusqu'au rocher ferme. Creusez donc en moi, ô mon Dieu, jusqu'à l'anéantissement de tout ce qui dans moi-même s'opposeroit à vous. Esprit destructeur, renversez, mettez tout en désordre; n'épargnez aucun arrangement humain; défaites tout pour tout refaire. Que votre créature soit toute nouvelle, et qu'il ne reste aucune trace de l'ancien plan. Alors, ayant tout effacé, tout défiguré, tout réduit à un pur néant, je deviendrai en vous toutes choses, parce que je ne serai plus en moi rien de fixe. Je n'aurai aucune consistance; mais je prendrai dans votre main toutes les formes qui convien-

dront à vos desseins. C'est par l'anéantissement de mon être propre et borné que j'entrerai dans votre immensité divine.

O qui le comprendra? O qui me donnera des âmes qui aient le goût de la destruction? Si peu que l'on réserve on demeure borné. Quelque bonne que paroisse la réserve, quand c'est à l'égard de Dieu qu'on l'a faite, c'est un larcin; car tout lui est dû, puisque tout vient de lui. Plus les dons sont purs, plus il est jaloux de ne point nous les laisser posséder en propre. Il n'y a donc que l'entière destruction qui nous rende ses vrais instrumens.

Faites de moi, Seigneur, comme de Thomas votre apôtre. Il étoit de ces hommes anéantis dont il est dit qu'ils étoient livrés à votre grâce. Il n'étoit rien ni par les richesses, ni par la réputation, ni par les talens, ni même par la vertu. C'étoit l'infirmité même où vous avez pris plaisir de faire reluire votre force. Il a porté votre nom jusqu'au fond de l'orient, à ces peuples qui étoient assis dans la région de l'ombre de la mort, et qui n'avoient pas même des yeux pour voir la lumière. Le monde, tout monde qu'il est, critique, malin, scandalisé de tout, indocile, endurci, faux, et trompeur jusqu'à se tromper lui-même, dégoûté de la vérité qui lui est odieuse, amateur insensé du mensonge qui le flatte; ce monde n'a pu résister à celui qui n'étoit rien par lui-même, et qui, par cet anéantissement, étoit tout en Dieu. Dieu parle dans sa chétive créature : et cette parole, qui a fait le monde, le renouvelle. O mon Dieu! je l'entends

et je tressaille de joie au Saint Esprit en la comprenant : vous l'avez cachée aux grands et aux sages, jamais ils ne l'entendront ; mais vous la révélez aux simples et aux petits. Tout consiste à s'appetisser et à s'anéantir. Tandis qu'on est encore quelque chose on n'est encore rien, on n'est encore propre à rien ; ce qui reste même le plus caché, même de meilleur en apparence, résiste à tout ce que Dieu veut faire, et arrête sa main toute-puissante.

Mais quelle étendue cette vérité n'a-t-elle point ! Hélas, où est l'âme courageuse qui veut bien n'être rien, et qui laisse tout tomber, tout perdre, talens, esprit, amitiés, réputation, honneur ? Où sont-elles ces âmes de foi ? On fait comme Thomas incrédule ; on veut voir, on veut toucher, on veut s'assurer des dons de Jésus-Christ et de son avancement ; mais *bienheureux ceux qui croient sans voir* (1), et qui adorent en esprit et en vérité par le sacrifice d'holocauste qui est la perte totale de tout ce qui est en nous d'opposé aux desseins de Dieu ! Voilà ce qui fait la vie apostolique transformée en Jésus-Christ.

III. *Pour le jour de Noel.*

Je vous adore, enfant Jésus, nu, pleurant et étendu dans la crêche. Je n'aime plus que votre en-

(1) Jean. 10, v. 29.

fance et votre pauvreté. O qui me donnera d'être aussi pauvre et aussi enfant que vous! O sagesse éternelle, réduite à l'enfance! ôtez-moi ma sagesse vaine et présomptueuse; faites-moi enfant avec vous. Taisez-vous, sages de la terre; je ne veux rien être, je ne veux rien savoir; je veux tout croire, je veux tout souffrir, je veux tout perdre jusqu'à mon vain jugement, pour ne juger que selon votre lumière et votre sagesse:

Bienheureux les pauvres, mais les pauvres d'esprit que Jésus a faits semblables à lui dans sa crêche, et qu'il a dépouillés de leur raison présomptueuse! O hommes qui êtes sages dans vos pensées, prévoyans dans vos desseins, composés dans vos discours, je vous crains; votre grandeur m'intimide comme les enfans ont peur des grandes personnes. Il ne me faut plus que des enfans de la sainte enfance. Le Verbe fait chair, la parole toute-puissante du Père se tait, bégaie, pleure, pousse des cris enfantins; et moi je me piquerai d'être sage, et je me complairai dans les arrangemens que fait mon esprit: et je craindrai que le monde n'ait point une assez haute idée de ma capacité! Non, non; je serai de ces heureux enfans qui perdent tout pour gagner, qui ne se soucient plus de rien dans ce monde pour eux-mêmes, qui comptent pour rien qu'on les méprise et qu'on ne daigne point se fier à leur discernement. Le monde sera grand tant qu'il lui plaira; les gens de bien même, à bonne intention et par le zèle des bonnes œuvres, croîtront chaque jour en prudence, en prévoyance, en mesures, en éclat

de vertu : pour moi, tout mon plaisir sera de décroître, de m'appetisser, de m'avilir, de m'obscurcir, de me taire, de consentir aux dédains, aux mépris si vous le voulez ; de joindre à l'opprobre de Jésus crucifié l'impuissance et le begaiement de Jésus enfant. On aimeroit mieux mourir avec lui dans les douleurs, que de se voir avec lui emmaillotté dans le berceau. La petitesse fait plus d'horreur que la mort, parce que la mort peut être soufferte par un principe de courage et de grandeur ; mais n'être plus compté pour rien comme les enfans, et ne pouvoir plus se compter soi-même, retomber dans l'enfance comme certains vieillards décrépits dont les enfans dénaturés se jouent, et voir d'une vue claire et pénétrante toute la dérision de cet état, c'est le plus insupportable supplice pour une âme grande et courageuse qui se consoleroit de tout le reste par son courage et par sa sagesse. O sagesse, ô courage, ô raison humaine! vous êtes la dernière chose dont l'âme mourante à elle-même a plus de peine à se dépouiller ; tout le reste qu'on quitte ne tient presque point ; ce sont des habits qui se lèvent du bout du doigt, et qui ne tiennent point à nous : mais nous ôter cette sagesse propre qui flatte tant, qui fait la vie la plus intime de l'âme, c'est arracher la peau, c'est nous écorcher tout vifs, c'est nous déchirer jusque dans la moelle des os. Hélas! j'entends ma raison qui me dit : Quoi donc! faut-il cesser d'être raisonnable? Faut-il devenir comme les fous qu'on est contraint de renfermer? Dieu n'est-il pas la sagesse même? La nôtre ne vient-

elle pas de la sienne, et par conséquent ne faut-il pas que nous la suivions? Mais il y a une extrême différence entre être raisonnans et être raisonnables. Nous ne serons jamais si raisonnables que quand nous cesserons d'être si raisonnans. En nous livrant à la pure raison de Dieu, que la nôtre, foible et vaine, ne peut comprendre, nous serons délivrés de notre sagesse, égarée depuis le péché, incertaine, courte et présomptueuse; ou plutôt nous serons délivrés de nos erreurs, de nos indiscrétions, de nos entêtemens. Plus une personne est morte à elle-même par l'esprit de Dieu, plus elle est discrète sans songer à l'être : car on ne tombe dans l'indiscrétion que par vivre encore à son propre esprit, à ses vues et à ses inclinations naturelles; c'est qu'on veut, qu'on pense et qu'on parle encore à sa mode. La mort totale de notre sang dépravé seroit en nous la vraie et la consommée sagesse du Verbe de Dieu. Ce n'est point par un effort de raison au dedans de nous que nous nous éleverons au-dessus de nous-mêmes; c'est au contraire par l'anéantissement de notre propre être et surtout de nos raisonnemens, qui sont la partie la plus chère à l'homme, que nous entrerons dans cet être nouveau où, comme dit saint Paul, Jésus-Christ fait notre vie, notre justice et notre sagesse. Nous ne nous égarons qu'à force de nous conduire par nous-mêmes. Donc nous ne serons à l'abri de l'égarement qu'à force de nous laisser conduire, d'être petits, simples, livrés à l'esprit de Dieu, souples et prêts à toutes sortes de mouvemens, n'ayant aucune consistance propre,

ne résistant à rien, n'ayant plus de volonté, disant naïvement ce qui nous vient, et n'aimant qu'à céder après l'avoir dit. C'est ainsi qu'un petit enfant se laisse porter, reporter, lever, coucher; il n'a rien de caché, rien de propre. Alors nous ne serons plus sages, mais Dieu sera sage en nous et pour nous. Jésus-Christ parlera en nous pendant que nous croirons bégayer. O Jésus enfant, il n'y a que les enfans qui puissent régner avec vous.

IV. *Pour le jour de saint Jean l'évangéliste.*

O Jésus! je désire me reposer avec Jean sur votre poitrine, et me nourrir d'amour en mettant mon cœur sur le vôtre. Je veux être comme le disciple bien-aimé, instruit par votre amour. Il disoit, ce disciple, pour l'avoir éprouvé, que *l'onction enseigne toutes choses* (1). Cette onction intérieure de votre esprit instruit dans le silence. On aime et on sait tout ce qu'il faut savoir; on goûte et on n'a besoin de rien entendre. Toute parole humaine est à charge et ne fait que distraire, parce qu'on a au dedans la parole substantielle qui nourrit le fond de l'âme. On trouve en elle toute vérité. On ne voit plus qu'une seule chose qui est la vérité simple et universelle; c'est Dieu devant qui la créature, ce

(1) I Jean, 9, v. 27.

rien trompeur, disparoît et ne laisse aucune trace de son mensonge.

O amour! vrai docteur des âmes, on ne veut point vous écouter; on écoute de beaux discours, on écoute sa propre raison; mais le vrai maître, qui enseigne sans raisonnemens et sans paroles, n'est point écouté. On craint de lui ouvrir son cœur; on ne le lui offre qu'avec réserve; on craint qu'il ne parle et ne demande trop. On voudroit bien le laisser dire, mais à condition de ne prendre ce qu'il diroit que suivant la mesure réglée par notre sagesse : ainsi ce seroit notre sagesse qui jugeroit celui qui doit la juger.

O amour, vous voulez des âmes livrées à vos transports, des âmes qui ne craignent point, non plus que les apôtres, d'être insensées aux yeux du monde. Il ne suffit pas, ô divin esprit, de se remplir de vous, il faut en être enivré. Qui n'apprendroit-on point sans raisonnement, sans science, si on ne consultoit plus que le pur amour qui veut tout pour lui, qui ne laisse rien à la créature que l'obéissance, et qui met seul la vérité du règne de Dieu dans le fond de l'âme? L'amour décide tous les cas et ne s'y trompe point; car il ne donne rien à l'homme et rapporte tout à Dieu seul. C'est un feu consumant qui embrase tout, qui dévore tout, qui anéantit tout, qui fait de sa victime le parfait holocauste. O qu'il fait bien connoître Dieu! car il ne laisse plus voir que lui, mais d'une vue bien différente de celle des hommes, qui ne le considèrent que dans une froide et sèche spéculation. Alors on aime tout ce qu'on voit, et c'est l'amour qui donne

des yeux perçans pour le voir. Un moment de paix et de silence fait voir plus de merveilles que les profondes réflexions de tous les savans.

Hélas ! combien de grands docteurs qui ne voient goutte croyant tout savoir ! Ils ne veulent rien ignorer, ni sur la nature des divers êtres, ni sur leurs propriétés, ni sur l'ordre de l'univers, ni sur l'histoire du genre humain, ni sur les ouvrages des hommes, ni sur les arts qu'ils ont inventés, ni sur leurs diverses langues, ni sur les règles de conduite qu'ils ont entre eux. O qu'ils seroient dégoûtés de toutes ces recherches curieuses s'ils connoissoient bien l'homme ! S'amuse-t-on à un ver de terre ? et le néant même n'est-il pas encore plus indigne de nous occuper ? Hé ! que peut-on apprendre de ce qui n'est rien ? Il n'y a qu'une seule vérité infinie qui absorbe tout et ne laisse aucune curiosité hors d'elle : tout le reste n'est que néant, et par conséquent mensonge. Qu'on s'intruise pour le besoin des conditions, c'est bien fait : mais qu'on croie savoir quelque chose quand on ne sait que ce *rien;* qu'on espère en orner son esprit, qu'on cherche à le nourrir et à le satisfaire en l'occupant de la créature vaine et creuse : ô folie ! ô ignorance de ceux qui veulent tout savoir !

O Jésus, je n'ai plus d'autre docteur que vous, plus d'autre livre que votre cœur. Là j'apprends tout en ignorant tout et en m'anéantissant moi-même. Là je vis de la même vie dont vous vivez dans le sein de votre Père. Je vis d'amour; l'amour fait tout en moi. C'est surtout pour l'amour que je suis créé ; et je ne fais ce que Dieu a prétendu que je fisse en me créant,

qu'autant que j'aime. Je sais donc tout, et je ne veux plus savoir que vous. Taisez-vous, monde curieux et sage; j'ai trouvé sur la poitrine de Jésus l'ignorance et la folie de sa croix, en comparaison de laquelle tous vos talens ne sont qu'ordure : méprisez-moi autant que je vous méprise.

V. *Pour le jour de la Circoncision.*

O Jésus, je vous adore sous le couteau de la circoncision. Que je vous aime dans cette abjection et dans cette foiblesse! Je vous vois tout couvert de honte, mis au rang des pécheurs, assujetti à une loi humiliante, souffrant de vives douleurs, et répandant, dès les premiers jours de votre enfance, les prémices de ce sang qui sera sur la croix le prix du monde entier.

Vous n'entrez donc dans le monde que pour souffrir. Vous y prenez d'abord le nom de Jésus qui signifie Sauveur; et c'est pour sauver les pécheurs que vous vous mettez au rang des pécheurs souffrans. C'est ici le commencement du mystère de douleur et d'ignominie. O précieuse victime! vous croîtrez; mais vous ne croîtrez que pour faire croître avec vous les marques de votre amour. Vous ne retardez votre sacrifice que pour le rendre plus grand et plus rigoureux. La nature vaine et lâche frémit à la vue de son Sauveur qui est anéanti et souffrant; elle se sent écrasée par l'autorité de cet

exemple ; elle demeure sans excuse. Il faut donc préparer son cœur à la confusion et à l'amertume. Oui, je le veux, ô Jésus ! Je prends la croix pour marcher après vous. Qu'on me méprise on aura raison ; le mépris que j'ai pour moi n'est sincère qu'autant qu'il me fait consentir à être méprisé par les autres. Quelle injustice de vouloir que ce qui nous paroît méprisable éblouisse notre prochain ! Je me livre donc, ô Jésus, à tout opprobre que vous m'enverrez, je n'en refuse aucun, et il n'y en a aucun que je ne mérite. O ver de terre, est-ce à toi que l'honneur est dû ? O âme pécheresse, qu'as-tu mérité sinon d'être la balayure du monde ? Puis-je jamais être mis trop bas ; moi qui ne suis par ma nature que néant et par ma propre volonté que péché ? Ame vaine et ingrate à ton Dieu, porte donc sans murmurer la confusion qui est ton partage. Plus d'honneur, plus de bienséance ; plus de réputation, que ce que vous en voudrez. Tous ces beaux noms doivent être sacrifiés à un Sauveur rassasié d'opprobre. Qu'as-tu en toi qui ne demande l'humiliation ? Est-ce ton orgueil ? Hé ! c'est ton orgueil même qui te rend encore plus misérable et plus indigne de tout honneur.

Mais hélas ! ô Jésus, qu'il y a loin entre les sentimens généraux d'humiliation et la pratique ! On salue la croix de loin, mais de près on en a horreur. Je vous promets maintenant de marcher sur les traces sanglantes que vous me laissez : mais quand l'opprobre et la douleur de la croix paroîtront, tout mon courage m'abandonnera. Alors quels vains prétextes de bienséance ! quelles délicatesses honteuses ! quelles jalou-

sites diaboliques ! Mon Dieu, je parle magnifiquement de la croix, et je n'en veux connoître que le nom ! Je la crains, je la fuis, sa vue seule me désole. Qu'avez-vous, ô mon âme ! D'où vient que vous murmurez, que vous tombez dans le découragement, que vous allez mendier chez tous vos amis un peu de consolation ? Ah ! c'est que Dieu m'humilie et me charge de croix. Hé ! n'est-ce pas ce que vous lui avez promis d'aimer ? Qu'avez-vous donc ? Qu'est-ce qui vous trouble ? Le chrétien doit-il être hors de lui quand il a ce qu'il a voulu, et qu'il est fait semblable à Jésus souffrant ? O Jésus enfant ! donnez-moi la simplicité de votre enfance dans la douleur. Si je pleure, si je gémis, qu'au moins je ne résiste jamais à votre main crucifiante. Coupez jusqu'au vif, brûlez, brûlez : plus je crains de souffrir, plus j'en ai besoin.

VI. *Pour le jour des Rois.*

Mon Dieu, je viens à vous, et je ne me lasse point d'y venir ; je n'ai rien en moi, et je trouve tout en vous seul. O que je suis pauvre ! O que vous êtes riche ! Mais qu'ai-je besoin d'être riche puisque vous l'êtes pour moi ? J'adore vos richesses éternelles ; j'aime ma pauvreté ; je me complais à n'être rien devant vous. Donnez-moi aujourd'hui votre esprit pour contempler votre saint fils Jésus adoré par les mages. Je l'adore avec eux.

Ces mages suivent l'étoile sans raisonner, eux qui sont si sages; ils cessent de l'être pour se soumettre à une lumière qui surpasse la leur. Ils comptent pour rien leurs commodités, leurs affaires, les discours du peuple. Que peut-on penser d'eux? ils vont sans savoir où. Qu'est devenue la sagesse de ces hommes qui gouvernoient les autres? Quelle crédulité! Quelle indiscrétion! Quel zèle aveugle et fanatique! C'est ainsi qu'on devroit parler contre eux en les voyant partir. Mais ils ne comptent pour rien, ni le mépris des hommes, ni leur réputation foulée aux pieds, ni même le témoignage de leur propre sagesse qui leur échappe. Ils veulent bien passer pour fous, et même ne pas avoir à leurs propres yeux de quoi se justifier. Ils entreprennent un long et pénible voyage sans savoir ce qu'ils trouveront. Il est vrai qu'ils voient une étoile extraordinaire; mais combien y a-t-il d'autres hommes instruits du cours des astres à qui cette étoile ne paroît avoir rien de surnaturel? Eux seuls sont éclairés et touchés par le fond du cœur. Une lumière intérieure de pure foi les mène plus sûrement que celle de l'étoile. Après cela il ne faut plus s'étonner s'ils adorent sans peine un pauvre enfant dans une crèche. O qu'ils sont devenus petits ces grands de la terre! Que leur sagesse est confondue et anéantie! Est-ce donc là, ô mages, ce que vous êtes venus adorer du fond de l'Orient? Quoi! un enfant qui tette et qui pleure! Il me semble que je les entends répondre : C'est la sagesse de Dieu qui aveugle la nôtre. Plus l'objet semble méprisable, plus il est digne de Dieu de nous abaisser jusqu'à l'adorer. O mages, il faut que vous

soyez devenus vous-mêmes bien enfans pour trouver le vrai Dieu dans l'enfant Jésus!

Mais qui me donnera cette sainte enfance, cette divine folie des mages? Loin de moi la sagesse impie et maudite d'Hérode et de la ville de Jérusalem! On raisonne, on se complaît dans la sagesse, on se rend juge des conseils de Dieu, on craint même de voir ce qu'on ne peut pas connoître. O sagesse hautaine et profane, je te crains, je t'abhorre, je ne veux plus t'écouter. Il n'y a plus que l'enfance de Jésus que je prétends suivre. Que le monde insensé en dise tout ce qu'il voudra, qu'il s'en scandalise même: malheur au monde à cause de ses scandales! C'est l'opprobre et la folie du Sauveur que j'aime. Je ne tiens plus à rien qu'à Jésus et pour Jésus. Nul respect humain, nulle crainte des railleries et de la censure des faux sages: les gens de bien même qui sont encore trop humainement enfoncés par sagesse en eux-mêmes ne m'arrêteront pas. Quand je verrai l'étoile, je leur dirai, comme saint Paul aux fidèles encore trop attachés aux bienséances mondaines et à leur raison: *Vous êtes sages en Jésus-Christ; et nous, nous sommes insensés en lui* (1).

Heureux dessein! Mais comment l'accomplir? Vous, Seigneur, qui l'inspirez, faites que je le suive. Vous qui m'en donnez le désir, donnez-moi aussi le courage de l'exécuter. Plus d'autre lumière que celle d'en haut; plus d'autre raison que celle de sacrifier tous mes raisonnemens. Tais-toi, raison présomptueuse, je ne puis te souffrir. O Dieu, vérité éter-

(1) I Cor. 4, v. 10.

nelle, souveraine et pure raison. venez être l'unique raison qui m'éclaire dans les ténèbres de la foi.

VII. *Sur la conversion de saint Paul.*

Je viens à vos pieds, ô Seigneur Jésus, abattu comme Saul le fut aux portes de Damas. C'est votre main qui me renverse; j'adore cette main, c'est elle qui fait tout. O toute-puissante main, ma joie est de me voir à votre discrétion. Frappez, renversez, écrasez. Je viens, ô mon Dieu, sous cette main terrible et miséricordieuse. En me renversant éclairez-moi, touchez-moi, convertissez-moi comme Saul. Mon premier cri dans cette chute c'est de dire: *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (1)? O que j'aime ce cri! Il comprend tout; il renferme lui seul toutes les plus parfaites prières et les plus hautes vertus. Avec le maître point de conditions ni de bornes: *Que voulez-vous que je fasse?* Je suis prêt à tout faire et à ne rien faire, à ne vouloir rien et à vouloir tout, à souffrir sans consolations et à goûter les consolations les plus douces. Je ne vous dis point: O mon Dieu! je ferai de grandes austérités, des renoncemens difficiles, des changemens étonnans dans ma conduite. Ce n'est point à moi à décider ce que je ferai. Ce que je ferai, c'est de vous écouter et d'attendre la loi de vous. Il n'est plus

(1) Act. 9, v. 6.

question de ma volonté; elle est perdue dans la vôtre. Dites seulement ce que vous voulez; car je veux tout ce qu'il vous plaît de vouloir. Tout est entre vos mains. Donnez, ôtez, qu'importe? Faites, Seigneur, et ne me consultez jamais. Ne me montrez que vos ordres, et ne me laissez qu'obéir.

En quelque épreuve amère et douloureuse où vous me mettiez, il ne me reste que cette seule parole : *Que voulez-vous?* Renversez-moi, comme Saul, dans la poussière, à la vue de tout le genre humain; mais renversez-moi en sorte que je ne puisse me relever. Aveuglez-moi comme lui; reprochez-moi mes infidélités; je veux bien qu'on les sache, et je dirai volontiers, comme Saul, à la face de toutes les églises : J'ai été infidèle, impie, blasphémateur, persécuteur de Jésus-Christ. Il m'a converti pour ranimer l'espérance des pécheurs les plus endurcis, et pour donner un exemple touchant de la patience avec laquelle il attend les âmes les plus égarées. Venez donc me voir, ô vous tous qui oubliez Dieu, qui violez sa loi, qui insultez à la vertu; venez et voyez cette main charitable qui m'aveugle pour m'éclairer et qui me renverse pour me relever. Venez admirer avec moi cette miséricorde qui se plaît à éclater dans l'abîme de mes misères. Seigneur, loin de murmurer, dans ma chute, je baise et j'adore la main qui me frappe. Voulez-vous me faire tomber encore plus bas? je le veux si vous le voulez; *que voulez-vous que je fasse?*

Je sens, ô mon Dieu, la vérité et la force de cette parole, *Il est dur de regimber contre l'aiguillon.*

O qu'il est dur de résister à l'attrait intérieur de votre grâce ! *Qui est-ce qui vous a jamais résisté ? et qui a pu trouver la paix dans cette résistance* (1) ? Non-seulement l'impie et l'homme livré au monde ne goûtent aucune paix, jusqu'à ce qu'ils se tournent vers vous ; mais l'âme que vous avez délivrée des liens du péché ne peut jouir de la paix si elle résiste encore par quelque réserve ou quelque retardement à cet aiguillon perçant de votre esprit qui la pousse au dépouillement, à l'enfance, à la mort intérieure. La prudence résiste ; elle assemble mille raisons ; elle regarde comme un égarement la bienheureuse folie de la croix. Elle aimeroit mieux les plus affreuses austérités que cette simplicité et cette petitesse des enfans de Dieu, qui aiment mieux être enfans dans son sein que grands et sages en eux-mêmes. O que ce combat est rude ! Qu'il agite l'âme ! Qu'il lui en coûte pour sacrifier sa raison et tous ses beaux prétextes ! Mais sans ce sacrifice nulle paix, nul avancement ; il ne reste que le trouble d'une âme que Dieu presse, et qui craint de voir jusqu'où Dieu veut la mener pour lui arracher tout appui d'amour-propre. O Dieu, je ne veux plus vous résister. Je n'hésiterai plus, je craindrai toujours de ne pas faire assez que de faire trop. Je veux être Saul converti. Après ce que vous avez fait pour ce persécuteur, il n'y a rien que vous ne puissiez faire d'une âme pécheresse. C'est parce que je suis indigne de tout, que vous prendrez plaisir à faire en

(1) Job, 9, v. 4.

moi les plus grandes choses. Mais ; grandes ou petites, tout m'est égal, pourvu que je remplisse vos desseins. Je suis souple à tout entre les mains de votre Providence. Je finis par où j'ai commencé : *Que voulez-vous que je fasse?* Point d'autre volonté.

VIII. *Sur la même fête de la Conversion de saint Paul.*

Mon Dieu, je vous rends grâces d'avoir mis devant mes yeux Saul persécuteur, que vous convertissez et qui devient l'apôtre des nations. C'est pour la gloire de votre grâce que vous l'avez fait. Vous vous devez à vous-même un si grand exemple pour consoler tous les pécheurs. Hélas! quels châtimens n'ai-je point mérités de votre justice? Je vous ai oublié, ô vous qui m'avez fait et à qui je dois tout ce que je suis : à l'ingratitude j'ai joint l'endurcissement; j'ai méprisé vos grâces; j'ai été insensible à vos promesses; j'ai abusé de vos miséricordes; j'ai contristé votre esprit saint; j'ai résisté à ses mouvemens salutaires; j'ai dit dans mon cœur rebelle : Non, je ne porterai point le joug du Seigneur. J'ai fui quand vous me poursuiviez; j'ai cherché des prétextes pour m'éloigner de vous. J'ai craint de voir trop clair et de connoître certaines vérités que je ne voulois pas suivre. Je me suis irrité contre les croix qui servent à me détacher de la vie. J'ai critiqué la

vertu, la supportant impatiemment comme étant ma condamnation. J'ai eu honte de la suivre; et j'ai fait gloire d'être ingrat. J'ai marché dans mes propres voies au gré de mes passions et de mon orgueil.

O mon Dieu! que me resteroit-il à la vue de tant d'infidélités, sinon d'être saisi d'horreur pour moi-même? Non, je ne pourrois plus me souffrir si je ne voyois Saul incrédule, blasphémateur, persécutant vos saints, dont vous faites un vase d'élection. Il tombe persécuteur, et il se relève l'homme de Dieu. O Père des miséricordes, que vous êtes bon! La malice de l'homme ne peut égaler votre bonté paternelle. Il est donc vrai que vous avez encore des trésors de grâces et de patience pour moi; pauvre pécheur qui ai tant de fois foulé aux pieds le sang de votre fils. Vous n'êtes pas encore lassé de m'attendre, ô Dieu patient, ô Dieu qui craignez de punir trop tôt, ô Dieu qui ne pouvez vous résoudre à frapper ce vase d'argile formé de vos mains! Cette patience qui flattoit ma lâcheté m'attendrit. Hélas! serai-je donc toujours méchant parce que vous êtes bon? Est-ce à cause que vous m'aimez tant que je me croirois dispensé de vous aimer? Non, non, Seigneur, la vue de votre patience m'anime : je ne puis plus me voir un seul moment contraire à celui qui me rend le bien pour le mal; je déteste jusqu'aux moindres résistances; je n'en réserve rien : périsse tout ce qui retarde mon sacrifice! Ce n'est plus ce *demain* d'une ame lâche qui fuit toujours sa conversion; *aujourd'hui, aujourd'hui;* ce qui me reste de vie n'est pas trop long pour pleurer tant d'années

perdues : je dis, comme Saul, *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?*

Il me semble que je vous entends me répondre : Je veux que tu m'aimes : *Aime, et fais ce que tu voudras;* car, en aimant véritablement, tu ne feras que ce que le pur amour fait faire aux âmes détachées d'elles-mêmes; tu m'aimeras, tu me feras aimer, tu n'auras plus d'autre volonté que la mienne. Par-là s'accomplira mon règne; par-là je serai adoré en esprit et en vérité; par-là tu me sacrifieras et les délices de la chair corrompue, et l'orgueil de l'esprit agité par de vains fantômes; le monde entier ne sera plus rien pour toi; tu voudras n'être plus rien afin que je sois moi seul toutes choses en toi. Voilà ce que je veux que tu fasses. Mais comment le ferai-je, Seigneur? cette œuvre est au-dessus de l'homme. Ah! vous me répondez au fond de mon cœur : Homme *de peu de foi*, regarde Saul et ne doute de rien; il te dira : *Je puis tout en celui qui me fortifie* (1). Lui qui ne respiroit que sang et carnage contre les églises; il ne respire plus que l'amour de Jésus-Christ; c'est Jésus-Christ qui vit triomphant dans son apôtre mort à toutes choses. Le voilà tel que Dieu l'a fait; la même main te fera tel que tu dois être.

(1) Phil. 4, v. 13.

IX. *Pour le jour de la Purification.*

O Jésus, vous êtes offert aujourd'hui dans le temple; et la règle qui n'est faite que pour les enfans des hommes est accomplie par le Fils de Dieu.

O divin enfant, souffrez que je me présente avec vous. Je veux être comme vous dans les mains pures de Marie et de Joseph; je ne veux plus être qu'un même enfant avec vous, qu'une même victime. Mais que vois-je? on vous rachète comme on rachetoit les enfans des pauvres; deux colombes sont le prix de Jésus. O roi immortel de tous les siècles! bientôt vous n'aurez pas même de lieu où vous puissiez reposer votre tête. Vous enrichirez le monde de votre pauvreté, et déjà vous paroissez au temple en qualité de pauvre. Heureux quiconque se fait pauvre avec vous! Heureux qui n'a plus rien et qui ne veut plus rien avoir! Heureux qui a perdu en vous et au pied de votre croix toute possession, qui ne possède plus même son propre cœur, qui n'a plus de volonté propre, qui, loin d'avoir quelque chose, n'est plus à soi-même! O riche et bienheureuse pauvreté! O trésor inconnu aux faux sages! O nudité qui est au-dessus de tous les biens les plus éblouissans! Enfant Jésus, je veux me dépouiller de tout, vous donner tout et surtout mon propre cœur, et jusqu'au moindre désir propre, jusqu'aux derniers

restes de ma volonté. Je cours après vous, nu et enfant, comme vous l'êtes vous-même.

O qui le comprendra ! Mais il est pourtant vrai qu'on n'est digne de Dieu qu'autant qu'on est hors de soi et perdu en lui. Arrachez-moi donc à moi-même. Plus de retours d'amour-propre, plus de désirs inquiets. Le *moi* trop humain, à qui je rapportois tout autrefois, doit être anéanti pour jamais. Qu'on me mette haut, qu'on me mette bas, qu'on se souvienne de moi, qu'on m'oublie, qu'on me loue, qu'on me blâme, qu'on se fie à moi ou qu'on me soupçonne même injustement, qu'on me laisse en paix ou qu'on me traverse, qu'importe ? ce n'est plus mon affaire. Je pense moins à moi, pour m'intéresser à tout ce qu'on me fait, qu'à celui qui fait faire toutes ces choses selon son plaisir : sa volonté s'accomplit et c'est assez. S'il y avoit encore un reste de *moi* pour se plaindre et pour murmurer, mon sacrifice seroit imparfait. Cette destruction de la victime, qui doit anéantir tout le vieil homme, répond à toutes les révoltes de la nature.

Mais ce traitement qu'on me fait est injuste; mais cette accusation est fausse et maligne ; mais cet ami est infidèle et ingrat ; mais cette perte de biens m'accable ; mais cette privation de toute consolation sensible est trop amère ; mais cette épreuve où Dieu me met est trop violente ; mais les gens de bien de qui j'attendois du secours n'ont pour moi que de la sécheresse et de l'indifférence ; mais Dieu lui-même semble se rejeter et se retirer de moi. Hé bien ! âme foible, âme lâche, âme de peu de foi, ne veux-tu

pas ce que Dieu veut? Es-tu à lui ou à toi? Si tu es encore à toi, tu as raison de te plaindre et de chercher ce qui te convient. Mais si tu ne veux plus être qu'à Dieu qui veut te sauver, pourquoi donc t'écouter encore toi-même? Que te reste-t-il à dire en faveur de ce malheureux *moi* du vieil homme auquel tu as renoncé sans réserve et pour toujours? Qu'il périsse, que toute ressource lui soit arrachée, tant mieux; c'est là le sacrifice de vérité; tout le reste n'en est que l'ombre. C'est par là que la victime est consommée et Dieu dignement adoré. Ô Jésus avec qui je m'offre, donnez-moi le courage de ne plus me compter pour rien, et de ne laisser en moi rien de ce moi-même si déréglé!

Vous fûtes racheté par deux colombes; mais ce rachat ne vous délivroit pas du sacrifice de la croix où vous deviez mourir : votre présentation au temple n'étoit que le commencement et les prémices de votre offrande au Calvaire. Ainsi, Seigneur, toutes les choses extérieures que je vous donne ne peuvent me racheter; il faut que je me donne moi-même tout entier et que je meure sur la croix. Perdre le repos, la réputation, les biens, la vie, ce n'est encore rien; il faut se perdre soi-même, se livrer sans pitié à votre justice toujours miséricordieuse ici-bas, devenir étranger à soi-même, et n'avoir plus d'autre intérêt que celui de Dieu à qui on appartient.

X. *Pour le Carême.*

Me voici, mon Dieu, en un temps de privation et d'abstinence : mais ce n'est rien que de jeûner des viandes grossières qui nourrissent le corps, si on ne jeûne aussi de tout ce qui sert d'aliment à l'amour-propre. Donnez-moi donc, ô époux des âmes, cette virginité intérieure, cette pureté de cœur, cette séparation de toute créature, cette sobriété dont parle votre apôtre, par laquelle on n'use d'aucune créature que pour le seul besoin, comme les personnes sobres usent des viandes pour la nécessité. O bienheureux jeûne, où l'âme tient tous les sens dans la privation du superflu! O sainte abstinence, où l'âme, rassasiée de la volonté de Dieu, ne se nourrit jamais de sa volonté propre! Elle a, comme Jésus-Christ, une autre viande dont elle se nourrit. Donnez-le moi, Seigneur, ce pain qui est au-dessus de toute substance; ce pain qui apaisera à jamais la faim de mon cœur; ce pain qui éteint tous les désirs; ce pain qui est la vraie manne et qui tient lieu de tout.

O mon Dieu, que les créatures se taisent donc pour moi, et que je me taise pour elles en ce saint temps! Que mon âme se nourrisse dans le silence en jeûnant de tous les vains discours! Que je me nourrisse de vous seul et de la croix de votre fils Jésus!

Mais quoi ! faudra-t-il que je sois dans une crainte continuelle de rompre ce jeûne intérieur par les consolations que je pourrois goûter au dehors ? Non, non, mon Dieu, vous ne voulez point cette gêne et cette inquiétude. Votre esprit est un esprit d'amour et de liberté, et non un esprit de crainte et de servitude. Je renoncerai donc à tout ce qui n'est point de votre ordre pour mon état, à tout ce que j'éprouve qui me dissipe trop, à tout ce que les personnes qui me conduisent à vous jugent que je dois retrancher ; enfin à tout ce que vous retrancherez vous-même par les événemens de votre providence. Je porterai paisiblement toutes ces privations, et voici ce que j'ajouterai encore ; c'est que dans les conversations innocentes et nécessaires je retrancherai ce que vous me ferez sentir intérieurement n'être qu'une recherche de moi-même. Quand je me sentirai porté à faire là-dessus quelque sacrifice, je le ferai gaiement. Mais d'ailleurs, ô mon Dieu, je sais que vous voulez qu'un cœur qui vous aime soit au large. J'agirai avec confiance comme un enfant qui joue entre les bras de sa mère ; je me réjouirai devant le Seigneur ; je tâcherai de réjouir les autres ; j'épancherai mon cœur sans crainte dans l'assemblée des enfans de Dieu. Je ne veux que candeur, innocence, joie du Saint-Esprit. Loin de moi donc, ô mon Dieu, cette sagesse triste et craintive qui se ronge toujours elle-même, qui tient toujours la balance en main pour peser des atomes de peur de rompre ce jeûne intérieur ! C'est vous faire injure que de n'agir pas avec vous simplement

et en enfant; cette rigueur est indigne de vos entrailles. Vous voulez qu'on vous aime uniquement; voilà sur quoi tombe votre jalousie : mais quand on vous aime, vous laissez agir librement l'amour, et vous voyez bien ce qui vient véritablement de lui.

Je jeûnerai donc, ô mon Dieu, de toute volonté qui n'est point la vôtre; mais je jeûnerai par amour dans la liberté et dans l'abondance de mon cœur. Malheur à l'âme rétrécie et desséchée en elle-même, qui craint tout, et qui, à force de craindre, n'a pas le temps d'aimer et de courir généreusement après l'époux.

O que le jeûne que vous faites faire à l'âme sans cette gêne est un jeûne exact! Il ne reste rien au cœur que le bien-aimé, et souvent encore il cache à l'âme ce bien-aimé pour la laisser comme défaillante et prête à expirer. Voilà le grand jeûne où l'homme voit sa pauvreté toute nue; car on lui arrache jusqu'au moindre reste de vie en lui-même. O grand jeûne de la pure foi, qui vous comprendra? Où est l'âme assez courageuse pour vous accomplir? O privation universelle! O renoncement à soi-même comme aux choses les plus vaines au dehors! O fidélité d'une âme qui se délaisse elle-même pour vous suivre sans relâche par l'amour jaloux, et qui souffre que tout lui soit ôté! Voilà, Seigneur, le sacrifice de ceux qui vous adorent en esprit et en vérité; c'est par ces épreuves qu'on devient digne de vous. Faites, Seigneur; rendez mon âme vide, affamée et défaillante; faites selon votre bon plaisir.

Je me tais ; j'adore ; je dis sans cesse : *Que votre volonté se fasse et non la mienne* (1) ! je ne veux que vous seul, ô mon Dieu !

XI. *Pour le Jeudi saint.*

Jésus, sagesse éternelle, vous êtes caché dans ce sacrement, et c'est là que je vous adore aujourd'hui. O que j'aime ce jour où vous vous donnâtes vous-même tout entier aux apôtres ! Que dis-je, aux apôtres ? Vous ne vous êtes pas moins donné à nous qu'à eux. Précieux don qui se renouvelle tous les jours depuis tant de siècles, et qui durera sans interruption autant que le monde ! O gage des bontés du Père des miséricordes ! O sacrement de l'amour ! O pain au-dessus de toute substance ! Comme mon corps se nourrit de pain grossier et corruptible, ainsi mon âme doit se nourrir chaque jour de l'éternelle vérité, qui s'est faite non seulement chair pour être vie, mais encore pain pour être mangé et pour nourrir les enfans de Dieu.

Hélas ! où êtes-vous donc, ô sagesse profonde qui avez formé l'univers ? Qui pourroit croire que vous fussiez sous cette vile apparence ? On ne voit qu'un peu de pain, et on reçoit, avec la chair vivifiante du Sauveur, tous les trésors de la Divinité. O sa-

(1) Luc, 22, v. 42.

gesse, ô amour infini! pour qui faites-vous de si grandes choses? Pour des hommes ingrats, grossiers, aveugles, stupides, insensés, incapables de goûter votre don. Où sont les âmes qui se nourrissent de votre pure vérité, qui vivent de vous seul, qui vous laissent vivre en elles et qui se transforment en vous? Je le comprends, vous voulez que par ce sacrement nous n'ayons plus d'autre sagesse que la vôtre, ni d'autre volonté que votre volonté même qui doit vouloir en nous. Cette sagesse divine doit être cachée en nous comme elle l'est sous les voiles du sacrement. Le dehors doit être simple, foible, méprisable à l'orgueilleuse sagesse des hommes; le dedans doit être tout mort à soi, tout transformé, tout divin.

Jusqu'ici, ô mon Sauveur, je ne me suis point nourri de votre vérité; je me suis nourri des cérémonies de la religion, de l'éclat de certaines vertus qui élèvent le courage, de la bienséance, de la régularité des actions extérieures, de la victoire que j'avois besoin de remporter sur mon humeur pour ne montrer rien qui ne fût parfait. Voilà le voile grossier du sacrement; mais le fond du sacrement même, mais cette vérité substantielle est au-dessus de toute substance bornée et comprise, où est-elle? Hélas! je ne l'ai point cherchée. J'ai songé à régler le dehors sans changer le dedans. Cette adoration en esprit et en vérité, qui consiste en la destruction de toute volonté propre pour laisser régner en moi celle de Dieu seul, m'est encore presque inconnue. Ma bouche a mangé ce qui est extérieur et sensible

dans le sacrement, et mon cœur n'a point été nourri de cette vérité substantielle. Je vous sers, mon Dieu, mais à ma mode et selon les vues de ma sagesse qui est une vraie folie. Je vous aime, mais pour mon bien plus que pour votre gloire. Je désire vous glorifier, mais avec un zèle qui n'est point abandonné sans réserve à toute l'étendue de vos desseins. Je veux vivre pour vous, mais renfermé en moi, et je crains de mourir à moi-même. Quelquefois je crois être prêt à tous les plus grands sacrifices, et la moindre perte que vous exigez de moi un moment après me trouble, me décourage.

O amour! que ma misère et mon indignité ne vous rebutent point! C'est sous ce voile méprisable que vous voulez cacher la vertu et la grandeur de votre mystère. Vous voulez faire de moi un sacrement qui exerce la foi des autres et la mienne même. En cet état de foiblesse je me livre à vous : je ne puis rien; mais vous pouvez tout, et je ne crains point ma foiblesse, sentant si près de moi votre toute-puissance. Verbe de Dieu, soyez sous cette foible créature comme vous êtes sous l'espèce du pain. O parole souveraine et vivifiante! parlez dans le silence de mon âme : faites taire ce qui n'est point vous; faites taire mon âme même, et qu'elle ne se parle plus intérieurement, pour n'écouter que vous. O pain de vie! je ne me veux plus nourrir que de vous seul : tout autre aliment me feroit vivre à moi-même, me donneroit une force propre, et me rempliroit au dehors.

Que mon âme meure de la mort des justes, de

cette bienheureuse mort qui doit prévenir la mort corporelle; de cette mort intérieure qui divise l'âme d'avec elle-même, qui fait qu'elle ne se trouve ni ne se possède plus, qui éteint toute ardeur, qui détruit tout intérêt, qui anéantit tout retour sur soi! O amour! vous tourmentez merveilleusement. Le même pain du ciel fait mourir et fait vivre; il arrache l'âme à elle-même, et il la met en paix; il lui ôte tout en elle, et il lui donne tout en Dieu, en qui seul les choses sont pures. O mon amour, ô ma vie, ô mon tout! je n'ai plus que vous. O divin pain! je vous mangerai tous les jours, et je ne craindrai rien tant que d'être privé de cette céleste nourriture.

XII. *Pour le Vendredi saint.*

Le mystère de la passion de Jésus-Christ est incompréhensible aux hommes. Il a paru *un scandale aux Juifs et une folie aux gentils* (1). Les Juifs étoient zélés pour la gloire de leur religion; ils ne pouvoient souffrir l'opprobre de Jésus-Christ. Les gentils, pleins de leur philosophie, étoient sages, et leur sagesse se révoltoit à la vue d'un crucifié : c'étoit renverser la raison humaine que de prêcher ce Dieu sur la croix. Cependant cette croix prêchée dans tout l'univers surmonte le zèle superbe des Juifs et la sagesse hautaine des gentils. Voilà donc à quoi aboutit le mystère de la passion de Jésus-Christ, à confondre non-seulement

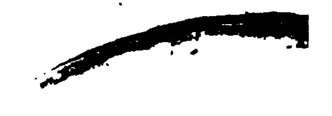
(1) I Cor. I, v. 23.

la sagesse profane des gens du monde, qui, comme des gentils, regardent la piété comme une folie, et qui ne connoissent de vertu que celle qui est revêtue d'un certain éclat, mais encore le zèle superbe de certaines personnes pieuses qui ne veulent rien voir dans la religion qui ne soit conforme à leurs fausses idées.

O mon Dieu, je suis du nombre de ces Juifs scandalisés. Il est vrai, ô Jésus, que je vous adore sur la croix; mais cette adoration n'est qu'en cérémonie, elle n'est point en vérité.

La véritable adoration de Jésus-Christ crucifié consiste à se crucifier avec lui, à perdre sa raison dans la folie de la croix, à en avaler tout l'opprobre, à vouloir être, si Dieu le veut, un spectacle de dérision à tous les sages de la terre, à consentir de passer pour insensé comme Jésus-Christ.

Voilà ce qu'on dit volontiers de bouche, mais voilà ce que le cœur ne dit point. On s'excuse par de vains prétextes, on frémit, on recule lâchement dès qu'il faut paroître nu et rassasié d'opprobres avec l'homme de douleurs. O mon Dieu, mon amour, on vous aime pour se consoler; mais on ne vous aime point pour vous suivre jusqu'à la mort de la croix. Tous vous fuient, tous vous abandonnent, tous vous méconnoissent, tous vous renient. Tant que la raison trouve son compte et son bonheur à vous suivre, on court avec empressement et l'on se vante comme saint Pierre; mais il ne faut qu'une question d'une servante pour tout renverser. On veut borner la religion à la courte mesure de son esprit, dès qu'elle surpasse notre foible raison, elle se tourne en scandale.



Cependant la religion doit être dans la pratique ce qu'elle est dans la spéculation, c'est-à-dire qu'il faut qu'elle aille réellement jusqu'à faire perdre pied à notre raison et à nous livrer à la folie du Sauveur crucifié. O qu'il est aisé d'être chrétien à condition d'être sage, maître de soi, courageux, grand, régulier et merveilleux en tout ! Mais être chrétien pour être petit, foible, méprisable et insensé aux yeux des hommes, c'est ce qu'on ne peut entendre sans en avoir horreur. Aussi l'on n'est chrétien qu'à demi. Non-seulement on s'abandonne à son vain raisonnement comme les gentils, mais encore on se fait un honneur de suivre son zèle comme les Juifs. C'est avilir la religion, dit-on, c'est la tourner en petitesse d'esprit : il faut montrer combien elle est grande. Hélas ! elle ne le sera en nous qu'autant qu'elle nous rendra humbles, dociles, petits et détachés de nous-mêmes.

On voudroit un Sauveur qui vînt pour nous rendre parfaits, pour nous remplir de notre propre excellence et pour remplir toutes les vues les plus flatteuses de notre sagesse : au contraire, Dieu nous a donné un Sauveur qui renverse notre sagesse, qui nous met avec lui nus sur une infâme croix. O Jésus, c'est là que tout le monde vous abandonne. Il ne faut pas, dit-on, pousser les choses si loin ; c'est outrer les vérités chrétiennes et les rendre odieuses aux yeux du monde. Hé quoi ! ne savons-nous pas que les profanes seront scandalisés, puisque quelques gens de bien même le sont ?

Comment le mystère de la croix ne paroît-il pas excessif à ces sages gentils, puisqu'il scandalise les

Juifs pieux et zélés ? O Sauveur, boive qui voudra votre calice d'amertume; pour moi je le veux boire jusqu'à la lie la plus amère. Je suis prêt à souffrir la douleur, l'ignominie, la dérision, l'insulte des hommes au dehors, et au dedans, la tentation et le délaissement du Père céleste : je dirai comme vous l'avez dit pour mon instruction : *Que ce calice passe et s'éloigne de moi; mais*, malgré l'horreur de la nature, *que votre volonté se fasse et non la mienne* (1). Ces vérités sont trop fortes pour ceux qui ne vous connoissent qu'à demi, et qui ne peuvent vous suivre que dans les consolations du Thabor. Pour moi je manquerois à l'attrait de votre amour si je reculois. Allons à Jésus; allons au Calvaire : mon âme est triste jusqu'à la mort; mais qu'importe, pourvu que je meure percé des mêmes clous et sur la même croix que vous, ô mon Sauveur!

XIII. *Pour le Samedi saint.*

Ce qui se présente à moi aujourd'hui c'est Jésus entre la mort qu'il a soufferte et la vie qu'il va reprendre. Sa résurrection ne sera pas moins réelle que sa mort, et sa mort n'est qu'un passage de la misérable vie à la vie bienheureuse. O Sauveur, je vous adore, je vous aime dans le tombeau, je m'y renferme avec vous; je ne veux plus que le monde me voie, je ne veux plus me voir moi-même, je descends dans les ténèbres et la poussière, je ne suis plus du nombre des vivans. O hommes, oubliez-moi, foulez-moi aux pieds;

(1) Luc, 22, v. 42.

je suis mort, et la vie qui m'est préparée sera cachée avec Jésus-Christ en Dieu.

Ces vérités étonnent ; à peine les gens de bien peuvent-ils les supporter. Que signifie donc le *baptême* par lequel, comme l'apôtre nous l'assure, *nous avons été tous ensevelis avec Jésus-Christ par sa mort* (1) ? Où est-elle cette mort que le caractère de chrétien doit opérer en nous ? Où est-elle cette sépulture ? Hélas ! je veux paroître, être approuvé, aimé, distingué ; je veux occuper mon prochain, posséder son cœur, me faire une idole de la réputation et de l'amitié. Dérober à Dieu l'encens grossier qui brûle sur ses autels, n'est rien en comparaison du larcin sacrilége d'une âme qui veut enlever ce qui est dû à Dieu, et se faire l'idole des autres créatures.

Mon Dieu, quand cesserai-je de m'aimer, jusqu'à vouloir qu'on ne m'aime et qu'on ne m'estime plus ? A vous seul la gloire, à vous seul l'amour. Je ne dois plus rien aimer qu'en vous, pour vous et de votre pur amour : je ne dois plus m'aimer moi-même que par charité, comme un étranger. Ne devrois-je donc pas avoir honte de vouloir qu'on m'aime ? Ma vaine délicatesse ne se contente pas d'un amour de charité ; elle est blessée de n'avoir que ce qu'on lui accorde à cause de vous. O injustice ! ô révolte ! ô aveugle et détestable orgueil ! Punissez-le, mon Dieu. Je suis pour vous contre moi ; j'entre dans les intérêts de votre gloire et de votre justice contre ma vanité. O folle créature, idolâtre de toi-même ! qu'as-tu donc, indépendam-

(1) Rom. 6, v. 4.

ment de Dieu, qui mérite cette tendresse, cet attachement, cet amour indépendant de la charité? O qu'il faut de charité pour te supporter dans cette injustice! Vouloir que les autres fassent pour nous ce que Dieu nous défend de faire pour nous-mêmes! Amour que Dieu imprime dans le fond de ses créatures, est-ce là l'usage qu'il en veut tirer? Ne nous a-t-il faits capables de l'aimer qu'afin que nous nous détournassions les uns les autres de l'unique terme du pur amour? Non, mon Dieu, je ne veux plus qu'on m'aime; à peine faut-il qu'on me souffre pour l'amour de vous : plus je suis délicat et sensible sur cet amour des autres, plus j'en suis indigne et dans le besoin d'en être privé.

Il en est, ô Seigneur, de la réputation comme de l'amitié : donnez, ôtez selon vos desseins; que cette réputation, plus chère que la vie, devienne comme un linge sali : si vous y trouvez votre gloire, qu'on passe, qu'on repasse sur moi comme sur les morts qui sont dans le tombeau; qu'on ne me compte pour rien; qu'on ait horreur de moi; qu'on ne m'épargne en rien, tout est bon : s'il me reste encore quelque sensibilité volontaire, quelque vue secrète sur la réputation, je ne suis point mort avec Jésus-Christ, et je ne suis point en état d'entrer dans sa vie ressuscitée.

Ce n'est qu'après l'extirpation de la vie maligne et corrompue du vieil homme que nous passons dans la vie de l'homme nouveau. Il faut que tout meure, douceurs, consolations, repos, tendres amitiés, honneurs, réputation : tout nous sera rendu au centuple; mais il faut que tout meure, que tout soit sacrifié. Quand nous aurons tout perdu en nous, nous retrou-

verons tout en Dieu. Ce que nous avions en nous avec l'impureté du vieil homme nous sera rendu avec la pureté de l'homme renouvelé, comme les métaux mis au feu ne perdent point leur pure substance, mais sont purifiés de ce qu'ils ont de grossier. Alors, mon Dieu, le même esprit, qui gémit et qui prie en nous, aimera en nous plus parfaitement. Combien nos cœurs seront-ils plus grands, plus tendres et plus généreux! Nous n'aimerons plus en foibles créatures et d'un cœur resserré dans d'étroites bornes : l'amour infini aimera en nous, notre amour portera le caractère de Dieu même.

Ne songeons donc qu'à suivre Jésus-Christ dans son agonie, dans sa mort et dans son tombeau; ensevelissons-nous dans les ténèbres de la pure foi; livrons-nous à toutes les horreurs de la mort. Non, je ne veux plus me regarder comme étant de ce monde. O monde, oubliez-moi comme je vous oublie et comme je veux m'oublier moi même ! Seigneur Jésus, vous n'êtes mort que pour me faire mourir : arrachez-moi la vie; ne me laissez plus respirer; ne souffrez aucunes réserves; poussez mon cœur à bout; je ne mets point de bornes à mon sacrifice.

XIV. *Pour le jour de l'Ascension.*

Il me semble que j'accompagne avec les disciples Jésus-Christ jusqu'à Béthanie. Là il monte au ciel à mes yeux, je l'adore, je ne puis me lasser de le re-

garder, de le suivre d'affection, et de goûter au fond de mon cœur les paroles de vie qui sont sorties les dernières de sa bouche sacrée quand il a quitté la terre. O Sauveur, vous ne cessez point d'être avec moi et de me parler ! Je sens la vérité de cette promesse : *Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle* (1). Vous êtes avec nous non-seulement sur cet autel sensible où vous appelez tous vos enfans à manger le pain descendu du ciel, mais vous êtes encore au dedans de nous, sur cet autel invisible, dans cette église et ce sanctuaire inaccessible de nos âmes où se fait l'adoration en esprit et en vérité. Là vous sont offertes les pures victimes; là sont égorgés tous les désirs propres, tous les retours intéressés sur nous-mêmes, et tous les goûts de l'amour-propre. Là nous mangeons le véritable pain de vie dont votre chair adorable même n'est que la superficie sensible; là nous sommes nourris de la pure substance de l'éternelle vérité; là le Verbe fait chair se donne à nous comme notre verbe intérieur, comme notre parole, notre sagesse, notre vie, notre être, notre tout. Si nous l'avons connu selon la chair et par les sens, pour y rechercher un goût sensible, nous ne le connoissons plus de même; c'est la pure foi et le pur amour qui se nourrissant de la pure vérité de Dieu font une même chose avec nous. O règne de mon Dieu ! c'est ainsi que vous venez à nous dès cette vie misérable. O volonté du Père ! vous êtes par-là accomplie sur la terre comme dans le ciel. O ciel ! pen-

(1) Matth. 28, v. 20.

dant qu'il plaît à Dieu de me tenir hors de vous dans ce lieu d'exil, je ne vais point vous chercher plus loin et je vous trouve sur la terre. Je ne connois ni ne veux d'autre ciel que mon Dieu; et mon Dieu est avec moi au milieu de cette vallée de larmes. Je le porte, je le glorifie en mon cœur, il vit en moi. Ce n'est pas moi qui vis, c'est lui qui vit triomphant dans sa créature de boue et qui la fait vivre en lui seul. O bienheureuse et éternelle Sion où Jésus règne avec tous les saints ! que de choses glorieuses sont dites de vous ! Que j'aime ce règne de gloire qui n'aura point de fin ! A vous seul, Seigneur, l'empire, la majesté, la force, la toute-puissance aux siècles des siècles.

Seigneur Jésus, bien loin de m'affliger pour nous de ce que vous n'êtes pas visible sur la terre, je me réjouis de votre triomphe; c'est votre seule gloire qui m'occupe. Je joins ici-bas ma foible voix avec celle de tous les bienheureux pour chanter le cantique de l'Agneau vainqueur : trop heureux, ô Jésus, de souffrir dans cet exil pour vous glorifier ! Votre présence sensible, il est vrai, est le plus doux de tous les parfums : mais ce n'est pas pour moi que je vous cherche, c'est pour vous. O si je me regardois moi-même, qu'est-ce qui pourroit me consoler dans cette misérable vie de ne vous avoir point, de vous déplaire par tant de fautes, et de me voir sans cesse en risque de vous perdre éternellement ? Qu'est-ce qui seroit capable d'adoucir mes peines et de me faire supporter la vie ? Mais j'aime mieux votre volonté que ma sûreté propre.

Je vis donc puisque vous voulez que je vive. Cette vie, qui n'est qu'une mort, durera autant que vous

voudrez. Vous le savez, ô Dieu de mon cœur, que je n'y veux tenir à rien qu'à votre ordre. Je ne suis dans cette terre étrangère qu'à cause que vous m'y tenez. Je vous aime mieux que mon bonheur et que ma gloire. Il vaut mieux vous obéir que jouir de vous; il vaut mieux souffrir selon vos desseins que goûter vos délices et voir la lumière de votre visage. En me privant de vous, privez-moi de tout; dépouillez, arrachez sans pitié; ne laissez rien à mon âme, ne la laissez pas elle-même à elle-même.

Si la présence du Sauveur a dû nous être ôtée, que doit-il nous rester? Si Dieu a été jaloux d'une si sainte consolation pour les apôtres, avec quelle indignation détruira-t-il en nous tant d'amusemens qui nous conservent certains restes secrets d'une vie propre? Quelle consolation sera aussi pure que celle de voir Jésus? Et par conséquent en reste-t-il quelqu'une dont nous osions encore refuser le sacrifice? O Dieu! n'écoutez plus ma lâcheté; dépouillez, écorchez, s'il le faut, coupez jusqu'au vif. Quand tout sera ôté, ce sera alors que vous resterez seul dans l'âme.

XV. *Pour le jour de la Pentecôte.*

Vous avez commencé, Seigneur, par ôter à vos apôtres ce qui paroissoit le plus propre à les soutenir, je veux dire la présence sensible de Jésus votre

fils : mais vous avez tout détruit pour tout établir : vous avez ôté tout pour rendre tout avec usure. Telle est votre méthode. Vous vous plaisez à renverser l'ordre du sens humain.

Après avoir ôté cette possession sensible de Jésus-Christ vous avez donné votre Saint-Esprit. O privation, que vous êtes précieuse et pleine de vertu, puisque vous opérez plus que la possession du Fils de Dieu même ! O âmes lâches ! pourquoi vous croyez-vous si pauvres dans la privation, puisqu'elle enrichit plus que la possession du plus grand trésor? Bienheureux ceux qui manquent de tout et qui manquent de Dieu même, c'est-à-dire de Dieu goûté et aperçu ! Heureux ceux pour qui Jésus se cache et se retire ! L'esprit consolateur viendra sur eux; il apaisera leur douleur et aura soin d'essuyer leurs larmes. Malheur à ceux qui ont leur consolation sur la terre, qui mettent hors de Dieu le repos, l'appui et l'attachement de leur volonté ! Ce bon esprit promis à tous ceux qui le demandent n'est point envoyé sur eux. Le consolateur envoyé du ciel n'est que pour les âmes qui ne tiennent ni au monde ni à elles-mêmes.

Hélas ! Seigneur, où est-il donc cet esprit qui doit être ma vie? il sera l'âme de mon âme. Mais où est-il ? je ne le sens, je ne le trouve point. Je n'éprouve dans mes sens que fragilité, dans mon esprit que dissipation et mensonge, dans ma volonté qu'inconstance et que partage entre votre amour et mille vains amusemens. Où est-il donc votre esprit? Que ne vient-il créer en moi un cœur nouveau se-

lon le vôtre? O mon Dieu! je comprends que c'est dans cette âme appauvrie que votre Esprit daignera habiter pourvu qu'elle s'ouvre à lui sans mesure. C'est cette absence sensible du Sauveur et de tous ses dons qui attire l'Esprit saint. Venez donc, ô Esprit; vous ne pouvez rien trouver de plus pauvre, de plus dépouillé, de plus nu, de plus abandonné, de plus foible, que mon cœur. Venez; apportez-y la paix, non cette paix d'abondance qui coule comme un fleuve, mais cette paix sèche, cette paix de patience et de sacrifice; cette paix amère, mais paix véritable pourtant, et d'autant plus pure, plus intime, plus profonde, plus intarissable, qu'elle n'est fondée que sur le renoncement sans réserve.

O esprit! ô amour! ô vérité de mon Dieu! ô amour lumière! ô amour qui enseignez l'âme sans parler, qui faites tout entendre sans rien dire, qui ne demandez rien à l'âme et qui l'entraînez par le silence à tout sacrifice! O amour qui dégoûtez de tout autre amour, qui faites qu'on se hait, qu'on s'oublie et qu'on s'abandonne! O amour qui coulez au travers du cœur comme la fontaine de vie, qui pourra vous connoître sinon celui en qui vous serez? Taisez-vous, hommes aveugles; l'amour n'est point en vous. Vous ne savez ce que vous dites: vous ne voyez rien, vous n'entendez rien. Le vrai docteur ne vous a jamais enseignés.

C'est lui qui rassasie l'âme de vérité sans aucune science distincte. C'est lui qui fait naître au fond de l'âme les vérités que la parole sensible de Jésus-Christ n'avoit exposées qu'aux yeux de l'esprit. On

goûte, on se nourrit, on se fait une même chose avec la vérité. Ce n'est plus elle qu'on voit comme un objet hors de soi; c'est elle qui devient nous-mêmes et que nous sentons intimement comme l'âme se sent elle-même. O quelle puissante consolation sans chercher à se consoler! On a tout sans rien avoir. Là on trouve en unité le Père, le Fils et le Saint-Esprit : le Père créateur qui crée en nous tout ce qu'il veut y faire pour nous rendre des enfans semblables à lui : le Fils verbe de Dieu qui devient le verbe et la parole intime de l'âme, qui se tait à tout pour ne laisser plus parler que Dieu : enfin l'Esprit qui souffle où il veut, qui aime le Père et le Fils en nous. O mon amour, qui êtes mon Dieu, aimez-vous, glorifiez-vous vous-même en moi! Ma paix, ma joie, ma vie sont en vous, qui êtes mon tout, et je ne suis plus rien.

XVI. *Pour la fête du Saint-Sacrement.*

J'ADORE Jésus-Christ au saint sacrement où il cache tous les trésors de son amour. O octave trop courte pour célébrer tant de mystères de Jésus anéanti! Je n'y vois qu'amour, que bonté et que miséricorde. Hélas! Seigneur, que voulez-vous? Pourquoi cacher votre majesté éternelle! Pourquoi l'exposer à l'ingratitude des âmes insensibles, à l'irré-

vérence des hommes ? Ah ! c'est que vous nous aimez, vous nous cherchez, vous vous donnez tout entier à nous. Mais encore de quelle manière faites-vous ce don ? sous la figure de l'aliment le plus familier. O mon pain, ô ma vie, ô chair de mon Sauveur, venez exciter ma faim ! je ne veux plus me nourrir que de vous.

O verbe, ô sagesse, ô parole, ô vérité éternelle, vous êtes caché sous cette chair, et cette chair sacrée se cache sous cette apparence grossière du pain. O Dieu caché, je veux vivre caché avec vous pour vivre de votre vie divine. Sous toutes mes misères, mes foiblesses, mes indignités, je cacherai Jésus; je deviendrai le sacrement de son amour : on ne verra que le voile grossier du sacrement, la créature imparfaite et fragile, mais au dedans vivra le vrai Dieu de gloire.

Hélas! ô Dieu d'amour, quand viendrez-vous donc ? Quand est-ce que je vous aimerai ? Quand est-ce que vous serez le seul aliment de mon cœur et mon pain au-dessus de toute substance ? Le pain extérieur, cette créature fragile, sera brisé et exposé à toutes sortes d'accidens; mais Jésus, immortel et impassible, sera en elle sans division et sans changement. Vivant de lui, je ne vivrai plus que pour lui, et il vivra tout seul en moi.

Verbe divin, vous parlerez, et mon âme se taira pour vous entendre ; cette simple parole qui a fait le monde se fera entendre de sa créature, et elle fera en elle tout ce qu'elle exprimera ; elle formera sa nouvelle créature comme elle forma l'univers. Tai-

sez-vous donc mon âme; n'écoutez plus rien ici-bas, ne vous écoutez plus vous-même dans ce silence qui est l'anéantissement de l'esprit. Laissez parler le Verbe fait chair; ô qu'il dira de choses! Il est lui seul toute vérité. Quelle différence entre la créature qui dit en passant quelque vérité, et qui dit ce qui n'est point à elle, mais ce qui est comme emprunté de Dieu, et le fils de Dieu qui est la vérité même! Il est ce qu'il dit; il est la vérité en substance : aussi ne la dit-il point comme nous la disons : il ne la fait point passer devant les yeux de notre esprit, successivement et par pensées détachées; il la porte elle-même tout entière dans le fond de notre être; il l'incorpore en nous et nous en elle : nous sommes faits vérité de Dieu. Alors ce n'est point par force de raisonnemens et de science, c'est par simplicité d'amour qu'on est dans la vérité; tout le reste n'est plus qu'ombre et mensonge. On n'a plus besoin de discourir et de se convaincre en détail : c'est l'amour qui imprime toute vérité. D'une seule vue on est saisi du néant de la créature et du tout de Dieu. Cette vue décide tout, elle entraîne tout, elle ne laisse plus rien à l'esprit : on ne voit qu'une seule vérité, et tout le reste disparoît.

O monde insensé et scandaleux, on ne peut plus vous voir ni vous entendre. O amour-propre, vous faites horreur : on se supporte patiemment comme Jésus-Christ supportoit Judas. Tout passe devant mes yeux; mais rien ne m'importe, rien n'est mon affaire, sinon l'affaire unique de faire la volonté de Dieu dans le moment présent, et de vou-

loir sa volonté sur la terre comme on la veut dans le ciel.

O Jésus, voilà le vrai culte que vous attendez. Qu'il est aisé de vous adorer par des cérémonies et des louanges! mais qu'il y a peu d'âmes qui vous rendent ce culte intérieur! Hélas! on ne voit partout qu'une religion en figure, qu'une religion judaïque. On voudroit par l'esprit posséder votre vérité, mais on ne veut point se laisser posséder par elle : on veut participer à votre sacrifice, et jamais se sacrifier avec vous. A moins qu'on ne se perde en vous, jamais on ne fera une même chose avec vous. O Dieu caché, que vous êtes inconnu aux hommes! O amour, on ne sait ce que c'est que d'aimer! Enseignez-le-moi, et ce sera m'enseigner toutes les vérités en une seule.

XVII. *Pour la fête de Sainte-Madeleine.*

Je voudrois, mon Sauveur, comme sainte Madeleine, vous suivre par amour jusque dans la poussière du tombeau. C'étoit d'elle, Seigneur, que vous fîtes sortir sept démons. Que j'aime à voir que les saints que vous avez tirés de l'état le plus affreux sont ceux qui vous cherchent avec plus de courage et de tendresse! Tous vos disciples, Seigneur, s'enfuient; Madeleine seule, qui a été la proie de tant de démons, arrose votre tombeau de ses larmes; elle est inconsolable de ne plus trouver votre corps;

elle le demande à tout ce qu'elle trouve ; dans le transport de sa douleur elle ne mesure point ce qu'elle dit, elle ne sait pas même les paroles qu'elle prononce. Quand l'amour parle il ne consulte point la froide raison.

Je cours, ô mon Dieu, avec Madeleine vers votre tombeau ; je cours sans m'arrêter, je descends jusque dans la poussière ; je m'enfonce dans les ténèbres et dans l'horreur de ce tombeau. Je ne trouve plus, ô Sauveur, aucun reste sensible de votre présence, aucune trace de vos dons. L'époux s'est enfui, tout est perdu ; il ne reste ni époux, ni amour, ni lumière : Jésus est enlevé. O douleur ! ô tentation ! ô désespoir ! Perdre jusqu'à mon amour même ! Jésus caché et enseveli au fond de mon cœur ne s'y trouve plus ! Où est-il ? Qu'est-il devenu ? Je le demande à toute la nature, et toute la nature est muette : il ne me reste de mon amour que le trouble de l'avoir perdu. Où est-il ? Donnez-le-moi, ôtez-moi tout le reste, je l'emporterai. Pauvre âme qui ne sais rien de ce que tu dis, mais trop heureuse puisque tu aimes, sans savoir que c'est l'amour qui te fait parler !

O amour, vous voulez des âmes qui osent tout en vous, et qui ne se promettent rien d'elles-mêmes, qui ne disent jamais, Je le puis, ou Je ne le puis pas. On peut tout en vous ; on ne peut rien sans vous ; quiconque aime parfaitement ne se mesure plus sur soi ; il est prêt à tout et ne tient plus à rien.

XVIII. *Pour le jour de l'Assomption.*

O mon Dieu, je me présente aujourd'hui à vous avec Marie, mère de votre Fils. Donnez-moi des pensées, donnez-moi un cœur qui répondent aux pensées et au cœur de Marie. O Jésus, voilà votre mère qui quitte la terre pour se réunir à jamais à vous. Je la quitte avec elle; avec elle mon cœur s'élève vers le ciel pour n'aimer que vous. O Esprit, qui descendîtes sur cette Vierge pour la rendre féconde, descendez sur moi pour me purifier.

Que vois-je dans Marie pendant les derniers temps de sa vie? Elle *persévéroit*, dit (1) saint Luc, *dans la prière avec les autres femmes;* c'est-à-dire qu'elle ne faisoit au dehors que ce que les autres faisoient. La perfection, qui étoit sans doute dans la mère du Fils de Dieu, ne consiste donc pas dans des actions extraordinaires et éclatantes. Nous ne voyons ni prophétie, ni miracles, ni instruction des peuples, ni extases; rien que de simple et de commun. Sa vie étoit tout intérieure : elle *prioit avec persévérance*, voilà son occupation; elle prioit avec les autres femmes. O combien sa prière devoit-elle être plus pure et plus divine! Mais ces trésors demeuroient cachés. Au dehors on ne voyoit que recueillement, simplicité, vie commune.

(1) Act. 1, v. 24.

Adoration en esprit et en vérité dont Marie est le modèle, quand est-ce que les hommes vous connoîtront? Ils vous cherchent où vous n'êtes pas; dans les grands projets, dans les conduites pleines d'austérité. Toutes ces choses ont leur temps, et Dieu y appelle quand il lui plaît. Mais le vrai culte, le pur amour, ne dépend point de toutes ces choses. Aimer en silence, ne vouloir que Dieu seul, ne tenir à rien, pas même à ses dons pour se les approprier avec complaisance; souffrir tout en esprit d'amour; souffrir la vie comme les maux dont elle est pleine, par abandon à Dieu, et dans le dépouillement intérieur, comme Marie vivoit dans cette amère séparation d'avec son fils; ne se compter plus pour rien dans toutes les choses qu'on a à faire ou à souffrir; ne se croire ni capable ni incapable d'aucune chose, mais se laisser mener comme un petit enfant, ou comme Marie se laisse donner par son fils à Jean; n'avoir plus rien à soi et n'être plus à soi-même; vivre, mourir avec un cœur égal, ou plutôt n'avoir ni cœur ni volonté, mais laisser Dieu uniquement vouloir et s'aimer soi-même sans mesure au dedans de nous: ô vous voilà, adoration pure, simple et parfaite! c'est de tels adorateurs que le Père cherche.

Mais, hélas! où les trouvera-t-il? On craint toujours d'aller trop loin et de se perdre en se donnant à Dieu. La pure foi ne suffit point aux ames timides et intéressées. Elles veulent voir et posséder des dons sensibles, s'appuyer, comme dit l'Écriture, sur un bras de chair ou sur la force de leur sagesse. Marcher, comme Abraham, sans savoir où l'on va, est

une chose qui révolte les sens et la raison défiante. Hélas! on veut servir Dieu, mais à condition de régler tous ses pas, d'arranger ses affaires, de se faire un genre de vie doux et commode. On ne veut rien, dit-on. Hé! ne veut-on pas les commodités de la vie, la consolation de l'amitié, le succès des choses qu'on croit bonnes, la conservation d'une réputation avantageuse? O Dieu de vérité, faites luire vos plus purs rayons de grâce dans ces âmes timides et mercenaires! Montrez-leur qu'elles veulent tout quoiqu'elles ne croient rien vouloir. Poussez-les sans relâche de sacrifice en sacrifice. Elles reconnoîtront, à chaque chose qu'il faudra sacrifier, qu'il n'y en avoit aucune à laquelle elles ne tinssent fortement. Quelles agonies quand Dieu nous prend au mot, et ne fait que prendre ce que nous lui avons tant de fois abandonné! O abandon, on parle de vous sans vous connoître! O sacrifice de vérité, vous êtes dans la bouche et point dans le cœur! O mon âme! je ne me fie plus à vous : je ne me fie qu'à Dieu seul qui m'arrachera à moi-même. O Marie, mère de Jésus, je veux vivre et mourir avec vous dans le pur amour!

XIX. *Pour le jour de Saint-Augustin.*

Que vois-je, Seigneur, en saint Augustin? le comble de la misère, et puis une miséricorde qui la surpasse. Oh! qu'une ame foible et misérable est consolée

à la vue d'un tel exemple ! C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous aimez à sauver ce qui étoit perdu, à redresser ce qui étoit égaré, à remettre dans votre sein tendre et paternel ce qui étoit loin de vous et livré à ses passions. O aimable saint, vous m'êtes mis devant les yeux pour m'apprendre, dans l'abîme de mes ténèbres, à espérer et à ne me décourager jamais, puisque la source des miséricordes ne tarit point pour les cœurs pénitens; enfin à me supporter moi-même en tout ce que je vois en moi de plus humiliant.

O amour de mon Dieu, que n'avez vous pas fait dans le cœur d'Augustin ! En lui on avoit vu l'amour aveugle, l'amour égaré, l'amour insensé; mais, ô amour, vous êtes retourné à votre centre vers la vérité et la beauté éternelle : cet amour qui avoit si long-temps couru après le mensonge est devenu amour parfait : c'est l'amour humble, c'est l'amour qui s'anéantit pour mieux aimer. Augustin ne s'aime plus lui-même, tant il aime Dieu; il ne voit plus rien par son propre esprit; il est abattu ce grand génie si fécond, si vif, si étendu, si élevé, si hardi pour contempler les plus hautes vérités. Qu'est-il donc devenu cet homme qui perçoit les plus grandes difficultés, qui raisonnoit si subtilement, qui parloit, qui décidoit avec tant d'assurance? Qu'en reste-t-il? Hélas ! je ne vois plus que la simplicité d'un enfant : il suit sans voir, il croit sans comprendre; l'amour simple et anéanti est devenu son unique lumière; il ne cherche plus à connoître par ses propres lumières, mais l'onction de l'amour lui apprend toute vérité; il la trouve renfermée dans le mépris de tout lui-

même, et dans l'amour de Dieu qui est l'unique bien. Qui suis-je? s'écrie-t-il. Rien qu'une voix qui crie : Dieu est tout, et il n'y a que lui.

O profonde doctrine! la lumière la plus précieuse est cette lumière éternelle qui anéantit les lumières humaines ; c'est cet état d'obscurité où, sans rien voir en homme, l'amour parfait voit tout d'une manière divine : c'est ce goût intime de la vérité qui ne la met plus devant les yeux de la chair et du sang, mais qui la fait habiter au fond de nous-mêmes. O chère science de Jésus en comparaison de laquelle tout n'est rien, qui vous donnera à moi? qui me donnera à vous? Enseignez-moi, Seigneur, à aimer, et je saurai toutes vos écritures. Toutes leurs pages m'enseignent que l'âme qui aime sait tout ce que vous voulez qu'on sache. O amour, instruisez-moi par le cœur et non par l'esprit. Désabusez-moi de ma vaine raison, de ma prudence aveugle, de tous désirs indignes d'une âme qui vous aime. Que je meure, comme Augustin, à tout ce qui n'est pas vous.

XX. *Sur la fête de tous les Saints.*

L'INTENTION de l'Église est d'honorer aujourd'hui tous les saints ensemble. Je les aime, je les invoque, je m'unis à eux, je joins ma voix aux leurs pour louer celui qui les a faits saints : que volontiers je m'écrie avec cette église céleste : Saint, saint, saint!

à Dieu seul la gloire ! que tout s'anéantisse devant lui !

Je vois des saints de tous les âges, de tous les tempéramens, de toutes les conditions : il n'y a donc ni âge, ni tempérament, ni condition qui exclue de la sainteté. Ils ont eu au dehors les mêmes obstacles, les mêmes combats que nous ; ils ont eu au dedans les mêmes répugnances, les mêmes sensibilités, les mêmes tentations, les mêmes révoltes de la nature corrompue ; ils ont eu des habitudes tyranniques à détruire, des rechutes à réparer, des illusions à craindre, des relâchemens flatteurs à rejeter, des prétextes plausibles à surmonter, des amis à craindre, des ennemis à aimer, un orgueil à saper par le fondement, une humeur à réprimer, un amour-propre à poursuivre sans relâche jusque dans les derniers replis du cœur.

Ah ! que j'aime à voir les saints foibles comme moi, toujours aux prises avec eux-mêmes, n'ayant jamais un seul moment d'assuré ! J'en vois dans la retraite, livrés aux plus cruelles tentations ; j'en vois dans les prospérités les plus redoutables, et dans le commerce du siècle le plus empesté. O grace du Sauveur, vous éclatez partout pour mieux montrer votre puissance et pour ôter toute excuse à ceux qui vous résistent ! Il n'y a ni habitude enracinée, ni tempérament ou violent ou fragile, ni croix accablante, ni prospérités empoisonnées qui puissent nous excuser si nous ne pratiquons pas l'évangile. Cette foule d'exemples décide : la grâce prend toutes les formes les plus diverses suivant les divers besoins :

elle fait aussi aisément des rois humbles que des solitaires pénitens et recueillis : tout lui est facile quand nous ne résistons pas à son attrait. J'entends la voix du Sauveur qui dit que Dieu fait changer les pierres mêmes en enfans d'Abraham. O Jésus, ô parole du Père, mais parole d'éternelle vérité! accomplissez donc cette parole en moi, moi, pierre dure et insensible; moi qui ne puis être taillé que sous les coups redoublés du marteau; moi, rebelle, indocile et incapable de tout bien. O Seigneur, prenez cette pierre; glorifiez-vous, amollissez mon cœur; animez-le de votre esprit; rendez-le sensible à vos vérités éternelles; formez en moi un enfant d'Abraham, qui marche sur les vestiges de sa foi.

Dirai-je avec le monde insensé, je veux bien me sauver, mais je ne prétends pas être un saint? Ah! qui peut espérer son salut sans la sainteté? Rien d'impur n'entrera au royaume des cieux; aucune tache n'y peut entrer; si légère qu'elle puisse être, il faut qu'elle soit effacée, et que tout soit purifié jusque dans le fond par le feu vengeur de la justice divine, ou en ce monde ou en l'autre : tout ce qui n'est pas dans l'entier renoncement à soi et dans le pur amour qui rapporte tout à Dieu sans retour est encore souillé. O sainteté de mon Dieu, aux yeux duquel les astres mêmes ne sont pas assez purs! O Dieu juste, qui jugerez toutes nos imparfaites justices! mettez la vôtre au dedans de mes entrailles pour me renouveler; ne laissez rien en moi de moi-même.

XXI. *Sur la commémoration des Morts.*

Mon Dieu, je regarde avec consolation cette cérémonie de votre église qui met la mort devant nos yeux. Hélas! faut-il que nous ayons besoin qu'on nous en rappelle le souvenir! Tout n'est que mort ici-bas; le genre humain tombe en ruine de tous côtés à nos yeux; il s'est élevé un monde nouveau sur les ruines de celui qui nous a vus naître; et ce nouveau monde, déjà vieilli, est prêt à disparoître: chacun de nous meurt insensiblement tous les jours; l'homme, comme l'herbe des champs, fleurit le matin, le soir il languit, il se dessèche, il est flétri, et il est foulé aux pieds. Le passé n'est qu'un songe; le présent nous échappe dans le clin d'œil où nous voulons le voir; l'avenir n'est point à nous, peut-être n'y sera-t-il jamais; et quand il y seroit, qu'en faudroit-il croire? Il vient, il s'approche, le voilà, il n'est déjà plus, il est tombé dans cet abîme du passé où tout s'engouffre et s'anéantit.

O Dieu, il n'y a que vous; vous seul êtes l'être véritable; tout le reste n'est qu'une image trompeuse de l'être, qu'une ombre qui s'enfuit. O vérité, ô tout! je me réjouis de ce que je ne suis rien: à vous seul appartient d'être toujours: vous êtes le vivant au siècle des siècles. O hommes aveugles qui croyez vivre, et qui ne faites que mourir!

Mais cette mort qui fait frémir toute la nature, la

craindrai-je lâchement? Non, non; pour les enfans de Dieu elle est le passage à la vie : elle ne nous dépouille que de la vanité et de la corruption : c'est elle qui doit nous revêtir des dons éternels. O mort, ô bonne mort! quand voudras-tu me réunir à ce que j'aime uniquement? Quand viendras-tu me donner le baiser de l'époux? Quand est-ce que les liens de ma servitude seront rompus? O amour éternel, ô vérité qui ferez luire un jour sans fin! O paix du royaume de Dieu, où Dieu lui-même sera tout en tous! ô céleste patrie! ô aimable Sion, où mon cœur enivré se perdra en Dieu! qui ne vous désire, que désirera-t-il?

Mais, ô mon Dieu et mon amour, c'est votre gloire et non mon bonheur après quoi je soupire; j'aime mieux votre volonté que ma béatitude : je consens donc pour l'amour de vous à demeurer encore loin de vous dans ce lieu d'exil, dans cette vallée de larmes, autant que vous le voudrez. Vous savez que ce n'est point par attachement à la terre ni à ce corps de boue, ce misérable corps de péché, mais par un sacrifice de tout moi-même à votre bon plaisir, que je consens à languir encore ici-bas. Mais faites que je meure à tout avant que de mourir : éteignez en moi tout désir; déracinez toute volonté; arrachez tout intérêt propre : alors je serai mort, et vous vivrez, vous, en moi : alors je ne serai plus moi-même.

O précieuse mort qui doit précéder la naturelle! O mort, qui est une mort divine et transformée en Jésus-Christ, en sorte que notre vie est cachée avec lui dans le sein du Père céleste! O mort, après la-

quelle on est également prêt à mourir ou à vivre! O mort qui commence sur la terre le royaume du ciel! ô germe de l'être nouveau! Alors, mon Dieu, je serai dans le monde comme n'y étant pas; j'y paroîtrai comme ces morts sortis du tombeau que vous ressusciterez au dernier jour.

LETTRES SPIRITUELLES.

LETTRES SPIRITUELLES.

LETTRE PREMIÈRE.

Avis pour une personne qui étant dans le monde vouloit se convertir à Dieu.

Les voies de Dieu sont douces et satisfaisantes à quiconque les suit avec amour.

Je suis ravi, monsieur, de voir la bonté de votre cœur avec laquelle vous avez reçu la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire. Dieu opère certainement en vous, puisqu'il vous donne le goût de la vérité et le désir d'être soutenu dans vos projets. Je ne demande pas mieux que de vous aider. Plus vous ferez pour Dieu, plus il fera pour vous. Chaque pas que vous ferez dans le bon chemin se tournera en paix et en consolation dans votre cœur. La perfection même que l'on craint tant, de peur qu'elle ne soit triste et gênante, n'est perfection qu'en ce qu'elle augmente la bonne volonté. Or, à mesure que ce qu'on fait augmente, l'ennui et la fatigue diminuent en le faisant : car on n'est point gêné en ne faisant que les choses qu'on aime à faire. Quand on fait une chose pénible avec un grand amour, ce grand amour adoucit la peine et fait qu'on est content de souffrir. On ne voudroit pas être soulagé en manquant à l'amour dont on est rempli ; on se fait

même un plaisir de se sacrifier au bien-aimé. Ainsi, plus on avance vers la perfection, plus on est content de suivre ce qu'on aime. Que voulez-vous de mieux que d'être toujours content, et de ne souffrir jamais aucune croix qui ne nous contente plus que les plaisirs opposés? C'est ce contentement que vous ne retrouverez jamais dans votre cœur en vous livrant à vos passions, et qui ne vous manquera jamais en cherchant Dieu.

Il est vrai que ce n'est pas toujours un contentement sensible et flatteur comme celui des plaisirs profanes; mais enfin c'est un contentement très-réel, et fort supérieur à ceux que le monde donne, puisque les pécheurs veulent toujours ce qui leur manque, et que les âmes pleines de l'amour de Dieu ne veulent rien que ce qu'elles ont. C'est une paix quelquefois sèche et même amère, mais que l'âme aime mieux que l'ivresse des passions. C'est une paix où l'on est d'accord avec soi, une paix qui n'est jamais troublée ni altérée que par les infidélités. Ainsi, moins on est infidèle, plus on jouit de cette heureuse paix. Comme le monde ne peut la donner, il ne peut l'ôter. Si vous ne voulez pas le croire, essayez-le. *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux* (1).

Vous ne pouvez rien faire de mieux que de régler votre temps en sorte que vous fassiez tous les jours une petite lecture avec un peu d'oraison en méditation affectueuse pour repasser sur vos foiblesses, étudier vos devoirs, recourir à Dieu, et vous accoutumer

(1) Ps. 28, v. 6.

à être familièrement avec lui. Que vous serez heureux si vous apprenez ce que c'est que l'occupation de l'amour! Il ne faut point demander ce qu'on fait avec Dieu quand on l'aime. On n'a point de peine à s'entretenir avec son ami; on a toujours à lui ouvrir son cœur; on ne cherche jamais ce qu'on lui dira, mais on le lui dit sans réflexion; on ne peut lui rien réserver; quand même on n'auroit rien à lui dire, on est content d'être avec lui. Oh! que l'amour est bien plus propre à soutenir que la crainte! La crainte captive et contraint pendant qu'elle trouble; mais l'amour persuade, console, anime, possède toute l'âme, et fait vouloir le bien pour le bien même. Il est vrai qu'on a toujours besoin de la crainte des jugemens de Dieu pour faire le contre-poids des passions. *Confige timore tuo carnes meas* (1) : Que ma chair même, Seigneur, soit pénétrée de votre crainte! Mais en commençant par la crainte qui dompte la chair, il faut se hâter de tendre à l'amour qui console l'esprit. Oh! que vous trouverez Dieu bon et fidèle ami quand vous voudrez entrer en amitié sincère et constante avec lui!

Le point capital, si vous voulez bien vous donner à lui de bonne foi, c'est de vous défier de vous-même après tant d'expériences de votre fragilité, et de renoncer sans retardement à toutes les compagnies qui peuvent vous faire retomber. Si vous voulez aimer Dieu, pourquoi voulez-vous passer votre vie dans l'amitié de ceux qui ne l'aiment pas et qui

(1) Ps. 118, v. 120.

se moquent de son amour? Pourquoi ne vous contenter pas de la société de ceux qui l'aiment et qui sont propres à vous affermir dans votre amour pour lui?

Je ne demande point que vous rompiez d'abord sans aucune mesure avec tous vos amis, avec toutes les personnes vers lesquelles une véritable bienséance vous demande quelque commerce. Je demande encore moins que vous abandonniez ce qu'on appelle les devoirs pour faire votre cour et vous trouver dans les lieux où l'on n'a besoin que de paroître en passant. Mais il s'agit de liaisons suivies qui contribuent beaucoup à gâter le cœur, et qui rentraînent insensiblement contre les meilleures résolutions qu'on a prises.

Il s'agit de retrancher les conversations fréquentes de femmes vaines qui cherchent à plaire, et des autres compagnies qui réveillent le goût des plaisirs, qui accoutument à mépriser la piété, et qui causent une très-dangereuse dissipation. C'est ce qui est très-nuisible pour le salut à tous les hommes les plus confirmés dans la vertu, et par conséquent c'est ce qui est encore bien plus pernicieux pour un homme qui ne fait que les premiers pas vers le bien, et dont le naturel est si facile pour se laisser dérégler.

De plus, vous devez vous reprocher vos longues infidélités et l'abus que vous avez fait si long-temps des grâces. Dieu vous a attendu, cherché, invité, pressé, forcé, pour ainsi dire, à revenir à lui. N'est-il pas juste que vous l'attendiez un peu à votre tour? N'avez-vous pas besoin de mortifier vos goûts et de réprimer vos habitudes, surtout à l'égard des choses

dangereuses? Ne faut-il pas faire une sérieuse pénitence de vos péchés? Ne devez-vous pas appliquer votre pénitence à vous humilier et à vous ennuyer un peu pour vous éloigner des compagnies contagieuses? *Celui*, dit le Saint-Esprit, *qui aime le péril y périra* (1). Il faut, quoi qu'il en coûte, quitter les occasions prochaines. On est obligé, selon le commandement (2) de Jésus-Christ, de *couper son pied et sa main*, et même d'*arracher son œil s'ils nous scandalisent*, c'est-à-dire s'ils sont pour nous des piéges ou sujets de chute.

J'avoue que vous ne devez point donner au public une scène de conversion qui fasse discourir avec malignité; la vraie piété ne demande jamais ces démonstrations : il suffit de faire deux choses; l'une est de ne donner aucun mauvais exemple, c'est sur quoi il n'est jamais permis de rougir de Jésus-Christ et de son évangile; l'autre chose est de faire sans affectation et sans éclat tout ce que le sincère amour de Dieu demande. Suivant la première règle il ne faut paroître que modestement à l'église; et, dans toutes les compagnies, on ne peut ni flatter le vice, ni entrer dans les discours indécens des libertins. Suivant la seconde règle il n'y a qu'à faire ses lectures, ses prières, ses confessions, ses communions et ses autres bonnes œuvres en particulier. Par-là vous éviterez la critique maligne du monde sans tomber dans une mauvaise honte et dans une timidité politique qui vous entraîneroient bientôt dans le tor-

(1) Eccl. 3, v. 27.
(2) Matth. 5, v. 30.

rent de l'iniquité. La principale démarche à faire est de vous retirer doucement de tous les amusemens qui sont encore plus à craindre pour vous que pour un autre, et de vous retrancher dans la société d'un petit nombre de personnes choisies qui pensent comme vous voulez penser toute votre vie.

LETTRE II.

Bonheur de se donner à Dieu, et de quitter tout le reste par une véritable conversion.

Vous me trouvez bien indiscret, monsieur; mais je ne puis garder aucune mesure avec vous, quoique je n'aie point l'honneur d'en être connu. Ce qu'on m'a fait connoître de la situation de votre cœur me touche tellement que je passe au-dessus de toutes les règles. Vos amis, qui sont les miens, vous ont déjà répondu de la sincérité de mon zèle pour votre personne. Je ne saurois sentir une plus parfaite joie que celle de vous posséder quelques jours. En attendant je ne puis m'empêcher de vous dire qu'il faut céder à Dieu quand il nous invite à le laisser régner au dedans de nous. Avons-nous autant délibéré quand le monde nous a invités à nous laisser séduire par les amusemens et les passions? avons-nous autant hésité? avons-nous demandé autant de démonstrations? avons-nous autant résisté au mal que nous résistons

au bien? Est-il question de s'égarer, de se corrompre, de se perdre, d'agir contre le fond le plus intime de son cœur et de sa raison pour chercher la vanité ou le plaisir des sens : on ne craint point d'aller trop loin; on décide, on s'abandonne sans réserve. Est-il question de croire qu'une main toute sage et toute puissante nous a faits, puisque nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes; s'agit-il de reconnoître que nous devons tout à celui de qui nous tenons tout et qui nous a faits pour lui seul : on commence à hésiter, à délibérer, à douter avec subtilité des choses les plus simples et les plus claires; on craint d'être trop crédule, on se défie de son propre sentiment, on chicane le terrain, on appréhende de donner trop à celui à qui tout n'est pas trop et à qui on n'a jamais rien donné; on a même honte de cesser d'être ingrat envers lui, et on n'ose laisser voir au monde qu'on veut le servir : en un mot on est aussi timide, aussi tâtonnant et aussi difficile pour la vertu qu'on a été hardi et décisif sans examen pour le déréglement.

Je ne vous demande, monsieur, qu'une seule chose, qui est de suivre simplement la pente du fond de votre cœur pour le bien, comme vous avez suivi autrefois les passions mondaines pour le mal. Toutes les fois que vous voudrez examiner les fondemens de la religion, vous reconnoîtrez sans peine qu'on n'y peut opposer rien de solide, et que ceux qui la combattent ne le font que pour ne se point assujettir aux règles de la vertu : ainsi ils ne refusent de suivre Dieu que pour se contenter eux-mêmes. De bonne foi est-il juste d'être si facile pour soi et si

retranché contre Dieu? Faut-il tant de délibérations pour conclure qu'il ne nous a pas faits pour nous, mais pour lui? En le servant, que hasarderons-nous? Nous ferons toutes les mêmes choses honnêtes et innocentes que nous avons faites jusqu'ici; nous aurons à peu près les mêmes devoirs à remplir et les mêmes peines à souffrir patiemment : mais nous y ajouterons la consolation infinie d'aimer ce qui est souverainement aimable, de travailler et de souffrir pour plaire au véritable et parfait ami qui tient compte des moindres choses, et qui les récompense au centuple dès cette vie par la paix qu'il répand dans le cœur. Enfin nous y ajouterons l'attente d'une vie bienheureuse et éternelle, en comparaison de laquelle celle-ci n'est qu'une mort lente.

Ne raisonnez point. Ou croyez votre propre cœur, à qui Dieu, si long temps oublié, se fait sentir amoureusement malgré tant de longues infidélités : ou du moins consultez vos amis, gens de bien, que vous connoissez pour sincères; demandez-leur ce qu'il leur en coûte pour servir Dieu; sachez d'eux s'ils se repentent de s'y être engagés, et s'ils ont été ou trop crédules ou trop hardis dans leur conversion. Ils ont été dans le monde comme vous : demandez-leur s'ils regrettent de l'avoir quitté, et si l'ivresse de Babylone est plus douce que la paix de Sion. Non, monsieur, quelque croix qu'on souffre dans la vie chrétienne, on ne perd jamais cette bienheureuse paix du cœur dans laquelle on veut tout ce qu'on souffre, et on ne voudroit aucune des joies dont on est privé.

Le monde en donne-t-il autant? vous le savez. Y est-on toujours content d'avoir tout ce qu'on a, et de n'avoir aucune des choses qui manquent? Y fait-on toutes choses par amour et du fond du cœur? Que craignez-vous donc? De quitter ce qui vous quittera bientôt, ce qui vous échappe déjà à toute heure, ce qui ne remplit jamais votre cœur, ce qui se tourne en langueur mortelle, ce qui porte avec soi un vide triste et même un reproche secret du fond de la conscience, enfin ce qui n'est rien dans le moment même où il éblouit? Et que craignez-vous? De trouver une vertu trop pure à suivre, un Dieu trop aimable à aimer, un attrait d'amour qui ne vous laissera plus à vous-même ni aux vanités d'ici-bas? Que craignez-vous? De devenir trop humble, trop détaché, trop pur, trop juste, trop raisonnable, trop reconnoissant pour votre Père qui est au ciel? Ne craignez donc rien tant que cette injuste crainte et cette folle sagesse du monde qui délibère entre Dieu et soi, entre le vice et la vertu, entre la reconnoissance et l'ingratitude, entre la vie et la mort.

Vous savez par une expérience sensible ce que c'est que de languir faute d'avoir au dedans de soi une vie et une nourriture d'amour. On est inanimé et comme sans âme dès qu'on n'a plus ce je ne sais quoi au dedans qui soutient, qui porte, qui renouvelle à toute heure. Tout ce que les amans insensés du monde disent dans leurs folles passions est vrai en un sens et à la lettre. Ne rien aimer ce n'est pas vivre; n'aimer que foiblement c'est languir plutôt que vivre. Toutes les plus folles passions qui transportent les

hommes ne sont que le vrai amour déplacé qui s'est égaré loin de son centre. Dieu nous a faits pour vivre de lui et de son amour. Nous sommes nés pour être brûlés et nourris tout ensemble de cet amour, comme un flambeau pour se consumer devant celui qu'il éclaire. Voilà cette bienheureuse flamme de vie que Dieu a allumée au fond de notre cœur : toute autre vie n'est que mort. Il faut donc aimer.

Mais qu'aimerez-vous ? Ce qui ne vous aime point sincèrement, ce qui n'est point aimable, ce qui nous échappe comme une ombre qu'on voudroit saisir ? Qu'aimerez-vous dans le monde ? Des hommes qui seroient jaloux et rongés d'une infâme envie si vous étiez content ? Qu'aimerez-vous ? Des cœurs qui sont aussi hypocrites en probité qu'on accuse les dévots d'être hypocrites en dévotion ? Qu'aimerez-vous ? Un nom de dignité qui vous fuira peut-être, et qui ne guériroit de rien votre cœur si vous l'obteniez ? Qu'aimerez-vous ? L'estime des hommes aveugles que vous méprisez presque tous en détail ? Qu'aimerez-vous ? Ce corps de boue qui salit notre raison et qui assujettit l'âme aux douleurs des maladies et de la mort prochaine. Que ferez-vous donc ? N'aimerez-vous rien ? Vivrez-vous sans vie plutôt que d'aimer Dieu qui vous aime, qui veut que vous l'aimiez, et qui ne veut vous avoir tout à lui que pour se donner tout entier à vous ? Craignez-vous qu'avec ce trésor il puisse vous manquer quelque chose ? Croyez-vous que le Dieu infini ne pourra pas remplir et rassasier votre cœur ? Défiez-vous de vous-même et de toutes les créatures ensemble : ce n'est qu'un néant qui ne sauroit suffire

au cœur de l'homme fait pour Dieu. Mais ne vous défiez jamais de celui qui est lui seul tout bien, et qui vous dégoûte miséricordieusement de tout le reste pour vous forcer à revenir à lui.

LETTRE III.

Instances à une personne irrésolue sur sa conversion à Dieu.

Quoique je n'aie point reçu de vos nouvelles, je ne puis ni vous oublier, ni perdre la liberté que vous m'avez donnée. Souffrez donc, je vous en conjure, que je vous représente combien vous seriez coupable devant Dieu si vous résistiez à la vérité connue et au sentiment très-vif que Dieu vous en a donné. Ce seroit résister au Saint-Esprit même. Le voyage que vous avez pris la peine de faire se tourneroit en condamnation contre vous. Vous ne pouvez douter ni de l'indignité du monde, ni de son impuissance de vous rendre heureux, ni de l'illusion de tout ce qu'il promet de flatteur. Vous connoissez les droits du Créateur sur sa créature, et combien l'ingratitude à l'égard de Dieu est encore plus inexcusable que celle où l'on tombe à l'égard des amis qui ne sont que des hommes. Vous sentez la vérité de Dieu par la sagesse qui reluit dans tous ses ouvrages et par les vertus qu'il inspire aux hommes remplis de son amour. Qu'avez-vous à op-

poser à des choses si touchantes, si ce n'est un goût de liberté et d'indocilité naturelle qui forme votre irrésolution? On craint de porter le joug, et c'est là le vrai levain d'une certaine incrédulité qu'on s'objecte à soi-même. On veut se persuader qu'on ne croit pas encore assez, et que, dans cet état de doute, on ne pourroit faire aucun pas vers la religion sans le faire témérairement et avec danger de reculer bientôt. Mais ce n'est pas un vrai doute sur la vérité du christianisme qui cause cette irrésolution, c'est au contraire l'irrésolution qui se sert du prétexte de ce doute pour différer toujours d'exécuter ce que la nature craint. On se fait accroire à soi-même qu'on doute, pour se dispenser de s'exécuter soi-même et de sacrifier une malheureuse liberté dont l'amour-propre est jaloux.

De bonne foi qu'avez-vous de solide et de précis à opposer aux vérités de la religion? Rien qu'une crainte d'être gêné et de mener une vie triste et pénible; rien qu'une crainte d'être mené plus loin que vous ne voudriez vers la perfection. Ce n'est qu'à force d'estimer la religion, de sentir sa juste autorité, et de voir tous les sacrifices qu'elle inspire, que vous la craignez et que vous n'osez vous livrer à elle.

Mais permettez-moi de vous dire que vous ne la connoissez pas encore aussi douce et aussi aimable qu'elle est. Vous voyez ce qu'elle ôte, mais vous ne voyez pas ce qu'elle donne. Vous vous exagérez ses sacrifices sans envisager ses consolations. Non, elle ne laisse aucun vide dans le cœur. Elle ne vous fera faire que les choses que vous voudrez faire, et que

vous voudrez préférer à toutes les autres qui vous ont si long-temps séduit. Si le monde ne vous demandoit jamais que ce que votre cœur aimeroit et accepteroit par amour, ne seroit-il pas meilleur maître qu'il ne l'est? Dieu vous ménagera, vous attendra, vous préparera, vous fera vouloir avant que de vous demander. S'il gêne vos inclinations corrompues, il vous donnera un goût de vérité et de vertu par son amour, qui sera supérieur à tous vos autres goûts déréglés. Qu'attendez-vous? qu'il fasse des miracles pour vous convaincre? Nul miracle ne vous ôteroit cette irrésolution d'un amour propre qui craint d'être sacrifié. Que voulez-vous? Des raisonnemens sans fin, pendant que vous sentez dans le fond de votre conscience ce que Dieu a droit de vous demander? Les raisonnemens ne guériront jamais la plaie de votre cœur. Vous raisonnez, non pour conclure et exécuter, mais pour douter, vous excuser et demeurer en possession de vous-même.

Vous méritiez que Dieu vous laissât à vous-même pour punition d'une si longue résistance. Mais il vous aime plus que vous ne savez vous aimer. Il vous poursuit par miséricorde, et trouble votre cœur pour le subjuguer. Rendez-vous à lui et finissez vos dangereuses incertitudes. Cette suspension apparente entre les deux partis est un parti véritable : cette apparence de délibération, qui ne finit point, est une résolution secrète et déguisée d'un cœur que l'amour-propre tient dans l'illusion et qui voudroit toujours fuir la règle. Vous n'avez que trop raisonné. Si vous avez encore des difficultés solides et importantes,

expliquez-les nettement par écrit, et on les approfondira simplement avec vous : si au contraire vous n'avez qu'un doute confus, qui vient d'une crainte d'être trop pressé par la règle de la foi, que tardez-vous à vous soumettre ? Faites taire votre esprit. Faut-il s'étonner que l'infini surpasse nos raisonnemens qui sont si foibles et si courts ? Voulez-vous mesurer Dieu et ses mystères par vos vues ? Seroit-il infini si vous pouviez le mesurer et sonder toutes ses profondeurs ?

Faites-vous justice à vous-même, et vous la ferez bientôt à Dieu. Humiliez-vous, défiez-vous de vous-même, apetissez-vous à vos propres yeux, rabaissez-vous, sentez les ténèbres de votre esprit et la fragilité de votre cœur. Au lieu de juger Dieu, laissez-vous juger par lui, et avouez que vous avez besoin qu'il vous redresse. Rien n'est grand que cette petitesse intérieure de l'âme qui se fait justice. Rien n'est raisonnable que ce juste désaveu de notre raison égarée. Rien n'est digne de Dieu que cette docilité de l'homme qui sent l'impuissance de son esprit et qui est désabusé de ses fausses lumières. Oh ! qu'une âme humble est éclairée ! Oh ! qu'elle voit de vérités quand elle est bien convaincue de ses ténèbres et qu'elle ne laisse plus aucune ressource à sa présomption ! Pardon, monsieur, d'une lettre si indiscrète : je ne puis modérer le zèle que votre confiance m'a inspiré.

LETTRE IV.

Péril d'une personne en charge dans le monde.

Il faut attendre Dieu sans rien précipiter.

Je plains fort monsieur N... Je comprends que son état est très-violent. Il commence à se tourner vers Dieu : sa vertu est encore bien foible. Il est obligé à combattre contre tous ses goûts, contre toutes ses inclinations, contre toutes ses habitudes, et même contre des passions violentes. Son naturel est facile et vif pour le plaisir. Il est accoutumé à une dissipation continuelle. Il n'a pas moins à combattre au dehors qu'au dedans. Tout ce qui l'environne n'est que tentation et que mauvais exemple ; tout ce qu'il voit le porte au mal ; tout ce qu'il entend le lui inspire. Il est éloigné de tous les bons exemples et de tous les conseils. Voilà des commencemens exposés à une étrange épreuve. Mais je vous avoue que je ne saurois croire qu'il soit de l'ordre de Dieu qu'il quitte tout à coup son emploi sans garder ni mesures ni bienséances. S'il est fidèle à lire, à prier, à fréquenter les sacremens, à veiller sur sa propre conduite ; à se défier de lui-même, à éviter la dissipation autant que ses devoirs le lui permettront, j'espère que Dieu aura soin de lui et qu'il ne permettra point qu'il soit tenté au-dessus de ses forces. Les choses que Dieu fait faire pour l'amour de lui sont d'ordinaire préparées par une providence

douce et insensible. Elle amène si naturellement les choses qu'elles paroissent venir comme d'elles-mêmes. Il ne faut rien de forcé ni d'irrégulier. Il vaut mieux attendre un peu pour ouvrir la porte avec la clef que de rompre la serrure par impatience. Si cette retraite vient de Dieu, sa main ouvrira le chemin pour le retour. En attendant, Dieu gardera ce qui se donne à lui, il le tiendra à l'ombre de ses ailes.

Un homme de condition distinguée qui a une charge avec de l'esprit, du talent et de l'usage du monde, ne doit plus être embarrassé à un certain âge pour soutenir un genre de vie réglé et sérieux, comme le seroit un jeune, que chacun se croit en droit de tourmenter. Ce n'est pourtant pas ce qui doit être sa principale ressource : il faut qu'il ne compte que sur Dieu, et qu'il ne craigne rien tant que sa propre fragilité. Je voudrois donc qu'il prît de grandes précautions contre les tentations de son état, mais qu'il ne l'abandonnât point d'une façon précipitée. Il doit craindre de se tromper : peut-être que son cœur tend moins à s'éloigner des périls du salut qu'à se rapprocher d'une vie plus douce et plus agréable. Il fuit peut-être beaucoup moins le péché que les dégoûts, les embarras, les fatigues et les contraintes de la situation où il se trouve. Il est naturel d'être dans cette disposition, et il est très-ordinaire à l'amour-propre de nous persuader que nous agissons par un motif de conscience quand c'est lui qui a la plus grande part à notre détermination. Pour moi, je crois que Dieu ne demande point une démarche si irrégulière et que la bienséance la défend. Il vaut mieux, ce me semble, attendre

jusqu'à l'hiver. En attendant, Dieu, s'il lui est fidèle, le portera dans ses mains de peur qu'il ne heurte contre quelque pierre.

Oh! que Dieu est compatissant et consolant pour ceux qui ont le cœur serré et qui recourent à lui avec confiance! Les hommes sont secs, critiques, rigoureux, et ne sont jamais condescendans qu'à demi; mais Dieu supporte tout, il a pitié de tous, il est inépuisable en bonté, en patience, en ménagemens. Je le prie de tout mon cœur de tenir lieu de tout à notre ami.

LETTRE V.

A M. le duc de Chevreuse.

Du discernement certain des mouvemens de la grâce d'avec ceux de la nature qui se déguise et contrefait la grâce.

J'AI fait attention, mon bon duc, à votre difficulté pour discerner les mouvemens de la grâce d'avec ceux de la nature déguisée. Nous ne saurions avoir de règle précise et certaine là-dessus au dedans de nous-mêmes. Nous avons seulement la règle extérieure de nos actions, qui est la conformité aux préceptes, aux conseils, aux bienséances chrétiennes. Si nous avions de plus au dedans une règle pour discerner avec certitude le principe surnaturel d'avec celui de la nature, nous aurions une certitude de notre sainteté et une

infaillibilité pour nous conduire nous-mêmes par inspiration. C'est ce qui est précisément contraire à l'obscurité de la vie de foi, à l'incertitude du pèlerinage, et à la dépendance où nous devons être ici à l'égard de nos supérieurs. Nous ne devons donc point chercher ce que l'état présent ne nous permet pas de trouver; je veux dire cette règle certaine pour discerner les mouvemens de la grâce d'avec ceux de la nature, qui peuvent imiter la grâce même. D'un autre côté rien n'est si capital dans la pratique contre l'illusion, que de faire ce discernement, et d'avoir une règle sûre pour le faire. Il faut, dira-t-on, suivre l'attrait de la grâce. Y manquer, c'est résister à Dieu, c'est contrister le Saint-Esprit, c'est s'éloigner de la perfection à laquelle on est appelé. Mais comment suivra-t-on l'attrait de la grâce si on n'a pas une règle sûre pour la distinguer des mouvemens spécieux de la nature déguisée? Le défaut de certitude à cet égard met dans un danger continuel de faire tout le contraire de ce qu'on veut, et d'agir à tout moment par nature, croyant agir par grâce. Voilà l'inconvénient, cherchons le remède.

Ce doute ne peut jamais s'étendre, comme je l'ai déjà remarqué, sur les choses défendues par les préceptes, par les conseils et par les bienséances chrétiennes. Non-seulement la grâce ne nous porte jamais à violer les préceptes, mais elle ne nous invite jamais à agir contre les conseils évangéliques. Voilà déjà la pureté et la perfection des mœurs qui sont entièrement hors de doute dans tous les cas. Il ne s'agit plus que du choix entre deux pratiques de perfection pour

discerner quelle est la plus convenable à notre attrait de grâce.

Il est vrai que pour ce choix nous n'avons point de certitude et d'évidence intérieure. Nous avons seulement au dehors les règles de prudence chrétienne, pour juger par les circonstances laquelle de deux choses à choisir est la plus convenable. Mais nous n'avons point au dedans une règle certaine pour discerner si la pente que nous éprouvons pour une pratique de perfection plutôt que pour une autre, est de la grâce ou de la nature. Aussi ne convient-il point à notre état présent d'avoir cette règle certaine et évidente. Dieu veut nous tenir dans l'obscurité et dans l'incertitude sur notre justice ; et nous n'y serions pas si nous discernions clairement notre grâce avec ses opérations. Il faut donc nécessairement que cette grâce soit accommodée aux ténèbres de notre état, et qu'elle opère avec une continuelle obscurité.

Faut-il s'étonner que nous ne puissions pas savoir si nous agissons pour notre perfection par une pure impression de grâce, puisque nous ne savons jamais si nous suivons la grâce, ou si nous sommes dominés par le péché? Le péril des illusions vénielles sur les pratiques de perfection n'est pas étonnant dans un état où l'on doit être accoutumé à l'incertitude même sur les plus dangereuses illusions de l'amour-propre qui fait prendre la mort intérieure pour une vie véritable. Que faire dans cette profonde nuit? Ce qui dépend de nous et nous en contenter. Cette conduite de fidélité et de paix tout ensemble, dans une si pénible incertitude, est le plus grand martyre des âmes qui sont vives et

sensibles pour les choses de Dieu. Il est vrai qu'il y a, malgré l'obscurité du pèlerinage, certaines apparences sans certitude qui servent à nourrir dans le cœur une humble confiance qu'on est en état de grâce. Il y a aussi certaines lueurs de grâces dans les ténèbres de la plus obscure foi qui font entrevoir de temps en temps qu'on va à la perfection suivant l'attrait de l'amour. Mais quand Dieu veut mêler la lumière et les ténèbres, pour donner à une âme de quoi éviter l'égarement sans trouver néanmoins la pleine sécurité, il tempère tellement ces deux choses qu'on ne sauroit les démêler, ni y trouver aucun appui certain ni fixe.

Ce qui marque le plus qu'on agit par grâce, c'est, 1° quand l'action extérieure est pure et conforme à la perfection des conseils; 2° quand on la fait simplement, tranquillement, sans empressement pour la faire, content de ne la pas faire s'il falloit s'en abstenir; 3° qu'après l'avoir faite on ne cherche point par des réflexions inquiètes à se justifier son action, mais qu'on est prêt à la laisser condamner, et à la condamner soi-même si une lumière supérieure y faisoit découvrir quelque défaut; qu'enfin on ne s'approprie point son action et qu'on la laisse au jugement de Dieu; 4° quand cette action laisse l'âme dans sa simplicité, dans sa paix, dans sa droiture, dans sa petitesse, dans sa désappropriation.

Toutes ces choses, il est vrai, sont délicates dans l'opération intérieure, et tout ce qu'on en peut exprimer ne sauroit donner des démonstrations. Mais quoique la pratique en soit toujours mêlée des ténèbres de l'état de foi, il est néanmoins vrai que

Dieu, sans marquer des règles fixes qui servent d'appui sensible, sait accoutumer une âme à entendre sa voix, à la reconnoître et à la suivre, quoiqu'elle ne puisse rendre compte par principes philosophiques des règles précises de ce discernement. Il lui donne des certitudes momentanées quand elle en a besoin; et les retire aussitôt après sans en laisser aucun vestige. Le plus grand danger est celui de l'interrompre par l'inquiétude avec laquelle nous voudrions toujours forcer notre état, et voir clairement au milieu des ténèbres où il faut marcher sans cesse comme à tâtons.

Il y a seulement une chose qui me paroît bonne à observer, c'est que nous pouvons souvent plus facilement reconnoître ce qui est de la nature que ce qui est de la grâce. Laissons tomber paisiblement tous les mouvemens naturels, autant ceux de paresse que ceux d'empressement, autant ceux qui viennent des goûts raffinés de l'esprit que ceux qui viennent de la chair grossière; et dans cette paix faisons, sans sortir jamais des bornes des préceptes et des conseils, ce que notre fonds le plus simple nous demandera devant Dieu pour mourir à nous-mêmes et pour plaire au bien-aimé. Voilà ce que l'obscurité de la foi nous donne de plus apparent pour nous conduire par grâce: *Si spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis* (1).

Mais il faut bien se garder de tomber dans le scrupule, dans la gêne intérieure, dans un trouble très-

(1) Rom. 8, v. 13.

dangereux, en voulant arranger toutes ces choses pour s'assurer qu'on les fait par grâce. Car ce seroit éteindre la grâce à force de vouloir s'assurer qu'on la suit; ce seroit rentrer, sous prétexte de sûreté, dans toutes les recherches d'amour-propre qu'on prétend éviter; ce seroit perdre l'attrait réel de la grâce, pour y chercher des certitudes qu'on sait bien que Dieu n'a pas voulu y mettre; ce seroit passer sa vie à raisonner sur les opérations de la grâce, sans oser jamais s'y abandonner pour la laisser opérer en nous; ce seroit suivre la nature pour vouloir découvrir la grâce et pour forcer l'état de foi. Pour vous dire quelque chose de propre et de personnel, mon bon duc, il faut vous faire souvenir qu'en vous la pente de la nature et le piége d'illusion n'est point dans les désordres grossiers, mais dans l'intempérance de la sagesse et dans l'excès du raisonnement. Craignez de vouloir trop approfondir. Raisonnez peu, et faites beaucoup; au lieu que vous seriez tenté de raisonner beaucoup, et qu'en raisonnant beaucoup vous feriez peu. La sagesse même doit être sobre et tempérée. Cette sobriété et la simplicité d'esprit sont la même chose. Le raisonnement ne produit que l'irrésolution qui arrête l'œuvre de Dieu. Marchez à la lumière pendant qu'elle luit, au lieu d'en examiner la source et les causes. La pratique du vrai amour dissipe tous les doutes, et dégoûte de tous les raisonnemens spéculatifs.

LETTRE VI.

Lettre de consolation.

C'est, madame, une triste consolation que de vous dire qu'on ressent votre douleur. C'est pourtant tout ce que peut l'impuissance humaine : et pour faire quelque chose de plus, il faut qu'elle ait recours à Dieu. C'est donc à lui, madame, que je m'adresse, à ce consolateur des affligés, à ce protecteur des infirmes. Je le prie, non de vous ôter votre douleur, mais qu'il fasse qu'elle vous profite, qu'il vous donne des forces pour la soutenir, qu'il ne permette pas qu'elle vous accable. Le souverain remède aux maux extrêmes de notre nature, ce sont les grandes et vives douleurs; c'est parmi les douleurs que s'accomplit le grand mystère du christianisme, c'est-à-dire le crucifiement intérieur de l'homme. C'est là que se développe toute la vertu de la grâce, et que se fait son opération la plus intime, qui est celle qui nous apprend à nous arracher à nous-mêmes : sans cela l'amour de Dieu n'est point en nous. Il faut sortir de nous-mêmes pour être capables de nous donner à Dieu. Afin que nous soyons contraints de sortir de nous-mêmes, il faut qu'une plaie profonde de notre cœur fasse que tout le créé se tourne pour nous en amertume. Ainsi, notre cœur blessé dans la partie la plus intime, troublé dans ses attaches les plus

douces, les plus honnêtes, les plus innocentes, sent bien qu'il ne peut plus se tenir en soi-même, et s'échappe de soi-même pour aller à Dieu.

Voilà, madame, le grand remède aux grands maux dont le péché nous accable. Le remède est violent, mais aussi le mal est profond. C'est là le véritable soutien des chrétiens dans les afflictions. Dieu frappe sur deux personnes saintement unies : il leur fait un grand bien à toutes deux : il en met l'une dans la gloire, et de sa perte il fait un remède à celle qui reste au monde. C'est, madame, ce que Dieu a fait pour vous. Puisse-t-il par son Saint-Esprit réveiller toute votre foi pour vous pénétrer de ces vérités! Je l'en prierai sans cesse, madame; et comme j'ai beaucoup de confiance aux prières des gens bien affligés, je vous conjure de prier pour moi au milieu de vos douleurs. Votre charité saura bien vous dire de quoi j'ai besoin, et vous le faire demander avec instance.

LETTRE VII.

Consolation sur la mort d'un ami, homme de piété.

Dieu a pris ce qui étoit à lui : n'a-t-il pas bien fait? Il étoit bien temps que F...... se reposât de toutes ses peines; il en a eu de grandes, et ne s'y est point regardé : il n'étoit pas question de lui, mais de la

volonté de celui qui le menoit. Les croix ne sont bonnes qu'autant qu'on se livre sans réserve et qu'on s'y oublie. Oubliez-vous donc, monsieur, autrement toute souffrance est inutile. Dieu ne nous fait point souffrir pour souffrir, mais pour mourir à force de nous oublier nous-mêmes dans l'état où cet oubli est le plus difficile, qui est celui de la douleur.

Je prends part à la peine du bon abbé sur F..... Je sais combien ils étoient unis, et j'en ai été ravi. Une telle mort n'a rien que de doux. Il est plus près de nous qu'il n'y étoit : il n'y a plus de rideau qui le cache : le voile même de la foi est levé pour ceux qui ont l'amour pur et désintéressé.

LETTRE VIII.

Il ne veut pas qu'on s'ouvre à lui pour y chercher secrètement quelque appui.

Vous me faites un vrai plaisir, monsieur, en me témoignant l'ouverture de cœur que vous auriez pour moi : je vous parlerai dans l'occasion avec la même franchise. Mais il ne faut point parler par une secrète recherche de quelque assurance ; car il ne vous convient point d'en chercher. Dieu est jaloux de tout ce qui se tourne en appui, et encore plus de tout ce qui est une recherche indirecte de ce que nous ne voudrions pas rechercher directement. Comptez que

je sais le fond qu'il faut faire sur ceux que Dieu a fait passer par beaucoup d'épreuves : je ne puis être de même avec les autres, quoiqu'ils soient fidèles selon leur degré. Mais il ne faut tenir à rien, pas même à ses dépouillemens dont on peut se revêtir insensiblement. Oubliez-vous vous-même, et toutes vos peines se dissiperont. On croit que l'amour de Dieu est un martyre; non, toutes les peines ne viennent que de l'amour-propre. C'est l'amour-propre qui doute, qui hésite, qui résiste, qui souffre, qui compte ses souffrances, qui varie dans les occasions, et qui empêche la paix profonde des âmes délivrées d'elles-mêmes. En voilà trop; mais je suis sûr que vous voulez que je parle selon mon cœur et sans mesure.

LETTRE IX.

Sur la mort édifiante d'une dame, et de ce qu'il y a à purifier en cette vie ou en l'autre.

Vous avez perdu, madame, une bonne amie, et je suis persuadé que vous n'êtes pas insensible à cette perte. Pour moi je la ressens de tout mon cœur par rapport à vous. De plus je suis fort touché, et le serai toute ma vie, de tout ce que j'ai vu en cette dame. Je vous dois toute l'édification qui m'en reste. Elle est bienheureuse d'être hors de cette vie et de

l'avoir finie dans la douleur. J'ai pourtant peine à croire qu'il ne reste plus rien à expier dans ces personnes qui ont aimé Dieu avec tant de goût, et qui ont eu tant de plaisir à faire pénitence. Le purgatoire de cette vie me paroît moins dans ces austérités ferventes que dans les épreuves intérieures. Il me semble qu'il faut avoir fait de grands sacrifices pour avoir purifié tous les restes de l'amour-propre, et pour avoir rempli parfaitement tout le précepte de l'évangile de se renoncer soi-même par le pur amour. Je prie Dieu, madame, que ce feu consume tout ce qu'il y a de paille et de bois dans notre ouvrage, et qu'il n'y laisse que l'or de la charité désintéressée.

LETTRE X.

A une personne de profession militaire.

Vous voilà à la veille de la guerre et dans les lieux où elle commencera apparemment. Je prie le Dieu de paix de réunir tous les chrétiens et de rendre nos jours tranquilles. Je lui demande aussi votre conservation ; j'entends non seulement celle du corps, mais encore celle de l'âme ; et je suis sûr que vous joignez de bon cœur pour cela vos prières aux miennes.

La contagion des mauvais exemples n'est pas moins

dangereuse pour le salut que les accidens de la guerre pour la vie corporelle. Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, attaque l'âme et lui donne des coups mortels si Dieu ne la rend intérieurement invulnérable. C'est par la prière que vous attirerez sur vous cette protection. La prière elle-même a besoin d'être soutenue par la lecture de l'évangile; car nos méditations, pour être solides, ne doivent point être fondées sur nos propres pensées, mais sur celles de Dieu.

Si vous avez le loisir de lire les livres de Josué, des Juges, des Rois, de Judith et des Machabées, vous prendrez plaisir à y voir le Dieu des armées qui triomphe de l'orgueil de ses ennemis, et qui mène, comme par la main, ceux qui espèrent en lui. Ces livres vous inspireront un courage fondé sur la foi, et vous apprendront à sanctifier la guerre. Vous y trouverez des exemples aimables de guerriers fidèles, humbles, modestes, et qui se préparoient à combattre en priant. Il faut aussi, monsieur, que vous regardiez Dieu comme le chef de votre armée, comme la force de votre camp, comme votre bouclier. Vous nous avez couverts, lui dit le roi-prophète, du bouclier de votre amour. Soyez un homme fort et combattez les combats du Seigneur. Si vous êtes fidèle à vaincre le monde et vos passions, qui sont vos plus redoutables ennemis, Dieu vous mettra au-dessus de tous les autres. Vous pourrez lui dire, comme David, ce héros si pieux : *Quand même je passerois au travers des ombres de la mort, je ne craindrois rien puisque vous êtes avec*

moi (1). Je souhaite de tout mon cœur, monsieur, que Dieu vous remplisse de plus en plus de cet esprit de foi et de confiance.

LETTRE XI.

Apprendre à bien souffrir dans l'occasion et jusqu'à la mort.

Je prends, monsieur, une très-grande part à toutes vos peines domestiques, et je comprends qu'elles doivent être fort grandes; mais vous savez que la croix est faite pour nous et nous pour elle. C'est notre place que d'y demeurer paisiblement attachés avec Jésus-Christ jusqu'au dernier soupir de la vie. Il seroit glorieux d'y avoir été patiemment si on pouvoit en descendre; mais y être cloué et y expirer; c'est ce qui est terrible. C'est seulement dans ce dernier moment qu'on peut dire, *tout est consommé.*

Je prie N........ de faire le moins de réflexions qu'elle pourra sur tout ce qui ne va qu'à troubler sa paix et son avancement, en la jetant dans une occupation inquiète d'elle-même, qui est une tentation véritable. Pour vous, monsieur, prenez courage: *sustine sustentationes Dei* (2). Toute notre piété

(1) Ps. 22, v. 4.
(2) Eccl. 2, v. 3.

n'est qu'imagination, si nous ne sommes pas contens lorsque Dieu nous frappe, et si nous cherchons par ragoût des espérances dans les temps à venir de cette vie pour nous consoler. Le détachement de ce monde ne sauroit être trop absolu et trop de pratique.

LETTRE XII.

Se laisser exercer par les vicissitudes.

Laissez votre cœur aller comme Dieu le mène, tantôt haut, tantôt bas : cette vicissitude est une rude épreuve. Si on étoit toujours dans la peine on s'y endurciroit, ou bien on n'y dureroit guère ; mais les intervalles de calme et de respiration renouvellent les forces et préparent une plus douloureuse surprise dans le retour des amertumes. Pour moi, quand je souffre, je ne vois plus que souffrances sans bornes; et quand le temps de consolation revient, la nature craint de sentir cette douceur, de peur que ce ne soit une espèce de trahison qui se tourne en surprise plus cuisante quand la croix recommencera. Mais il me semble que la vraie fidélité est de prendre également le bien et le mal comme ils viennent, voulant bien essuyer toute cette secousse. Il faut donc se laisser soulager quand Dieu nous soulage, se laisser surprendre quand il nous surprend, et se laisser désoler quand il nous désole.

En vous disant tout ceci j'ai horreur de tout ce que l'expérience de ces choses porte avec soi; je frémis à la seule ombre de la croix : mais la croix extérieure sans l'intérieure, qui est la désolation, l'horreur et l'agonie, ne seroit rien. Voilà, N..... ce que je vous dis sans dessein, parce que c'est ce qui m'occupe dans ce moment. J'ai aujourd'hui le cœur en paix sèche et amère, le demain m'est inconnu : Dieu le fera à son bon plaisir, et ce sera toujours le pain quotidien. Il est quelquefois bien dur et bien pesant à l'estomac. Écoutez Dieu et point vous-même : là est la vraie liberté, paix et joie du Saint-Esprit. Tout à vous, etc.

LETTRE XIII.

Avantages de se laisser rapetisser.

Je prie souvent Dieu qu'il vous tienne dans sa main. Le point essentiel est la petitesse. Il n'y a rien qu'elle ne raccommode, parce que la petitesse rend docile, et que la docilité redresse tout. Vous seriez plus coupable qu'un autre si vous résistiez à Dieu en ce point. D'un côté, vous avez plus de lumières et de grâces qu'un autre pour vous laisser rapetisser : d'un autre côté, personne n'a plus éprouvé que vous ce qui doit rabaisser le cœur et ôter toute confiance en soi-même. C'est le grand fruit de l'expérience de

nos infirmités que de nous rendre petits et souples. J'espère que notre Seigneur vous gardera : et je le lui demande avec instance.

LETTRE XIV.

Sur la mort d'un ami commun.

Etre contens que Dieu fasse de nous tout ce qu'il lui plaît.

Dieu a fait sa volonté : il a pris ce qui étoit à lui, et il vous a ôté ce qui n'étoit pas à vous. Vous êtes vous-même tout entier à lui. Je sais combien vous voulez y être : il n'y a qu'à lui sacrifier tout dans les occasions. Il a pris soin de tout lors même qu'il a retiré notre cher A..... La surprise est un coup de Providence pour lui épargner des tentations. Quand Dieu a mené son œuvre au point qu'il a marqué, il fixe la bonne volonté qu'il a inspirée, et il délivre ses enfans de leurs irrésolutions. Il voile le dernier sacrifice pour leur en dérober l'horreur. Laissons-le faire. Allons tout droit à lui. Ne vous écoutez point vous-même. Défiez-vous de votre tempérament un peu mélancolique, et plus encore de votre esprit trop réfléchissant.

Je suis dans une paix très-amère, et je vous souhaite cette paix sans vous en souhaiter l'amertume.

Il me seroit impossible de vous dire plus en détail de mes nouvelles : je ne comprends point mon état : tout ce que j'en veux dire me semble faux et le devient dans le moment. Souvent la mort me consoleroit ; souvent je suis gai et tout m'amuse. De vous dire pourquoi l'un et pourquoi l'autre, c'est ce que je ne puis ; car je n'en ai point de vraies raisons. A tout prendre je trouve que je suis dans ma place, et je ne songe point qu'il y ait au monde d'autres lieux que ceux où mes devoirs m'attachent. Si je pouvois vous voir j'en serois bien aise ; mais ne le pouvant, il me suffit de me trouver tout auprès de vous en esprit malgré la distance des lieux. Demeurons unis de cette façon pendant que la Providence nous tient si séparés.

LETTRE XV.

Quelle doit être la souffrance pour y conserver la paix.

Pour N...... je prie notre Seigneur de lui donner une simplicité qui soit la source de la paix pour elle. Quand nous serons fidèles à laisser tomber d'abord toute réflexion superflue et inquiète, qui vient d'un amour de nous-mêmes très-différent de la charité, nous serons au large au milieu de la voie étroite ; et sans manquer ni à Dieu ni aux hommes, nous se-

rons dans la pure liberté et dans la paix innocente des enfans de Dieu.

Je prends pour moi, monsieur, ce que je donne aux autres, et je vois bien que je dois chercher la paix où je leur propose de la chercher. J'ai le cœur en souffrance. C'est la vie à nous-mêmes qui nous fait souffrir : ce qui est mort ne sent plus. Si nous étions morts et si *notre vie étoit cachée avec Jésus-Christ en Dieu* (1), comme parle l'apôtre, nous n'aurions plus les peines de l'esprit que nous ressentons. Nous pourrions bien souffrir des douleurs du corps comme la fièvre, la goutte, etc.; nous pourrions bien aussi souffrir des douleurs spirituelles, c'est-à-dire des douleurs imprimées dans l'âme sans qu'elle y eût aucune part. Mais pour les peines d'inquiétudes, où l'âme ajoute à la croix imposée par la main de Dieu une agitation de résistance, et pour ainsi dire une non volonté de souffrir, nous n'avons ces sortes de douleurs qu'autant que nous vivons encore à nous-mêmes.

Une croix purement donnée de Dieu et pleinement voulue, sans retour inquiet par celui qui la porte, est tout ensemble douloureuse et paisible. Au contraire une croix qui n'est pas pleinement et simplement voulue, et que la vie propre repousse encore un peu, est une double croix : elle est encore plus croix par la résistance vaine que l'âme y apporte que par l'impression de douleur qu'elle fait nécessairement. La douleur et la paix sont dans un merveilleux mélange en purgatoire. On n'y souffre

(1) Col. 3, v. 3.

rien que de la main de Dieu : la résistance de la volonté n'a aucune part à cette douleur. O heureux qui pourroit souffrir dans cette paix simple de plein acquiescement ou de non résistance parfaite ! Rien n'abrége et n'adoucit tant les peines que de les recevoir ainsi.

Mais d'ordinaire on marchande avec Dieu : on veut toujours poser des bornes et voir le bout de sa peine. Le même fonds de vie opiniâtre et cachée, qui rend la croix nécessaire, fait qu'on la repousse à demi par de petits coups secrets et qu'on en retarde l'opération. Ainsi c'est toujours à recommencer : on souffre et on n'achève point l'ouvrage pour lequel on souffre. Je prie notre Seigneur que nous ne tombions, ni les uns ni les autres, dans cet état de langueur où la croix ne se tourne point à profit. Saint Paul dit (1) que *Dieu aime celui qui donne gaiement l'aumône* : combien plus doit-il aimer celui qui donne gaiement toute sa volonté pour s'abandonner à ses opérations crucifiantes !

LETTRE XVI.

Les cœurs réunis en Dieu sont ensemble, bien que séparés de lieux.

Je suis toujours uni à vous et à votre chère famille du fond du cœur; n'en doutez pas. Nous

(1) II Cor. 9, v. 7.

sommes bien près les uns des autres sans nous voir, au lieu que les gens qui se voient à toute heure sont bien éloignés dans la même chambre. Dieu réunit tout, et anéantit toutes les plus grandes distances à l'égard des cœurs réunis en lui. C'est dans ce centre que se touchent les hommes de la Chine avec ceux du Pérou. Je ne laisse pas de sentir la privation de vous voir ; mais il la faut porter en paix tant qu'il plaira à Dieu, et jusqu'à la mort s'il le veut. Renfermez-vous dans vos véritables devoirs. Du reste soyez retiré et recueilli, appliqué à bien régler vos affaires, patient dans les croix domestiques. Pour madame...... je prie Dieu qu'elle ne regarde jamais derrière elle, et qu'elle tende toujours en avant dans la voie la plus droite. Je souhaite que notre Seigneur bénisse toute votre maison et qu'elle soit la sienne.

LETTRE XVII.

Bonheur des croix.

Je ne puis m'empêcher d'admirer la vertu de la croix : nous ne valons rien que par elle. Elle me fait frémir et me donne des convulsions dès qu'elle se fait sentir ; et tout ce que j'ai dit de ses opérations salutaires s'évanouit dans l'agonie où elle met le fond du cœur. Mais dès qu'elle me laisse respirer, je

rouvre les yeux, je la vois admirable, et je suis honteux d'en avoir été si accablé. L'expérience de cette inégalité est une profonde leçon.

En quelque état que soit votre malade, et quelque suite que Dieu donne à son mal, elle est bienheureuse d'être si souple dans la main de Dieu. Si elle meurt, elle meurt au Seigneur : si elle vit, elle vit à lui. *Ou la croix ou la mort* (1).

Rien n'est au-dessus de la croix que le parfait règne de Dieu; et encore la souffrance en amour est un règne commencé dont il faut se contenter pendant que Dieu diffère la consommation. Vous avez besoin de croix aussi-bien que moi. Le fidèle distributeur des dons nous a bien partagés. Qu'il en soit béni à jamais. O qu'il est bon de nous châtier pour nous corriger!

LETTRE XVIII.

Sur le même sujet.

Souffrir ici-bas comme les âmes du purgatoire.

Je n'ai rien à vous répondre sur ce qui vous regarde; je ne vois rien à ajouter sur les choses que Dieu vous fait voir et qu'il est capital de suivre sans relâche. Allez toujours mourant de plus en plus. La

(1) Parole de sainte Thérèse.

mort est bien plus mort quand autrui nous la donne. Demeurez dans la dépendance où Dieu vous met : elle sert à vous décider, à vous tirer de votre sagesse et à vous apetisser, vous dont la pente étoit de mener les autres. Mais ne laissez pas de dire à autrui votre simple pensée, à mesure qu'elle vous vient au cœur, sans réflexion ni mesure.

Je prends part à toutes vos croix, et je me sens attendri pour vous tous dans cette société de crucifiement. Il me semble que je suis intimement uni à tous ceux qui souffrent en notre Seigneur : jugez par-là de la manière dont je suis touché de l'état de N...... Les souffrances ne sont données que pour l'avancement. Quand Dieu veut se hâter de faire en peu de temps un grand ouvrage, il fait beaucoup souffrir, et il redouble ses coups rigoureux. O qu'ils sont pleins d'amour, et qu'ils épargnent, lors même qu'ils semblent écraser impitoyablement !

La croix est une bonne relique qu'il faut garder. L'amour sans croix seroit un délice et il se tourneroit en illusion; mais la croix rabaisse bien tous les beaux sentimens, toutes les hautes idées, toutes les ferveurs consolantes. O qu'on est petit quand on souffre, quand on souffre long-temps et qu'on a beaucoup de peine à souffrir ! La souffrance est un purgatoire de miséricorde en ce monde. Mais qui est-ce qui souffre comme les âmes que Dieu purifie dans l'autre monde? Qui est-ce qui souffre comme elles sans se remuer sous la main de Dieu, sans chercher de soulagement, et sans impatience dans l'attente d'être délivré, sans effort pour abréger l'épreuve, avec un amour paisible

et qui croît tous les jours, avec une joie pure au milieu de tout ce qui est douloureux, enfin avec une petitesse et une simplicité qui font qu'en souffrant on ne songe pas que l'on sacrifie quelque chose à Dieu? Tâchons de fonder ce purgatoire en ce monde comme on fonde des hôpitaux.

LETTRE XIX.

Souffrir avec résignation les opérations les plus pénibles de la main de Dieu.

Je ne saurois vous exprimer, ma chère sœur, à quel point je ressens vos peines, mais ma douleur n'est pas sans consolation. Dieu vous aime, puisqu'il ne vous épargne pas, et qu'il appesantit la croix de Jésus-Christ sur vous. Toutes les lumières et tous les sentimens de ferveur se tournent en illusion si on n'en vient pas à la pratique réelle et continuelle de la mort à soi-même. On ne sauroit mourir sans douleur; on ne sauroit mourir qu'autant que la mort attaque tout ce qu'il y a de vif en nous. La mort que Dieu opère va chercher jusque dans les moelles et dans les jointures pour diviser l'âme d'avec l'esprit. Dieu, qui voit en nous ce que nous n'y voyons pas sait précisément où il faut appliquer l'opération de mort; il prend ce que nous craignons le plus de lui donner. La douleur montre la vie; et c'est la vie qui fait le be-

sein de la mort. Dieu ne s'arrêtera point à faire des incisions dans ce qui est mort : il le feroit s'il vouloit laisser vivre ; mais il veut tuer, il coupe dans le vif. Il ne vous attaquera point dans des attachemens profanes et grossiers, auxquels vous avez renoncé dès que vous vous êtes donnée à lui. Que peut-il donc faire ? Il vous éprouvera par le sacrifice de votre liberté, par celui des consolations les plus spirituelles.

Il faut tout souffrir. La mort qu'il veut opérer en vous doit être volontaire. Vous ne mourrez à vous-même qu'autant que vous voudrez bien y mourir. Ce n'est pas mourir que de résister à la mort et de la repousser. Il faut donc se délaisser volontairement au bon plaisir de Dieu pour être privée de tous les secours, même spirituels, qu'il vous ôte. Que craignez-vous, personne de peu de foi ? Craignez-vous qu'il ne puisse pas suppléer par lui-même ce qu'il vous soustrait du côté des hommes ? Eh ! pourquoi le soustrait-il, sinon pour le suppléer et pour purifier votre foi par cette douloureuse épreuve ? Je vois que tous les chemins sont fermés, et que Dieu veut faire son œuvre en vous par le retranchement de toute main d'homme pour l'accomplir. Il est jaloux : il ne veut devoir qu'à lui seul ce qu'il veut faire en vous.

Entrez dans ses desseins et laissez-vous y porter par sa providence. Gardez-vous bien de chercher des ressources dans les hommes puisque Dieu vous les ôte. Ils n'ont que ce qui vient de lui. Pourquoi vous troubler quand la source vous ôte tout canal, et qu'elle se communique immédiatement à vous ? D'un côté vous n'avez aucun sentiment qui ne soit pur et entièrement

soumis à l'église : ainsi, quand vos supérieurs vous interrogent, vous n'avez qu'à leur dire avec ingénuité ce que vous pensez, et avec quelle docilité vous êtes prête à vous laisser redresser. D'un autre côté, vous n'avez qu'à vous taire, qu'à obéir, qu'à porter la croix. Tout est décidé pour vous par la règle de votre maison. Laissez les autres faire et dire ; votre silence sera votre sagesse, et votre foiblesse sera votre force. A l'égard de vos communions, évitez tout ce qui pourroit engager un confesseur prévenu à faire des retranchemens : mais si l'on en faisoit, il faudroit les porter en paix, et croire qu'on n'est jamais plus uni à Jésus-Christ que quand on est souvent privé de lui par pure obéissance sans attirer cette privation. Il sait combien je suis touché de vos peines, et avec quel zèle je suis, etc.

LETTRE XX.

Effets contraires de l'amour-propre et de l'amour de Dieu.

Comment pouvez-vous douter, ma chère fille, du zèle avec lequel je suis inviolablement attaché à tout ce qui vous regarde ? Je croirois manquer à Dieu si je vous manquois. Je vous proteste que je n'ai rien à me reprocher là-dessus : mon union avec vous ne fut jamais si grande qu'elle l'est : je prie souvent le vrai consolateur de vous consoler. On n'est en paix que quand

on est bien loin de soi ; c'est l'amour-propre qui trouble, c'est l'amour de Dieu qui calme. L'amour-propre est un amour jaloux, délicat, ombrageux, plein d'épines, douloureux, dépité. Il veut tout sans mesure, et sent que tout lui échappe parce qu'il n'ignore pas sa foiblesse. Au contraire l'amour de Dieu est simple, paisible, pauvre et content de sa pauvreté, aimant l'oubli, abandonné à tout, endurci à la fatigue de croix, et ne s'écoutant jamais dans ses peines. Heureux qui trouve tout dans ce trésor du dépouillement! Jésus-Christ, dit l'apôtre (1), nous a enrichis de sa pauvreté ; et nous nous appauvrissons par nos propres richesses. N'ayez rien, et vous aurez tout. Ne craignez point de perdre les appuis et les consolations ; vous trouverez un gain infini dans la perte.

Vous êtes en société de croix avec M...... Il faut le soutenir dans ses infirmités. Dieu vous rendra, selon le besoin, tout ce que vous lui aurez donné. C'est à vous à être sa ressource, vous qui avez reçu une nourriture plus forte pour la piété, et qui avez été moins accoutumée à la dissipation flatteuse du monde. Ne prenez pourtant pas trop sur vous. Donnez-vous simplement et avec petitesse pour foible. Demandez au besoin qu'on vous soulage et qu'on vous épargne.

Je ne suis point surpris de ce que le torrent du monde entraîne un peu N..... Il est facile, et vif dans l'occasion ; mais il est bon. Il sent la vivacité de ses goûts, et j'espère qu'il s'en défiera : se défier de soi et se confier à Dieu seul, c'est tout. G.... a le cœur ex-

(1) I Cor. 8, v. 9.

cellent ; mais il ne commencera à se tourner solidement vers le bien que quand le recueillement fera tomber peu à peu ses saillies et ses amusemens. Il faut prier beaucoup pour lui et lui parler peu, l'attendre, et le gagner en lui ouvrant le cœur.

LETTRE XXI.

Exhortation à la dépendance d'une mère, autant par grâce que par nature.

Vous savez, monsieur, combien N** est contredit et condamné dans le public : mais j'espère que si on veut écouter le détail on saura qu'il a été fort à plaindre. *Bonum mihi, quia humiliasti me* (1). C'est le fondement des œuvres de Dieu et le creuset où se purifient ceux dont il veut se servir. J'en ai de la joie et de la douleur. Courage sans courage, mon cher M...... soyez petit. Saint Augustin dit que *Saul* étoit grand, courageux, savant dans la loi et zélateur des traditions ; mais que devenant *Paul*, qui signifie *petit*, il devint effectivement petit, souple, insensé selon le monde, et que ce fut en le terrassant que Dieu l'instruisit pour l'apostolat. O la bonne instruction que d'être terrassé et aveuglé ! Soyez aveugle et abattu si vous voulez être *Paul*, c'est-à-dire *petit*.

(1) Ps. 118, v. 71.

Votre petitesse doit paroître principalement dans une intime union avec madame votre mère, et dans une entière dépendance d'elle ; mais il faut que ce soit une dépendance tout intérieure de jugement et de volonté ; il faut une docilité sans réserve. Si vous réservez dans votre docilité le moindre petit recoin de propriété, de pensée ou de volonté secrète, vous mentez au Saint-Esprit, dans votre désappropriation, comme Ananias et Saphira. *Nonne manens tibi manebat* (1) ? Vous étiez libre de demeurer homme de bien dans un train commun, en gardant vos pensées et vos volontés : mais une désappropriation qui cache une ressource de propriété est un mensonge au Saint-Esprit et un larcin sur son propre sacrifice.

Que votre cœur soit donc nu comme le corps d'un petit enfant qui tette sa mère, et qui ne sait pas ce que c'est que nudité. Dites-lui tout, pour et contre vous, sans réflexions, et après l'avoir dit ne croyez et ne voulez que ce qu'elle vous fera croire et vouloir. Vous n'aurez de paix que dans cette désappropriation universelle. Il me semble que je suis toujours avec vous deux, et que Dieu est au milieu de nous. *Amen, amen.*

(1) Act. 5, v. 4.

LETTRE XXII.

À la mère de la personne précédente.

Sur le même sujet.

Je souhaite, ma chère sœur, que M. votre fils soit petit, simple et souple dans vos mains. Quelque tendresse que je ressente pour lui, je ne puis l'aimer qu'autant qu'il vous croira et qu'il sera fidèle à vous obéir. S'il vous laisse voir son intérieur sans réserve avec une naïveté de petit enfant, et s'il se laisse mener comme par la lisière, toutes ses foiblesses se tourneront à profit pour lui; car on n'est fort qu'autant qu'on se sent foible et sans aucune ressource en soi-même. Les mendians sentent leur misère, la faim les chasse de chez eux et les réduit à la mendicité qui leur procure des alimens. Il faut que l'expérience intime, violente et continuelle de notre impuissance nous fasse sortir de notre cœur pour nous faire mendier à la porte de celui qui est *riche sur tous ceux qui l'invoquent*: c'est là qu'il faut aller chercher conseil, secours et vie empruntée: il ne faut plus vivre que d'emprunt, même pour penser et pour vouloir. Malheur à qui vit du sien propre! il ne faut plus vivre que du bien d'autrui. Malheur à quiconque se tient renfermé chez soi! il en faut sortir, comme Abraham, sans savoir où l'on va, et n'y rentrer jamais sous aucun prétexte.

Tenez donc M. votre fils pour le conduire pas à pas, sans le laisser jamais rien décider à sa mode. Il est votre enfant selon la grâce autant que selon la nature. Dès qu'il se soustraira de votre conduite, il n'éprouvera que foiblesse et que chute avec un grand péril d'égarement. Si, au contraire, il ne s'éloigne jamais d'un pas de vous, s'il vous dit tout sans réserve et sans retardement, s'il remédie à la foiblesse par l'obéissance, ses misères se tourneront à profit pour le désabuser à fond de lui-même. Au moins, quand on est dans une entière impuissance, faut-il se laisser soutenir et conduire.

LETTRE XXIII.

Périls de l'activité et de la dissipation de l'esprit.

On ne peut être plus touché que je le suis, monsieur, de la très-bonne lettre que vous avez pris la peine de m'écrire : j'y vois votre cœur et je le goûte. Je souhaite que Dieu vous conserve au milieu de la contagion du siècle. Le principal pour vous, monsieur, est de vous défier de votre facilité et de votre activité naturelle. Vous avez plus de penchant qu'un autre à vous dissiper : dès que vous êtes dissipé vous êtes affoibli. Comme votre force ne peut être qu'en Dieu seul, il ne faut pas s'étonner si la force vous manque dès que vous manquez à Dieu. C'est bien assez que

Dieu nous soutienne quand nous ne nous éloignons pas de lui ; mais il doit permettre en quelque sorte notre chûte quand nous ne craignons pas de tomber, et quand nous nous éloignons témérairement de son secours. Nous ne pouvons espérer de ressource contre notre fragilité que dans le recueillement et dans la prière.

Vous avez plus de besoin qu'un autre de ce secours : vous avez un naturel facile qui s'engage et qui se passionne bientôt, votre vivacité et votre activité naturelle vous jetant sans cesse au dehors ; d'ailleurs vous avez un air ouvert qui fait plaisir et qui prévient le monde en votre faveur : il n'y a rien de si dangereux que de plaire ; l'amour-propre en est charmé, et ce charme empoisonne le cœur. D'abord on s'amuse et on se flatte, puis on se dissipe et on sent ralentir toutes ses bonnes résolutions ; puis on s'enivre de soi-même et du monde, c'est-à-dire de plaisir et de vanité. Alors on se trouve dans une distance infinie de Dieu ; on n'a plus le courage d'y retourner ; on n'ose même plus songer à se faire cette violence.

Vous n'avez, monsieur, de ressource qu'à vous précautionner contre la dissipation. Je vous conjure de donner tous les matins un petit quart d'heure à une lecture méditée avec liberté, simplicité et affection ; encore un petit moment de même vers le soir : de temps en temps dans la journée renouvelez la présence de Dieu et l'intention d'agir pour lui ; humiliez-vous de vos fautes ; travaillez de bonne foi à vous corriger ; ayez patience avec vous-même, sans

vous flatter, comme vous feriez avec un autre; fréquentez les sacremens dans des temps réglés. Je prierai de tout mon cœur pour vous.

LETTRE XXIV.

Comment les infidélités d'une personne attristent l'esprit de Dieu dans une autre, que la même grâce unit.

Je comprends bien ce que vous me dites sur une peine qui vous paroît trop forte et trop allongée dans N..... sur vos fautes. Mais ce n'est point à vous à juger si cette peine va trop loin. Quand un homme qui, comme vous, est depuis si long-temps à Dieu, duquel il a reçu des grâces capables de sanctifier cent pécheurs, tombe dans de certaines infidélités, il ne faut pas s'étonner que l'esprit de grâce en soit vivement et long-temps contristé dans les personnes que la même grâce unit intimement avec lui.

Vous vous impatientez de ce que Dieu fait souffrir votre prochain pour vous; c'est de la pénitence que vous devriez faire, que vous ne faites pas, et que N... fait dans son cœur pour vous, que vous êtes dépité contre elle. C'est au contraire ce qui devroit vous attendrir, redoubler votre confiance, votre soumission, votre docilité. Peut-être même avez-vous besoin de cette triste, forte et longue peine, afin qu'elle

vous fasse sentir toute votre infidélité et tout le danger où vous êtes. Il vous faut cette petite sévérité pour faire le contre-poids de votre légèreté; vous avez besoin dans votre foiblesse d'être retenu par la crainte. Je la prie néanmoins de proportionner sa tristesse à votre délicatesse excessive. Je ne lui demande pas de la supprimer par effort et par industrie, pour vous épargner et pour flatter votre amour propre dans vos fautes; à Dieu ne plaise. Je la prie seulement de n'agir que par grâce, suivant le fond de son cœur, afin qu'elle ne s'attristé point de vos infidélités par une tristesse naturelle. Vous me donnez une joie incroyable en me marquant l'avancement où vous la voyez. Plus elle est avancée, plus vous devez la croire, et regarder toutes ses peines à votre égard comme des impressions de la grâce qu'elle reçoit pour vous.

Pendant qu'elle avance vous reculez. O mon cher! si je pouvois vous voir, je ne vous laisserois pas respirer par amour-propre; je ne vous laisserois échapper en rien; je vous ferois petit malgré vous. Il n'y a que la petitesse qui soit la ressource des foibles. Un petit enfant ne peut marcher; mais il se laisse tourner et retourner, porter, emmailloter. Pour un grand homme qui est foible et se croit fort, il tombe au premier pas qu'il fait; il n'a ni ressource pour se conduire, ni souplesse pour se laisser conduire par autrui. Dès que vous sentez de la répugnance à vous ouvrir et à croire, comptez que la tentation vous entraîne vers le précipice.

LETTRE XXV.

Union des cœurs dans la simplicité et dans l'enfance en Jésus-Christ.

O QUE vous me serez chers, vous et N.... si ce que nous avons dit ici ensemble fait de nous un cœur et un âme! Je ne le répète point n'en ayant pas le temps ; vous le savez. Ce n'est pas à la mémoire, mais au cœur, que je l'ai confié. S'il est entré dans votre cœur, vous le verserez fidèlement dans celui de N.... Non, mon cher, plus d'ambition, plus de curiosité ni de vivacité sur le monde, plus de régularité politique. Que le dehors soit simple, droit et petit comme le dedans. *Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus* (1).

Soyons sages, mais de la sagesse de Dieu et non de la nôtre. O la mauvaise sûreté que celle qui vient d'une prudence mondaine! Laissez tomber tout empressement, toute activité, toute dissipation : vous en avez un besoin infini. Lors même qu'on ne se recueille point par méthode, on doit laisser tomber par simple fidélité tout ce qui dissipe et distrait, tout ce qui ébranle l'imagination, qui réveille les goûts et les désirs naturels, qui trouble la paix, le silence, la petitesse et la nudité intérieure. On parle

(1) Gal. 5, v. 25.

magnifiquement de la passivité avec une activité perpétuelle. On veut des sûretés, des lumières extraordinaires, et même des prédictions pour se contenter de l'obscurité de la pure foi. C'est vouloir voir le soleil à minuit.

Soyez bien petits, mais simples; qu'il n'y ait plus ni Céphas, ni Apollon, mais le seul enfant Jésus qui nous réunisse tous dans sa seule enfance. Voilà l'avent qui vient, renaissons avec lui. Mille très-humbles complimens à M.....; aucun à N....; car je ne veux plus qu'il y ait un quelqu'un chez elle à qui des complimens puissent s'adresser.

LETTRE XXVI.

A une personne malade.

Ce que c'est que la véritable vie et la bonne et salutaire mort.

J'apprends, ma chère fille, que votre santé n'est pas bonne, et mon cœur en souffre une sensible douleur, quoique je veuille pour vous tout ce que Dieu veut comme je le veux pour moi-même. Je suis persuadé que vous acquiescez à tout, et qu'au lieu de lui donner vous lui laissez prendre tout ce qu'il lui plaît. On ne donne que du sien; et c'est ce que vous ne voulez pas avoir en ce monde. Mais un domestique laisse prendre par son maître le tout,

ou partie de ce que le maître lui a confié. Faites ainsi de votre vie corporelle. *Mon âme est toujours dans mes mains* (1) ; laissez-la passer dans celle de Dieu à son gré. O qu'on est vivant dans la vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu quand on est mort à la fausse vie de la terre !

La véritable vie est inconnue et incompréhensible au monde insensé. Il y a même une infinité de sages et demi-dévots qui bornent leur dévotion à regarder de loin la mort avec une certaine soumission à la Providence, sans laisser Dieu opérer en eux le détachement sorcier de la vie. Il n'y a que la mort de l'esprit qui prépare bien à celle du corps. Certaines gens pensent souvent à la mort du corps sans laisser mourir leur esprit : au contraire la mort de l'esprit rend indifférent à la mort du corps lors même qu'on n'en est pas directement occupé. Sainte Monique disoit à son fils Augustin : *Mon fils, il n'y a plus rien qui me plaise en cette vie : je ne sais plus ce que je fais ici-bas, ni pourquoi j'y suis, toute espérance y étant éteinte pour moi* (2). Voilà la mort après laquelle il ne coûte plus rien de mourir. Il n'y a de fausse vie que l'amour-propre, il n'y a de véritable vie que l'amour de Dieu. Dès que l'amour de Dieu a pris toute la place de l'amour-propre, on est mort à toute fausse vie et vivant de la véritable. Il n'y a de vie que dans cette heureuse mort.

Voilà le nouvel homme qui se renouvelle de jour

(1) Ps. 118, v. 109.

(2) Confess. de saint Aug., liv. IX, chap. X.

en jour pendant que le vieux se corrompt. *Faites cela, et vous vivrez* (1), dit Jésus-Christ : laissez Dieu être l'unique Dieu de votre cœur ; qu'il y brise l'idole du *moi* ; que vous ne pensiez plus à vous par amour propre ; que vous soyez uniquement occupée de Dieu comme vous l'avez été du *moi* sous de beaux prétextes. Sacrifiez le *moi* à Dieu ; alors paix, liberté et vie, malgré la douleur, la foiblesse et la mort même.

Ménagez vos forces d'esprit et de corps. Supportez-vous avec petitesse. M. . . . est votre bâton : on porte le bâton dont on est soutenu. Que ne puis-je vous aller voir ! Mais que dis-je ? Dieu nous rapproche et nous unit ; je suis en esprit au milieu de vous tous. Je prie Jésus enfant de vous apetisser de plus en plus. La force cachée de Jésus n'est que dans son enfance toute nue, toute pauvre d'esprit, tout abandonnée.

LETTRE XXVII.

L'union des âmes ne doit point être une société de vie, mais de mort ; tant pour le dehors que pour le dedans.

Votre lettre, monsieur, m'a donné une très-sensible consolation. Béni soit Dieu qui vous donne des

(1) Luc. 10, v. 28.

lumières si utiles. Mais notre fidélité doit être proportionnée aux lumières que nous recevons. Puisque vous connoissez que votre société avec N. . . . . . se tourne en piége pour vous au lieu d'être un secours, vous devez redresser cette société. Il ne faut pas songer à la rompre puisqu'elle est de grâce aussi-bien que de nature ; mais il faut la mettre, quoi qu'il en coûte, au point où Dieu la veut. Hélas ! que sera-ce si ceux qui sont donnés les uns aux autres pour s'aider à mourir ne font que se redonner des alimens de vie secrète ! Il faut que toute votre union ne tende qu'à la simplicité ; qu'à l'oubli de vous-même, qu'à la perte de tous les appuis. En perdant ceux du dedans vous en cherchez encore au dehors. Le dedans est souvent simple et nu ; mais le dehors est composé, étudié, politique, et trouble la simplicité intérieure. Vous faites bon marché du principal, et vous chicanez le terrain sur ce qui ne regarde que le monde.

Ce n'est point là cette unité à laquelle il faut que tout l'homme soit réduit. Soyez tout un ou tout autre. L'intérieur abandonné à Dieu règle assez l'extérieur par l'esprit de Dieu même. Dieu fait assez faire dans cette simplicité d'abandon tout ce qu'il faut : mais, si on sort de la simplicité pour le dehors par des vues humaines, cette sortie est une infidélité qui dérange tout le dedans. Ce n'est point à vous, monsieur, à vous laisser entraîner contre votre grâce ; c'est au contraire à vous à redresser les autres qui sont encore trop humains. Vous devez borner votre docilité à recevoir, par petitesse, les avis de tous ceux qui vous

montreront que vous ne suivez pas assez votre grâce et que vous agissez trop humainement; mais vous laisser entraîner dans l'humain par les autres sous de beaux prétextes, c'est reculer, et leur nuire comme ils vous nuisent. Je ne manquerai pas de le dire à N..... quand il repassera.

Votre union ne doit faire qu'augmenter, mais pour la mort commune et totale, tant du dehors que du dedans. Quand celle du dehors manque, elle manque par le dedans, qui veut encore se réserver quelque vie secrète par le dehors. Il est temps d'achever de mourir, monsieur. En retardant le dernier coup vous ne faites que languir et prolonger vos douleurs. Vous ne sauriez plus vivre que pour souffrir en résistant à Dieu. Mourez donc, laissez-vous mourir; le dernier coup sera le coup de grâce. Il ne faut plus vouloir rien voir : car vouloir voir, c'est vouloir posséder; et vouloir posséder, c'est vouloir vivre. Les morts ne possèdent et ne voient plus rien. Aussi-bien, que verriez-vous? Vous courriez après une ombre qui échappe toujours. Mille fois tout à vous.

LETTRE XXVIII.

Nécessité, pour ne se point évaporer en paroles, d'écouter Dieu et ceux qu'il nous donne pour nous conduire.

J'ai vu N....; je l'ai beaucoup écouté; je lui ai peu parlé. J'ai suivi en ce point la pente de mon cœur :



peut-être que Dieu a voulu lui montrer par-là comment il doit retrancher les discours superflus. Je lui ai dit en peu de paroles ce qui m'a paru convenir à ses besoins. Tout se réduit au silence intérieur qui règle toute la conduite extérieure. S'il n'amortit sans cesse la vivacité de son imagination par le recueillement de son degré, il ne sera jamais en état d'écouter Dieu et d'agir paisiblement par l'esprit de grâce. La nature empressée préviendra toujours par ses saillies tous les mouvemens de Dieu qui doivent être attendus. S'il ne parloit que quand Dieu le fait parler, il parleroit peu et très-bien : mais, comme son imagination l'entraîne à toute heure, la règle qui fera la sûreté de toutes les autres est qu'il vous écoute, qu'il vous croie, qu'il vous obéisse, qu'il s'apetisse sous votre main, et qu'il s'arrête tout court dès que vous parlez. Il faut qu'il vous aide, mais il faut que vous le décidiez.

Je le charge donc de vous écouter sans s'écouter soi-même; et je vous recommande de le décider avec pleine autorité de faire ce que vous lui direz. De votre côté vous devez recevoir avec simplicité et petitesse ce qu'il vous dira par grâce sur vos foiblesses. Ne les craignez point par anticipation : à chaque jour suffit son mal. Ne craignez point pour le jour de demain ; le jour de demain aura soin de lui-même. Celui qui fait la paix du cœur aujourd'hui est tout-puissant et tout bon pour la faire encore demain.

Ne vous tentez pas vous-même en voulant prévenir des épreuves dont vous n'avez pas encore la grâce. Dès que vous apercevrez ces pensées, arrêtez-

les dans leur commencement. On mérite la tentation quand on l'écoute. Coupez court, non par des efforts, ni par des méthodes, mais en laissant ces pensées sans leur dire ni *oui* ni *non*. Les gens auxquels on ne répond rien se taisent bientôt. Livrez-vous à Dieu sans vous reprendre sous aucun prétexte, et il aura soin de tout.

LETTRE XXIX.

Comment on doit agir envers une personne foible et dissipée.

Pour N...., ce n'est que foiblesse et dissipation. La guerre l'avoit trop dissipé; d'autres tentations l'ont trouvé affoibli par celle-là: mais j'espère que l'expérience de sa foiblesse se tournera à profit. Ayez une patience sans bornes avec lui. Parlez-lui quand Dieu vous donne des paroles, et n'en mêlez jamais aucune des vôtres. Ne le pressez jamais par activité et par sagesse humaine; ne patientez jamais par politique et par méthode. Quand vous lui direz les paroles de Dieu, elles seront pleines d'autorité, et vous serez écouté. On peut parler avec force et attendre avec patience tout ensemble: sa foiblesse même augmentera votre autorité. Elle doit lui faire sentir combien il a besoin de se défier de lui et d'être docile. Soyez ferme sur les points essentiels desquels tous les autres dépendent.

Je l'aime toujours tendrement; et j'espère que Dieu ne lui aura montré le bord du précipice que pour le guérir de sa dissipation, de son goût pour le monde et de sa confiance en lui-même; mais il tomberoit enfin bien bas s'il refusoit d'être simple, docile et petit parmi tant d'expériences de sa fragilité et de sa misère. Quand nous ne nous humilions pas au milieu même de l'humiliation que Dieu nous donne tout exprès pour nous réduire à la petitesse et à la souplesse, nous le forçons malgré lui à frapper des coups encore plus grands et à nous faire éprouver de plus humiliantes foiblesses. Au contraire notre petitesse et notre docilité dans la misère apaisent le cœur de Dieu. On peut lui dire avec confiance : *Vous ne mépriserez point un cœur abattu et écrasé* (1). Dieu s'attendrit et ne résiste point à cette souplesse des petits.

Parlez donc suivant qu'il vous sera donné une bouche et une sagesse. Tenez l'enfant par la lisière : ne le laissez pas tomber. Ménagez votre santé, sur laquelle on me met en quelque inquiétude : reposez-vous et soulagez-vous en tout ce que vous le pourrez. Plus vous prendrez les croix journalières comme le pain quotidien, avec paix et simplicité, moins elles détruiront votre santé foible et délicate : mais les prévoyances et les réflexions vous tueront bientôt. Voulez-vous mener tout comme Dieu qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et douceur ? n'y mêlez rien d'humain, et surtout nulle volonté intéressée pour la réputation de votre famille.

(1) Ps. 50, v. 19.

LETTRE XXX.

Avis pour une personne vivant en solitude.

Je ne manquerai à aucune des personnes que la Providence m'envoie que quand je manquerai à Dieu même : ainsi ne craignez pas que je vous abandonne. D'ailleurs Dieu sauroit bien faire immédiatement par lui-même ce qu'il cesseroit de faire par un vil instrument. *Ne craignez rien, homme de peu de foi.* Demeurez exactement dans vos bornes ordinaires : réservez votre entière confiance pour N...... qui vous connoît à fond et qui peut seul vous soulager dans vos peines : il lui sera donné de vous aider dans tous vos besoins. Nul couvent ne vous convient ; tous vous gêneroient et vous mettroient sans cesse en tentation très-dangereuse contre votre attrait : la gêne causeroit le trouble. Demeurez libre dans la solitude, et occupez-vous en toute simplicité entre Dieu et vous. Tous les jours sont des fêtes pour des personnes qui tâchent de vivre dans la cessation de toute autre volonté que celle de Dieu. Ne lui marquez jamais aucune borne. Ne retardez jamais ses opérations. Pourquoi délibérer pour ouvrir quand c'est l'époux qui est à la porte du cœur ? Ecoutez et croyez N..... Je veux au nom de Notre Seigneur que vous soyez en paix. Ne vous écoutez point. Ne cherchez jamais personne qui s'écarte : mais tenez-

vous à portée de redresser et de consoler son cœur s'il se rapproche.

Il y a une extrême différence entre la peine et le trouble. La simple peine fait le purgatoire; le trouble fait l'enfer. La peine sans infidélité est douce et paisible par l'accord où toute l'âme est avec elle-même pour vouloir la souffrance que Dieu donne. Mais le trouble est une révolte du fond contre Dieu et une division de la volonté contraire à elle-même: le fond de l'âme est comme déchiré dans cette division. O que la douleur est purifiante quand elle est seule! O qu'elle est douce quoiqu'elle fasse beaucoup souffrir! Vouloir ce qu'on souffre c'est ne souffrir rien dans la volonté; c'est y être en paix. Heureux germe du paradis dans le purgatoire! Mais résister à Dieu sous de beaux prétextes, c'est engager Dieu à nous résister à son tour. En sortant de votre grâce vous sortez d'abord de la paix; et cette expérience est comme la colonne de feu pour la nuit et celle de nuée pour le jour, qui conduisoit dans le désert les Israélites. Vivez de foi pour mourir à toute sagesse.

LETTRE XXXI.

A une personne scrupuleuse qui résistoit à son attrait.

Source de ce mal. Description d'une conduite opposée.

Il m'a paru dans notre conversation que vos scrupules vous ont un peu retardée et desséchée. Il vous feront des torts irréparables si vous les écoutez. C'est une vraie infidélité. Vous avez la lumière pour les laisser tomber : et si vous y manquez, vous contristerez en vous le Saint-Esprit. *Où est l'esprit de Dieu, là est la liberté* (1). Où est la gêne, le trouble et la servitude, là est l'esprit propre et un amour excessif de soi. O que le parfait amour est éloigné de ces inquiétudes ! On n'aime guère le bien-aimé quand on est si occupé de ses propres délicatesses. Vos peines ne sont venues que d'infidélité. Si vous n'eussiez point résisté à Dieu pour vous écouter, vous n'auriez pas tant souffert. Rien ne coûte tant que ces recherches d'un soulagement imaginaire. Comme un hydropique, en buvant, augmente sa soif, un scrupuleux, en écoutant les scrupules, les augmente et le mérite bien.

Le seul remède est de se faire taire et de se tour-

(1) [illegible]

ner d'abord vers Dieu. C'est l'oraison et non pas la confession qui guérit alors le cœur. Travaillez donc à réparer le temps perdu ; car franchement je vous trouve un peu déchue et affoiblie ; mais cet affoiblissement se tournera à profit : l'expérience de la privation, de l'épreuve et de votre foiblesse, portera sa lumière avec elle, et vous empêchera de tenir trop à ce que l'état de paix et d'abondance a de doux et de lumineux. Courage donc ! soyez simple : vous ne l'êtes pas assez, et c'est ce qui vous empêche souvent de tout dire et de questionner.

Pour moi je suis dans une paix sèche, obscure et languissante, sans ennui, sans plaisir, sans pensée d'en avoir jamais aucun, sans aucune vue d'avenir en ce monde, avec un présent insipide et souvent épineux, avec un je ne sais quoi qui me porte, qui m'adoucit chaque croix, qui me contente sans goût. C'est un entraînement journalier. Je vois tout ce que je perte ; mais le monde me paroît comme une mauvaise comédie qui va disparoître dans quelques heures. Je me méprise encore plus que le monde. Je mets tout au pis-aller ; et c'est dans le fond de ce pis-aller pour toutes les choses d'ici-bas que je trouve la paix. Il me semble encore que Dieu me traite trop doucement, et j'ai honte d'être tant épargné. Mais ces pensées ne me viennent pas souvent ; et la manière la plus fréquente de recevoir mes croix est de les laisser venir et passer sans m'en occuper volontairement. C'est comme un domestique indifférent qu'on voit entrer et sortir de sa chambre sans lui rien dire. Du reste je ne veux vouloir que Dieu seul pour moi

et pour vous aussi. Qu'est-ce qui suffira à celui à qui le pur amour ne suffit pas?

LETTRE XXXII.

A la même personne.

Le tort que font les scrupules outrés.

J'AI toujours pour vous au cœur ces paroles, *comme l'eau éteint le feu, le scrupule éteint la raison*. Ne vous écoutez point vous-même sur vos scrupules et vous serez en paix. Il y a deux choses qui doivent vous ôter toute crainte. L'une est l'expérience de votre vivacité, de votre subtilité, de vos tours ingénieux pour vous troubler vous-même sur des riens. Vous l'avez souvent reconnu : tous vos directeurs et confesseurs vous l'ont unanimement déclaré. C'étoit une tentation reconnue pour telle avant que vous fissiez oraison; l'oraison n'y doit rien ajouter. Pour faire oraison vous n'en devez pas moins rejeter vos scrupules comme des tentations anciennes qu'on vous a de tout temps ordonné de n'écouter plus.

La seconde chose qui vous doit rassurer est le préjudice qui vous vient de ces scrupules. Toutes les fois que vous voulez, contre l'obéissance et contre votre attrait intérieur, rentrer dans ces examens tant de fois condamnés par vos directeurs, vous vous distrayez, vous vous troublez, vous vous desséchez, vous

vous éloignez de la raison et par conséquent de Dieu; vous rentrez en vous-même, vous retombez dans votre naturel, vous réveillez vos vivacités, vos délicatesses et vos autres défauts; vous n'êtes presque plus occupée que de vous. Est-ce là l'ouvrage de Dieu? Y reconnoissez-vous sa main? L'amour détourne-t-il d'aimer? D'ailleurs, dans la vie simple et régulière que vous menez depuis que vous faites oraison, encore plus qu'auparavant, vous ne pouvez repasser dans votre esprit que des vétilles pour plusieurs années. Ne seriez-vous pas bien coupable devant Dieu si vous vous détourniez de sa société familière dans l'oraison, par la recherche inquiète de toutes ces vétilles que vous grossissez dans votre imagination? Je les mets toutes au pis et je les suppose de vrais péchés; du moins elles ne peuvent être que des péchés véniels dont il faut s'humilier et travailler fortement à se corriger, mais que la ferveur de l'amour dans l'oraison efface promptement. Vous devriez tourner votre délicatesse scrupuleuse principalement contre vos scrupules mêmes.

Est-il permis, sous prétexte de rechercher ses plus légères fautes, de se troubler, de faire tarir la grâce de l'oraison, et de se faire tant de grandes difficultés pour en subtiliser de petites? Le scrupule est une illusion en mal, comme la fausse oraison est une illusion en bien. Pour l'oraison qui met en paix, qui nourrit le cœur, qui détache, qui humilie, qui ne cesse que quand on tombe dans le scrupule et qu'on ne peut quitter qu'en s'éloignant de l'amour, elle ne peut être que bonne. Il ne peut y avoir au-

cune illusion à croire sans voir, à aimer sans s'attacher à ce qu'on sent, à recevoir simplement sans s'arrêter à ce qu'on reçoit, à renoncer à toute imagination, au propre sens et à la propre volonté.

Ne balancez point, je vous en conjure, à aller demain communier. La plus parfaite préparation au sacrement d'amour est l'amour même. Vous ferez un vrai sacrifice à Jésus-Christ pour participer au sien. Un cœur scrupuleux craint trop et n'aime point assez.

LETTRE XXXIII.

A la même personne.

Sur le même sujet.

Il s'en faut bien que je sois rebuté. Je vous plains et je ne songe point à vous gronder. Je n'ai d'autres peines que celle de ne pouvoir guérir les vôtres; mais je voudrois que vous fussiez fidèle à faire ce qu'il me semble que Dieu demande de vous. Les choses que vous vous reprochez, et dont vous dites que vous avez horreur, ne sont que des faits que vous dites en conversation sans malignité et sans aucune véritable conséquence pour le prochain. En vérité, est-ce là de quoi se troubler? Ces bagatelles excitent vos scrupules: vos scrupules excités troublent votre oraison, vous éloignent de Dieu, vous dessèchent, vous dis-

sipent, réveillent vos goûts naturels, et vous mettent en tentation contre votre grâce. Voyez combien le remède est pire que le mal. Le mal n'est qu'imaginaire; le remède est un mal réel.

Je ne m'étonne point que votre imagination trop vive et une habitude de vous laisser trop aller à vos réflexions, qui n'ont point été assez réprimées, vous fassent de la peine; mais il seroit temps de vaincre ces obstacles qui vous arrêtent dans la voie de Dieu: au moins vous devez vous défier de votre imagination, sentir le mal qu'elle vous fait, reconnoître combien elle vous occupe de bagatelles et vous dérobe la vue des plus grandes choses; enfin être docile et demeurer ferme dans la pratique des conseils qu'on vous donne. Loin de vous abandonner, je vous persécuterai sans relâche. Je ne me décourage point pour tous vos scrupules. Ne vous découragez point de les vaincre. C'est de tout mon cœur que je vous conjure de communier demain sans vous confesser. Vous manquerez à Dieu si vous ne faites pas ce que je vous demande en son nom et pour l'amour de lui.

LETTRE XXXIV.

A la même personne.

Forcer ses scrupules; élargir son cœur.

Ce qui n'est point du tout volontaire et que nous avons sujet de croire de bonne foi étranger à notre

volonté, n'est ni péché, ni imperfection. Ne craignez point ce que vous ne voulez point.

Je vous conjure de communier demain, et de forcer tous vos scrupules pour donner à Dieu cette preuve de votre sincère docilité à son ministre. Vous pouvez croire que je n'ai envie de charger ni votre conscience ni la mienne; mais votre conscience a besoin d'être un peu élargie. L'amour, quand il se perfectionne, chasse la crainte; et quand il ne le fait pas, c'est qu'on le gêne et qu'on l'arrête dans sa pente. Voulez-vous par crainte étouffer l'amour, et par une délicatesse déplacée pour Dieu résister à Dieu même?

LETTRE XXXV.

A la même personne.

Obéissance et simplicité, remèdes aux scrupules.

Vous vous consumez en plusieurs manières, qui sont toutes contraires à Dieu étant contraires à l'obéissance. Vous vous ôtez les consolations que Dieu ne vous ôte point. Il est aussi dangereux de s'ôter ce qu'il n'ôte pas, que de se donner ce qu'il ne donne point. D'ailleurs le scrupule vous dévore; et c'est ce scrupule qui ne vous laisse ni joie, ni repos; ni soulagement, ni respiration; en même temps il vous jette dans des confessions perpétuelles de vétilles. Il n'y auroit que l'obéissance qui pourroit remédier à un mal si

pressant; mais elle vous manque, et j'avoue que je suis scandalisé. La docilité est la seule ressource contre le scrupule. Vous êtes scrupuleuse sur des bagatelles et vous ne l'êtes point sur une si grande indocilité qui est très contraire au véritable esprit d'oraison. Si vous étiez simple vous obéiriez sans raisonner et sans vous écouter. Les vrais enfans se taisent et font ce qu'on leur dit. L'amour véritable ne sait ce que c'est que d'hésiter dans l'obéissance. C'est un grand malheur de souffrir par infidélité.

LETTRE XXXVI.

A la même personne.

Bon usage de la paix et de la simplicité.

Je suis ravi de vous savoir en paix et en abondance; mais ne dites point dans votre abondance intérieure: *Je ne serai jamais ébranlée* (1). Quand on est orgueilleux pour des biens empruntés, le prêteur prend plaisir à confondre l'emprunteur ingrat. Profitez de l'abondance sans vous l'approprier.

Il faut que je parte demain de bonne heure, mais je vous donne la bénédiction de Dieu notre Père et de notre Sauveur Jésus-Christ. La paix soit avec vous. Elle y sera si vous êtes simple, et vous mériterez de

(1) Ps. 29, v. 7.

la perdre si peu que vous sortiez de cet attrait de simplicité. Vous en avez l'expérience; et cette expérience si sensible vient d'une bonté qui veut vous convaincre et vous faire honte de vos hésitations dans la foi. Le raisonnement subtil pour vous tourmenter vous-même est pour vous comme le fruit défendu. Dès que vous apercevrez que vous vous serez écoutée vous-même, laissez tomber vos raisonnemens et revenez à votre vrai centre, hors duquel vous ne trouverez aucun repos.

LETTRE XXXVII.

A la même personne.

Austérité à contre-temps. Ne point s'écouter soi-même, mais l'attrait de Dieu.

Vous prenez le change en cherchant à contre-temps les mortifications corporelles. Ce n'est point ce que Dieu demande de vous; c'est votre imagination trop vive et non pas votre corps qu'il faut affoiblir. La moindre docilité vous feroit plus mourir à vous-même que toutes les austérités. Passer par-dessus vos vains scrupules, ce seroit l'holocauste de votre cœur.

L'obéissance seule peut finir toutes vos douleurs. Écoutez-vous vous-même; vous vous rongerez le cœur et dépérirez tous les jours. Écoutez la voix de Dieu dans ceux qui vous le représentent; la paix renaîtra.

Mais quand on s'écoute contre l'attrait intérieur et contre l'autorité extérieure, on sent la vérité de cette parole : *Qui est-ce qui a résisté à Dieu et qui a eu la paix?* (1).

Vous avez voulu vous donner ce que Dieu ne vous donnoit pas, et vous ôter par courage ce qu'il ne vous ôtoit point et qui vous étoit nécessaire. Vous étiez un petit enfant à la mamelle, qui par fantaisie quitte le lait et veut manger du pain dur sans avoir des dents. Revenez à la mamelle des divines consolations, *voyez et goûtez combien le Seigneur est doux* (2). Vous le sentirez pourvu que vous vous jetiez entre ses bras sans raisonner, et que vous obéissiez à son serviteur. Essayez-le. Priez bonnement et ingénument Dieu de vous soulager et de vous élargir le cœur. Cette prière simple et familière ne peut que lui être agréable.

LETTRE XXXVIII.

A la même personne.

La paix ne se trouve que dans l'obéissance et la simplicité.

Demeurez en paix; n'écoutez point votre imagination trop féconde en vues. Cette activité prodigieuse

(1) Job. 9, v. 4.
(2) Ps. 63 v. 9.

consume votre corps et dessèche votre intérieur. Vous vous dévorez inutilement. Il n'y a que votre inquiétude qui suspende la paix et l'onction intérieure. Comment voulez-vous que Dieu parle de cette voix douce et intime qui fait fondre l'âme, quand vous faites tant de bruit par tant de réflexions rapides? Taisez-vous, et Dieu reparlera. N'ayez qu'un seul scrupule, qui est d'être scrupuleuse en désobéissant.

Vous demandez de la consolation : sachez que vous êtes sur le bord de la fontaine sans vouloir vous désaltérer. La paix et la consolation ne se trouvent que dans la simple obéissance. Soyez fidèle à obéir contre vos scrupules, et *les fleuves d'eau vive couleront* selon la promesse. Vous recevrez, selon la mesure de votre foi, beaucoup, si vous croyez beaucoup; rien, si vous croyez rien, et si vous continuez à écouter vos vaines réflexions.

Vous déshonorez le vrai amour. Vous faites croire qu'il est sans cesse occupé de toutes vos vétilles, au lieu qu'il va toujours droit à Dieu en pleine simplicité. L'ange de Satan se transforme en ange de lumière. Il se présente à vous sous la belle apparence d'un amour délicat et d'une conscience tendre; mais vous devez connoître, par votre expérience, les troubles et les dangers où il vous jette par des scrupules violens. Tout dépend de la fidélité à repousser les premières impressions.

Si vous deveniez ingénue et simple sur vos besoins, je croirois que vous auriez plus sacrifié à Dieu que si vous aviez souffert cent martyres. Tournez votre scrupule contre le retardement d'un sacrifice qui feroit tant

de plaisir au cœur de Dieu. Le vrai amour hésite-t-il quand il s'agit de plaire au bien-aimé? Vous ne lui voulez donner que des privations de soulagemens dont vous avez un vrai besoin, et qu'il ne veut point recevoir; mais, pour le sacrifice de vos réflexions superflues, de vos raisonnemens subtils, de vos délicatesses d'amour-propre, de vos pratiques de propre volonté, vous savez bien que c'est ce qu'il demande, et vous le lui refusez toujours sur de beaux prétextes.

LETTRE XXXIX.

A la même personne.

Sur la manière de recevoir les grâces de la main de Dieu, sans s'attacher à la consolation qu'elles donnent.

Je suis ravi de vos prospérités intérieures. Elles vous sont données pour vous apprendre tout ce que vous perdez quand vous vous livrez à vos réflexions scrupuleuses, et combien Dieu veut vous attirer à une sainte liberté. Les grâces doivent être reçues avec fidélité pour exécuter ce qu'elles inspirent, ou pour le leur laisser opérer sans résistance. Mais il y a une manière de les recevoir et de n'y point tenir, c'est de n'être point attaché à la consolation qu'elles donnent, et d'être tout prêt à en porter la privation quand il plaira à Dieu de les ôter.

LETTRE XL.

Ne point exiger des âmes plus qu'elles ne peuvent encore porter.

N..... a du courage et de l'amitié : ces deux choses la portent au delà de ses forces. Elle croit pouvoir plus qu'elle ne peut. Ce que vous lui dites la touche ; mais son fonds n'est pas encore capable de tous les sacrifices que vous lui demandez. Jésus-Christ, qui connoissoit mieux ses disciples qu'ils ne se connoissoient eux-mêmes, leur disoit : *Vous ne pouvez à présent porter ces choses* (1). Il leur disoit : *Vous serez tous scandalisés de moi cette nuit* (2). Saint Pierre soutenoît que pour lui il n'en seroit rien : *Quand même*, disoit-il, *tous les autres seroient scandalisés, pour moi je ne le serai pas ; quand même il faudroit mourir avec vous, je ne vous renoncerai jamais.* Jésus-Christ insiste, et lui prédit qu'il le reniera trois fois avant que le coq chante ; et en effet l'interrogation d'une servante lui fait renier son maître avec serment. Voilà ce qu'il donne dès qu'il donne du sien et qu'il se promet quelque force de soi.

Laissez N..... lire, goûter, prier, se nourrir. Il faut donner patiemment aux âmes avant que de leur

(1) Jean, 16, v. 12.
(2) Marc, 14, v. 27, 31.

demander. Il faut qu'elles aient été nourries intérieurement de l'oraison et avoir mis en elles un certain trait d'amour, avant que de pouvoir espérer qu'elles fassent certains travaux extérieurs. Que fait la mère à son petit enfant? elle l'allaite et le porte. Si elle vouloit d'abord le faire marcher il tomberoit. Quand le lait l'a fortifié, vous voyez que de lui-même il cherche à former ses premiers pas. Il faut donc attendre et porter l'enfant pendant qu'il est encore à la mamelle. Quand Dieu commencera à se faire sentir assez pour demander un dernier adieu au monde, ce sera le moment où il faudra aider l'âme pour cette douloureuse décision.

LETTRE XLI.

Vraies sources de la paix.

Soyez en paix, M...... La ferveur sensible ne dépend nullement de vous : l'unique chose qui en dépend est votre volonté. Donnez-la à Dieu sans réserve. Il ne s'agit point de sentir un goût de piété, il s'agit de vouloir tout ce que Dieu veut. Reconnoissez humblement vos fautes; détachez-vous; abandonnez-vous; aimez Dieu plus que vous-même, et sa gloire plus que votre vie; du moins désirez d'aimer ainsi, et demandez ce véritable amour. Dieu vous aimera et mettra sa paix au fond de votre cœur.

Je la lui demande pour vous, et je voudrois souffrir pour l'obtenir.

LETTRE XLII.

A la même personne alors malade.

On change tous les maux en bien quand on les souffre en patience par amour pour Dieu. Au contraire, on change tous les biens en maux quand on s'y attache pour flatter son amour-propre. Le vrai bien n'est que dans le détachement et l'abandon à Dieu. Voici le temps de l'épreuve. C'est dans cette occasion qu'il faut se tenir dans les mains de Dieu avec confiance et union sans réserve. Que ne voudrois-je point donner pour vous voir au plutôt parfaitement guérie de votre maladie, et plus encore de l'amour de ce monde? L'attachement à soi a cent fois plus de venin que la petite-vérole. Le venin de l'amour-propre demeure au dedans. Je prie de tout mon cœur pour vous.

LETTRE XLIII.

Ecouter Dieu et non l'amour-propre (1).

Vous vous laissez trop aller à votre goût et à votre imagination. Remettez-vous à écouter Dieu dans l'o-

(1) Cette lettre et les suivantes, jusqu'à la LVIIe, sont écrites à la même personne et dans le même ordre.

raison et à vous écouter moins vous-même. L'amour-propre est moins parleur quand il voit qu'on ne l'écoute pas. Les paroles de Dieu au cœur sont simples, paisibles, et nourrissent l'âme lors même qu'elles la portent à mourir : au contraire, les paroles de l'amour-propre sont pleines d'inégalités, de trouble et d'émotion, lors même qu'elles flattent. Écoutez Dieu sans faire aucun projet ; c'est mourir à son sens et à sa volonté.

LETTRE XLIV.

Se mettre sans effort en la présence de Dieu.

Ne vous inquiétez point sur votre mal : vous êtes dans les mains de Dieu. Il faut vivre comme si on devoit mourir chaque jour. Alors on est tout prêt, car la préparation ne consiste que dans le détachement du monde pour s'attacher à Dieu.

Pendant que vous êtes si languissante ne vous gênez point pour faire votre oraison si régulièrement. Cette exactitude et cette contention de tête pourroient nuire à votre foible santé. C'est bien assez pour votre état de langueur que vous vous remettiez doucement en la présence de Dieu toutes les fois que vous apercevrez que vous n'y êtes plus. Une société simple et familière avec Dieu, où vous lui direz vos peines avec confiance et où vous le prierez

de vous consoler, ne vous épuisera point et nourrira votre cœur. Ne craignez point de me dire tout ce que vous aurez pensé contre moi. Cette franchise ne me peinera point et servira à vous humilier.

LETTRE XLV.

Ne point s'entretenir de ses propres pensées.

Je crois que vous devez vous abstenir entièrement de vos dialogues d'imagination. Quoique vous en fassiez plusieurs qui vous excitent à des sentimens pieux, je crois que l'usage en est trop dangereux pour vous. Des uns vous passeriez toujours insensiblement aux autres, qui nourriroient vos peines ou qui flatteroient le goût du siècle. Il vaut mieux les supprimer tous. Il ne faut pas les vouloir retrancher par violence, ce seroit vouloir suspendre un torrent. Il suffit de ne vous en occuper point volontairement. Quand vous apercevrez que votre imagination commence, contentez-vous de vous tourner vers Dieu sans entreprendre de vous opposer directement à ces chimères. Laissez-les tomber en vous donnant quelque occupation utile. Si c'est l'heure de l'oraison, regardez toutes ces vaines pensées comme des distractions, et retournez doucement à Dieu dès que vous les apercevrez; mais faites-le sans trouble, sans scrupule, sans interrompre votre paix. Si, au con-

traire ; cela vous vient pendant que vous êtes occu-pée de quelque travail extérieur, votre travail ser-vira à vous tirer de ces rêveries. Il vaudroit même mieux, pour les commencemens, aller trouver quel-qu'un, ou vous appliquer alors à quelque chose de difficile, pour rompre le cours de ces pensées et pour en perdre l'habitude.

LETTRE XLVI.

Sur le même sujet.

Il faut absolument supprimer cette conversation d'imagination ; c'est une pure perte de temps, c'est une occupation très-dangereuse ; c'est une tentation que vous vous procurez. Vous êtes obligée à n'y adhérer jamais volontairement. Peut-être que *l'habitude* sera cause que votre imagination vous occupera encore malgré vous de toutes ces chimères ; mais il faut au moins n'y consentir pas, et tâcher doucement de les laisser tomber quand vous les apercevrez. Le vrai moyen de vous en défaire est de vous occuper alors de l'oraison ou de quelque travail extérieur, si l'oraison ne peut pas arrêter votre imagination excitée.

LETTRE XLVII.

Réponses à diverses difficultés de la même personne sur l'attrait, le recueillement, l'ouverture de cœur, etc., et la manière d'être avec les créatures.

Je ne vois rien que de bon et de solide dans tout ce que vous me dites de votre oraison. L'attrait de Dieu que vous éprouvez est une grande grâce, et vous seriez très-coupable si vous manquiez à y correspondre pleinement. Ne craignez point de suivre cet attrait; mais craignez de ne le suivre pas. Vous avouez que vous n'en êtes jamais détournée que par votre imagination légère, ou par de vains dialogues au dedans de vous-même, ou par des dépits d'orgueil. Si vous étiez toujours fidèle à n'admettre volontairement aucune de ces dangereuses distractions, vous seriez toujours en paix et en union avec Dieu. Voici mes réflexions.

I. Vous dites qu'après même que vous avez manqué à votre recueillement, et que vous sentez le trouble de votre faute, *quelquefois la pensée vous vient de vous tenir tranquille dans votre douleur, et de vous unir à Jésus crucifié.* Vous ajoutez : *voilà le meilleur moyen que je trouve pour apaiser ma peine.* Puisque c'est le meilleur, pourquoi en cherchez-vous d'autres qui vous nuisent?

II. Vous parlez des *chimères* qui vous occupe l'esprit, et de l'*acquiescement* à la pensée de me l dire, *qui vous rend la tranquillité;* et vous dite *je voudrois bien savoir s'il suffit de m'humilier d vant Dieu avec ce même acquiescement sans vo le dire.* Non, cela ne suffit pas. Vous n'êtes poi véritablement humiliée devant Dieu quand vous r voulez point vous humilier devant l'homme que vo consultez comme son ministre. C'est l'orgueil q vous donne tant de répugnance à parler. Il faut quoi qu'il en coûte, dire tout avec simplicité. Vo n'aurez point de véritable paix jusqu'à ce que vo vous y soyez accoutumée ; mais il faut le faire d'a bord sans hésitation et sans vous écouter. Plus vo hésiterez, plus vous aurez de peine à en venir à bou

III. Ne vous étonnez point de faire *certaines com munions sans consolation;* cette sécheresse ne dé pend pas de vous. On mérite souvent plus à être fi dèle dans une sécheresse pénible et douloureuse l'amour-propre que dans une consolation sensibl qui flatte et qui élève le cœur. La lumière que vo dites qui vous fait passer outre pour communier ma gré vos scrupules, est très-bonne.

IV. Vous dites très-vrai en disant : *la crainte q j'ai de mes peines me les fait sentir doublemen j'en suis même souvent quitte pour la crainte.* C peines, qu'on veut voir de loin, accablent bien pl que celles qu'on voit de près. Pourquoi vouloir l voir avant qu'elles viennent ? C'est se tourmenter p avance et se mettre soi-même à pure perte en te tation de succomber.

V. Il y a trois manières d'être avec les créatures. 1° Il faut être avec tout le monde en esprit de fidélité à son devoir quand on a quelque affaire avec le prochain. 2° Il faut chercher quelque relâchement innocent d'esprit avec les personnes honnêtes avec qui la Providence nous met en société. Ce délassement d'esprit ne doit être cherché qu'aux heures qui succèdent au travail; et il ne faut pas espérer de trouver avec ces personnes la confiance et l'union de sentimens; il suffit d'y trouver un repos d'esprit pour se délasser. 3° Enfin il faut être en simplicité et à cœur ouvert avec les personnes à qui on est uni par la grâce; et ces personnes se trouvent très-rarement. Il ne faut pas espérer d'en trouver beaucoup.

VI. Souvenez-vous que c'est *le goût de votre esprit* que vous avouez que vous avez le plus de peine à sacrifier pour le soumettre à la grâce. C'est le point essentiel pour vous. Communiez, obéissez, renoncez à l'esprit. Je suis, en Notre Seigneur, tout à vous.

LETTRE XLVIII.

Divers avis à la même personne sur son oraison.

Pour ce qui regarde votre oraison, proposez-vous-y toujours quelque sujet simple, solide et de pratique pour les vertus évangéliques. Si vous ne trou-

vez point de nourriture dans ce sujet, et si vous vou sentez de l'attrait et de la facilité pour demeurer e union générale avec Dieu, demeurez-y dans les tem où vous vous y trouvez attirée; mais n'en faites ja mais une règle, et soyez toujours fidèle à vous pr poser un sujet pour voir s'il pourra vous occuper e vous nourrir. Recevez sans résistance les lumière et les sentimens qui vous viendront dans l'oraison, mais ne vous fiez point à toutes ces choses qui peu vent flatter votre orgueil et vous donner une vaine complaisance.

Il est meilleur d'être bien humble et bien con fondu, après les fautes qu'on a commises, que d'êtr content de son oraison et de se croire bien avancé après qu'on a eu beaucoup de beaux sentimens et de hautes pensées en priant Dieu. Laissez passer toutes ces choses qui peuvent être des secours de Dieu. Mais comptez qu'elles se tourneront en illu sion très-dangereuse si peu que vous vous y arrêtie pour vous y complaire.

Le grand point est de se mortifier, d'obéir, de se défier de soi, de porter la croix. Au reste je sui fort aise de ce que vous ne faites plus votre oraiso avec cet empressement forcé qui vous gênoit tant L'oraison en est plus paisible, et vous en êtes plu commode au prochain dans la société. Mais il ne faut pas que cette sainte liberté se tourne jamais e relâchement ni dissipation.

LETTRE XLIX.

De l'utilité des privations.

Je suis sincèrement fâché des contre-temps qui ont empêché de vous voir. En attendant suivez ec fidélité les lumières que Dieu vous donne pour urir aux délicatesses et aux sensibilités de votre iour-propre. Quand on se délaisse entièrement x desseins de Dieu, on est aussi content d'être vé des consolations que de les goûter. Souvent ême une privation qui dérange et qui humilie est ıs utile qu'une abondance de secours sensibles. Pourquoi ne vous seroit-il pas utile d'être privée ma présence et de mes foibles avis, puisqu'il est elquefois très-salutaire d'être privé de la présence ısible et des dons consolans de Dieu même? Dieu bien près de nous lorsqu'il nous en paroît éloié, et que nous souffrons cette absence apparente ns un esprit d'amour pour lui et de mort à nousêmes. Accoutumez-vous donc un peu à la fatigue. s enfans, à mesure qu'ils croissent, passent, du t d'une mère qui les porte dans son sein, à marer seuls et à manger du pain sec.

LETTRE L.

Ne point s'arrêter à quelque épreuve sensible particulière.

Ne faites aucune attention volontaire à ce que vous me mandez avoir éprouvé. De telles choses peuvent n'être que dans l'imagination : elles peuvent venir aussi d'une illusion du tentateur qui voudrait vous tendre un piége, tantôt de vaine complaisance tantôt de découragement.

Il est vrai qu'il n'est pas impossible que ces choses viennent de Dieu. Aussi ne faut-il faire aucun effort ni acte pour les rejeter. Il n'y a qu'à les laisser sans les rejeter ni accepter, se contentant en général d'acquiescer à ce qu'il plaît à Dieu.

Par cette disposition simple et générale vous tirerez tous les fruits de ces choses, supposé qu'elles viennent de Dieu, sans vous exposer à aucun retour de complaisance : et supposé qu'elles ne viennent pas de Dieu, vous serez à l'abri de toute illusion en ne vous arrêtant à rien qu'à Dieu seul.

LETTRE LI.

référer à la réputation et au désir de savoir, l'humilité, la charité, et la pratique de ce qu'on sait déjà.

Je suis très-content de vos dispositions, et vous ites très-bien de me mander avec simplicité ce qui passe en vous. N'hésitez point à m'écrire les choses ie vous croirez que Dieu demande de vous.

Il n'est pas étonnant que vous ayez une espèce de lousie et d'ambition pour vous avancer dans la spitualité, et d'être dans la confiance des personnes onsidérables qui servent Dieu. L'amour-propre reierche naturellement ces sortes de succès qui peuent le flatter. Mais il s'agit, non de contenter une pèce d'ambition en faisant un certain progrès éclaint dans la vertu, non d'être dans la confiance des ersonnes distinguées, mais de mourir aux goûts atteurs de l'amour-propre, de s'humilier, d'aimer obscurité et le mépris, et de ne tendre qu'à Dieu eul.

Ce n'est point à force d'écouter et de lire un lanage de perfection qu'on devient parfait. Le grand oint est de ne s'écouter point soi-même, d'écouter Dieu en silence, de renoncer à toute vanité, et de 'appliquer aux vertus réelles. Peu parler, et faire eaucoup sans se soucier d'être vu.

Dieu vous apprendra bien plus que toutes les pe-
sonnes les plus expérimentées et que tous les livr
les plus spirituels. Eh! que voulez-vous tant savoir
Qu'avez-vous besoin d'apprendre, sinon à être pa
vre d'esprit et à trouver toute votre science en J
sus crucifié? *La science enfle* (1): il n'y a que l
charité qui édifie. Ne cherchez donc que la charit
Eh! faut-il être si savant pour savoir aimer Dieu
pour se renoncer pour l'amour de lui? Vous savi
beaucoup plus de bien que vous n'en faites. Vou
avez beaucoup moins besoin d'acquérir de nouvell
lumières que de mettre en pratique celles que vou
avez déjà reçues. O qu'on se trompe quand on cro
s'avancer en raisonnant avec curiosité! Soyez petite
et n'attendez point des hommes les dons de Dieu

LETTRE LII.

Divers avis pour la conduite de l'esprit.

Je vous prie de ne vous point inquiéter. Vot
oraison est bonne et vous ne devez point la quitte
Ce que vous m'en avez écrit fait fort bien compre
dre en quoi elle consiste et le fruit que vous en pouve
tirer. Continuez-la avec docilité, et laissez tombe
toutes les réflexions qui vous troublent à pure perte
Regardez-les comme de véritables tentations q

(1) II Cor. 8, v. 1.

vous éloignent de la paix et de la confiance en Dieu. Voulez-vous éviter l'illusion ? Soyez docile ; ne cherchez point ce qui flatte votre amour-propre ; renoncez à ce que Dieu ne vous donne pas ; n'écoutez ni vos dépits, ni vos tentations de reprendre les vanités et les amusemens du monde. Portez humblement les croix de votre état ; défiez-vous du goût de l'esprit qui n'est que vanité ; cherchez ce qui est simple et uni ; rejetez toute pensée qui ne vous vient que des dépits de votre amour-propre. Je suis en vérité tout à vous en Notre Seigneur, comme je dois l'être, mais avec les précautions nécessaires pour ne flatter point la délicatesse de cet amour-propre qui veut qu'on le flatte.

LETTRE LIII.

Ne point rejeter les dons de Dieu à cause du canal par lequel il les communique.

Vous voyez ce que Dieu demande de vous : voudriez-vous le lui refuser ? Vous voyez que ce qui résiste en vous à l'attrait de grâce n'est qu'une délicatesse d'amour-propre : oseriez-vous opposer aux miséricordes de Dieu les raffinemens de l'orgueil et les recherches les plus subtibles de vous-même ? Vous qui faites tant de scrupules d'une pensée involontaire et par conséquent très-innocente ; vous qui vous

confessez si souvent pour les choses qui ne méritent aucune confession, ne ferez-vous aucun scrupule et ne vous confesserez-vous point d'avoir résisté au Saint-Esprit si long-temps par une délicatesse d'amour-propre qui rejette les dons de Dieu à moins qu'ils ne viennent par un canal propre à vous flatter?

Eh! qu'importe quand vous recevriez les dons de la grâce comme les pauvres mendians reçoivent du pain? Ces dons n'en seroient que plus purs et plus précieux. Votre cœur n'en seroit que plus digne de Dieu, s'il attiroit par son humilité et par son anéantissement le secours que Dieu lui prépare. Est-ce ainsi que vous vous désappropriez de vous-même? Est-ce ainsi que vous regardez l'instrument de Dieu en pure foi? Est-ce ainsi que vous mourez à toute vie au dedans de vous-même? A quoi servent les lectures sur l'amour le plus pur et vos oraisons fréquentes? Comment pouvez-vous lire ce qui condamne le fond de votre cœur? Non-seulement l'intérêt propre, mais l'intérêt d'un orgueil raffiné vous domine jusqu'à vous faire rejeter le don de Dieu, parce qu'il ne vous vient pas d'une manière à contenter votre délicatesse. Comment pouvez-vous faire oraison? Qu'est-ce que Dieu dit dans le silence amoureux de l'âme? Il ne demande que mort, et vous ne voulez que vie propre. Lui pourriez-vous dire dans l'oraison : Je ne veux de votre grâce qu'à condition que vous la ferez passer par un canal qui ne m'arrache rien, et qui contente la vraie délicatesse de mon cœur?

LETTRE LIV.

'e point se défier de la bonté de Dieu. Union des âmes en lui. Retour à lui.

NE vous défiez jamais de l'ami fidèle qui ne vous anque point, quoique nous lui manquions si sou-ent. Je suppose toutes les infidélités imaginables ı vous et je mets tout au pis-aller. Hé bien, que ensuit-il de là? Si vous avez manqué à Dieu en ous éloignant du lieu où il vous veut, il n'y a qu'à e lui plus résister et qu'à rentrer dans votre place. ieu n'est pas comme les hommes, dont la vaine dé-catesse se tourne en dépit et en indignation, sans .tour. Quand vous auriez manqué à Dieu cent et ent fois, revenez sincèrement, cessez de lui résis-r; aussitôt il vous tend les bras. C'est lui-même ui vous a prévenue de miséricorde et qui a mis dans otre cœur le désir de retourner vers lui. Comment e recevroit-il pas avec bonté un sentiment de votre œur que sa bonté même y a formé?

Que craignez-vous, ô âme de peu de foi? Vous ›rez seule, il est vrai; mais est-ce être seule que 'être avec Dieu? Quand il nous unit à quelque créa-ıre et nous assujettit à cette union, il faut être at-aché, non par espérance en la créature, mais par ure fidélité à Dieu qui veut se servir de cet instru-

ment. Mais tout consiste à ne résister point à ce ordre de Dieu et à le suivre avec petitesse. Désirez la chose ; cessez d'y résister intérieurement : tout est fait.

Dieu n'a pas besoin de la présence sensible pour tirer le fruit des unions qu'il opère. La seule volonté suffit : on demeure uni, la mer entre deux ; on est intimement en société dans le sein de celui qui ne connoît aucune distance de lieux et qui anéantit toutes les distances par son immensité. On se communique, on s'entend, on se console, on se nourrit sans se voir et sans s'entendre. Dieu prend plaisir à suppléer tout. Est-on ensemble sans correspondre de cœur et sans acquiescer à l'union que Dieu veut? on s'agite, on se dessèche, on s'épuise, on dépérit, et la paix fuit d'un cœur qui résiste à Dieu. Est-on à mille lieues les uns des autres sans espérance de se voir ni de s'écrire ? la seule correspondance de volonté détruit toutes les distances. Il n'y a point d'entre-deux entre des volontés dont Dieu est le centre commun. On s'y retrouve : et c'est une présence si intime que celle qui est sensible n'est rien en comparaison. Ce commerce est tout autre que celui de la parole. Les âmes mêmes qui sont dans cette union sont souvent ensemble sans pouvoir se résoudre à parler. Elles sont trop unies pour parler, et trop occupées de leur vie commune pour se donner des marques d'attention. Elles sont ensemble une même chose en Dieu comme sans distinction ; Dieu est alors comme une même âme dans deux corps différens.

Demeurez donc en paix dans le lieu où Dieu vous

retient : mais que votre cœur soit tout entier où il vous appelle. La paix ne dépend que de la non résistance de la volonté. Reprenez doucement vos anciennes lectures. Faites comme une personne convalescente ; il la faut nourrir d'alimens délicats et lui en donner peu et souvent. C'est une espèce d'enfance. La lecture ramènera peu à peu l'oraison ; l'oraison élargira le cœur et rappellera la familiarité avec l'époux. Laissez faire Dieu. Continuez à vous ouvrir bonnement et simplement à N..... Je lui donne puissance pour vous consoler et soutenir en attendant mon retour. C'est l'esprit consolateur qui fait par lui-même tout ce qu'il lui plaît. Rien de tout ce qu'il ne fait pas dire n'est parole de vie : ce qu'il fait dire par quelque bouche que ce soit, se fait sentir et opère jusqu'au fond de l'âme. C'est la voix toute-puissante du Créateur. Un mot dit tout et fait tout ; les plus solides discours ne disent et ne font rien.

LETTRE LV.

Supporter ses défauts en paix sans écouter l'imagination.

Aucun de vos défauts ne me lasse. Je voudrois que vous les pussiez voir comme je les vois, et que vous les supportassiez avec la même paix dont je les

supporte : ils se tourneroient tous à profit pour vous. Quand Dieu vous laisse un peu respirer, vous voyez sa bonté : mais dès qu'il recommence en vous son ouvrage, vous défaites ce qu'il fait à mesure qu'il y travaille. Vous écoutez votre imagination jusqu'à n'écouter plus ni Dieu ni l'homme qui doit vous parler en son nom. Vous êtes alors indocile, révoltée, et comme possédée d'un esprit de désespoir. Ce n'est point la peine qui cause l'infidélité ; mais c'est l'infidélité qui cause la peine. Une certaine douleur paisible dans l'obscurité et dans la sécheresse ne seroit rien que de bon. Il faut bien souffrir pour mourir. Le dépouillement ne se fait pas sans douleur; mais le trouble du fond ne vient que de l'infidélité avec laquelle vous écoutez la tentation. C'est dès le commencement qu'il faudroit lui fermer vos oreilles. Votre imagination qui vous tente est ensuite ce qui vous punit ; car elle fait votre supplice. Ne la croyez plus.

LETTRE LVI.

De la vue et de la mort de l'amour-propre.

Oui, je consens avec joie que vous m'appeliez votre père ; je le suis et le serai toujours. Il n'y manque qu'une pleine persuasion et confiance de votre part ; mais il faut attendre que votre cœur soit élargi. C'est l'amour-propre qui le resserre. On est

bien à l'étroit quand on se renferme au dedans de soi ; au contraire on est bien au large quand on sort de cette prison pour entrer dans l'immensité de Dieu et dans la liberté de ses enfans.

Je suis ravi de vous voir dans les impuissances où Dieu vous réduit. Sans ces impuissances l'amour-propre ne pouvoit être ni convaincu ni renversé. Il avoit toujours des ressources secrètes et des retranchemens impénétrables dans votre courage et dans votre délicatesse. Il se cachoit à vos propres yeux, et se nourrissoit du poison subtil d'une générosité apparente où vous vous sacrifiez toujours pour autrui. Dieu a réduit votre amour-propre à jeter les hauts cris, à se démasquer, à découvrir l'excès de sa jalousie. O que cette impuissance est douloureuse et salutaire tout ensemble ! Tant qu'il reste de l'amour-propre, on est au désespoir de le montrer; mais tant qu'il y a encore un amour-propre à poursuivre jusque dans les derniers replis du cœur, c'est un coup de miséricorde infinie que Dieu vous force à le laisser voir. Le poison devient un remède. L'amour-propre poussé à bout ne peut plus se cacher et se déguiser. Il se montre dans un transport de désespoir; en se montrant il déshonore toutes les délicatesses et dissipe les illusions flatteuses de toute la vie. Il paroît dans toute sa difformité. C'est vous-même, idole de vous-même, que Dieu met devant vos propres yeux. Vous vous voyez et vous ne pouvez vous empêcher de vous voir. Heureusement vous ne vous possédez plus, et vous ne pouvez plus empêcher de vous laisser voir aux autres.

Cette vue si honteuse d'un amour-propre démasqué fait le supplice de l'amour-propre même. Ce n'est plus cet amour-propre si sage, si discret, si poli, si maître de lui-même, si courageux pour prendre tout sur soi et rien sur autrui. Ce n'est plus cet amour-propre qui vivoit de cet aliment subtil de croire qu'il n'avoit besoin de rien, et qui, à force d'être grand et généreux, ne se croyoit pas même un amour-propre. C'est un amour-propre d'enfant jaloux d'une pomme, qui pleure pour l'avoir. Mais à cet amour-propre enfantin est joint un autre amour-propre bien plus tourmentant. C'est celui qui pleure d'avoir pleuré, qui ne peut se taire, et qui est inconsolable de ne pouvoir plus cacher son venin. Il se voit indiscret, grossier, importun; et il est forcené de se voir dans cette affreuse situation. Il dit, comme Job: *Ce que je craignois le plus est précisément ce qui m'est arrivé* (1). En effet, pour faire mourir l'amour-propre, ce que nous craignons le plus est précisément ce qui nous est le plus nécessaire. Nous n'avons pas besoin, pour mourir, que Dieu attaque en nous ce qui n'est ni vif ni sensible. L'opération de mort ne prend que sur la vie du cœur. Tout le reste n'est rien. Il vous falloit donc ce que vous avez, un amour-propre convaincu, sensible, grossier, palpable. Il ne vous reste qu'à vouloir bien le voir en paix: voir en paix cette misère, c'est ne l'avoir plus.

Vous demandez des remèdes pour guérir. Il ne

(1) Job, 3, v. 25.

s'agit point de guérison, mais au contraire de mort. Laissez-vous mourir. Ne cherchez par impatience aucun remède. Mais prenez garde qu'un certain courage pour se passer de tout remède seroit un remède déguisé et une ressource de vie maudite. Il ne faut point chercher de remède pour consoler l'amour-propre; mais il ne faut pas cacher le mal. Dites tout par simplicité et par petitesse, puis laissez-vous mourir.

Ce n'est pas se laisser mourir que de retenir quelque chose avec force. La foiblesse est devenue votre unique partage. Toute force est à contre-temps; elle ne serviroit qu'à rendre l'agonie plus longue et plus violente. Si vous expirez de foiblesse, vous en expirerez plus tôt et moins rudement. Toute vie mourante n'est que douleur. Tous les cordiaux deviennent poison au patient frappé à mort et attaché sur la roue pour y expirer; que lui faut-il? rien que le coup de grâce, nul aliment, nul soutien. Si on pouvoit l'affoiblir pour avancer sa mort on abrégeroit ses souffrances: mais on n'y peut rien; et il n'y a que la main qui l'a attaché et frappé qui puisse le délivrer de ce reste de vie cruelle.

Ne demandez donc ni remèdes ni alimens, ni mort. Demander la mort, c'est impatience; demander des remèdes ou des alimens, c'est vouloir retarder l'œuvre de mort. Que faut-il donc? Se délaisser; ne rien rechercher, ne rien retenir; dire tout, non par recherche de consolation, mais par petitesse et non résistance. Il faut me regarder, non comme la ressource de vie, mais comme l'instrument de mort.

De même qu'un instrument de vie seroit mauvais s'il ne vivifioit pas; un instrument de mort seroit à contre-sens s'il nourrissoit la vie au lieu de l'éteindre et de donner le coup de la mort. Souffrez donc que je sois ou du moins que je vous paroisse sec, dur, indifférent, impitoyable, importuné, dégoûté, plein de mépris. Dieu sait combien tout cela est contraire à la vérité; mais il permet que tout cela paroisse; et c'est bien plus par ces choses fausses et imaginaires que par mon affection et mon secours réel que je vous suis utile, puisqu'il s'agit, non d'être appuyé et de vivre, mais de manquer de tout et de mourir.

LETTRE LVII.

A une personne mariée (1).

Esprit de saint François de Sales. L'esprit de Dieu et sa délicatesse ne ressemblent point à l'esprit et à la fausse délicatesse du siècle.

Le jour de Saint-François de Sales est une grande fête pour moi, madame. Je prie aujourd'hui de tout mon cœur le saint d'obtenir de Dieu pour vous l'esprit dont il a été lui-même rempli. Il ne comptoit pour rien le monde. Vous verrez, par ses lettres

(1) Cette lettre et les suivantes, jusqu'à la LXXXVIIIe, sont écrites dans le même ordre à la même personne.

par sa vie, qu'il recevoit avec la même paix et dans le même esprit d'anéantissement les plus grands honneurs et les plus dures contradictions. Son style naïf montre une simplicité aimable qui est au-dessus de toutes les grâces de l'esprit profane. Vous voyez un homme qui, avec une grande pénétration et une parfaite délicatesse pour juger du fond des choses et pour connoître le cœur humain, ne songeoit qu'à parler en bon homme pour consoler, pour soulager, pour éclairer, pour perfectionner son prochain. Personne ne connoissoit mieux que lui la plus haute perfection: mais il se rapetissoit pour les petits et ne dédaignoit jamais rien. Il se faisoit tout à tous, non pour plaire à tous, mais pour les gagner tous, et pour les gagner à Jésus-Christ et non à soi.

Voilà l'esprit du saint, que je souhaite de voir répandu en vous. Compter pour rien le monde, sans hauteur ni dépit, c'est vivre de la foi. N'être point enivré de ce qui nous flatte, ni découragé par ce qui nous contredit, mais porter d'un esprit égal ces deux extrémités, et aller toujours devant soi avec une fidélité paisible et sans relâche, ne regarder jamais dans les divers procédés des hommes que Dieu seul, tantôt soulageant notre foiblesse par les consolations, et tantôt nous exerçant miséricordieusement par les croix: voilà la véritable vie des enfans de Dieu.

Vous serez heureuse si vous dites du fond du cœur avec Jésus-Christ, mais d'une parole intime et permanente: *Malheur au monde à cause de ses scandales* (1) ! Ses discours et ses jugemens ont encore

(1) Matth. 18, v. 7.

trop de pouvoir sur vous : il ne mérite point qu'on soit tant occupé de lui. Moins vous voudrez lui plaire, plus vous serez au-dessus de lui. Notre bon saint étoit autant désabusé de l'esprit que du monde. Et en effet ce qu'on appelle *esprit* n'est qu'une vaine délicatesse que le monde inspire. Il n'y a point d'autre vrai esprit que la simple et droite raison. La raison n'est jamais droite dans les enfans d'Adam si Dieu ne la redresse en corrigeant nos jugemens par les siens, et en nous donnant son esprit pour nous enseigner toute vérité.

Si vous voulez que l'esprit de Dieu vous possède, n'écoutez plus le monde ; ne vous écoutez plus vous-même dans vos goûts pour ce qui est du monde. N'ayez plus d'autre esprit que celui de l'évangile, plus d'autre délicatesse que celle de l'esprit de foi qui sent jusqu'aux moindres imperfections. En vous perfectionnant avec cette simplicité humble, vous serez compatissante pour les infirmités d'autrui, et vous aurez la véritable délicatesse, sans mépris ni dégoût pour les choses qui paroissent foibles, petites et grossières. O que la délicatesse dont le monde se glorifie est grossière et basse, en comparaison de celle que je vous souhaite de tout mon cœur !

LETTRE LVIII.

Se fier en Dieu avec simplicité et pauvreté d'esprit.

Ne croyez point, madame, que je manque de zèle pour vous aider dans vos besoins. Je vois vos bonnes intentions et la soif que Dieu vous donne pour toutes les vérités qui peuvent vous mettre en état de lui plaire. J'aimerois mieux mourir que de manquer aux besoins des âmes qui me sont confiées, et surtout de la vôtre qui m'est très-chère en notre Seigneur.

Votre piété est un peu trop vive et trop inquiète. Ne vous défiez point de Dieu: Pourvu que vous ne lui manquiez point il ne vous manquera pas, et il vous donnera les secours nécessaires pour aller à lui. Ou sa providence vous procurera des conseils au dehors, ou son esprit suppléera au dedans ce qu'il vous ôtera extérieurement. Croyez en Dieu fidèle dans ses promesses, et il vous donnera selon la mesure de votre foi. Fussiez-vous abandonnée de tous les hommes dans un désert inaccessible, la manne y tomberoit du ciel pour vous seule, et les eaux abondantes couleroient des rochers.

Ne craignez donc que de manquer à Dieu, et encore ne faut-il pas le craindre jusqu'à se troubler. Supportez-vous vous-même comme on supporte le prochain sans le flatter dans ses imperfections. Laissez là toutes vos délicatesses d'esprit et de senti-

mens. Vous voudriez les avoir avec Dieu comme avec les hommes. Il se glisse dans ces merveilles un raffinement de goût et un retour subtil sur soi-même. Soyez simple avec celui qui aime à se communiquer aux âmes simples. Devenez grossière, non par vraie grossièreté, mais par renoncement à toutes les délicatesses que le goût de l'esprit donne. *Bienheureux sont les pauvres d'esprit* (1) qui ont fait vœu de pauvreté spirituelle, et qui n'ont jamais pour l'esprit que le nécessaire dans une continuelle mendicité et dans un abandon sans réserve à la Providence! O que je serois ravi si je vous voyois négligée pour l'esprit, comme une personne pénitente l'est pour les parures du corps!

LETTRE LIX.

Avis pour se modérer en tout.

Vous ne vous trompez pas en croyant qu'il ne suffit point d'avoir changé d'objet pour l'ardeur, et qu'il y a une ardeur inquiète qu'il faut modérer même dans le service de Dieu et dans la correction de nos défauts. Cette vue pourra beaucoup servir à vous calmer, sans relâchement dans votre travail. L'ardeur que vous mettez dans les meilleures choses

(1) Matth. 5, v. 3.

les altère, et vous donne une agitation d'autant plus contraire à la paix de l'esprit de Dieu, que vous prenez davantage sur vous, par pure bienséance, pour la renfermer avec effort tout entière au dedans. Un peu de simplicité vous feroit pratiquer la vertu plus utilement avec moins de peine.

J'approuve fort qu'on vous fasse communier tous les quinze jours. Ce n'est point trop pour une personne retirée qui tâche de se renfermer dans ses devoirs et qui s'occupe à la lecture et à la prière. Vous avez besoin de chercher dans le sacrement de vie et d'amour la nourriture, la consolation, et la force pour porter vos croix et pour vaincre vos imperfections. Laissez-vous donc conduire, sans vous juger vous-même, et n'écoutez aucun scrupule pour vos communions.

A l'égard de vos confessions, je ne saurois vous en rien dire. Il n'y a que votre confesseur qui puisse vous parler juste là-dessus. Dieu ne permettra pas qu'il vous manque à votre besoin si vous cherchez en simplicité ce que l'esprit de grâce demande de vous. Marchez avec une foi pleine et entière. Tâchez de faire ce que le confesseur vous dira. Si vous êtes gênée, faites-le-moi savoir; je vous répondrai le mieux que je pourrai sur les doutes que vous me proposerez.

Je ne saurois vous dire des choses assez précises et assez proportionnées sur vos lectures et sur votre oraison : je ne connois pas assez votre goût, votre attrait, votre besoin. Une demi-heure de conversation me mettroit au fait; après quoi je pourrois vous écrire, et même vous entendre sur un billet d'une demi-page.

A l'égard de vos habits il me semble que vous devez avoir égard au goût et à la pente de monsieur votre mari. C'est à lui à décider sur les bienséances. S'il penche à l'épargne là-dessus, vous devez retrancher autant qu'il le croira à propos : s'il veut que vous souteniez un certain extérieur, faites par pure complaisance ce que vous croirez apercevoir qu'il veut, et rien au delà par votre propre goût ou jugement : s'il ne veut rien à cet égard et qu'il vous laisse absolument à vous-même, je crois que le parti de la médiocrité est le meilleur pour mourir à vous-même. Les extrémités sont de votre goût. Une entière magnificence peut seule contenter votre délicatesse et votre hauteur raffinée. Une simplicité austère est un autre raffinement d'amour-propre ; alors on ne renonce à la grandeur que par une manière éclatante d'y renoncer. Le milieu est insupportable à l'orgueil. On paroît manquer de goût et se croire parée avec un extérieur bourgeois. J'ai ouï dire qu'on vous a vue autrefois vêtue comme les sœurs de communauté ; c'est trop en apparence et c'est trop peu dans le fond. Un extérieur modéré vous coûtera bien davantage au fond de votre cœur. Vous ne deviendrez simple que par la médiocrité. Toutes les extrémités, même en bien, ont leur affectation raffinée. La médiocrité qui ne se fait point remarquer ne laisse aucun ragoût à l'amour-propre. Il n'y a que l'amour de Dieu qui ne souffre point ces bornes étroites.

Mais votre règle absolue est de parler à cœur ouvert à monsieur votre mari, et de suivre sans hésiter ce que vous verrez qui lui plaira le plus.

LETTRE LX.

Avis sur l'oraison, les lectures, la confession, les bienséances, et le soin nécessaire à la santé.

Pour l'oraison, faites-la non-seulement dans les temps réglés, mais encore au delà et dans les intervalles de vos occupations autant que vous en aurez la facilité et l'attrait; mais prenez garde à ménager vos forces de corps et d'esprit, et arrêtez-vous dès que vous éprouverez quelque petite lassitude. Votre manière de faire oraison est très-bonne. Commencez toujours par les plus solides sujets qui vous ont touchée dans vos lectures. Suivez la pente de votre cœur pour vous nourrir d'une présence amoureuse de Dieu, des personnes de la sainte Trinité, et de l'humanité de Jésus-Christ. Attachez-vous intimement à cette adorable société. Demeurez-y avec une confiance sans bornes, et dites-leur tout ce que la simplicité de l'amour vous inspirera. Après leur avoir parlé de l'abondance du cœur, écoutez-les intérieurement en faisant taire votre esprit délicat et inquiet.

Pour les distractions elles tomberont comme d'elles-mêmes, pourvu que vous ne les suiviez jamais volontairement, que vous demeuriez toujours par votre choix occupée à aimer, que vous ne soyez point trop distraite par la crainte des distractions, et que sans vous en mettre beaucoup en peine vous reveniez tran-

quillement à votre exercice dès que vous avez aperçu que votre imagination vous en détourne. La facilité avec laquelle vous faites oraison marque que Dieu vous aide beaucoup : car sans une grâce bien forte votre naturel scrupuleux vous donneroit de grandes inquiétudes pendant que vous voudriez penser à Dieu.

Pour vos lectures vous faites bien de lire l'Écriture sainte ; mais n'abandonnez ni l'Imitation de Jésus-Christ, ni les ouvrages de saint François de Sales. Ses lettres et ses entretiens sont remplis de grâce et d'expérience. Quand la lecture vous met en recueillement et en oraison, laissez le livre ; vous le reprendrez assez quand l'oraison cessera. Lisez peu chaque fois ; lisez lentement et sans avidité ; lisez avec amour.

Ne songeons plus à vos confessions générales qui ne vous ont que trop embarrassée, et qui ne feroient plus que vous troubler. Ce seroit un retour inquiet et hors de tout propos, qui seroit contraire à la paix où Dieu vous appelle, et qui réveilleroit vos scrupules. Tout ce qui excite vos réflexions ardentes et délicates vous est un piége dangereux. Suivez avec confiance le goût d'amour que Dieu vous donne pour ses perfections infinies. Aimez-le comme vous voudriez être aimée ; ce n'est pas lui donner trop ; cette mesure n'est point excessive. Aimez-le suivant les idées qu'il vous donne du plus grand amour.

Ne soyez point martyre des bienséances et d'une certaine perfection de politesse. Cette délicatesse dévore l'esprit et occupe toujours une âme d'elle-même. Agissez et parlez sans tant de circonspection. Si vous êtes bien occupée de Dieu vous le serez moins de

aire aux hommes, et vous leur plairez davantage. Ménagez vos forces dans l'exercice de l'oraison. est parce que cette occupation intérieure épuise et ine insensiblement, qu'il faut s'y donner des bornes éviter une certaine avidité spirituelle. La vie intéeure amortit l'extérieur et cause souvent une espèce langueur. Votre foible santé a besoin d'être éparnée, et votre vivacité est à craindre, même dans le en. Dieu sait combien il m'unit à vous dans son nour.

LETTRE LXI.

Sur les lectures entremêlées d'oraison de silence.

Je vois avec joie que Dieu vous donne certaines luières qui ne viennent point de l'esprit ni de la délitesse qui vous est naturelle, mais de l'expérience et 'un fonds de grâce. C'est ainsi qu'on commence à enser quand Dieu ouvre le cœur et qu'il veut mettre ans la vie intérieure.

Ne quittez point vos sujets d'oraison ni les livres où vous les tirez ; mais quand vous éprouvez un atait au silence devant Dieu, et que vos lectures ou ujets font ce que vous appelez un bruit qui vous disait, laissez tomber le livre de vos mains, laissez isparoître votre sujet, et ne craignez point d'écouter ieu au fond de vous-même en faisant taire tout le este. Les sujets pris d'abord avec fidélité vous mene-

ront à ce silence si profond ; et ce silence vous nourrira des vérités plus substantiellement que les raisonnemens les plus lumineux. Mais ne cessez point de prendre toujours des sujets solides, et de choisir ceux qui sont les plus propres à vous occuper et à vous toucher le cœur.

Quand vous apercevrez que vous êtes en distraction ou en sécheresse et en danger d'oisiveté, remettez-vous doucement et sans inquiétude en la présence de Dieu, et reprenez votre sujet. S'il vous tient en recueillement, continuez à vous en nourrir. Si, au contraire, vous éprouvez qu'il vous gêne, qu'il vous distraie et qu'il vous dessèche dans ce temps-là, et que vous ayez de l'attrait pour le silence amoureux en la présence de Dieu, ne craignez point de suivre librement cet attrait de grâce. Cette liberté ne peut être suspecte d'illusion quand on se propose toujours des sujets solides, qu'on ne se permet aucune oisiveté volontaire, qu'on s'occupe dans le temps de silence intérieur d'une vue amoureuse de Dieu, qu'on revient à la méditation des sujets dès qu'on aperçoit la distraction et la cessation de ce silence amoureux, qu'enfin on se tient d'ailleurs dans toutes les règles communes pour juger de l'arbre par le fruit des vertus. Continuez à lire les livres de saint François de Sales : l'esprit de ce bon saint, est ce qu'il faut pour vous éclairer, sans nourrir en vous le goût de l'esprit, qui est plus dangereux pour vous que pour un autre.

LETTRE LXII.

'e point se troubler dans la crainte de la mort de ceux qu'on aime. Caractères de l'oraison où l'illusion n'est point à craindre.

Je prends véritablement part à la douleur que vous ause l'extrémité de la maladie de N..... L'incertitude ù vous êtes depuis deux jours, en attendant de ses ouvelles, est encore une rude croix. Rien ne fait tant e peine à la nature que cette suspension entre une ible espérance et une forte crainte. Mais nous devons ivre en foi pour la mesure de nos peines comme pour out le reste. Notre sensibilité fait que nous sommes ouvent tentés de croire que nos épreuves surpassent os forces : mais nous ne connoissons ni les forces de otre cœur ni les épreuves de Dieu. C'est celui qui onnoît tout ensemble, et notre cœur qu'il a fait de ses ropres mains avec tous les replis que nous y ignorons, t l'étendue des peines qu'il nous donne, auquel est réervé de proportionner ces deux choses. Laissons-le onc faire, et contentons-nous de souffrir sans nous couter. Ce que nous croyons impossible ne l'est qu'à otre délicatesse et à notre lâcheté. Ce que nous royons accablant n'accable que l'orgueil et l'amourropre qui ne peuvent être trop accablés. Mais l'homme ouveau trouve dans ce juste accablement du vieil

homme de nouvelles forces et des consolations to
célestes. Offrez à Dieu votre amie. Voulez-vous la
refuser ? Voudrez-vous la mettre entre vous et
comme un mur de séparation ? Que sacrifierez-vo
qu'une vie courte et misérable d'une personne q
ne pouvoit que souffrir ici-bas et voir son salut
danger ? Vous la reverrez bientôt, non sous ce so
qui n'éclaire que la vanité et l'affliction d'esprit, m
dans cette lumière pure de la vérité éternelle qui re
bienheureux tous ceux qui la voient. Plus votre a
étoit droite et solide, plus elle est digne de ne vi
pas plus long-temps dans un monde si corrompu.
est vrai qu'il y a peu d'amis sincères et qu'il est ru
de les perdre; mais on ne les perd point, et c'est no
qui courons risque de nous perdre jusqu'à ce que no
ayons suivi ceux que nous regrettons.

Pour votre oraison ne craignez rien : il n'y a poi
d'illusion à suivre l'attrait de Dieu pour demeurer en s
présence, occupés à l'admirer et à l'aimer, pourvu q
cette occupation ne nous donne jamais la folle pe
suasion que nous sommes bien avancés; pourvu qu'e
ne nous empêche pas de sentir nos fragilités, nos im
perfections et le besoin de nous corriger ; pour
qu'elle ne nous fasse négliger aucun de nos devo
et pour l'intérieur et pour l'extérieur ; pourvu q
nous demeurions sincères, humbles, simples et d
ciles dans la main de nos supérieurs. N'hésitez do
point : recevez le don de Dieu; ouvrez-lui votre cœ
nourrissez-vous-en. L'hésitation gêneroit votre cœur
troubleroit l'opération de la grâce, et vous jetter
dans une conduite pleine de contrariétés où vous s

criez sans cesse d'une main ce que vous auriez fait de l'autre. Tandis que vous ne ferez que penser à Dieu, l'aimer, vous occuper de sa présence, et vous attacher à sa volonté sans rien présumer de vous, sans négliger aucune règle, sans vous relâcher dans la voie des préceptes et des conseils, sans vous écarter de l'obéissance et de la voie commune, vous ne serez point en péril de vous tromper. Suivez donc l'attrait; dites à l'époux : *Attirez-moi après vous ; je suivrai l'odeur de vos parfums* (1).

Ne donnez de bornes à votre recueillement qu'autant que le besoin de ménager votre santé et de remplir les devoirs de votre état le demandera. Prenez seulement garde que le corps ne souffre de ce que l'esprit fait au dedans. L'oraison la plus simple, la plus facile, la plus douce, la plus bornée au cœur et la plus exempte de raisonnement ne laisse pas de miner sourdement les forces corporelles et de causer une espèce de langueur insensible. On ne s'en aperçoit pas, parce qu'on est trop plein de son goût, et que la peine douce ne paroît point peine. Voilà ce que je crains, et non pas l'illusion dans une conduite aussi droite et aussi régulière que la vôtre.

(1) Cant. I, v. 3.

LETTRE LXIII.

Effets de l'oraison en silence. Fidélité à l'attrait quand Dieu nous attire à nous familiariser avec lui.

Vous avez raison de croire que, dans les momens de recueillement et de paix dont vous m'avez parlé, on ne peut qu'aimer et se livrer à la grâce qu'on reçoit. Ce que vous ajoutez a encore un sens très véritable. Vous dites que vous avez cru sentir que notre travail doit cesser quand Dieu veut bien agir par lui-même. Ce n'est pas qu'on cesse alors de coopérer à la grâce et de correspondre à ce que Dieu imprime intérieurement; car vous reconnoissez vous-même qu'alors *on aime et on se livre à la grâce.* L'amour est sans doute le plus parfait exercice de la volonté. *Se livrer à la grâce* par un choix libre, c'est sans doute y coopérer de la manière la plus réelle et la plus parfaite. Il n'y a donc point d'oisiveté ni de cessation d'actes dans ces momens de recueillement et de paix où vous dites *que notre travail doit cesser.* Ce sont des momens *où Dieu veut bien agir par lui même,* c'est-à-dire prévenir l'âme par des impressions plus puissantes, et la tenir en silence pour écouter ses intimes communications : mais alors elle n'est point sans correspondance. Elle *aime,* elle *se livre à la grâce,* c'est-à-dire qu'elle fait les actes les

plus simples et les plus paisibles, mais les plus réels, d'amour et de foi pour l'époux qu'elle écoute intérieurement; c'est-à-dire qu'elle acquiesce à tout ce qui est dû à l'époux et à tout ce qu'il demande par sa grâce; c'est-à-dire que l'âme s'enfonce de plus en plus dans l'amour de l'époux, dans la mort à tous les désirs terrestres, et dans toutes les vertus que l'esprit de grâce peut inspirer selon les divers besoins. Ces actes, quoique très-réels, ne paroissent qu'une disposition de l'âme; et ils sont si généraux qu'ils paroissent confus; mais ils ne laissent pas de contenir dans cette généralité le germe de chaque vertu particulière pour les occasions. Ne craignez donc pas de suivre l'attrait intérieur dans ces momens de recueillement et de paix. Ces momens ne remplissent pas toute la vie. Vous en trouverez assez d'autres où vous pourrez revenir aux règles communes.

Je suis ravi de vous entendre dire avec admiration : *Que la conduite de Dieu est aimable et proportionnée à nos besoins!* Oui, madame, il se fait tout à tous pour se proportionner à chacun de nous. Il nous enseigne par l'expérience de ses communications qu'il est comme une mère qui porte son enfant entre ses bras. Nous ne saurions trop nous familiariser avec lui, cette confiance, comme vous le dites très-bien, *appartient tout à l'amour et ne peut venir que de lui.* Cette familiarité ne diminue ni le respect, ni l'admiration, ni la crainte filiale; au contraire on ne craint jamais tant de contrister l'époux que quand on est dans cette union de cœur avec lui.

Il est vrai que plus cette union est douce, pl l'âme craint d'en être sevrée. Quand on tient au créatures on ne sent point les privations de Dieu mais quand on se détache des créatures et qu'o commence à goûter les dons intérieurs, les moindre privations sont très-rudes et elles font tomber dan une solitude intérieure qui accable. Mais quand Die se communique, il faut se nourrir; et quand il re tire ses communications sensibles, la croix est un autre aliment moins doux, mais très-pur. Il faut être prêt à ces deux états.

Je suis fort irrégulier, madame; mais vous avez besoin de mes irrégularités et de mes sécheresses. En attendant que nos amis deviennent parfaits il faut tourner à profit pour nous leurs imperfections. En nous mortifiant et en nous détachant, elles nous se ront plus utiles que leurs perfections. Pardonnez-moi donc toutes mes fautes, et comptez (je vous parle en toute simplicité chrétienne) que personne au monde ne peut être à vous avec plus d'union de cœur et de zèle que moi.

LETTRE LXIV.

Traitemens enfantins que Dieu fait goûter à l'âm dans les commencemens.

Vous êtes emmaillottée; mais on démaillotte enfans à mesure qu'ils croissent. Il y a néanmo

une manière de croître que je ne vous souhaite point. A Dieu ne plaise que vous soyez grande comme on l'est dans le monde! Jésus-Christ ne vouloit point que ses apôtres, qui étoient encore grands, empêchassent les petits enfans de venir à lui : *c'est à eux qu'appartient le royaume du ciel* (1); et malheur aux grands qui ne se rapetissent pas pour leur ressembler! J'aime cent fois mieux vos langes et votre honte enfantine que cette grandeur roide et hautaine des sévères pharisiens.

Quand Dieu accoutume une âme à lui, elle se passe sans peine de tout ce qu'il ne lui laisse point au dehors. L'amour est un grand casuiste pour décider les doutes. Il y a une délicatesse et une pénétration de jalousie qui va au delà de tous les raisonnemens des hommes. Il faut être dépendant de l'ordre extérieur et docile aux hommes qui ont l'autorité; mais quand le dehors manque il faut être détaché, vivre de foi et suivre l'amour.

Ce que vous sentez est une grande nouveauté pour vous; c'est une vie toute nouvelle et inconnue. On ne se connoît plus, on croit songer les yeux ouverts. Recevez et ne tenez à rien. Aimez, souffrez, aimez encore. Peu d'attention aux dons, sinon pour louer l'époux qui donne. Grande simplicité, docilité, fidélité dans l'usage de chaque moment. L'amour rend libre en simplifiant sans dérégler.

Donnez autant que vous pourrez; votre corps en a besoin, et vous ne devez point y manquer par ava-

(1) Matth. 19, v. 14.

rice d'oraison. L'esprit d'oraison fait quitter l'oraison même pour se conformer aux ordres de la Providence. Pendant que vous dormirez votre cœur veillera. Dans le temps des insomnies ne rejetez point la présence de Dieu; mais ne l'excitez point au préjudice du sommeil. Ce que vous éprouvez n'est qu'un commencement; ce qui est le plus vif et le plus sensible n'est ni le plus pur ni le plus intime. Cette vivacité d'amour naissant jette dans l'âme *les principes de vie* qui sont nécessaires pour les suites. Sucez donc le lait le plus doux de l'amour à la mamelle des divines miséricordes. Aimez comme Dieu vous donne l'amour dans le temps présent. Quand il voudra vous faire languir dans les privations vous l'aimerez d'une autre sorte, et ce sera une autre nouveauté bien étrange.

LETTRE LXV.

Sur le même sujet.

Votre dernière lettre m'a fait un sensible plaisir: je vois que Dieu vous éclaire et vous nourrit. Prenez ce qu'il vous donne : demeurez à la mamelle. Vous avez vu des saints que l'amour a instruits sans science. Il n'y avoit là aucune œuvre de main d'homme. Faut-il s'étonner que l'amour apprenne à aimer? Ceux qui aiment sincèrement, et que l'esprit de Dieu *enivre de son vin nouveau*, parlent un

;ue nouvelle. Quand on sent ce que les autres ne tent point et qu'on n'a point encore senti soi-me, on l'exprime comme on peut, et on trouve sque toujours que l'expression ne dit la chose à demi. Si l'église trouve qu'on ne s'exprime pas rectement, on est tout prêt à se corriger; et on que docilité, que simplicité en partage. On ne nt ni aux termes, ni aux pensées. Une âme qui ıe dans le véritable esprit de désappropriation ne ıt s'approprier ni son langage ni ses lumières. On sauroit rien ôter à quiconque ne veut rien avoir propre.

Quand vous éprouvez un attrait de paix amou-use, qui est gêné par l'arrivée de l'heure où vous ites une oraison réglée, continuez sans scrupule ette paix autant qu'elle pourra durer. Elle sera une ès-bonne oraison. Si vous apercevez qu'elle tombe t que vous soyez oisive ou distraite, prenez alors ı règle d'oraison pour vous relever doucement.

L'avarice du temps est une vraie imperfection. ;'est un empressement naturel et une recherche des oûts spirituels. Mais Dieu se sert de cette imperfec-ion pour tenir les commençans dans un plus grand légoût et dans une séparation plus fréquente de tout ;e qui est extérieur. Le temps de l'enfance est celui où l'homme se nourrit à la mamelle presque à toutes es heures; il tette même quelquefois étant presque endormi. Il n'y a point de repas réglé. L'enfant est avide, mais il se nourrit et croît insensiblement. L'unique chose à observer est de ne manquer jamais à aucun devoir extérieur pour contenter cet attrait.

Je ne suis point pressé de ravoir les livres. Ne l
lisez que quand vous n'avez rien de meilleur à fair
peut-être ne serez-vous pas fâchée de le relire e
certains momens ou du moins d'en revoir des mo
ceaux. Ces traits de grâce, qui sont si originaux
ne sont pas précisément ce que vous éprouvez; ma
c'est quelque chose de la même source. Les parole
propres des saints sont bien autres que les discour
de ceux qui ont voulu les dépeindre. Sainte Cathe
rine de Gênes est un prodige d'amour. Le frère Lau
rent est grossier par nature et délicat par grâce; ce
mélange est aimable et montre Dieu en lui. Je l'a
vu, et il y a un endroit du livre où l'auteur, san
me nommer par mon nom, raconte en deux mot
une excellente conversation que j'eus avec lui su
la mort, pendant qu'il étoit fort malade et fort gai.

LETTRE LXVI.

Croître en simplicité et confiance, sans scrupule ni réserve avec Dieu.

Je suis ravi, non-seulement de ce que Dieu fai
dans votre cœur, mais encore du commencement
de simplicité qu'il vous donne pour me le confier. Je
voudrois que vous fussiez aussi simple pour vos con
fessions que vous l'êtes dans votre oraison. Mais Dieu
fait son œuvre peu à peu. Cette lenteur avec laquelle

opère sert à nous humilier, à exercer notre patience à l'égard de nous-mêmes, à nous rendre plus dépendans de lui. Il faut donc attendre que votre simplicité croisse et qu'elle s'étende insensiblement jusque sur la manière dont vous vous confessez, et où je vois que vous écoutez trop vos réflexions scrupuleuses.

Il n'y a aucun inconvénient que vous alliez à la communion sans vous confesser, les jours de communion où vous n'avez aucune faute marquée à vous reprocher depuis la dernière confession. C'est ce qui peut vous arriver dans les courts intervalles d'une confession à l'autre. Dieu veut qu'on soit libre avec lui quand on ne cherche que lui seul. L'amour est familier. Il ne réserve rien; il ne ménage rien; il se montre dans tous ses premiers mouvemens au bien-aimé. Quand on a encore des ménagemens à son égard, il y a dans le cœur quelque autre amour qui partage, qui retient, qui fait hésiter. On ne retourne tant sur soi avec inquiétude qu'à cause qu'on veut garder quelque autre affection et qu'on borne l'union avec le bien-aimé. Vous qui connoissez tant les délicatesses de l'amitié, ne sentiriez-vous pas les réserves d'une personne pour qui vous n'en auriez aucune, et qui mesureroit toujours sa confiance pour ne la laisser jamais aller au delà de certaines bornes? Vous ne manqueriez pas de lui dire : Je ne suis point avec vous comme vous êtes avec moi; je ne mesure rien; je sens que vous mesurez tout. Vous ne m'aimez point comme je vous aime et comme vous devriez m'aimer.

Si vous, créature indigne d'être aimée, voudr
une amitié simple et sans réserve, combien l'épo
sacré est-il en droit d'être plus jaloux! Soyez do
fidèle à croître en simplicité. Je ne vous deman
point des choses qui vous troublent ou qui vous g
nent : je suis content pourvu que vous ne résisti
point à l'attrait de simplicité, et que vous laissi
tomber tous les retours inquiets qui y sont contrair
dès que vous les apercevez.

Suivez librement la pente de votre cœur pou
votre lecture : et à l'égard de l'oraison, que *l'épou
ne soit point éveillée jusqu'à ce qu'elle s'éveille d'ell
même* (1). N'y ménagez que votre santé, qui pe
souffrir dans cet exercice, quoique le goût intérieu
vous empêche de le remarquer. Amusez un pe
votre imagination et vos sens quand vous éprouve
rez que vous aurez besoin de quelque petite occu
pation extérieure qui les soulage : ces amusemen
innocens ne troubleront point alors la présence amo
reuse de Dieu.

Je ne vous manquerai jamais, s'il plaît à Dieu, e
rien. Je suis sec et irrégulier, mais Dieu *est bo*
dans ceux qui ont besoin de bonté pour *faire* so
œuvre et dont il se sert. Confiez-vous donc à Die
et ne regardez que lui seul : c'est le bon ami do
le cœur sera toujours infiniment meilleur que le vô
tre. Défiez-vous de vous-même et non de lui. Il e
jaloux ; mais sa jalousie est un grand amour, et no
devons être jaloux pour lui contre nous comme

(1) Cant. 3, v. 5.

l'est lui-même. Fiez-vous à l'amour; il ôte tout, mais il donne tout. Il ne laisse rien dans le cœur que lui, et il ne peut y rien souffrir; mais il suffit seul pour rassasier, et il est lui seul toutes choses. Pendant qu'on le goûte on est enivré d'un torrent de volupté qui n'est pourtant qu'une goutte des biens célestes. L'amour goûté et senti ravit, transporte, absorbe, rend tous les dépouillemens indifférens : mais l'amour insensible, qui se cache pour dénuer l'âme au dedans, la martyrise plus que mille dépouillemens extérieurs. Laissez-vous maintenant enivrer dans les celliers de l'époux.

LETTRE LXVII.

Le vrai amour de Dieu humilie, et fait tomber les scrupules.

Vous ne vous trompez point, madame, en disant que l'élévation que l'amour donne n'enfle point le cœur. C'est une marque qui rassure contre la crainte de l'illusion. L'amour, selon l'expérience intime, est bien plus *Dieu* que *nous*. C'est Dieu qui s'aime lui-même dans notre cœur. On trouve que c'est quelque chose qui fait toute notre vie, et qui est néanmoins supérieur à nous. Nous n'en pouvons rien prendre pour nous en glorifier. Plus on aime Dieu, plus on sent que c'est Dieu qui est tout ensemble l'amour et le bien-aimé. Oh! qu'on est éloigné de se

savoir bon gré d'aimer quand on aime véritablement. L'amour est emprunté. On sent qu'il fait tout, et que rien ne se feroit s'il ne nous étoit donné pour tout faire. Hélas! comment aimerois-je autre chose que moi-même si je n'aimois que de mon propre fonds? Dieu, qui sait tout assaisonner, ne donne jamais le plus sublime amour sans son contre-poids. On éprouve tout ensemble au dedans de soi deux principes infiniment opposés. On sent une foiblesse et une imperfection étonnante dans tout ce *qui est propre*; mais on sent par emprunt un transport d'amour qui est si disproportionné à tout le reste, qu'on ne peut se l'attribuer. Un enfant qu'on éléve bien haut, loin de s'en croire plus grand, a peur de tomber si on ne le retient à deux mains dans cette élévation. C'est l'amour qui rend véritablement humble; car il avilit infiniment tout ce qui n'est point le bien-aimé. Il occupe tellement qu'il fait qu'on s'oublie. Enfin il fait sentir quelque chose de si différent de la nature, qu'il la convainc de sa corruption et de son impuissance. Il reproche intimement avec une vivacité perçante jusqu'aux moindres recherches de la nature.

Tenez ferme pour vos communions. Les consciences scrupuleuses ont besoin d'être poussées au delà de leurs bornes comme les chevaux rétifs et ombrageux. Plus vous hésiterez dans vos scrupules, plus vous les nourrirez secrètement. Il faut les gourmander pour les guérir. Plus vous les vaincrez, plus vous serez en paix. En passant au-delà vous trouverez, non-seulement une paix véritable, mais encore une paix

ımeuse qui vous apportera un profond discerne-
nt sur le piége de vos scrupules et qui sera suivie
fruits solides. Voilà la marque qu'une conduite est
Dieu. Rien n'est si contraire à la simplicité que
scrupule. Il cache je ne sais quoi de double et de
x. On croit n'être en peine que par délicatesse
mour pour Dieu; mais dans le fond on est inquiet
ır soi, et on est jaloux pour sa propre perfection
r un attachement naturel à soi. On se trompe,
ır se tourmenter et pour se distraire de Dieu,
ıs prétexte de précaution.

LETTRE LXVIII.

fférence de la bonne souffrance que Dieu opère d'avec celle qui vient du courage de l'homme.

Je suis touché de ce que votre malade souffre,
ıis je me réjouis de ce qu'elle souffre si bien. Sou-
ıez-vous de ce que dit M. de Bernières : *Ceux
i ne veulent point souffrir n'aiment point ; car
mour veut toujours souffrir pour le bien-aimé.*
us ne vous trompez point en distinguant la bonne
onté du courage. Le courage est une certaine
ce et une certaine grandeur de sentiment avec la-
elle on surmonte tout.

Pour les âmes que Dieu veut tenir petites, et à
ı il ne veut laisser que le sentiment de leur propre
blesse, elles font ce qu'il faut sans trouver en elles

de quoi le faire et sans se promettre d'en venir à bout. Tout les surmonte selon leur sentiment, elles surmontent tout par un je ne sais quoi qui est en elles sans qu'elles le sachent, qui s'y trouve tout à propos au besoin comme d'emprunt, et qu'elles ne s'avisent pas même de regarder comme leur étant propre. Elles ne pensent point à bien souffrir : mais insensiblement chaque croix se trouve portée jusqu'au bout dans une paix simple et amère, *où elles* n'ont voulu que ce que Dieu vouloit. Il n'y a rien d'éclatant, rien de fort, rien de distinct aux yeux d'autrui et encore moins aux yeux de la personne. Si vous lui disiez qu'elle a bien souffert, elle ne le comprendroit pas. Elle ne sait pas elle-même comment tout cela s'est passé. A peine trouve-t-elle son cœur, et elle ne le cherche pas. Si elle vouloit le chercher elle en perdroit la simplicité et sortiroit de son attrait. C'est ce que vous appelez *une bonne volonté*, qui paroît moins et qui est beaucoup plus que ce qu'on appelle d'ordinaire courage. La bonne eau ne sent rien ; plus elle est pure, moins elle a de goût : elle n'est d'aucune couleur ; sa pure*té la r*end transparente, et fait que n'étant jamais colorée elle paroît de toutes les couleurs des corps solides où vous la mettez. La bonne volonté, qui n'est plus qu'amour de celle de Dieu, n'a plus ni éclat, ni couleur par elle-même. Elle est seulement en chaque occasion ce qu'il faut qu'elle soit pour ne vouloir que ce que Dieu veut. Heureux ceux qui ont déjà quelque commencement et quelque semence d'un si grand bien !

C'est à vous à préparer, à ouvrir, à façonner peu peu l'homme nouveau dans votre prochain qui vous st si cher. Ne hâtez rien ; ne prévenez rien ; ne ous empressez sur rien ; mais suivez pas à pas tout e que Dieu commence. Il y a une espèce de signal u'il donne ; il faut y être attentif, et être aussi loigné de la négligence et de la retenue politique ue de l'empressement.

LETTRE LXIX.

Se proportionner à la foiblesse des forces corporelles.

Puisque vous êtes foible, reposez-vous et ne sorez point. Le bon saint que nous aimons tant sera vec vous au coin de votre feu. Vous savez combien l s'accommodoit à toutes les foiblesses des corps et es esprits, L'amour aime partout. La foiblesse du orps ne diminue point la force du cœur. L'amour 'est jamais si puissant que quand il se repose dans e sein du bien-aimé. Vous avez apparemment trop ris sur vous dans votre voyage. C'est un reste de ourage naturel et de délicatesse de sentiment qui ous a menée au delà de vos forces corporelles. Les iommes pourront vous en tenir compte ; mais Dieu eut des choses moins belles et plus simples. Si ous sentez que votre langueur ne vous permette as d'aller demain à la messe, renoncez-y bonne-

ment. Souvenez-vous que si saint François de S[alles]
étoit au monde et qu'il fût votre directeur, il v[ous]
défendroit d'y aller en ce cas : il ne vous le déf[endroit]
pas moins du paradis. En quittant la solennité de [la]
fête vous suivrez son esprit. Vous le trouverez da[ns]
la foiblesse et dans la simplicité bien plus que da[ns]
une régularité forcée. Aimons comme lui, et no[us]
aurons bien célébré sa fête.

Ce bon saint m'a donné, le jour de sa fête, le[s]
prémices de mes plus grandes croix. Ce fut ce mêm[e]
jour précisément que mon livre fut publié. Je do[is]
faire de bon cœur l'anniversaire de ce jour crucifian[t]
pour moi.

LETTRE LXX.

Se souffrir soi-même, comme on souffre le prochain avec charité; et travailler paisiblement à la co[r]rection de nos défauts.

Les personnes qui ne s'aiment que par charité comme le prochain, se supportent charitablemen[t] sans se flatter comme on supporte le prochain da[ns] ses imperfections. On connoît ce qui a besoin d'êt[re] corrigé en soi comme en autrui : on y travaille d[e] bonne foi et sans mollesse ; mais on fait pour soi comm[e] on feroit pour une personne que l'on conduiroit [à] Dieu ; on fait le travail avec patience ; on ne se d[...]

ode, non plus qu'au prochain, que ce qu'on est
able de porter dans les circonstances présentes;
ne se décourage point à force de vouloir être par-
en un seul jour; on condamne sans adoucissement
plus légères imperfections; on les voit dans toute
r difformité; on en porte toute l'humiliation et toute
nertume; on ne néglige rien pour se corriger; mais
ne se chagrine point dans ce travail. On n'écoute
nt les dépits de l'orgueil et de l'amour-propre, qui
lent leurs vivacités excessives avec les sentimens
ts mais paisibles que la grâce nous inspire pour la
rection de nos défauts.

Ces dépits si cuisans ne servent qu'à décourager
e âme, qu'à l'occuper de toutes les délicatesses de
n amour-propre, qu'à la rebuter de servir Dieu,
'à la lasser dans sa voie, qu'à lui faire chercher des
goûts et des soulagemens contraires à sa grâce,
'à la dessécher, qu'à la distraire, qu'à l'épuiser,
'à lui préparer une espèce de dégoût et de déses-
ir de pouvoir achever sa route.

Rien n'arrête tant les âmes que ces dépits intérieurs
and on s'y laisse aller volontairement; mais quand
ne fait que les souffrir sans y adhérer et sans se les
ocurer par des réflexions d'amour-propre, ces peines
tournent en pures croix et par conséquent en sources
grâce. Elles se trouvent au rang de toutes les autres
reuves par lesquelles Dieu nous purifie et nous per-
ctionne. Il faut donc laisser passer cette souffrance
mme on laisse passer un accès de fièvre ou une
igraine, sans faire aucune chose qui puisse exciter
entretenir le mal.

Cependant il faut demeurer dans son occupation intérieure et dans ses devoirs extérieurs autant qu'on en conserve la liberté. L'oraison en est moins douce et moins aperçue, l'amour en est moins vif et moins sensible, la présence de Dieu en est moins distincte et moins consolante, les devoirs extérieurs même en sont remplis avec moins de facilité et de goût; mais la fidélité en est encore plus grande lorsqu'elle se soutient dans ces circonstances pénibles; et c'est ce que Dieu demande. Un bâtiment à rames va de plus grande force de rameur en ne faisant qu'un quart de lieue contre vent et marée, que quand il fait une lieue à la faveur de la marée et d'un bon vent.

Il faut traiter les dépits de l'amour-propre comme certaines gens traitent leurs vapeurs; ils ne les écoutent point et font comme s'ils ne les sentoient pas.

Je vous conjure bien sérieusement de ne point supprimer les lettres que vous m'écrivez; il est bon que je vous voie au naturel dans ces premiers mouvemens. Les supprimer c'est une mauvaise honte de l'amour-propre. Ces tours et retours sont contraires à *la simplicité*. Faut-il s'étonner que nous soyons foibles, inégaux et épineux?

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

DIVERS SENTIMENS ET AVIS CHRÉTIENS.

ENTRETIENS AFFECTIFS POUR DE SAINTS TEMPS DE L'ANNÉE.

LETTRES SPIRITUELLES.

FIN DE LA TABLE.

54655871



E.p 2.



